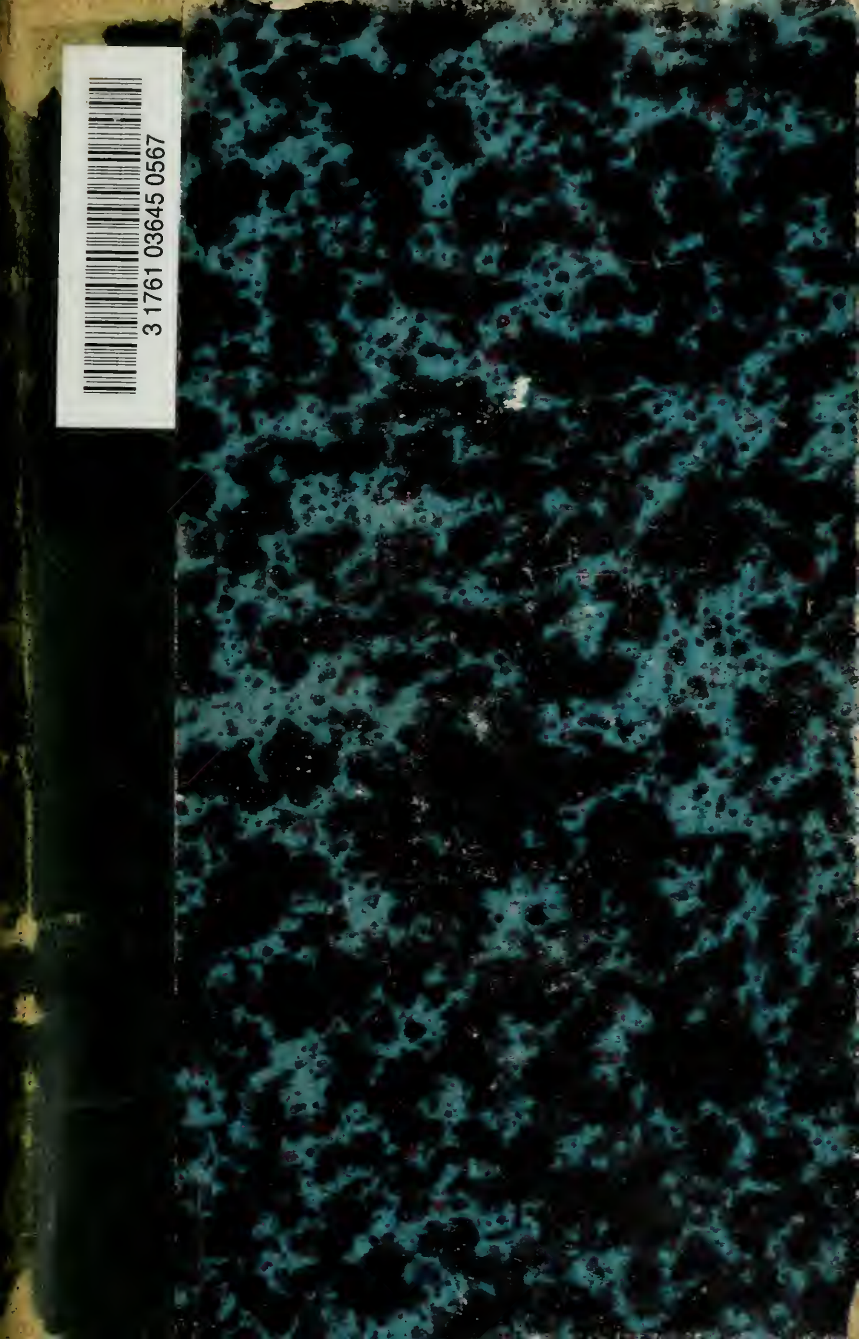
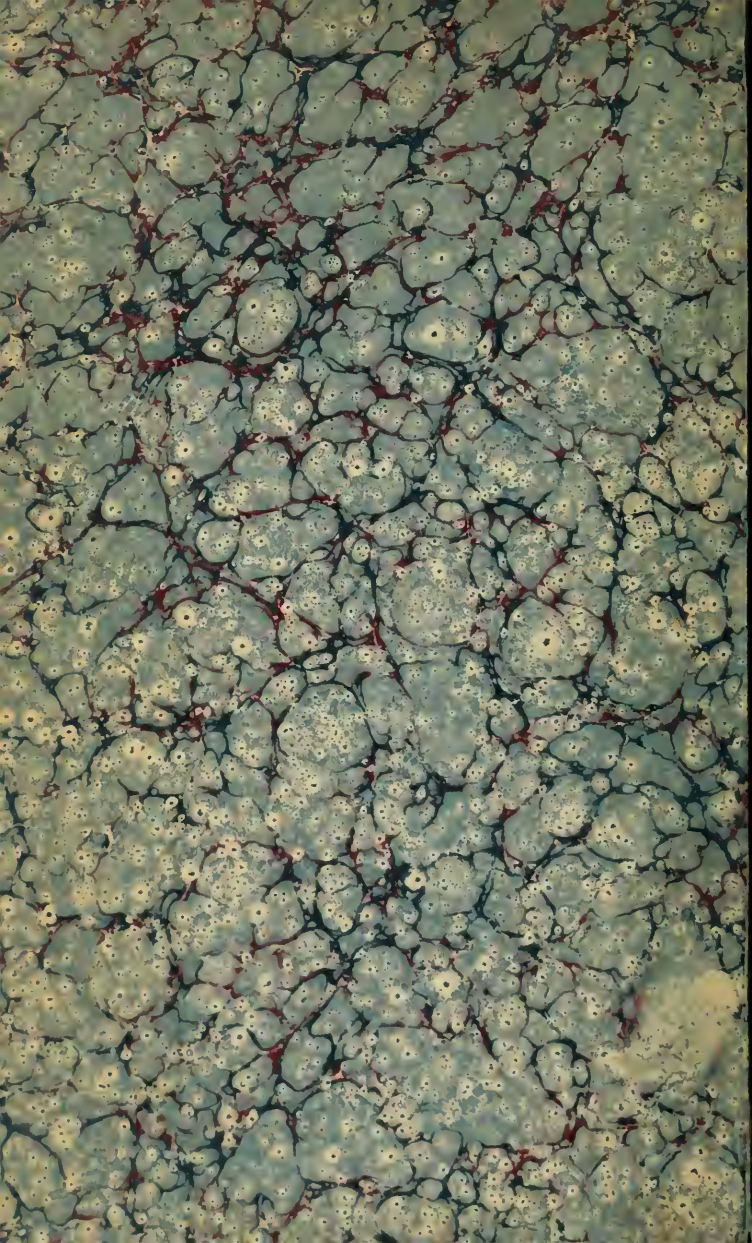
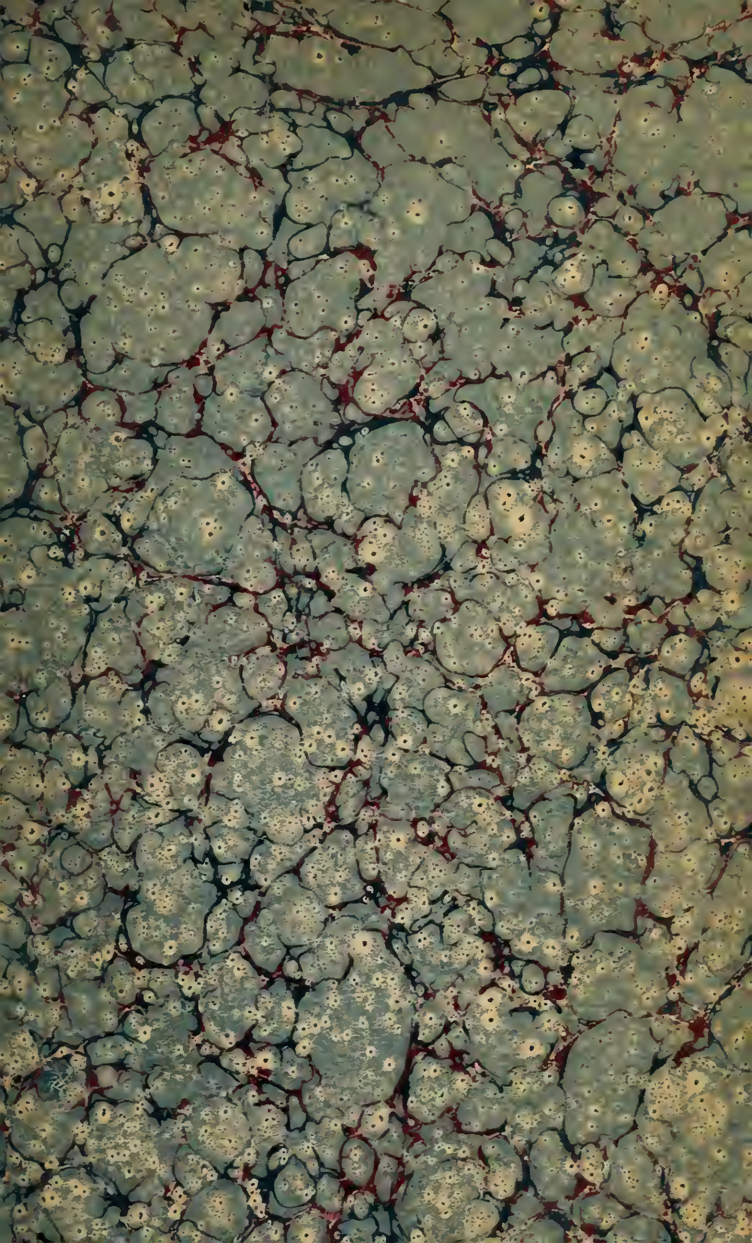

3 1761 03645 0567





CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTÉ.

CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

PUBLIÉE

PAR Mme VALENTINE DE LAMARTINE

DEUXIÈME ÉDITION

TOME DEUXIÈME

(1819 — 1826)

PARIS

HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

FURNE, JOUVET ET Cie
45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

ÉDITEURS

MDCCCLXXXII

CORRESPONDANCE

DE

LAMARTINE

ANNÉE 1819

CLXIX

A mademoiselle Éléonore de Canonge

Tarascon.

15 janvier 1819.

Je suis venu hier à la ville, mademoiselle et chère amie, et j'ai eu le plaisir d'y trouver votre bonne et longue lettre. Ne vous accusez pas de sa longueur, car c'est ce qui m'en plaît le plus : les témoignages d'une amitié si douce et si tendre sont toujours trop courts pour l'homme qui a le bonheur de les apprécier. Cela me prouve aussi que vous pouvez écrire sans trop de fatigue, et que votre santé est probablement meilleure depuis que ces froids ont cessé. La mienne, au contraire, qui s'était trouvée si bien de l'automne et du commencement de l'hiver, recommence à se déranger sensiblement

depuis une quinzaine de jours. Cela influe sur mon humeur et sur mon bonheur ; j'ai des douleurs violentes d'estomac et de foie, j'ai une fièvre momentanée, et tout ce qui s'ensuit. Je me sauve à la campagne où je souffre en paix, et me renferme de nouveau dans mes ténèbres ; je cherche à changer de place, espérant toujours être mieux où je ne suis pas. Si je savais que Paris me fît autant de bien qu'il m'en a fait cet automne, j'y retournerais. Je suis dans l'irrésolution la plus complète, c'est un ennuyeux état.

Je vois avec peine que vous n'êtes pas vous-même au bout de vos embarras, puisque le mariage n'est pas encore décidément arrêté. Je fais des vœux pour que tout finisse promptement à vos souhaits, car je présume bien tout ce que de pareilles négociations ont de fatigant pour une âme si ardente et une santé si ébranlable que la vôtre. Vous prenez le bon parti en donnant des biens à faire valoir à ce frère prodigue. Si une jolie femme et beaucoup d'affaires ne remplissent pas le cœur d'un homme, il faut désespérer de son bonheur ; mais soyez convaincue que cela atteindra son but. Nous autres jeunes gens, nous faisons bien des sottises, mais la plupart de nos fautes doivent retomber sur ceux qui nous dirigent si mal : on nous expose sans défense à tous les dangers, et puis on nous blâme d'y succomber. Si on ôtait de notre vie l'oisiveté et qu'on prît des mesures contre les écarts de l'amour, nous serions presque tous sages et heureux. Monsieur votre frère le deviendra, n'en doutez pas.

J'ai eu le plaisir de rencontrer ici un jeune homme qui ne vous a connue qu'un moment, et qui a su vous apprécier parfaitement ; il se nomme M. de Larche. Il fit le voyage de Lyon à Avignon par le Rhône avec vous, il y a deux ans ; vous fûtes très aimable pour lui ; il vous donna un livre pour souvenir : vous en souvenez-vous ? Il m'a

chargé de vous présenter ses hommages. C'est un très aimable garçon qui a une charmante femme, une princesse florentine. Il est major et en garnison ici depuis un an. Je le vois souvent, nous avons parlé de vous toute la soirée d'hier.

Le mariage de ma sœur se fera avant le vôtre, aux premiers jours de février. Elle est charmante.

Je vous félicite de vos missionnaires, mais je ne vous engage pas à vous convertir sur aucun point : vous êtes très bien, tenez-vous-y. Tout ce qui est violent est passager; les années en arrivant apportent naturellement à nos idées religieuses le complément ou les modifications nécessaires. Je crois que dans ce genre, ainsi que moi, vous avez plus à craindre le trop que le trop peu. C'est que, ma foi ! tout le reste, excepté l'amour pur et absolu, ne signifie rien ; il n'y a que l'infini qui remplisse l'âme en tout genre : tout ce qui finit est court et incomplet.

Dérobez toujours quelques minutes à vos parents pour votre ami, et soyez sûre que, quand il est au bout de vos quatre pages, ce n'est pas de votre longueur qu'il voudrait se plaindre.

Votre ami à jamais.

CLXX

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de la légation française, à Munich.

Milly, 18 janvier 1819.

J'ai reçu une lettre de toi, il y a cinq ou six jours ; j'y ai vu avec plaisir que tu étais moins sombre et moins tourmenté. Mais ton génie a passé en moi. Depuis trois semaines environ je ne vois que ténèbres et désolation d'es-

prit. Je suis d'abord redevenu aussi malade que jamais. Personne ne peut imaginer une continuité de souffrances aussi aiguës, cela ressemble à deux ou trois agonies par jour et par nuit. Je n'ai plus la consolation de pouvoir travailler à mon poème, à peine puis-je t'écrire : j'en suis resté à la fin du premier chant ; je m'en désole. Cela n'aurait peut-être rien valu aux yeux du monde ; cela était bon pour moi et quelques personnes comme moi. Cela serait tout à fait d'un genre neuf : on y est tantôt sur la terre avec les passions des hommes, tantôt dans le ciel avec les puissances surnaturelles, tantôt dans la moyenne région avec les génies intermédiaires qui font aller les ressorts cachés des âmes humaines. Cela aurait satisfait les métaphysiciens qui veulent quelque chose de complet et d'infini ; on aurait vu l'ensemble et l'infini du monde et les rapports de deux mondes. Tu me parles de retoucher, mais je ne puis pas physiquement : retoucher me fatigue bien autrement que produire ; j'y penserai si je guéris jamais.

Me conseilles-tu, si je pars pour Paris, comme je m'y sens poussé par le malaise, d'y faire imprimer *Saül*, non en y rien retranchant, mais en y ajoutant quelques hymnes de plus, et en intitulant le tout *Mélo-tragédie ?* J'ai envie de le faire. Comme j'ai été mieux à Paris cet automne, je me figure faussement que j'y serai mieux encore à présent. Mais ne parle plus de sous-préfecture à personne : je souffre trop. Voici un nouveau projet meilleur que nous avons combiné, M. de Nansouty et moi, ces temps-ci, et auquel un autre de mes amis s'associe. Vois si tu veux en être.

Il y a vis-à-vis de Livourne une petite île de six lieues de tour, nommée la Pianozza, qui est inculte et n'appartient à personne. Elle est très fertile cependant ; mais les Italiens n'en savent rien ou ne s'en soucient pas. Nous en demandons la concession. Nous réunissons tout l'argent

que nous pouvons : cela va déjà à soixante et dix mille francs. Nous y portons des charrues, des ânes, des mulets, et nous y semons du blé. Nos *minimum* de produit sont de cent pour cent, dès la première année, bien calculés. Peu à peu nous y élevons quelques baraques et y faisons pour nous et nos amis un petit champ d'asile. Mande-moi si tu veux en être, et ce que tu pourras y mettre. Cela se fera en septembre : nous avons toutes les données préliminaires, il ne s'agit que d'obtenir la susdite concession. Nous avons déjà écrit à Florence pour cela, et quelques-uns de nous iront, si cela prend.

C'est le pendant de notre affaire de coton à Naples, à l'*Isoletta*. Cela est moins beau, mais plus solide. Je vais tâcher de trouver quelques milliers de francs de façon ou d'autre pour les y mettre ; et de plus je suis le régisseur, et MM. de Veydel et de Nansouty seront les agriculteurs. Nansouty, qui est lieutenant-colonel de notre légion, quitte sa légion pour se consacrer à notre affaire. C'est lui qui y met le plus de fonds. C'est un bon garçon d'esprit et de courage, et de plus grand agriculteur. Cela ne te fait-il pas bondir le cœur ? Tu vois bien qu'il y a là dedans un double but. Dans tous les cas, nous ne risquons pas de perdre nos capitaux. Nous aurons seulement chacun six ou huit cents arpents de bonne terre dans un beau climat, qui nous rendront bien l'intérêt de nos mises. Réfléchis à tout cela. Je te tiendrai au courant.

Il n'y a rien de nouveau à te dire. Tout suit sa marche nécessaire, *facilis descensus Averni*. Les Vignet arrivent ici ces jours-ci pour la noce. Cela va me tourmenter encore. Je vais être forcé de faire le gentil pendant quinze jours, et je ne me supporte que seul au coin de mon feu ; encore, encore !

Adieu.

CLXXI

A madame la marquise de Raigecourt

Paris.

Mâcon, ce 24 janvier 1819.

Madame,

Je suis bien touché en effet qu'au milieu de tant de peines, d'inquiétudes et de souffrances, il vous soit resté un moment pour vous occuper de moi et m'écrire une aimable et longue lettre. Elle m'a cependant fait bien de la peine pour les tristes nouvelles qu'elle m'apprend de madame de Las Cases. J en avais depuis quelques jours une espèce de pressentiment. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je prends part à sa douleur et à la vôtre : tout ce qui pourra vous arriver d'heureux ou de malheureux, ainsi qu'à tout ce qui vous appartient, sera à jamais partagé par moi. C'est un des droits de l'amitié ; et vous m'en avez montré une si sincère, madame, que vous ne pouvez pas refuser la mienne, avec les nuances de respect et de reconnaissance qui doivent la caractériser.

Vous êtes trop bonne d'avoir encore pensé à *Saül* pendant ces vilains temps. N'y pensez plus, et qu'il soit comme s'il n'était pas. Il m'a procuré le bonheur de vous connaître, cela vaut plus qu'il ne m'a coûté. Je n'y pense plus moi-même ; je ne pense qu'à *Clovis*, c'est mon héros. Mademoiselle Fanny vient de me promettre des dessins pour chacun de mes chants ; mais je suis malheureusement si souffrant que je ne chante plus depuis quelque temps. Je retombe dans mon triste état habituel, d'où l'automne m'avait tiré. Je vois avec bien de la peine que madame de Beufvier n'est plus aussi bien elle-même ;

mais elle a, ainsi que vous, madame, une force d'âme et une résignation que j'ai de la peine à avoir.

Je vous remercie mille fois, madame, de ce que vous avez bien voulu parler d'Aymon à madame de Sainte-Aulaire. Comme lui-même ne me parle plus d'envie de changer depuis quelque temps, et qu'il serait possible que cela ne lui convînt plus autant, je crois qu'il faut laisser dormir la bonne volonté de sa cousine jusqu'à nouvel ordre de sa part. Je vais le consulter positivement là-dessus. Madame de Virieu me mande qu'elle désirerait surtout le marier. Je le voudrais bien aussi, mais je ne sais si nous l'y déterminerons. Il ne m'a rien répondu sur les propositions de madame de Beufvier et de madame la vicomtesse de Virieu. Je ne sais s'il a écrit lui-même à ces dames.

Je suis toujours fort en peine de lui : il lui faudrait dans sa vie un événement quelconque qui le réveillât. Quant à moi, madame, je songe toujours à aller à Paris dès que le temps moins rigoureux et le mariage de ma sœur me laisseront libre de partir. Je pense qu'en effet je pourrai y être dans un peu plus d'un mois. Vous pouvez deviner, madame, quelle y sera ma première et ma plus agréable visite.

Tout effrayante que paraît de loin notre politique, je m'en tiens à vos recommandations et je m'en tourmente le moins possible : je vis en cela comme autrement au jour le jour, et, comme je suis le plus fataliste des hommes, je ne serai point surpris de voir des effets sans cause et tout le bien imaginable sortir du mal le plus apparent. Que n'avons-nous pas vu ! A propos de politique, s'il se trouvait par hasard dans le nombre de vos amis quelque ambassadeur, ou ministre, ou envoyé, qui eût besoin d'un secrétaire, vous me rendriez un grand service de lui parler de moi. Si j'avais l'honneur de connaître davantage madame de Sainte-Aulaire, je la prierais

de me recommander à M. Dessoles pour quelque place de ce genre. Je trouve l'oisiveté si pesante et mon existence si vide que je voudrais à tout prix en changer ; mais je ne l'ai jamais pu.

J'ai très-bien compris et je goûte beaucoup la petite phrase de morale que vous nous glissez à Aymon et à moi. Il y a longtemps que nous soupirons après cette *conviction* si heureuse et si paisible dont vous parlez. Voici quelques vers pris dans un morceau que je faisais sur ce sujet, il n'y a pas longtemps, et qui vous le prouveront. C'est la fin d'une Contemplation poétique sur la foi :

Mystérieux soleil, flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière ;
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur,
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur.
Hélas ! je n'ai que toi dans mes heures funèbres :
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres ;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau.
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière,
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière ;
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir !

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, madame,
Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

CLXXII

A mademoiselle Éléonore de Canonge

Tarascon.

Ce 28 janvier 1819.

Vous pouvez vous figurer mon chagrin, mademoiselle et chère amie, de la triste aventure qui vient de vous

arriver à mon occasion, et dont je ne me consolerai jamais d'avoir été la cause.

Je pense de plus en plus faire un voyage très prochain à Paris, voyage d'affaires plus que d'agrément. J'y serai au plus tard dans un mois ou cinq semaines. Je fais argent pour cela de tout ce que je possède. J'y serai vraisemblablement deux ou trois mois, et je médite ensuite un grand parti dont je vous ferai part en temps et lieu.

Je partage votre crainte en fait de politique : je n'ai jamais cru, en fait de gouvernement, qu'à une seule chose qui est la *force*. Ce ne sont pas les belles phrases *ultra* ou *libérales* qui peuvent la créer, c'est la vigueur de volonté écrasant à la fois les deux partis extrêmes et n'accordant rien à aucun. Quand on croit à la raison souveraine des peuples éclairés, on ne les connaît pas du tout, par conséquent on n'est pas fait pour les gouverner. On ne gouvernerait pas dix enfants dans un collège avec les principes que l'on ne cesse de proclamer pour le gouvernement d'une nation turbulente, inquiète et divisée. Vous avez eu votre part dans l'erreur générale du temps, je crains que vous ne l'ayez dans les conséquences qui en découleront. Ceux qui auront fait le mal et ceux qui l'auront prédit seront également enveloppés dans ses résultats ; je crains qu'il ne soit plus temps d'y porter remède. Quand les principes sont établis, rien ne peut en fausser les conséquences : or les conséquences de tout ceci sont l'anarchie la plus complète dans les idées, dans les croyances, comme dans les institutions. Il y a longtemps que vous vous moquez de mon peu de foi dans les lumières de la grande nation ; il y a longtemps que les ultra m'appellent libéral, et les libéraux ultra : je ne suis ni l'un ni l'autre, car je voudrais être gouverné et non pas gouverner moi-même. Vous en reviendrez là comme eux, mais il ne sera plus temps, et vous reconnaîtrez trop tard que les *gouvernements parfaits*, par là même que vous les voulez

parfaits, sont impossibles. Rien n'est parfait dans ce monde très imparfait, et avec des agents aussi imparfaits que le sont les hommes. Il en coûte de convenir de ces tristes vérités : on ressemble à l'homme qui redescend des régions imaginaires, et qui retombe avec douleur sur la dure réalité ; mais, en fait de gouvernement plus qu'en toute autre chose, c'est de réalité qu'il s'agit.

Pardon de cet inutile bavardage. Je vous donnerai mon adresse en partant pour Paris. J'espère recevoir au moins encore une lettre avant ce départ. Je marie ma sœur dans huit jours avec M. le comte Xavier de Vignet, frère aîné d'un jeune homme que vous avez vu à Aix avec moi.

J'apprendrai avec bien de la joie la conclusion de votre grande affaire ; jusque-là je serai en peine de vous. Vous devez avoir trop de soucis et d'embarras pour une santé si frêle. Ma santé à moi, comme je vous l'ai mandé, est un peu déclinée depuis six semaines ; j'ai trop de peines aussi, trop constantes, trop renouvelées. Il faut que cela finisse d'une manière ou d'une autre : l'âme de l'homme n'a comme son corps qu'une force de patience bornée, je touche aux bornes de la mienne, et j'ai trop de raisons pour cela. Il n'y a dans l'âme que la faculté d'aimer qui n'ait pas de limites, c'est qu'elle a été créée pour cela dans ce monde et dans l'autre ; tout le reste n'est rien.

Recevez pour la millième fois, et non pour la dernière, l'expression d'une amitié sans bornes et sans fin.

CLXXIII

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de la légation française, à Munich.

Mâcon, 14 février 1819.

Ce n'est que pour te dire que j'ai reçu hier ta lettre qui m'annonce ta maladie et ton rétablissement. Je ne me doutais pas que tu fusses malade. Dieu soit loué, puisque tu es guéri ! Ce sera peut-être un bien si cela t'a rattaché à la vie. Quant à moi, je suis très mal, je vise au désespoir. Je souffre des douleurs si affreuses dans l'estomac, que je ne sais que devenir. Je me suis décidé à essayer d'un voyage. Je pars demain pour Paris, *Hôtel de Richelieu.* Peut-être cela ira-t-il mieux. Peut-être trouverai-je jour à quelque place diplomatique. Peut-être serai-je aussi mal là-bas qu'ici, *ci vuol pazienza!* Je me dépêche aussi de t'écrire pour te mander de ne pas m'envoyer d'argent, puisque tu n'en as pas en avance. A toute rigueur je pourrai m'en passer. Bonsoir.

CLXXIV

A mademoiselle Éléonore de Canonge

Tarascon.

Paris, 4 mars 1819.

Quelle bonne lettre vous m'écrivez là, mademoiselle et chère amie ! Vous n'écririez pas mieux à un frère, à un fils. Plus je vous connais, plus je vous lis, plus je vous

médite, plus je m'étonne de tant de bonté, de vertus, d'amitié, d'amabilité de tous genres, que la nature a réunies en vous, sans que pour cela vous en soyez plus heureuse. Au moins vous rendez heureux tout ce qui vous entoure, et vous inspirez à tout ce qui vous connaît un intérêt et une affection qui laissent des traces ineffaçables.

Rassurez-vous donc sur moi, sur ma santé, sur mes grands projets. Je suis beaucoup moins mal depuis que je suis ici. Les nombreuses distractions, les courses obligées, les conversations de mon goût, les spectacles, les visites, les bonnes réunions de famille chez les gens véritablement aimables, l'absence de contrariétés, tout cela me soulage, m'enlève à moi-même, au sentiment de mes douleurs physiques et de mes peines morales. Ajoutez-y quelquefois des lettres de trois pages de mademoiselle Éléonore, et vous mettrez le complément à ces moments de bonheur négatif, d'oubli, d'indolence, dans lesquels je me trouve. C'est ce que je puis ambitionner de mieux dans ma triste position. Je nourris aussi de grands projets, des projets qui nous sépareront pour quelques années. Il le faut, je ne puis plus endurer cet esclavage sans résultat. Je veux tenter le sort dans d'autres climats. Je veux enfin tâcher de me créer une indépendance quelconque, moyen de me marier à mon gré.

Ah ! si ma santé voulait me laisser en paix seulement deux ou trois ans, vous me retrouveriez heureux et paisible. Ma santé seule m'a retenu jusqu'à aujourd'hui et me fait hésiter encore, mais je tâcherai de tout concilier, et tout se concilierait si j'allais au Midi comme Pinel me le conseille tant. Au reste je ne vous dis rien de ces projets, enfants de la nécessité, parce que vous les trouveriez trop chanceux, et, comme le dit notre vieux Corneille,

. . . . pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

En attendant je prends patience assez bien ici, j'y suis dans un monde charmant, j'y suis caressé, aimé, accueilli, prévenu sur tous les points. J'ai le projet d'y rester encore à peu près deux mois, à moins qu'avant cette époque je ne prenne mon vol vers vos beaux climats pour des climats plus beaux encore. Je n'ai pas vu encore madame Boscary. Je lui ai écrit. Mais j'ai vu de ses amis qui m'en ont donné de bonnes nouvelles.

Vous me demandez de vous rassurer politiquement. C'était vous autrefois qui me rassuriez; mais vous vous adressez bien. Je ne suis jamais très inquiet parce que mon opinion politique se borne au commencement du Crédo, *Je crois en Dieu le père tout-puissant*. Je crois que tout est soumis dans l'univers physique et moral à une toute-puissante Providence que je nomme quelquefois fatalité; elle nous perd et elle nous sauve par des moyens que nous ne prévoyons jamais, parce qu'ils sont au-dessus de notre prévoyance. Ainsi dormons tranquilles au sein des nuages politiques, comme nous dormirions pendant les orages du ciel : la foudre n'en sortira que s'il a été décidé que nous en serions frappés. Nous n'y pouvons rien, et une main céleste la dirige ou la retient à son gré. Vous n'aurez que cette nouvelle de moi. Vous la saviez, n'est-ce pas? N'importe, elle est très bonne à répéter. Oh! que cette croyance à la Providence, à la fatalité, est un bon oreiller pour les faibles, pour les malheureux, pour nous!

Je vous plains bien de la passion que vous avez à combattre dans monsieur votre frère. C'est à votre sagesse à examiner sur les lieux si c'est un feu follet de jeunesse ou un sentiment véritable. Mais, si la femme qu'il aime est mariée, vous ne risquez rien de le pousser un peu à suivre vos vues. Il n'aura que des malheurs autrement.

Les premiers moments seuls lui seront affreux, et il finira par s'attacher à sa femme. Cependant le point est délicat, et cela demande tout votre jugement. Mais je vous plains, et je voudrais pour vous que cela fût terminé d'une façon ou d'une autre.

Je vous écris rapidement, tout occupé d'une soirée fort intéressante pour moi. Le duc d'Orléans et les princesses, ayant beaucoup entendu parler d'une de mes tragédies que j'avais laissée ici cet automne, m'ont fait inviter à aller leur en faire une lecture aujourd'hui à huit heures du soir. Je m'y prépare en ce moment; je m'étudie à bien lire et à produire sur Leurs Altesses un effet qui pourrait m'être fort avantageux par la suite, toute ma famille ayant depuis un siècle été attachée à leur auguste maison. Voici ce qui fait que vous n'aurez que quatre pages aujourd'hui : on est préoccupé en pareil cas; car tout cela est fort important. Adieu, soyez aussi heureuse que vous êtes bonne et aimable.

CLXXV

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 16 mars 1819.

Je m'en vais commencer par t'envoyer quatre strophes que je viens de faire, en m'éveillant ce matin, en réponse à une jolie petite épître qu'on m'a adressée pour me détourner de renoncer à la poésie. Voici le début ; tu ne sauras pas encore cette fois où j'en veux venir. — Écoute.

ODE A M. R.

Tel, quand la flamme qui consume
Les flancs sulfureux de l'Etna,
Au souffle inconnu qui l'allume
Frémit sous les coteaux d'Enna

Comme une fougueuse bacchante,
On voit la cime haletante
Déchirer ses flancs entr'ouverts,
Et, parmi des flots de fumée,
Vomir une lave enflammée
Jusqu'au sein bouillonnant des mers :

Tel, quand une verve insensée
Commence à m'agiter soudain,
Sous le Dieu mon âme oppressée
Bondit, s'élance et bat mon sein :
La foudre en mes veines circule ;
Étonné du feu qui me brûle,
Je l'irrite en le combattant ;
Mais la lave de mon génie
Se déborde en flots d'harmonie
Et me consume en s'échappant.

Muse, contemple ta victime :
Est-ce là ce front inspiré ?
Est-ce là ce regard sublime
Qui lançait un rayon sacré ?
Sous ta dévorante influence
A peine un reste d'existence
Au sombre Érèbe est échappé ;
Mon front, que la pâleur efface,
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui m'a frappé.

Heureux le poète insensible !
Son luth n'est point baigné de pleurs ;
Son enthousiasme paisible
N'a point ces tragiques fureurs.
De sa veine libre et féconde,
Coulent pour le charme du monde
Des ruisseaux de lait et de miel ;
Et cet Icare pacifique,
Trahi par l'aile pindarique,
N'est jamais retombé du ciel !

J'étais occupé à t'écrire ceci lorsque le cocher de M. de Caraman est venu m'apporter ta lettre et ta caisse. J'ai été tout ému de voir quelqu'un qui venait de te voir. Je vais faire tes affaires aujourd'hui même : je chercherai chez Barba ce qui pourra te convenir. Je mettrai aussi aujourd'hui la caisse à la diligence pour Lemps. Au reste,

je te prédis que tu as trop d'esprit pour très bien jouer la comédie ; tu ne joueras pas mal pour la même raison. J'ai toujours remarqué que les bons acteurs de société étaient légèrement bêtes. Mais cela te distraira, t'amusera, tant mieux ! Mais pourquoi ne viens-tu donc pas ? Rien de nouveau pour moi.

Je viens de chez Barba, j'ai choisi douze petites pièces drôlettes, ou vaudevilles, car en fait de petites drôleries il n'y a que des vaudevilles. Je vais les porter comme tu m'as dit, sous bande, à la poste avant deux heures; dans huit jours tu les auras. Si les susdites pièces sont insuffisantes ou ne sont pas de ton goût, écris-le-moi sur-le-champ, je t'en enverrai une nouvelle pacotille. Mais en société, je vous conseille *Les rivaux d'eux-mêmes, La Suite du bal masqué, Le Ci-devant jeune homme*, et *Le Solliciteur*, qui sont là dedans. Je les ai vu jouer avec succès ; voilà pourquoi j'y ai pensé.

J'ai dîné hier avec Mme de Beufvier, M. de Sade, etc. Nous n'avons cessé de parler de toi. M. Michaud, chez qui je recommence à aller, m'en a aussi parlé. Nous y passons une soirée vendredi, où Désaugiers chantera ses chansons, et Baour, je crois, dira ses vers. Je vais aussi dans la Banque. J'éprouve qu'une fois lancé ici, on est obligé de s'arrêter, de se tenir à quatre, ou il ne reste pas une heure pour ses amis et pour soi : c'est fâcheux, mais il faut prendre un parti violent. Bonsoir.

CLXXVI

A mademoiselle Éléonore de Canonge

A Tarascon.

19 mars 1819.

Vous n'aurez qu'un petit mot de votre ami ce matin,

mademoiselle, parce qu'il a une espèce de petite fluxion sur un œil, qui l'empêche d'écrire, et qu'il n'a pas un secrétaire. J'ai reçu hier, en rentrant, votre longue et aimable lettre ; qui dit longue dit deux fois aimable. J'ai vu avec plaisir que vous n'attendiez plus que des dispenses de Rome pour accomplir le grand œuvre auquel je prévoyais plus d'obstacles de la part de M. votre frère.

Je vous féliciterai bien le jour de la conclusion. J'ai parlé de tout cela à madame Boscary, chez qui j'ai dîné il y a quelques jours, et qui prétend qu'elle vous aime bien, quoiqu'elle ait des reproches à se faire sur son inexactitude à vous écrire. Cela tient à toutes sortes de chagrins qu'ils ont eus tout l'hiver, relativement à des amis intimes qui ont mal fait leurs affaires. Ce commerce est une mer orageuse : aujourd'hui dans le ciel, et demain dans l'abîme. Elle m'a engagé à la voir souvent, mais je ne veux pas en abuser, et je me contenterai de la voir de temps en temps.

Vous me demandez des nouvelles de ma lecture chez le duc d'Orléans. Elle a passé tout ce que je pouvais en espérer. Mais son but d'utilité est encore bien éloigné, le prince ne voulant former sa maison, où ma place était assurée, qu'après la mort de sa mère. Dans ce temps-là, je n'aurai plus besoin de cela.

Quant aux emplois dont vous parlez, je ne voudrais pas des uns, et les autres sont trop difficiles à obtenir : je n'espère rien dans ce pays de cabales. Cependant, j'ai une protectrice très bonne et très zélée dans madame de Sainte-Aulaire, mère de M. Decazes. Je serais déjà loti, si j'avais pu aller au nord, mais je ne le peux raisonnablement pas dans mon état. Pinel m'assure que je n'y résisterais pas un an. Ce serait de la folie. Je suis bien sûr que madame de Sainte-Aulaire fera ce qu'elle pourra pour m'envoyer utilement au Midi. Mais cela est lent et difficile ; et, si dans six semaines ou deux

mois, je ne vois jour à rien, j'exécute mon grand projet, et je vous verrai en passant. Vous savez si je sais apprécier une amitié si tendre, si obligeante, si dévouée, si étonnante toujours pour moi.

J'attendais, en effet, vos lettres pour vous écrire. Je pense bien que dans ces moments vous n'aurez pas autant de temps à donner à votre ami. J'écrirai toujours, et plus longuement quand je serai moins aveugle. Mon existence est toujours fort douce, fort paisible, fort occupée, fort distraite et ma santé assez passable ; seulement la société, dont j'ai un peu trop, commence à me fatiguer. J'ai la malheureuse habitude de faire du jour le jour et de la nuit la nuit ; ici c'est différent, et je ne peux pas m'y habituer, je renonce aux bals. Il y en a deux cent quinze connus hier à Paris. Vous voyez que tout le tintamarre politique ne nous ôte pas les jarrets. On parle en effet de Nîmes, ici, d'une façon alarmante, mais c'est le pays des têtes chaudes et des bons cœurs. Je me suis bien félicité, en apprenant cela, que vous n'y fussiez pas. Adieu.

CLXXVII

A mademoiselle Éléonore de Canonge

Tarascon.

Paris, 5 avril 1819.

Comment va la noce? car vous y êtes sans doute enfin, et votre long silence me fait penser que vous êtes plongée dans les préparatifs ou dans les suites de ce grand événement.

Puisque vous ne me donnez pas de vos nouvelles, je vais vous donner des miennes. Elles sont toujours les

mêmes, à part la santé qui recommence à me tourmenter, j'ai depuis quelques jours repris mes palpitations de cœur; il est bien vrai qu'il y a un peu de ma faute, mais j'en suis bien puni! Je pars demain pour me reposer complètement pendant cette semaine sainte. Je m'en vais en Normandie, chez le duc de Rohan qui a pour moi l'amitié la plus prévenante et les plus grands soins de ma santé.

J'ai vu, il y a peu de jours, madame Boscary. Elle avait reçu votre lettre, nous en avons causé. Elle a obtenu quelques lettres pour votre protégé; quant à moi je n'ai pu trouver personne assez en liaison avec M. de Girardin. Je me suis adressé à deux de ses anciens amis qui ne le sont plus. Mais soyez tranquille, les choses vont de façon que ce sera le plus sûr des titres d'avoir été déplacé en 1815, et M. S. sera replacé, n'en doutez pas.

Mes projets personnels sont toujours en bon train, et, s'il y avait quelque stabilité dans les espérances de ce monde, j'aurais sujet d'être assez content. J'attends assez prochainement une décision quelconque. Vous savez bien quelle sera la première personne à qui j'en ferai part : c'est vous voler un plaisir que de ne pas vous instruire la première de ce qui arrive d'heureux à vos amis.

Vous en méritez, des amis, parce que vous savez être amie vous-même. Aimez et on vous aimera : il n'y a rien de plus vrai, quoi qu'en disent les misanthropes qui n'aimèrent jamais. Pourrez-vous me lire? J'écris avec une rapidité incroyable pour écrire moins longtemps, parce qu'à chaque ligne j'ai un élancement dans le cœur, et encore je m'arrête à chaque phrase. Le reste de la santé va cependant bien, et l'âme n'est pas triste. Je n'ai jamais été, depuis que nous nous connaissons, moins mécontent, jouissez-en. Adieu, je m'arrête par force. J'attends de vos lettres. Je vous aime

comme toujours, et toujours un peu plus; rendez-le-moi.

Votre ami.

CLXXVII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 8 avril 1819.

J'ai trop mal au cœur pour répondre dignement à ta grande et belle lettre de huit pages reçue hier. Comment donc espérer un opéra? Je sens le tien, je ne le trouverais point au-dessous de moi. Je l'ai fait dans ma tête, c'est *Jephté*. Il y aurait tout ce qu'il me faudrait, amour, fatalité, pathétique, lyrique et merveilleux. Dis à ce confrère en génie que, s'il veut m'attendre un an et me faire de la musique sur de vrais vers liés, phrasés, harmonieux, et non sur des rébus en deux temps, je suis son homme, à condition qu'il le fera jouer en Italie ou en France. En veut-il un autre? J'en ai un qui me brûle, c'est une *Sapho*, superbe sujet d'un opéra pareil. Qu'en dis-tu?

J'ai porté hier à Didot une de mes *Méditations* pour qu'il me l'imprime à dix exemplaires; tu en auras un. Ce n'est rien, c'est pour voir l'effet que font mes vers imprimés. Je les aurai mercredi; mais je pars pour passer la semaine sainte à la Roche-Guyon, chez le duc de Rohan. Il m'emmène demain, nous ne serons que nous deux. Il est enthousiasmé de moi, il ne sort plus de chez moi, et je l'aime. M. Mathieu de Montmorency m'a aussi engagé à aller le voir à sa petite maison de M. de Chateaubriand. J'espère que ces petits séjours de repos me remettront, car je suis hors des gonds à force de souffrances de cœur depuis dix à douze jours. Tous les

enchantements d'espérances disparaissent, je suis homme et mourant et, qui pis est, souffrant au delà des bornes. Je ne puis pas écrire, mais je veux écrire, tu le vois, viens donc, je puis parler.

Cette dernière lettre ne me parle pas d'arrivée, malheureux ! Pense donc quel printemps nous passerions ici si tu étais arrivé, un temps de Naples ! Le numéro 13, à côté de mon numéro, est vacant, je te le retiendrais, nous serions comme logés ensemble. — Adieu, voilà plus que je ne peux écrire aujourd'hui. Plains moi, car j'aimerais bien à causer plus avec toi : tout le reste n'a qu'une face, tu les as toutes pour moi. Adieu encore.

CLXXIX

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de la légation française, à Munich.

Paris, 13 avril 1819.

J'arrive de la Roche-Guyon où nous avons passé une semaine des plus paisibles et des plus agréables ; mais je n'ai pu en jouir. Mes douleurs de cœur continuent au suprême degré, et me voilà, avec mille belles espérances sur les bras, prêt à les voir se réaliser, et, par ce nouvel incident douloureux, obligé de renoncer encore à tout et de me sauver peut-être bientôt dans quelque trou de Milly, à souffrir et à gémir en paix.

En arrivant, j'ai trouvé un énorme paquet de lettres de tous les pays. J'ai entrelu rapidement les autres, et j'ai gardé les tiennes, comme à mon ordinaire, pour la bonne bouche. Si je ne t'écris pas plus souvent et surtout plus longuement à présent, ne t'en prends pas à mes plaisirs ou à mes affaires. J'aurais assez de temps à te donner,

mais c'est que je ne puis plus écrire, à la lettre ; c'est un supplice, et je sors de là avec des palpitations redoublées. Il n'y a pas de minute où je ne voulusse t'écrire ; je n'aime que toi seul après ma mère dans la nature, et je t'aime comme un peu plus de la moitié de moi-même. Il n'y a ensuite que toi qui aies de l'esprit à mon idée et à mon goût et à ma dose. Je ne trouve rien qui manque en toi pour moi. Ici je trouve de l'esprit jusque-là, et là de l'âme jusqu'à tel degré, et là des idées poétiques, et là de la sensibilité, etc. Tu as cela à grandes doses, et tu te développes tous les jours à un point effrayant.

Mais, au nom de Dieu ou de moi, ou de toi, viens, s'il se peut, reposer tes idées et ton cœur, soit ici, soit à Lemps. Partout où tu seras je serai. Je penche bien pour la campagne pendant quelques mois pour te rétablir et te rafraîchir le sang exalté comme le mien : du petit-lait, du lait d'ânesse, un cheval, une heure de promenade au pas le matin et autant le soir ; se coucher à dix heures ou à neuf, un bon régime et ne rien faire que lire des bagatelles. Je sens que tu as besoin de cela après ou avant un petit séjour de six semaines à Paris pour tes projets subséquents, *si toutefois il est sage dans ton état d'avoir des projets pareils*. Songe à vivre d'abord en santé. Quel que soit mon chagrin de penser que tu te marieras, marie-toi, rétablis-toi, et tu auras bien le temps de trouver des chances d'action. Elles ne nous manqueront pas, *sois-en sûr*.

Je vis que j'étais né dans ces phases brillantes
Où des États vieillis les bases chancelantes
Dans l'abîme des temps s'écroulent à grand bruit,
Où tout dans l'univers ou change ou se détruit;
Je le vis : et de loin, dans la terreur commune,
J'en rendis grâce aux dieux et bénis ma fortune.
Réjouis-toi, César, ces jours sont faits pour toi!

Voilà ce que disait mon cher César dans ces mêmes circonstances.

A propos de vers, on me demande partout mon *Saül*, et je ne puis plus lire quatre vers à cause de mon cœur. Je ne te l'envoie pas, puisque tu arrives. Du reste, tout ce que je vois ou connais ou qui m'entend n'a qu'une voix sur mon talent poétique. J'ai même fait des enthousiastes par delà tout ce que tu peux imaginer. Le duc de Rohan, Mathieu de Montmorency, sont du nombre. Je viens de faire pour eux, à la Roche-Guyon, pendant la semaine sainte, les plus ravissantes stances religieuses que tu puisses imaginer. C'est original, pur comme l'air, triste comme la mort et doux comme du velours. J'ai été bienheureux d'avoir là si à propos cette inspiration qui répondait juste à ce qu'ils me demandaient. Didot les imprime dans ce moment-ci avec d'autres stances du même genre que je t'ai une fois envoyées :

Souvent sur la montagne, etc.

Je ne les laisse imprimer qu'à une vingtaine d'exemplaires tous retenus. C'est seulement pour voir l'effet de mes vers imprimés, sur les yeux. Je te garde, comme tu le penses, les premiers exemplaires des deux poèmes. J'en donne à M. de Sade un. Je l'aime beaucoup, c'est un homme sec, mais pas froid. Je suis à corriger les épreuves dans ce moment-ci. C'est difficile, mais combien cela vaut mieux qu'écrit à la main. C'est autre chose, c'est mieux.

Comment as-tu pu écrire huit pages ? Ne te fatigue pas à m'écrire si longuement, mais bien souvent. J'ai une soif de tes lettres inextinguible. Pense donc que je n'aime rien dans ce monde après toi, que je n'ai pas un pauvre ami avec qui causer, à qui faire part des fluctuations de mes idées et de ma fortune. Ah ! si j'allais à Florence, comme je m'assoierais enfin !

On me demande des vers partout. On me cherche, on me recherche. Je devais dîner hier chez le duc de Rohan.

J'y dîne dimanche avec M. Mathieu de Montmorency, M. de Bonald, l'abbé de Lamennais, etc., et on y lit *Saül* et des odes. Cette connaissance avait été ménagée pour me faire recommander à M. de Narbonne par ses amis qui vont là ; mais cela devient sans but. Je reçois force cadeaux et livres que les auteurs, *mes confrères*, me font. Je suis vraiment ici dans un assez joli moment pour l'amour-propre, si j'en avais. Je voudrais que tu le visses, cela t'amuserait. C'est une petite vogue, mais cela ne m'énivre pas. J'ai un besoin trop pressant, trop présent, trop poignant, du solide, pour me nourrir d'une sotte petite fumée qu'un souffle dissipe, et puis je suis trop malade du corps pour que mon âme ne reste pas très dépouillée et très saine.

J'ai demandé de ta part à ta cousine ton tableau ; je me suis chargé de le faire emballer et de te l'envoyer, avec tout ce que tu m'indiques, dans le courant de la semaine. Elle doit me l'envoyer aujourd'hui. Mais je recevrai peut-être une autre lettre de toi d'ici là qui me dira que tu arrives et de ne rien t'envoyer. C'est là ce que je voudrais.

Viens ici, c'est le moment pour toi, très prochain du moins. Il y aura partout des gîtes, et tu pourras en trouver un qui réunisse ce qu'il te faut : avancement et beau ciel. Adieu, réponds à tout ce fatras. Je m'arrête là, parce que j'ai un peu de fièvre. Ménage-toi et achemine-toi à petites journées vers l'hôtel de Richelieu. Mille choses de la part des Raigecourt que j'ai vus hier au soir.

CLXXX

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 21 avril 1819.

J'ai reçu tes lettres et la dernière où tu me dis que je te verrai dans le milieu de mai. Allons, je m'en vais faire ce que je pourrai pour t'attendre, mais j'y suis dans les convulsions de ma maladie de cœur, j'en perds la tête, je ne sais ce que je vais devenir. Je ne pourrais pas accepter un poste dans une ambassade. Mes finances baissent d'ailleurs grandement. Je suis un peu au désespoir. Mais je suis bien aise que nous n'y soyons pas deux à la fois. Si tu arrivais dans les mêmes dispositions que moi, je ne sais ce que nous ferions. Adieu, je ne puis pas écrire. Pour remplir ma lettre, j'y joins un modèle de la façon dont Didot imprimera mes *Méditations*. Regarde comme cela vaut mieux qu'écrit. Bonsoir, et tâche d'être heureux.

CLXXXI

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de la légation française, à Munich.

Paris, 22 avril 1819.

Adieu tous mes projets, tout mon espoir, adieu le bonheur de vous voir, je pars ! Mes douleurs de cœur sont à leur comble, je ne puis rester ainsi ici. Je n'y pourrais rien accepter. Un autre motif encore que tu peux deviner sans peine ne me laisse pas même la liberté du choix. Je

pars dans huit jours. Je serais au désespoir, si je n'étais pas accoutumé au désespoir. J'ai vu hier M. Mounier, il me parle souvent de toi. Je t'ai annoncé, et j'ai raconté comment ta santé te faisait un devoir de désirer l'Italie.

Je suis au désespoir de cent mille façons, mais je me résigne, et je suis au-dessus de tout cela par l'impassibilité philosophique et religieuse que le malheur perpétuel apprend jusqu'à ce qu'on n'y puisse plus tenir et qu'on se précipite dans les nouvelles chances de l'inconnu. Adieu, adieu, ne m'écris plus ici, je te donnerai mon adresse quand je saurai où je vais.

Naples n'est pas donné.

CLXXXII

A mademoiselle Éléonore de Canonge

Tarascon.

25 avril 1819.

Dans l'incertitude où vous trouvera cette lettre, car vous ne me dites pas quand et chez qui vous serez à Montpellier, je l'adresse encore à Tarascon. Je vous écrirai de chez moi dans une huitaine de jours, car mes souffrances de cœur me font chasser de Paris pour le moment, comme on vous chasse de Tarascon. On me renvoie à la campagne dans la solitude la plus profonde et dans un silence obligé de toutes mes facultés. Je pars dans cinq ou six jours, écrivez-moi donc dorénavant à Mâcon. Je n'y serai pas, et je ne sais pas encore où je serai, mais on le saura là, et l'on m'enverra vos lettres où je trouverai votre adresse. Je suis bien malheureux d'être repris de ces douleurs cruelles dans un moment

où tout me souriait et où je n'avais qu'à laisser faire pour devenir heureux ; mais j'ai du courage, on en trouve au fond du malheur.

Je ne sais encore comment je ferai mon voyage, car la voiture est pour moi un supplice. Peut-être le ferai-je à cheval ou par eau. Je ne puis pas vous écrire une longue lettre, il m'est interdit d'écrire, et celle-ci est une faute contre l'ordonnance. Je prends le lait d'ânesse qui me passe à merveille, et j'en espère une guérison provisoire. Je souffre doublement de vous savoir si souffrante aussi ; essayez de mon lait d'ânesse. Si je me rétablis après un mois de solitude et de repos, je pourrais bien aller de vos côtés. Il est question légèrement d'un mariage, j'irai vous voir avant tout.

On m'accable ici de soins et de bontés, on me tourmente pour me faire accepter une petite maison de campagne près de Sceaux, que M. de Montmorency m'offre pour me rétablir, passer mon été et travailler. Je sens que tout cela ne me guérira pas, et je vais de nouveau attendre mon sort dans quelque asile bien ennuyeux de mon pays.

Je ne présente point encore de tragédie au théâtre pour des raisons essentielles. Seulement j'ai fait force lectures, on me trouve un vrai talent partout, et l'admiration m'a fait une foule d'amis bien ardents dans le grand monde où je me trouve lancé à présent. On me persécute pour imprimer au moins un volume de *Méditations*. C'est un genre neuf dont j'ai eu l'idée, et j'en ai assez pour en faire un volume. Mais il me faudrait deux mois de santé pour les retoucher et préparer ce volume à l'impression. On m'offre d'avance cinq cents souscripteurs. Je vois qu'on sent encore la poésie ici, je ne le croyais plus.

Pour me tenter, le duc de Rohan et quelques autres personnes en ont fait imprimer deux ou trois, à mon insu, par Didot ; ils m'en ont donné quelques exemplai-

res. Je vous en envoie une petite qui ne tiendra pas de place. Vous verrez au moins une belle impression. Si j'imprime, ce sera de cette manière.

Adieu, chère amie, pauvre malade, consolons-nous mutuellement, puisque le sort nous en veut tant. Bien portant ou malade, heureux ou malheureux, je vous aime et aimerai également comme la meilleure des amies.

CLXXXIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lemps.

Montculot, 4 mai 1819.

. . . .

. . . . . Tu arrives cette semaine avec Vignet. Je suis bien content que tu l'aies pour ces temps de ténèbres, en attendant que je vienne le seconder ou le remplacer. Je ne puis partir avant au moins cinq ou six jours : j'ai donné rendez-vous à Dijon à la personne que tu sais, et il faut que j'aie une réponse avant de quitter ; elle ne peut pas tarder plus de cinq à six jours. J'irai de la à Mâcon où je serai obligé de m'arrêter également quelques jours seulement pour voir ma mère. Je m'en irai de là aisément chez toi, si tu peux m'envoyer à jour dit à Bourgoin ou à la Tour-du-Pin un cheval que j'y trouverais. Écris-moi dans laquelle de ces deux villes on prend la route de Lemps ; je ne m'en souviens plus. Adresse ta lettre à Mâcon, et je t'écrirai moi-même de là quel jour j'y serai, à l'auberge que tu m'indiqueras.

La lettre de ta mère me confirme dans ce qu'on m'avait mandé de la santé de mademoiselle Fanny. Donne-m'en des nouvelles, et conseille-lui le lait d'ânesse, si

elle peut le digérer. J'ai voulu reprendre ici ce lait qui m'avait tant fait de bien à Paris, mais je n'ai pas pu en digérer une goutte. Quand on le peut, cela est souverain. Prends-en toi-même, et assujettis-toi à ta santé, si tu ne veux pas qu'elle t'assujettisse bien autrement plus tard : tu es trop désordonné pour elle. Il faut absolument te réformer en cela.

Parlons d'affaires. Je n'ai d'espoir en plus rien au monde qu'en une place de secrétaire d'ambassade. Je viens d'écrire à M. Mounier, je suis en correspondance avec madame de Sainte-Aulaire. J'attends ces jours-ci quelques nouvelles, mais je ne pense pas trop être nommé avant le moment où tu seras toi-même envoyé en Italie, si tu persistes à y songer, comme je te le conseille. Cependant cela me tient aussi en suspens pour toutes mes démarches, et sans cela je prendrais un parti long et violent. Je n'ai rien à attendre de mes parents pour une amélioration d'existence ; mais j'espère assez une place diplomatique, M. de Rayneval me l'a à peu près assurée ; et, si j'avais pu rester à Paris, cela aurait été plus sûr, mais il y a impossibilité, et l'impossibilité est la voix du ciel. Le seul prophète est la nécessité.

Je te prie de dire de ma part à mademoiselle Fanny que je dois faire imprimer, je ne sais quand, un petit volume de *Méditations* poétiques ; qu'il me faut une gravure à la rigueur ; que je ne veux pas entrer dans le monde autrement que sous ses auspices ; que je lui demande instamment cette gravure dont voici le sujet : un rocher sauvage et pittoresque dominant un lac ou une plaine, ou un fleuve ou une mer. Quelques arbres superbes sur le rocher, et la lune se levant par-dessus et éclairant tout cela d'un beau jour. Sur le rocher, debout, assise ou couchée, une figure de femme représentant la méditation ou l'enthousiasme avec ce vers gravé en bas du dessin :

Le désir et l'amour sont les ailes de l'âme.

C'est pour un grand in-octavo, comme tu peux en juger par la grandeur de la feuille que je t'ai envoyée. Quand sa santé lui permettra de le faire, je te prierai de le faire graver ou lithographier bien soigneusement, et la meilleure part de mon volume sera faite.

Je viens de faire une exécution terrible sur une partie d'un de mes ouvrages que j'aimais tant, *César* : j'ai anéanti ce qui était fait pour le refaire sur un plan français, et cela s'appellera *César et Caton*. Hors de ce sujet-là je ne connais rien au monde. Je porterai *Saül* à ces dames, si je le trouve arrivé à Mâcon, comme il doit l'être en effet.

J'espère que Vignet vous aura apporté le *Lazzarone*, et que, s'il y manquait de bonnes pages, tu pourras les lui fournir. Stimule un peu sa paresse. Ce sera un livre plus qu'il ne le pense. Ce n'est pas la vérité qui y manquera, en dépit de mademoiselle Fanny, de madame de Beufvier, et de toutes les femmes généreuses qui veulent que l'on caresse le serpent qui nous ronge. Je suis en relations indirectes avec madame de Beufvier par son cousin, M. de Saint-Mauris. C'est un homme que tu auras du plaisir à mieux connaître. C'est au-dessus de M. de Sade, pour la chaleur de l'âme et autant d'esprit peut-être. Mon ami de deux mois, le prince de Léon se fait prêtre. Voilà-t-il de la foi ! Il faudra que je te mette en relation avec tout cela et surtout avec l'abbé de Lamennais : c'est Pascal ressuscité, mais pas dans le *Conservateur*. Il m'aime, et il me traite on ne peut pas mieux, mais il est bien malade aussi.

Je te conseille d'écrire à Paris pour qu'on agisse dès à présent. Tu es très bien noté, à ce qu'il m'a paru dans leurs propos. Ils se plaignent de tous, excepté de d'Agoult et de toi. Mais je te préviens qu'il faut faire semblant de

pâlir sur les traités diplomatiques. Ils m'en ont donné, je ne sais combien. Je n'y pâlirai pas avant d'y être à coup sûr.

Adieu, je cause de loin, ne pouvant faire mieux. Que n'ai-je ma liberté et une chaise de poste dès aujourd'hui! je ferais mieux. Dis à Vignet que je n'ai rien à lui recommander que le *Lazzarone*, que je ne lui réponds pas parce que je le verrai. Je vous recommande à tous deux de vous lever matin et de vous promener beaucoup dans vos bois. Je vous vois d'ici étendus sur les larges canapés du salon immense de Lemps; que n'y suis-je tout transporté moi-même! Mais la route m'épouvante avec mon mal de cœur qui n'est tolérable que dans la parfaite tranquillité où je suis. Si j'avais à moi ce coin du monde, vous y viendriez, et je n'en bougerais plus.

Adieu, je souffre pour en avoir écrit si long. A revoir, et présente, en attendant, mes respectueux hommages à tout le salon de Lemps.

P. S. Je n'ai rien reçu encore. J'attendrai jusqu'à lundi, et, si rien n'arrive, je partirai mardi ou mercredi, à la garde de Dieu, comme on dit; et, si mon cœur n'est pas insupportable, je ne m'arrêterai que deux jours à Mâcon. Je brûle d'être là-bas. Ce qui me désole, c'est que vous n'y passiez pas l'été tout entier. C'est une chose terrible que d'aller et venir. Restons-y. Je viens de mander ton retour à madame de Raigecourt. Si tu reçois des lettres pour moi, gardez-les-moi.

CLXXXIV

A monsieur le comte de Virieu

A son passage à Lemps.

Montculot, 13 mai 1819.

Aussitôt que tu seras arrivé, écris-moi deux mots pour m'en instruire à mon adresse à Mâcon. J'ai des choses à te mander; sans cela nous serions longtemps sans nous retrouver de correspondance. Adieu, je suis ici depuis huit jours, ni bien ni trop mal portant et prenant le lait d'ânesse. Fais-en autant.

Bonsoir, je ne pourrai pas aller te voir à Lemps. Je n'ai plus le sol et ne peux pas trop me transporter sans beaucoup de peines. Tu me manderas ton passage à Mâcon, et j'irai te voir et t'y recevoir. Madame de Sainte-Aulaire veut m'envoyer en Bavière à ta place, et toi à Naples. Mande-moi si cela est possible, et s'il me faudra bien de l'argent pour m'équiper et aller à Munich, ou si l'on me paierait mon voyage. Adieu.

CLXXXV

A mademoiselle Éléonore de Canonge

A Tarascon.

Montculot, près Dijon, 15 mai 1819.

Votre lettre ne m'a rejoint qu'ici, mademoiselle et chère amie, elle m'est arrivée hier; elle m'a consolé à moitié de mes nouvelles souffrances et de mes éternels

ennuis. Vous en aurez reçu depuis une de moi où je vous mandais mon prochain départ de Paris, départ forcé par ma santé et quelques autres raisons aussi fortes, et qui a coupé court à ce que je pouvais espérer pour le moment dans ma chère diplomatie. Mais comment prendre une place dans un moment où l'on ne peut pas tracer huit lignes sans un effort surnaturel? Je n'y renonce cependant pas tout à fait, si mon cœur continue à aller mieux, et si mes parents se prêtent en quelque chose à ce que cela exige; mais j'ai bien peu d'espoir, surtout de leur côté.

Ne vous tourmentez donc pas, comme vous faites, de mon état. Je suis ainsi, il en faut prendre son parti avec fermeté, je suis accoutumé à le prendre tant bien que mal sur tout. La nécessité est un grand maître, il faut souffrir, il faut languir, il faut s'attendre à mourir ; nous sommes nés pour cela, pourquoi nous étonner? Il n'y a qu'un baume à tout cela, c'est la patience et l'espérance dans un meilleur avenir, dans une meilleure vie. Ne vous affligez donc ni de vos souffrances ni surtout des miennes : regardez tout cela comme une nécessité qu'il faut prendre telle qu'elle est, sans se tourmenter et se fatiguer à vouloir la changer. Nous ne pouvons rien sur nous-mêmes, les circonstances sont tout dans nos destinées, et les circonstances, qu'est-ce qui les amène, si ce n'est une volonté et une force supérieures à nous?

Je vous dis tout cela parce que votre lettre trop tendre m'a fait de la peine : vous avez bien assez de vos propres ennuis sans prendre trop à cœur les miens. Aimez-moi, plaignez-moi, mais ne vous rendez pas plus triste et plus malade vous-même par les maux d'autrui. Parlez-moi donc de votre grand œuvre ; à quand ce mariage? A quand le voyage à Aix? Je n'irai certainement pas, si ce n'est pour vous voir quelques instants si je me traîne jusqu'à Chambéry; je n'attends rien des eaux ni des

médecins. J'attends du temps et de la patience, et je dépends de mes finances, que je suis obligé de ménager prudemment parce que, si l'on venait à me nommer secrétaire d'ambassade en Italie, j'aurais besoin de tout ce que je puis avoir pour les premiers moments, équipements, voyages, etc...

Je ne puis pas dire au juste quand je serai à Mâcon, mais je pense que cela sera dans trois semaines à peu près. En attendant, adressez y toujours vos lettres ; j'aurais peur, si elles venaient me chercher ici, qu'elles ne séjournassent en d'autres mains.

Adieu, excellente, rare, unique et chère amie. Heureux ou malheureux, bien ou mal portant, mon cœur et mon amitié seront à jamais tout à vous.

CLXXXVI

A madame la marquise de Raigecourt

Rue de Bourbon (Paris).

Dijon, 21 mai 1819.

Je profite, madame, d'une matinée que je suis venu passer à Dijon, pour me rappeler à votre souvenir. Je suis dans une telle thébaïde qu'une lettre que je vous aurais écrite aurait couru le risque de rester huit jours sans arriver à la poste. Si le plaisir qu'on éprouve à s'occuper de ceux qu'on a quittés est un garant du souvenir qu'ils nous conservent eux-mêmes, je suis persuadé que vous recevrez de mes nouvelles avec intérêt et bonté. J'ai fait mon voyage péniblement et lentement, mais enfin je l'ai fait, et j'en suis complètement reposé ; le lait d'ânesse, que je vais recommencer ces jours-ci, va achever de me remettre, non pas bien, mais supportablement : un

état supportable est tout ce à quoi une créature raisonnable doit prétendre ; je ne prétends à plus en aucun genre.

J'ai trouvé ce matin, en arrivant, une lettre charmante de M. de Saint-Mauris. Ce qu'il me mande est triste, mais il le dit d'une façon si aimable, et je suis tellement accoutumé à tous les désappointements que, somme totale, la lettre m'a fait plus de plaisir que de peine. Je vous prie, madame, de vouloir bien l'en remercier en attendant que je l'en remercie moi-même. Je n'aurai pas le temps de lui écrire aujourd'hui ; je repars tout à l'heure.

J'ai été d'abord alarmé de l'accident arrivé à madame de Beufvier sur la route de Neuilly, mais j'ai vu que cela n'avait pas eu de suites fâcheuses, et je vous en félicite avec bien de la joie. J'ai été, je vous l'avoue, bien aise aussi d'apprendre que vous ne partiez pas pour Bordeaux. Cela me donne l'espoir de vous retrouver, si un meilleur sort me ramène. C'est le plus grand plaisir que je puisse me promettre, et vous seriez la seule à ne pas me croire si je vous disais là-dessus tout ce que je pense et tout ce que je sens. Votre maison est une famille pour moi, et, ce qu'il y a de mieux, c'est une famille de choix et d'adoption. Je vous prie de parler de moi à tout ce qui la compose, je n'ai pas à me reprocher de n'y pas sentir tout ce qu'il y a d'aimable et de parfait. J'y pense tous les jours et plus d'une fois dans le jour, et je fais des vœux bien vifs et bien sincères pour que rien ne trouble votre repos. J'espère que ce beau printemps arrangera toutes les santés selon vos désirs et les miens.

Je n'ai pas besoin de recommander mes petits intérêts à madame de Beufvier. Je n'en parle que pour lui renouveler l'expression de ma reconnaissance. A ce sujet, si, entre elle et madame de Sainte-Aulaire, elles peuvent enfin corriger un peu mon insipide destinée, je paraphra-

serai en vers, pour ces deux dames, les litanies de la Providence.

Aymon devait venir à Paris, et puis il a changé d'idée. Aura-t-il changé encore? Je ne sais rien de lui, je n'ai reçu aucune lettre de personne que de M. de Saint-Mauris. Je suis dans le pur isolement, il faut que je me suffise totalement à moi-même. Je n'y réussis pas, je fais quelques méchants vers, que je n'écris pas, en me promenant tout le long du jour dans les bois les plus sauvages et les plus pittoresques du monde. Ah! si l'homme pouvait rendre seulement quelque ombre de ce qu'il sent dans la nature même inanimée, cela serait assez beau; mais je crois que les belles images que nous recevons par les yeux s'altèrent et se décolorent en passant par l'entendement, et nous ne faisons que de pâles et ternes copies de ce divin original. Les hommes sont bien orgueilleux de parler de leur beau idéal, c'est la nature qui est le suprême idéal. Nous ne faisons que la gâter, et nous croyons l'embellir. Il y a plus de *poésie* dans le plus petit coin d'un de ses tableaux que dans toutes nos poésies humaines. Cela me désole et me console en même temps.

On vient m'interrompre au plus fort de ma divagation pour me rappeler qu'il faut déjeuner et partir. Je laisse à regret cette courte conversation avec vous, madame, et je ne me console qu'en pensant que vous me permettrez de la reprendre. Daignez agréer et faire agréer tous les sentiments que je voudrais pouvoir vous peindre et le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, madame,

Votre très humble et obéissant serviteur.

CLXXXVII

A monsieur le comte de Saint-Mauris

A Paris.

Monteulot, 27 mai 1819.

C'est encore moi aussi, monsieur; mais si vous n'en êtes pas plus fâché que je ne l'ai été moi-même en vous retrouvant ce matin, il n'y aura pas d'excuses à se faire réciproquement. Aujourd'hui même une lettre de moi est arrivée à madame de Sainte-Aulaire. Je n'avais pas écrit plus tôt parce que je craignais qu'elle ne s'imaginât que je voulais lier une correspondance en règle avec elle, et que cela ne lui fît peur et ne la dégoûtât d'une protection qui lui aurait peut-être paru onéreuse. Je la presse le plus doucement possible de me faire envoyer à Munich ou en Italie. Si Aymon quitte décidément Munich, j'ai bien mal au cœur pour aller au Nord, mais s'il n'y a pas d'autres moyens d'entrer dans cette inabordable diplomatie, il faudrait bien que je me trouve encore très heureux d'aller succéder à Aymon en Allemagne, si on y veut de moi.

Quant au petit volume dont madame de Beufvier a la bonté de me faire parler, et que madame de Sainte-Aulaire croirait utile à mon placement, moi qui sais le fond du volume, entre nous, je n'en crois rien, et je pense qu'au contraire il serait plus sûr d'être placé avant. Vous savez que les espérances en fait de talent passent, comme en tout, les réalités. A supposer même qu'on trouve quelque chose dans une dizaine de ces *Méditations* que je publierais, on ne pourrait au fait y trouver qu'un talent de versification plus ou moins apprécié, car les choses

par elles-mêmes ne sont rien. Une trentaine d'amateurs décidés liraient cela, et voilà tout : cela n'est pas de nature à faire le moins du monde bruit ou vogue, ce n'est pas un grand sujet, ce n'est pas du neuf, ou c'en est trop peu. Si, au contraire, on n'y reconnaît pas un talent vrai, cela dégoûtera madame de Sainte-Aulaire la première.

Que pensez-vous, entre nous, de tout cela ? J'ai travaillé un peu ces jours-ci, j'ai achevé deux ou trois *Méditations* qui n'étaient que des fragments, et j'ai un mal de cœur terrible pour si peu aujourd'hui. Cependant d'ici à un mois, je pourrais à la rigueur envoyer ce très petit volume à l'impression. Je suis forcé d'en ôter une *Méditation* politico-poétique sur Rome qui ne me ferait pas protéger. J'y montre trop que le monde est gouverné par une grande force inconnue, aveugle, incontestable, tyrannique de sa nature, et non jamais par nos pauvres idées métaphysiques sur les gouvernements plus ou moins bons. C'est mon idée, je ne dis pas que ce soit la bonne, mais elle est vraie pour moi ; et elle ne convient pas à l'époque où les hommes veulent se faire dieux, et ne réussiront qu'à se faire culbuter sous leurs rêveries comme les géants sous leurs montagnes. Ce n'est pas l'idée de M. de Sade, ce n'est peut-être pas la vôtre, ce n'est pas l'idée des gens d'esprit, c'est celle des gens à instinct.

Je ne puis pas trop remercier madame de Beufvier par votre organe, Monsieur, des conseils prudents qu'elle me fait donner et du zèle qu'elle met à ce qui me concerne auprès de madame de Sainte-Aulaire et de tout le monde. Vous voyez que naturellement vous devez prendre aussi beaucoup de reconnaissance pour vous : j'en suis plus touché que je ne pourrais vous le dire ainsi qu'à elle. Dites-lui, je vous prie, que je n'ose pas lui écrire, mais que sans cela il y a longtemps qu'elle aurait eu de mes nouvelles. C'est une terrible chose que les convenances

en tout genre, et nous en sommes tous plus ou moins les victimes, mais les femmes plus que nous. Si nous n'avions pas tant vu que la grande machine du monde tenait à de petits préjugés, il faudrait faire une croisade contre eux, mais c'est une bien plus terrible chose que d'avoir et de voir en tout la raison d'un côté et l'expérience de l'autre, cela dégoûte du raisonnement ; il y a longtemps que, pour mon compte, j'y ai renoncé, et que je me suis réduit au pur rôle d'une machine sentante mais non combinante. Je vous engage bien à faire de votre mieux pour y parvenir. Cependant la perfection serait de ne sentir ni penser. Peu de gens y parviennent, mais beaucoup en approchent plus ou moins. Si vous lisez cela à madame de Beufvier, elle se fâchera, et elle y aura plus de mérite qu'une autre.

Si je pouvais écrire avec moins de fatigue de cœur, j'enverrais aujourd'hui par vous à madame de Beufvier une petite ode en réponse à une sur le *Malheur* que je lui ai lue une fois. Je l'ai faite hier à contre-cœur pour y justifier la Providence que j'accusais ailleurs. Je pourrai ainsi mettre la première au rang de mes *Méditations*, et, sans réponse, cela ne se pouvait pas. Je pourrais encore lui envoyer une longue *Méditation* sur *Dieu*, que j'ai finie en faisant mon voyage romantique de Paris ici. Mais je ne dis pas cela pour me faire prier, parce que j'aimerais cent fois mieux en faire que d'en écrire. J'aurais bien besoin d'avoir quelqu'un ici à qui montrer mes vers ; quand je les fais, je ne sais jamais s'ils sont mauvais ou bons. Souvenez-vous de ma prière de m'en envoyer des vôtres. Si vous savez où est Aymon, je vous prierai aussi de me le mander quand vous me ferez le plaisir de m'écrire.

Vous me demandez des détails sur ma vie, les voici. Je me lève, je déjeune, je me promène dans les bois, je dîne, je me promène, et je me couche sans variation

aucune. Tout cela entremêlé de la lecture de Montaigne et de Saint-Évremond, et de quelques vers bien rarement quand ils me tourmentent. Je ne m'en trouve pas mal, mais cependant pas trop bien. Je reprends le lait d'ânesse, et j'engage mesdames de Beufvier et de Raigecourt à en faire autant. Je compte rester dans ce désert encore un mois et repartir pour un autre, à moins que l'étoile de madame de Sainte-Aulaire ne me pousse ailleurs d'ici là. La voyez-vous à présent quelquefois? Je suis persuadé que vous vous plairiez beaucoup mutuellement. Priez madame de Beufvier de toujours me diriger du haut de sa sagesse. J'ai besoin d'un guide comme elle pour ne pas faire de lourdes sottises, je suis sujet à m'oublier moi-même, et je sais qu'elle n'oublie pas ; dites-lui qu'elle ne me laisse pas oublier par son amie, madame de Sainte-Aulaire. Je lui écrirai toutes les trois semaines. Savez-vous si M. Decazes prendra la place de M. Dessoles qui, à ce que je vois dans les journaux, prend celle de votre ministre? Cela serait bon pour nous.

Je suis désolé de n'avoir pas vu *Jeanne d'Arc*, d'après ce que vous m'en dites et ce qu'en dit le journal des *Débats*. Il me semblait bien avoir vu de beaux vers de M. d'Avrigny. Je regrette aussi la lettre de mademoiselle Fanny, que madame de Beufvier m'aurait montrée. C'étaient sans doute des conseils poétiques qu'elle avait la bonté de me donner, et je les aurais bien goûtés parce qu'ils partent d'une personne qui sent et comprend tout dans les arts. Mais cela ne sera pas perdu. Malheureusement il me faudrait à présent plus de force et de verve que de direction : je sens qu'il est trop tard pour faire rien de bon. Je voulais dix ans de santé, de trente à quarante, pour faire mon poème de *Clovis*, et la nature ne me les donne pas. Je m'éteins dans les souffrances et les embarras de position. Je crois bien que le monde n'y

perdra pas trop, mais j'y perds moi pour mon compte. Le poète est comme Dieu :

Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire !
Pour lui vouloir c'est faire, exister c'est produire !

et la production est grand plaisir, quels qu'en soient les résultats.

Adieu, Monsieur, je vous demande pardon pour la production de ce long rabâchage. Je me suis laissé aller au plaisir de causer avec vous sans façon, sans suite ; rendez-le-moi, et croyez à la parfaite amitié que m'inspire cette confiance.

CLXXXVIII

Au duc de Rohan

Montculot, 30 mai 1819.

Je ne me souviens pas de ce que je vous avais écrit, mon cher Auguste, dans le premier moment de mon arrivée ici ; mais si dans ma lettre il y avait quelque chose qui annonçât de l'indifférence pour les sentiments de mes amis à mon égard, ou de moi vis-à-vis d'eux, cela n'était malheureusement que dans la lettre et nullement dans l'esprit. Je n'ai jamais été au point d'insensibilité où l'on n'aime, ni ne veut être aimé de personne sur la terre. J'avoue que je l'ai souvent désiré, car l'âme n'est vulnérable que par ses sentiments, et si elle n'en éprouvait aucun, elle serait heureuse, elle ne serait pas. Si j'en étais là, je ne vous aurais pas écrit, je ne vous écrirais pas aujourd'hui, je n'aimerais pas à me reporter malgré moi vers un monde où il y a encore des êtres comme vous. Soyez persuadé qu'il ne faut pas prendre les gens malheureux par leurs paroles ; quand on est aigri par de

longues suites de chagrins, on laisse souvent échapper des paroles amères qui ne prouvent encore que trop de sensibilité. Plus tard on ne dit plus rien.

Mais je ne m'en suis jamais pris aux hommes : je sais bien ce que sont les hommes, les aveugles machines de la Providence. Quant à vous et à quelques autres amis dans le monde, je vous regarde au contraire comme les gouttes de bien répandues çà et là dans cet océan de mal. Par une admirable compensation, cette Providence. qui m'a donné plus de mal qu'à un autre, m'a fait rencontrer davantage de ces consolations inespérées.

Je commençais à être inquiet de votre long silence. Le mien était forcé. Je ne vous ai pas dit adieu, et je vous en avais prévenu. Je ne vous ai pas écrit les premiers jours parce qu'il y a des situations dans la vie sur lesquelles il faut passer comme sur le feu, en courant et sans réfléchir. Il fallait partir, il m'en coûtait ; il fallait me décider fortement et laisser quelques jours sans relations avec ce que je laissais. Vous ne me comprenez peut-être pas, tant mieux pour vous ! cela proûve que vous n'avez jamais passé par là. La vie est un horizon qui se développe à chaque pas qu'on y fait. Soyez sûr que, quelque esprit qu'on ait, on ne comprend pas tout quand on n'a pas passé partout ; et finissons mon excuse qui véritablement n'en est pas une, car je ne me reproche rien dans le fond du cœur, le cœur n'ayant pas été coupable en ceci.

Je vous écris aujourd'hui pour vous prévenir de ne plus m'écrire ici. Je comptais y être encore un mois, mais je reçois ce matin une lettre qui me force d'en partir. Je vais en Dauphiné, chez madame de Virieu. Cela me contrarie beaucoup pour ma santé qui se trouvait mieux de ce repos complet, et qu'un nouveau voyage de cinquante lieues n'arrangera pas, mais je ne puis pas hésiter. Je compte partir ces jours-ci, m'arrêter deux ou trois jours

chez moi et repartir de là. Je vous prie de m'adresser vos lettres chez madame de Virieu, *au Grand-Lemps, département de l'Isère.* J'y serai vraisemblablement dans une douzaine de jours, ou très près d'y arriver. Je commençais à faire quelques vers, à réparer quelques *Méditations*, mais je laisse tout là. Cela ne vaut rien. Il faut avoir du superflu pour produire, et mon esprit n'a pas le nécessaire. Il faut du repos, de l'espérance, un avenir ; je n'ai rien de tout cela, et j'ai tout le contraire. Les méditations de Pascal me feraient mal au cœur à présent.

J'espère cependant encore un peu en votre jolie voisine, madame de Sainte-Aulaire. J'espère qu'elle déterminera M. Dessoles à m'employer ; alors tout ira plus passablement, quoique je sois même condamné par là à vivre quelque temps éloigné de vous et des personnes qui vous ressemblent. Mais je m'arrangerai en trois ou quatre ans de manière à pouvoir passer le reste de mes jours plus près d'eux. Je m'amuse du matin au soir à faire tous mes calculs à ce sujet, et il ne me faut que quatre ans de la place qu'avait M. de Virieu à Munich; c'est peut-être celle que j'aurai. Que ceci ne vous passe pas.

Que je vous envie votre héritage pacifique dont vous vous mettez enfin en possession ! Il fallait ajouter à toutes les béatitudes : heureux ceux qui croient ! Elle les renferme toutes, et croyez-vous que si je croyais comme vous le pensez, je balancerais à prendre mon parti ? Qu'est-ce que je pourrais espérer de mieux ? je vous le demande. Je me précipiterais dans cette source de vie, et j'y étancherais à jamais cette soif de justice et d'amour, que je n'espère jamais rassasier sur la terre. Mais je doute, je voudrais, je désire, j'espère, plutôt que je ne crois fermement. Cela ne suffit pas pour décider d'une vie. Il faut un motif en rapport avec les actions.

CLXXXIX

A mademoiselle Éléonore de Canonge

Tarascon.

Montculot, 6 juin 1819.

Je vais me rapprocher de vous, Mademoiselle et chère amie, je pars ce soir pour les environs de Grenoble, où un de mes amis malade m'appelle et m'attend ; je comptais passer encore un mois dans cette charmante solitude, mais la nécessité en décide autrement. J'ai tant reçu de marques de dévouement de la part de mes amis que je dois plus que personne trouver de la douceur à leur en rendre quelques faibles marques moi-même. Je me hâte de vous en prévenir afin que vous ne m'écriviez plus ici, mais à l'adresse ci-jointe. Je dois vous prévenir que la dernière lettre que vous m'avez écrite à Mâcon s'y est égarée, ma mère me le mande ; y avait-il quelque chose d'important ?

Je vous dirai que j'ai été voir deux fois Virginie. Elle a été charmante. Je la verrai encore en passant. Son père n'a encore rien obtenu, et cela ne paraît pas prochain ; M. de Girardin ne l'a pas flatté d'une espérance bien fondée.

J'ai vu les sœurs de Virginie, mais je n'ai rien vu qui la valût : elle est embellie, elle est pleine d'esprit et de sens. Elle fait honneur à la courte éducation que mademoiselle Éléonore lui a donnée ; et ce qui m'a plu par-dessus tout, c'est qu'elle vous aime comme tout ce qui a pu vous connaître intimement peut le faire. Nous avons parlé de vous, et puis de vous, et toujours de vous ; elle voudrait bien vous revoir, et moi aussi, et passer quelques bons

mois les uns près des autres. Mais quand cela se pourra-t-il ? Il n'y a que vous de libre, nous sommes, nous, des victimes des circonstances, nous n'avons que nos désirs à nous. Cependant, si on ne m'envoie rien de Paris, qui y nécessite mon retour, je pourrai, j'espère, trouver quelques moyens de vous poursuivre cet été, soit à Aix, soit du moins à Lyon.

Donnez-moi donc enfin la nouvelle tant désirée que ce mariage est fini, et que vous êtes plus tranquille et mieux portante. Je ne vais pas mal pour mon état présent. J'ai de bons jours, je travaille quand cela vient. Je menais ici une bonne vie d'ermite, et je n'y avais pour me charmer que le souvenir de mes amis et surtout le vôtre. Je désire que cet état supportable continue et s'affermisse.

J'ai soif de vous voir : mandez-moi tous vos projets, si vous en avez de fixes. Mais Virginie prétend que non, et que la Providence a eu tort de vous rendre libre parce que vous prodiguez votre liberté au service de tout ce que vous aimez, et vous aimez beaucoup. Pourquoi n'étiez-vous pas là ? Nous aurions retrouvé Aix, et nous aurions été même plus gais qu'alors. Il vous faut pour être gais : Virginie voit trop dans l'avenir et moi trop dans le passé, vous adoucissez toutes nos teintes trop rembrunies. Mais me voilà au bout de ma feuille. Adieu, chère et parfaite amie, je vous quitte pour faire mon porte-manteau. Adressez-moi vos lettres sous enveloppe à cette adresse : *M. le comte de Virieu, au Grand-Lemps* (*Isère*), et que vos lettres soient cachetées sous l'enveloppe.

Adieu encore.

CXC

A mademoiselle Éléonore de Canonge

Tarascon.

Grand-Lemps, 15 juin 1819.

Je vous ai écrit, chère amie, seulement un mot de Lyon où je n'étais qu'en passant et très fatigué. Je me réservais de prendre ma revanche d'ici où je suis tranquillement installé pour un mois environ. J'avais trouvé une lettre de vous à Mâcon, toujours plus tendre, plus amicale, plus aimable : il n'appartient qu'à des cœurs faits comme le vôtre de sentir leurs affections se réchauffer et se nourrir par le temps et l'absence qui les éteignent ou les affaiblissent dans les âmes vulgaires. Le mien, je le dis sans modestie, est aussi de cette nature, et cela a été jusqu'ici malheureux pour moi ; peut-être cela fera-t-il ma consolation dans l'avenir, car enfin on dit que tout change. Jusqu'à présent, je n'ai vu que des variations et point de changement suffisamment satisfaisant dans le monde.

Vous avez, en effet, une partie de mon secret : je désire décidément être nommé secrétaire d'ambassade. J'en ai une espérance fondée, mais à une époque malheureusement encore incertaine. Si je réussis, je serai encore beaucoup mieux et à peu près bien sous les rapports d'existence et de fortune.

Je suis ici avec M. Virieu qui revient de Munich d'auprès de votre ami M. de La Garde. Je voudrais bien le remplacer, mais gardez-vous de lui en parler, parce qu'il en désire toujours un autre que nous espérons qu'il n'aura pas, mais pour lequel il se croira obligé de faire des démarches. Je n'ai pas vu Virginie à mon départ précipité

de Dijon, j'y passais à quatre heures du matin, c'est une heure trop indue pour une jeune beauté. J'ai à vous un petit manuscrit de madame de Staël, que faut-il en faire? Il serait possible que je retournasse à Paris avant six semaines pour me montrer encore en pure perte. Cela me contrarierait bien et me ferait manger encore des économies nécessaires pour la suite. Je voudrais bien attendre tranquillement ma nomination, mais on dit qu'on oublie à Paris plus qu'à Tarascon.

Adieu, chère et aimable amie, il y a à présent assez de jours passés sur notre liaison pour qu'elle mérite à jamais ce doux nom d'amitié que vous sentez et inspirez si bien. Vous pouvez compter éternellement sur la mienne, elle m'est à présent suffisamment démontrée à moi-même. Écrivez-moi, j'ose vous en prier, ici une ou deux fois et ensuite à Mâcon. Je vous instruirai au reste de mes excursions. Soyez heureuse et faites des heureux ! c'est là votre destinée en ce monde. La mienne est de vous aimer et de vous apprécier comme vous le méritez. A quand la noce ? Je ne vois que des gens qui me parlent de vous, à Mâcon, à Lyon et ici.

CXCI

A monsieur de Genoude

Grand-Lemps, 26 juin 1819.

Quel plaisir, mon cher Genoude, de voir ce matin sur la table du déjeuner une écriture et un timbre qui m'ont tout de suite annoncé que c'était vous ! Votre lettre est arrivée à propos, car j'avais commencé hier une lettre moi-même, que je vous avais adressée chez le duc de Rohan, et qui ne vous aurait plus été dans votre nouvelle position.

Hélas! oui, nous voilà disséminés aux quatre coins de la France, nous qui voulions nous réunir! C'est ainsi que va toujours cet exécrable monde que vous êtes assez bon pour excuser, parce que vous le voyez à travers un voile d'espérance dont la foi l'enveloppe à vos yeux; mais moi qui le vois dans toute son horreur véritable et qui ai senti plus qu'un autre tout ce qui lui manque, que voulez-vous que j'en dise?

J'étais dans ma solitude absolue auprès de Dijon, et je comptais y rester longtemps encore, quand une lettre de madame de Virieu m'a appelé subitement ici, dans votre patrie, où son fils, mon ami, venait d'arriver dans un état fort alarmant. J'y suis accouru, et j'y reste auprès de lui tant que je pourrai lui être agréable. Il va mieux. Il repartira pour Paris quand il aura de la force et me remettra en passant chez moi où je resterai à la campagne jusqu'à ce que quelque chance plus riante du destin me pousse à quelque chose. Voilà mon histoire présente et future que je vous donne pour que vous ne m'écriviez plus qu'une fois ici et ensuite à Mâcon, Saône-et-Loire.

Maintenant, causons de vous. Je vous envie d'être avec M. de Lamennais, et, si Saint-Malo n'était qu'à cinquante lieues, j'irais certainement vous y voir et achever avec votre hôte célèbre une connaissance à peine ébauchée et que je désirerais si fort cultiver davantage. Je ne le connais que par son génie, par cette partie de lui-même qu'il a livrée aux disputes ou à l'admiration de son siècle; mais je serais bien plus fier et plus heureux de le connaître par cette partie plus intime qu'un grand homme ne communique qu'à ses amis, et, quoi que les sots, qui ne savent lire que ce qui est écrit, en puissent dire, j'ai toujours pensé qu'un grand écrivain valait encore mieux que son plus beau livre, et vous êtes mieux placé que personne pour être de mon avis.

Mais que faites vous là-bas? Persistez-vous dans le pro-

jet d'entrer dans la lice périlleuse où vous deviez suivre notre duc? Y avez-vous déjà fait le premier pas? Avez-vous remis à d'autres temps? Instruisez-moi, je ne sais rien. Le duc de Rohan m'écrit rarement et ne m'en dit rien. Il me mande qu'il est heureux; l'êtes vous autant vous-même? Quels projets avez-vous? Ou bien êtes-vous comme moi, et n'en avez-vous point du tout?

Depuis quelques jours, toute cette maison était occupée de vous. J'y avais parlé des *Psaumes*, on les a fait venir de Lyon. On en lit un peu chaque jour : les juges sont délicats, et tout le monde est de mon avis, on est pleinement satisfait, on s'enthousiasme. Nous venons d'en demander quatre nouveaux exemplaires pour des Savoyards qui en veulent aussi. Soyez sûr que, dès que cela aura pu être goûté, cela sera dévoré. Tout le monde le pense ici, et tout le monde attend *la Bible*, et s'étonne d'une entreprise aussi vaste et aussi supérieurement ouverte. Vous l'achèverez et vous jetterez ainsi un fondement immense à vos travaux et à votre réputation, réputation dont je ne vous parle que comme moyen et non comme but. Vous qui sentez ce que c'est que la vie, vous sentez assez ce que c'est que la gloire. C'est là le véritable rêve d'une ombre de Shakespeare.

Travaillez-vous où vous êtes? Quant à moi, quand mes souffrances me laissent quelques journées supportables j'en consacre quelques heures à la poésie. J'ai fait quelques nouvelles *Méditations* que je voudrais bien soumettre à M. de Lamennais et à vous; mais je ne suis pas assez bien pour déployer toutes mes ailes et me remettre dans mon *Clovis*. J'espère cependant que, si ma position devient plus tranquille, ma santé reviendra plus vite, et, loin d'étouffer la verve de l'âme dont vous parlez, je la réchaufferai alors de mon mieux. J'ai de plus en plus l'espérance d'être employé dans la diplomatie, et, jusqu'à ce que je n'aie plus une lueur d'espoir de ce côté, je

n'essaierai pas de rien publier. La réputation de poète est la pire de toutes aux yeux des hommes qui possèdent ce monde matériel. Mais, quel que soit mon goût pour me lancer uniquement dans le monde moral, il y a une nécessité despotique qui est la dernière des raisons pour les individus comme pour les empires. Celle-là me commande.

Adieu. Que je voudrais être avec M. de Lamennais et vous pendant quelques mois! J'y gagnerais beaucoup, surtout si vous pouviez faire descendre dans mon âme autant de lumière que j'y sens de chaleur surabondante. Adieu encore. Aimez-moi de votre mieux. Demandez pour moi un léger souvenir à M. de Lamennais dont nous nous occupons souvent ici, et comptez à jamais un ami de plus en moi.

CXCII

A monsieur le comte de Saint-Mauris

Paris.

Lemps, 26 juin 1819.

Je sentais péniblement votre silence beaucoup trop discret, Monsieur et cher ami, et j'étais sur le point de vous écrire pour vous le reprocher lorsque votre lettre m'est arrivée. J'en ai lu une partie à ces dames et à Aymon qui m'ont chargé de vous remercier de votre souvenir, et qui comptent le plaisir de vous revoir à Paris parmi les plus doux qu'ils se promettent. Vous avez bien raison d'envier mon bonheur de passer quelques instants en si excellente et si aimable compagnie, c'est un bonheur que je sens complètement : la société est ici d'une douceur et d'une facilité qui ne peut être comparée qu'à celle où nous nous sommes connus. Notre tranquillité

n'est troublée que par les inquiétudes que nous donne souvent la santé d'Aymon, qui est tour à tour très alarmante et très rassurante. Nous espérons que ces alternatives de bien et de mal sont elles-mêmes un caractère de la nature de sa maladie plus tranquillisant. Malgré son état de faiblesse il compte toujours partir incessamment pour Paris, il n'attend pour cela que la force de se mettre en route, mais il ne peut pas encore assigner un terme positif à cette incertitude. Ces dames n'iront, je crois, à Paris que quelques jours plus tard, et moi j'accompagnerai Aymon jusqu'à Dijon, à moins que d'ici-là les espérances que je nourris ne deviennent des réalités.

Vous m'avez fait un plaisir inexprimable en me transmettant l'espèce d'assurance que M. Mounier a donnée à madame de Montjoie. Je vous prie de témoigner toute ma reconnaissance à madame de Montjoie de la bonté qu'elle a eue de songer à me faire annoncer par vous cette bonne nouvelle. Je suis convaincu que ce qu'elle a bien voulu dire à M. Mounier aura contribué à réchauffer un peu son souvenir pour moi, et, si vous pensez qu'il n'y ait pas d'indiscrétion à la prier de parler encore de moi lorsqu'elle en trouvera l'occasion, j'ose vous prier vous-même, Monsieur, de vouloir bien le lui demander de ma part en lui offrant mes remercîments et mes respectueux hommages.

Sans doute je désirerais beaucoup que la place que j'obtiendrais me conduisît au Midi et fût aussi utile à ma fortune qu'à ma santé, mais il est pour moi d'une telle nécessité d'être placé, que je me trouverais encore très heureux de l'être dans un climat moins favorable : j'aurais toujours l'espoir et plus de facilité à aller au même titre ensuite en Italie, vraie patrie des poètes et des malades. Si Aymon obtient lui-même d'y être envoyé, je ferai tout ce que je pourrai pour le remplacer à Munich, cela serait achevé pour un débutant comme moi. Voye-vous à pré-

sent madame de Sainte-Aulaire? J'ai peur qu'elle ne m'oublie tout à fait. Si vous pouviez me faire quelquefois rappeler à elle, vous me rendriez un service d'ami. Vous voyez que je vous traite comme tel, bien convaincu que je ne me trompe pas et qu'en général tous les sentiments vrais sont réciproques.

Je sens comme vous que la liberté est le premier besoin d'un poète, et que je vais en aliéner une précieuse partie; mais la nécessité est elle-même le plus impérieux des despotes et la dernière raison du destin, contre laquelle il n'y a pas à contester. J'espère même ainsi devenir plus libre, plus tranquille et mieux disposé pour travailler que je ne le suis dans mon indépendance apparente.

Quant à l'impression de mon volume de *Méditations*, je serais de votre avis si j'avais la certitude funeste que je ne serai pas placé; mais tant qu'il me restera une lueur d'espoir, je balancerai à me mettre au jour uniquement comme poète : c'est un titre défavorable auprès des hommes qui possèdent ce monde matériel que de s'occuper de notre monde idéal, et ils me rejetteraient à jamais s'ils savaient que j'aie fait un vers sérieusement. Si je suis une fois secrétaire d'ambassade et dans une position plus indépendante, je me lancerai alors sans timidité dans cette carrière où je me sens poussé, quoique, à vous parler franchement, je n'y espère pas de bien grands succès; mais c'est là un des signes de cette vocation que vous définissez si bien, de faire les choses pour elles-mêmes et sans en calculer les résultats : il faut écrire comme on respire, parce qu'il faut respirer, sans savoir pourquoi.

Malgré la résistance que vous opposez à mes désirs de voir quelques-uns de vos vers, je le désire encore; et j'espère que vous ne refuserez pas de m'en envoyer quelques fragments, surtout si vous n'y avez pas renoncé totalement et que vous en fassiez encore avec plaisir. Je

vous promets la plus complète discrétion. Je me suis un peu remis au travail moi-même, et j'achève quelques grandes *Méditations* depuis longtemps ébauchées. Ma santé se trouve mieux du bon air et de la douce société de Lemps, et je ne lui demande que quelques moments dans la matinée. Si je ne dois pas vous revoir bientôt, je vous enverrai et vous soumettrai quelques petits morceaux du genre de celles que vous avez, et je vous prierai d'en offrir ce que vous y trouverez de plus présentable à madame de Montjoie, puisqu'elle a aimé la première.

Pourquoi y a-t-il si loin de Lemps à Paris, et ne pouvez-vous venir passer vos journées dans ce vaste salon où nous passons les nôtres nonchalamment couchés cha un sur un canapé, tandis que mademoiselle Fanny nous donne le bel exemple de travailler sans relâche et de faire tous les jours de nouveaux prodiges! Nous sommes ici trois amis réunis, outre les amis de fondation de la maison. J'y parle souvent de vous, et ce monde vous conviendrait autant que vous lui conviendriez vous-même.

Rappelez-moi à M. de Sade dont le nom revient souvent aussi dans nos soirées. Je vais vous donner une petite commission dont je vous demande d'avance mille fois pardon. C'est pour une personne qui est ici avec nous et qui m'en charge. Je comptais en charger moi-même M. de Lamennais, mais je reçois à l'instant une lettre de lui, qui m'annonce qu'il est à Saint-Malo. Vous seriez bien bon de passer un de ces jours au bureau du *Conservateur* chez Lenormand, rue de Sèvres, et d'y prendre un abonnement pour le volume qui va paraître, au nom de madame de Butet, à Bonneville, en Savoie. Elle était déjà abonnée aux trois précédentes livraisons. Je crois que cela coûte 16 francs qu'Aymon vous remettra de ma part à son arrivée à Paris, ou que je vous ferais porter par quelqu'un s'il n'y allait pas. Vous voyez que je vous traite déjà en vieille connaissance, car je sais

ce que c'est que l'ennui d'une commission à Paris. Pardonnez-moi celle-là, et recevez l'assurance toujours plus sincère d'une vive et constante amitié.

P. S. Si vous voulez bien y joindre pour moi *Jeanne d'Arc*, par la poste, je vous serai bien obligé, pourvu cependant que vous pensiez qu'elle en vaille la peine, et qu'elle puisse arriver avant le 8 ou le 10 du mois prochain ici. Car sans cela nous n'y serions peut-être plus.

CXCIII

A mademoiselle Éléonore de Canonge

A Tarascon.

Grand-Lemps, 27 juin 1819.

Quand cette lettre vous arrivera, Mademoiselle et chère amie, le grand œuvre sera consommé, du moins je l'espère, et vous vous reposerez enfin, non pas sous vos lauriers, mais sous les myrtes de vos deux charmants époux. Vous êtes dans un climat où les beaux vers ne vous auront pas manqué, le Midi est la terre natale des épithalames. Comment serez-vous sortie de cet infernal embarras des dîners, des toilettes, des cérémonies? Il me tarde de le savoir pour être plus en repos que je ne le suis sur votre santé. Il semble que nous n'avons à nous deux qu'un bon génie : quand je suis bien, vous êtes plus mal ; quand je suis plus mal, vous êtes mieux ; il nous visite tour à tour, mais je voudrais qu'il vous visitât plus longuement que moi : ma vie ne sert presque à rien, pas même à moi-même, la vôtre est nécessaire à tant d'autres êtres!

Rassurez-moi donc promptement sur vos nouveaux tourments, et endormez-vous ensuite sur le bien que vous venez de faire. Remettez le reste entre les mains de

l'avenir, de la fatalité, de la Providence, nous n'y pouvons rien ; qu'elle s'arrange et achève ce que vous avez si bien commencé. Voilà mes vœux pour aujourd'hui : souhaiter du bonheur à ce qui vous entoure, c'est vous en souhaiter à vous-même; car les trois quarts de votre existence sont dans l'existence d'autrui. Rassurez-vous donc aussi sur mon propre compte, je suis mieux de jour en jour, les intervalles de bien sont plus longs et plus complets, ceux de mal sont plus rares et moins pénibles. Qu'il m'arrive seulement un petit état supportable de fortune et d'existence, et je ne douterai plus d'un rétablissement dont je devrai le principe à vos conseils et à votre amitié !

Ma marche est tout à fait subordonnée à des événements indépendants de ma volonté, à la santé inquiétante de l'ami chez qui je suis, aux nouvelles que je puis d'un moment à l'autre recevoir de Paris. On me mande, encore hier, que le ministre a dit à quelqu'un à côté de qui il dînait, et qui lui parlait de moi, que son intention était certainement de m'employer, et qu'une des premières vacances dans les secrétaires d'ambassade serait pour moi. Mais je sais combien ces vacances sont rares, combien il est difficile d'être envoyé au Midi, et combien les paroles de ce genre sont fugitives quand on n'est pas là pour les rappeler souvent ; et cependant je suis déterminé à ne pas aller manger peut-être en vain mon peu d'aisance à Paris avant d'avoir une certitude absolue, c'est-à-dire une nomination. Vous voilà au courant comme moi de mes projets et de mes circonstances.

En attendant nous menons ici une vie douce et paisible, dans un bon château plein de bonnes gens et de personnes à talent. Chacun travaille dans son genre aux quatre points d'un immense salon où nous sommes dès huit heures du matin ; nous avons force livres et journaux de toutes les langues et de toutes les couleurs ; rien ne

nous troublerait si la santé de M. de Virieu, mon ami, ne nous donnait de temps en temps de vives alarmes sur sa poitrine. Cela va cependant un peu mieux depuis deux ou trois jours, mais nous n'osons pas décider que ce mieux soit une complète guérison : ces maux-là sont si lents et si variables qu'on craint sans cesse de se flatter à tort. Ces craintes empoisonnent beaucoup nos moments de gaîté. Je ne crois sincèrement pas possible d'aller à Aix, au moins avant septembre où je pourrais peut-être aller voir ma sœur à Chambéry. D'ailleurs, je vous dirai que ce pays me rappelle de trop pénibles souvenirs, et que je le reverrai le moins possible : il faudrait votre présence pour me forcer à y remettre les pieds. Adieu, adieu, je suis au bout de ces trop courtes pages, mais c'est trop peut-être pour un lendemain de noce. Aimez-moi comme je vous aime.

CXCIV

A mademoiselle Éléonore de Canonge

A Tarascon.

Grand-Lemps, 15 juillet 1819.

Votre dernière épître est venue me chercher à Chambéry, Mademoiselle et chère amie ; j'y avais été passer huit jours pour voir un peu comment se trouvait ma sœur. J'ai été très content de mon voyage, et me voilà revenu ici encore au moins pour une quinzaine et peut-être plus.

J'ai bien partagé votre joie et votre repos après ce grand œuvre fini, mais je m'inquiète à présent du plus grand œuvre encore que vous commencez. Si je connaissais le futur, je vous donnerais peut-être un conseil, mais,

dans la position où nous sommes, je ne puis malheureusement pas vous en donner de suffisamment éclairé. Mais vous êtes la sagesse et la prudence même, conseillez-vous vous-même. Je ne vous recommande qu'une chose, c'est de ne pas écouter trop votre complaisance pour les autres et votre extrême bonté naturelle, dans un cas de cette importance. Il faut tout faire pour les autres dans ce monde, mais il ne faut se marier que pour soi. Si votre cœur vous y porte, et que vous y voyiez un bonheur facile et probable, faites, mais autrement rien par déférence aux idées d'autrui. Qui sait mieux que vous ce que c'est que la liberté, à moins qu'on ne l'échange contre un bonheur certain !

J'espère que vous me tiendrez au courant de vos idées et de vos déterminations à ce sujet, et que, dans tous les cas, l'affection conjugale ne prendra pas toute la place dans ce cœur où il y en avait de si bonnes pour vos amis.

Parlons de matières moins graves. Si vos oranges étaient arrivées ici, elles nous auraient fait en vérité grand plaisir, mais songez qu'il est tard, qu'il fait chaud, et qu'elles n'arriveraient peut-être pas bien saines à leur destination ; ainsi ne les envoyez pas, si elles ne sont pas encore parties ; si par hasard elles étaient parties, vous pourriez mander à votre commissaire de les faire remettre, pour M. de Virieu, chez Josset, place aux Herbes, à Grenoble. Mais ne les faites pas partir si elles ne le sont pas. M. de Virieu est aussi sensible que moi à cette marque de bonté de votre part, et nous sommes tous deux aussi reconnaissants que si nous avions sucé les oranges, il n'y a pas de jus d'orange qui vaille une marque de souvenir d'une amie comme vous.

Votre mécompte pour mademoiselle Séron m'a été aussi sensible qu'à vous. Pourquoi n'avez-vous pas la puissance de la Providence, comme vous en avez la

bonté ! le monde serait mieux arrangé ou du moins plus vite.

Adieu, chère amie. Je n'ai aucun projet de départ pour Paris. Je vous rends grâces pour ce que vous me dites à ce sujet, mais j'espère pouvoir attendre ma nomination chez moi. Je le préfère à aller encore courir et dépenser, peut-être en pure perte, à charge à mes amis et à moi-même. Que le destin m'arrange et s'arrange comme il l'entendra ! Je prends mon parti sur tout. Ma santé n'est pas si brillante ces jours-ci, j'ai mal au foie de nouveau ; j'attends les raisins pour achever de me guérir.

Adieu, adieu.

CXCV

A mademoiselle Éléonore de Canonge

Tarascon.

27 juillet 1819.

Les oranges sont arrivées excellentes, mais rendues meilleures encore par la pensée de celle qui nous les a adressées. M. de Virieu s'unit à moi pour les remercîments, comme il s'unit à moi pour les manger. Mais nous vous prions de ne pas renouveler l'envoi pour mille raisons, et entre autres parce que nous partons samedi 30 juillet pour Chambéry encore, et pour Aix qu'on nous ordonne impérieusement huit à dix jours à tous les deux, en dépit de l'ennui et de la fatigue que cela nous cause. Il faut y aller prendre une douzaine de bains. Si du moins cela s'était trouvé au moment où vous y serez ! mais il y a du guignon. Cependant vous y arriverez peut-être le jour que nous en partirons. Il serait encore possible que je reçusse samedi une lettre qui entrave ce

voyage et me rappelle à Mâcon pour un de mes oncles qui donne quelques inquiétudes sur sa santé. Je saurai cela samedi matin.

Je ne vous écris donc que ce peu de lignes aujourd'hui, seulement pour vous remercier des oranges et surtout de cette amitié durable, tendre et parfaite, dont je sens de jour en jour mieux le prix, et dont les expressions me rendent vos lettres si délicieuses à recevoir.

Je partage bien aussi vos perplexités du moment : je vous ai écrit ce que je pouvais penser là-dessus. Que le sort fasse le reste et que vous soyez heureuse ! voilà tout ce qu'il m'en faut. Vous le serez, je l'espère, si il y a un peu de justice dans le monde; mais il n'y en a guère d'apparente.

Je voudrais bien vous envoyer des vers, mais, depuis que j'ai repris mes douleurs de foie, je ne puis plus écrire, et je n'ai rien ici d'imprimé. Je vous enverrai tout cela à la fois quand j'aurai quelque force pour transcrire.

Ce que vous me dites du bonheur de vos deux jeunes époux me cause un grand plaisir, parce que je pense au vôtre. Votre responsabilité est à couvert. Adieu, chère amie, souvenez-vous que nous partons après-demain et que je ne sais pas encore où j'irai ensuite. Ainsi ne m'écrivez pas que nous ne nous soyons revus, ou que je ne vous aie écrit moi-même.

Votre ami à jamais.

CXCVI

A madame la marquise de Raigecourt

Aix-les-Bains, 19 août 1819.

Nous sommes ici, Aymon et moi, madame, et c'est là que votre lettre d'hier est venue nous chercher. Nous avons regretté Plombières, mais ce n'est que pour vous et non pour les eaux : nous serions des ingrats de rien préférer à celles-ci qui nous ont guéris autant que nous pouvons l'être. Nous les quittons dans trois jours. Je conduis Aymon jusque chez madame de Quinsonnas, et là nous nous séparerons pour une autre éternité. Il va à Florence incessamment, et moi, si madame de Sainte-Aulaire ne parvient pas à m'envoyer à Munich, je reste où je serai, sans terme et sans projet que celui d'oublier la vie le plus possible et de laisser couler les jours sans les employer ni les compter. Je ne veux plus rien demander à des ministres aussi sourds que des rochers et aussi fugitifs que l'ombre. J'ai fait ce que j'ai pu, je m'absous moi-même, ça ne sera pas ma faute si ma destinée n'est pas selon mes désirs ; mais je la rendrais pire en m'agitant davantage, comme les marais où l'on s'enfonce plus en se remuant davantage.

J'ai écrit hier à madame de Sainte-Aulaire pour la remercier, la ranimer, l'exciter ; mais j'ai bien peur que ma lettre n'arrive trop tard et que Munich ne soit donné avant qu'elle n'ait eu le temps de faire agir à Paris. Quant à moi, je n'y vais pas parce que cela ne m'est pas possible, et je vais être bien des années peut-être sans aller reprendre cette chère place autour de votre table, entre madame de Beufvier et vous. C'est tout ce que j'y regrette, mais ce sont malheureusement

des regrets qui ne s'affaibliront pas par le temps. Votre amitié m'a accoutumé à des douceurs que je ne retrouverai jamais ailleurs. Je trouve bien encore des gens qui m'aiment, mais je n'en trouve pas que je puisse aimer autant moi-même, et c'est là l'important.

Vous voyez que je vous rends confession pour confession, orgueil pour orgueil. Au reste je ne ferai même pas de comparaison, car je veux m'ensevelir de plus en plus dans la retraite absolue et ne plus voir que mon curé qui se meurt. Je sens que j'ai assez des hommes, je n'en puis plus supporter davantage. Je ne leur en veux pas, mais ils m'ennuient et me dégoûtent. Je voudrais un pays habité par autre chose, puisqu'on ne peut pas à toute force réunir et conserver dans celui-ci une douzaine seulement d'êtres de son choix et se faire avec eux un monde dans un autre monde. C'est une espèce de sentiment que vous avez dû bien souvent aussi éprouver, madame ; mais la foi vous donne de l'espérance, et avec de l'espérance on se résigne. Pour moi, je ne me résigne plus, mais je veux m'envelopper tout à fait dans une indifférence universelle, et m'endormir ainsi, si je puis, jusqu'au jour où nos doutes seront éclaircis sur tout. Ce monde ne vaut pas un autre sentiment. Il ne signifie rien, attendons l'autre.

Ce que vous me dites de M. Raoul devrait me faire de la peine d'après nos idées, car tout annonce en lui un homme qui aura les tristes facultés de voir et de sentir avec plus de force et de délicatesse qu'un autre. Sa figure seule le dit clairement. En fait d'éducation, je crois qu'il faut savoir précisément ce qu'on veut. Veut-on faire de son fils un homme vertueux et heureux ? Bien loin de développer, il faut amortir son imagination et rétrécir autant que possible le cercle de sa pensée et de sa sensibilité. Veut-on en faire un homme

propre aux grandes choses et à combattre avec succès contre les hommes et sa position ? Il faut suivre nettement le système opposé, il faut exciter, stimuler, niveler sans cesse les bonnes et même les mauvaises facultés de son âme, et le lancer de bonne heure seul contre tous dans les rapports de la vie sociale. C'est là qu'il se formera lui-même et qu'il sera forcé d'étudier les autres pour en tirer parti.

En suivant le système intermédiaire, ce que l'on fait ordinairement, on fait des hommes tels que nous les voyons : un composé bizarre de bons désirs et de mauvaises actions, conciliant le plus possible leurs vertus et leurs vices, leur bonheur et leur ambition, médiocres en tout et courant au hasard toutes les chances de leur destinée. Alors c'est la destinée qui les élève elle-même plus tard, et tout ce qui était proprement éducation a été un temps perdu. Cependant avec tous ces désavantages il paraît que cette dernière manière est encore la plus sûre, tant ce monde est bien ordonné.

Mais si vous voulez que je vous dise mon fin mot, je crois fermement qu'un homme à qui on a pu donner et conserver le plus de religion possible est, et sera toute sa vie, le plus heureux, le plus sage, et suffisamment bien élevé. Mais comment faire ? Je n'en sais rien. Nous sommes dans un mauvais temps. Tout ce que vous aurez donné de foi à M. Raoul ne tiendra peut-être pas contre un an de monde. Il y a dans la société une atmosphère dans laquelle on ne peut s'empêcher de respirer. Nous y respirons toute autre chose que dans les siècles précédents, et nous passons sans intermédiaire d'une éducation antique dans le monde tel que vous le voyez. Ce saut est trop fort, on perd la tête, et on devient ce que vous voyez encore. Notre malheur est d'être né dans ce maudit temps où tout ce qui est

vieux s'écroule et où il n'y a pas encore de neuf. Vous ne pouvez sauver M. Raoul de l'état où nous sommes qu'en le mariant à vingt ans, en lui donnant une terre à cultiver dans le pays le plus reculé possible. Il restera ce que son éducation l'aura fait, mais il ne deviendra pas un homme propre à ce que sa naissance et sa position sociale exigeaient. Ainsi, après avoir bien bavardé, le problème est encore à résoudre, comme cela arrive en tout.

Adieu, madame, nous vous avons eue tous les jours en esprit au salon de Lemps. Quand vous y verrons-nous en effet ? Quand nous retrouverons-nous dans le vôtre ? Nous partageons tout le bonheur de madame de Beufvier de vous savoir mieux portante et le vôtre de la voir mieux elle-même. Daignez me rappeler à ses bontés et agréer mon profond respect.

CXCVII

A monsieur Rocher

Aix-les-Bains, 20 août 1819.

Je remercie bien M. le duc de Rohan d'avoir choisi un si aimable secrétaire pour m'envoyer de ses nouvelles, monsieur et cher ami. Vous m'accusez à tort d'un oubli dont je ne suis pas coupable : j'ai eu vingt fois l'intention de vous écrire, et, comme je suis le plus négligent des hommes, j'ai toujours vainement cherché votre adresse dans la confusion de mon album. Vous n'êtes pas de ces gens qu'on oublie, assurez-vous-en, et vous en aurez la preuve quand vous reverrez M. de M... et autres personnes de vos environs avec qui nous n'avons cessé de nous entretenir de vous et de pronostiquer votre destinée future. Elle sera plus belle que votre modestie outrée ne

vous permet de le croire, soyez-en sûr ; et laissez-vous un peu juger par les autres, ou bien comparez-vous avec tout ce qui rime autour de vous à Paris. Courage donc ! produisez tant que vous pourrez, laissez les places à Grenoble aux malheureux qui ont besoin de places pour dîner, et vous, qui êtes bien tranquille sur votre avenir, ne vous occupez pas de ce plat monde réel, et montez plus haut !

Là, foulant à nos pieds cet univers visible,
Planons en liberté dans les champs du possible !
Notre âme est à l'étroit dans sa vaste prison :
Il nous faut un séjour qui n'ait pas d'horizon.

Vous avez été créé pour ce séjour-là, et moi aussi. Mais moi je suis enchaîné en bas par les chaînes de fer de la nécessité, de la servitude, et j'ai manqué mon vol, j'y renonce. Je demande à entrer dans la politique : mon sort va se décider le mois prochain. Si l'on m'en repousse, je dis adieu à l'humanité tout entière. Si je réussis, nous reprendrons la lyre, et nous marcherons ensemble à travers cette cohue de sots, d'imbéciles, de coquins, qui pullulent au pied de notre pauvre Parnasse. Si nos chants ne valent pas mieux que les leurs, au moins ils seront plus purs et plus nobles ; mais ils vaudront mieux par cela même.

Genoude m'écrit quelquefois de Saint-Malo. Je ne sais plus où lui répondre. M. le duc de Rohan est trop absorbé pour m'écrire souvent, mais je lui écris encore quelquefois. Je vous félicite bien d'être auprès de lui à La Roche-Guyon, que n'y sommes-nous tous ! Je ne vois plus trop la possibilité d'y retourner de longtemps, et, quand je le pourrai, j'y serai oublié.

J'ai passé deux mois tout près de La Côte, et vous n'y étiez pas ! Tout est guignon pour nous autres misérables enfants des Muses. Notre étoile est une mauvaise étoile, elle ne brille que sur nos tombeaux. Votre ode à ce sujet

est finie, il y a longtemps, mais elle n'est pas copiée nettement. Vous l'aurez dès que je serai de retour dans ma montagne et que j'aurai moins mal aux yeux. Je n'ai plus que ce mal-là, car du reste les eaux m'ont guéri autant que nous pouvons l'être.

Je vous prie de vouloir bien remettre de ma part à M. le duc de Rohan la petite note ci-incluse. Il sait ce que cela veut dire. J'espère que, quand il n'aura plus l'ombre de bile, il m'écrira un peu plus. Comment est-il moralement ? Comment se soutient-il dans ce vol sublime qu'il a tenté avec des ailes déjà fatiguées? Puise-t-il de la force dans ses efforts mêmes ? Je suis bien en peine de tout cela. Mais son début a fait un vaste et brillant effet dans le monde religieux et anti-religieux.

Ne me parlez donc plus de mes vers sur La Roche-Guyon, et brûlez tout ce que vous pourrez en accrocher, je vous en prie. Tout le monde, amis et ennemis, les trouve détestables, et j'y consens. J'ai fait, en quittant Paris, cinq ou six meilleures *Méditations*. Depuis je ne fais plus rien du tout et ne veux rien faire jamais. Qu'est-ce que cela prouve ? Où est-ce que cela mène ? L'homme a trop peu de jours pour les perdre ainsi. Il faut tâcher d'être le moins malheureux possible et se moquer des vers et de la prose. Adieu, nous partons après-demain, et je vais chez moi.

CXCVIII

A la marquise de Raigecourt

Rue de Bourbon, à Paris.

Mâcon, 29 août 1819.

Vous allez être étonnée, madame, de recevoir deux lettres de moi à si peu de jours de distance ; mais, quand

vous aurez vu que c'est un bon office que je vous demande, ce sera une raison pour vous d'excuser mon indiscrétion. J'ai besoin d'avoir de Londres des renseignements importants, et je ne sais à qui m'adresser, n'y connaissant personne. Je crois me souvenir que vous ou madame de Beufvier y avez des amis, et je présume qu'il vous serait possible d'obtenir de leur complaisance quelques démarches nécessaires pour me procurer les renseignements que je cherche. Je vais donc joindre à cette petite lettre une petite note dont vous ferez auprès d'eux l'usage qui vous paraîtra convenable, et que vous tiendrez pour non avenue s'il ne vous est pas possible de l'employer.

Vous présumerez facilement qu'il s'agit d'une jeune personne et d'un mariage : c'est cela en effet, et c'est de moi-même qu'il s'agit. Il y a quelques mois que j'ai fait connaissance de cette jeune Anglaise qui passe pour un fort bon parti, et il paraît que nous nous convenons mutuellement assez. Il faut en venir à une fin, nous le désirons tous les deux ; mais je ne pourrai faire agir ma famille que quand j'aurai reçu de divers côtés les éclaircissements que je prends la liberté de demander à votre amitié. Je sais par expérience qu'elle est infatigable, et les assurances que vous m'en donnez dans vos dernières lettres ne peuvent rien ajouter à une conviction tout acquise. Si vous pouvez m'en donner cette nouvelle marque, je vous prie de le faire le plus promptement que vous le pourrez : la célérité est d'une haute importance en fait de bons partis, et la jeune personne, qui s'attend incessamment à une demande positive de la part de mes parents, ne saurait comment interpréter un long silence. Voilà, madame, une confidence d'ami, que vous excuserez avec votre bonté ordinaire, et je vous prie de vouloir bien me dire ou faire dire s'il vous aura été possible d'écrire à Londres à ce sujet.

Je suis de retour ici d'hier seulement. J'ai laissé Aymon et mademoiselle Fanny à Meyrieu, chez madame de Quinsonnas, où je n'ai passé qu'un jour. Je repars pour la campagne demain où je vais passer l'automne avec ma mère. Ce n'est qu'à trois lieues d'ici, et les lettres y arrivent aisément. Vous sentez bien, madame, pourquoi je vous dis cela : c'est une fête pour moi que les jours où j'en reçois de vous. Je me transporte un moment dans un monde de mon choix entre madame de Beufvier et vous. Gardez-y toujours une place pour un homme qui en connaît le prix.

J'ai répondu à madame de Sainte-Aulaire. Voici le moment terrible des nominations. Aymon va décidément à Florence. Munich est libre. Si vous étiez à Paris, je vous prierais de faire parler à M. Dessoles par tout ce que vous connaissez. Cette place aiderait à mon mariage, s'il y a mariage, et autrement elle m'en consolerait jusqu'à un certain point. Je tremble que madame de Sainte-Aulaire n'arrive trop tard, et que son pèlerinage au lac de Bienne ne lui fasse perdre de vue des intérêts et des souvenirs de moins grande importance.

Comment finissez-vous votre été, madame, et quand revenez-vous à Paris ? Je vous y adresse ceci à tout risque, pensant que vous serez peut-être à Condé. Si vous y êtes, daignez me rappeler à M. de Sade. Je vous enverrais des vers si je pouvais écrire, mais j'ai mal aux yeux, et vous vous en apercevrez trop à cette lettre.

J'ai l'honneur d'être, avec un respectueux et éternel attachement, votre très humble et obéissant serviteur.

P.-S. Je vous prie de ne pas me nommer aux personnes que vous pourrez charger de ces démarches à Londres.

CXCIX

A mademoiselle Éléonore de Canonge

A Tarascon.

Milly, 30 août 1819.

Enfin me revoilà dans un séjour fixe, mademoiselle et chère amie, après avoir erré pendant huit ou dix mois de Paris à Aix et d'Aix ici. Je croyais tous les jours vous voir arriver dans ce vilain Aix, j'ai demandé à tous les échos quand vous arriviez, madame Perrier elle-même n'en savait rien. Nous en sommes repartis, il y a cinq ou six jours, en assez brillante santé pour nous. Je suis presque en peine de la vôtre, puisque je ne vous ai pas vue : rassurez-moi vite à présent que je sais où je suis et où je serai. Je compte rester ici tout l'automne, j'ai des vendanges à faire tout seul, et ce n'est pas une petite ni une courte affaire.

Après cela, je ne sais ce que je deviendrai : me placera-t-on, ou me marierai-je? Je n'en sais rien. J'ai un mariage en train, depuis quelques mois, avec une jeune Anglaise. Je ne sais comment cela tournera. Il y a de grands obstacles de part et d'autre, mais il y a aussi des volontés assez prononcées. Je crois que cela finira par réussir. La jeune personne est très agréable et a une très belle fortune ; il y a des penchants communs, une conformité de goûts, des sympathies, tout ce qui peut rendre heureux un couple qui s'unit. Mais vous savez dans quel guêpier je suis quand il s'agit d'affaires, et combien, au lieu de secours, je trouve de barrières autour de moi. Tout ceci me distrait un peu des idées diplomatiques, et je laisse aller les choses comme elles veulent aller : j'accepterai si on me nomme ; si on ne me nomme pas, je ne deman-

derai plus rien au monde. Votre M. de La Garde est un ennuyeux homme, entre nous soit dit.

Je vous adresse à tous risques ce peu de lignes à Tarascon, ne sachant plus où vous êtes. Dites-le-moi vite, et surtout dites-moi que vous êtes mieux portante et heureuse, voilà l'essentiel pour moi. Je ne le serais jamais moi-même, vous sachant autrement. Adieu, je ne vous en dis pas long, parce que je ne suis pas sûr que ceci vous arrive. Mais si cela vous parvient, trouvez-y au moins l'assurance d'une éternelle amitié.

CC

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps (Isère).

Mâcon, 16 septembre 1819.

Tout va bien, mon ami, j'écris peu parce que j'ai si mal aux yeux que je ne puis écrire. Mais voici tout en deux mots : Miss Birch tient ferme, elle est inébranlable contre toutes les attaques dont on l'entoure, et cela la corrobore sans doute. Ici tout s'arrange selon mes souhaits, et j'en suis au point que la demande sera faite dans les formes aussitôt que les renseignements nous seront arrivés. Toute ma famille abonde enfin dans mon sens, hors mon père qui cède aussi. D'autre part, j'ai de bonnes nouvelles de M. Mounier et de madame de Sainte-Aulaire. Je m'attends tous les jours à ma nomination. C'est un embarras ; mais, comme madame Birch, la mère, résiste avec vigueur et résistera peut-être obstinément, il faut que j'aille au plus vite et au plus sûr. J'accepterai donc. Je suis seulement en grande peine d'argent pour le premier moment. Mes parents ne me parlent plus de

m'en donner pour cette ambassade qu'ils trouveront extraordinaire à raison du mariage ; et, comme malgré cela je veux à tout prix accepter, je ne sais comment je ferai avant d'avoir rien reçu de mes appointements.

Je suis fort agité, cela ne va pas mal pourtant, sauf les yeux. Je voudrais seulement que cela allât chez toi de même. Où es-tu ? où en sont tes projets ? Marie-toi ! ! ! Ne te donne pas de peine pour l'avenir d'ambition. Tâche de t'arranger agréablement et chaudement. Tout le reste est vanité.

Je fais, au travers de tout mon tumulte, ma *Méditation* à Lord Byron. J'ai adressé une lettre de remercîment en vers pour nous deux à M. de Châtillon. Tu vois que le naturel ne se perd jamais. Bonsoir, écris-moi vite, et dis à ces dames que je fais les mêmes vœux qu'elles pour toi, et que je brûle de leur présenter ma femme, mais ce sera dans plus d'un an, je pense.

CC

A mademoiselle Éléonore de Canonge

A Tarascon.

Mâcon, septembre 1819.

J'ai reçu, quelques jours après mon arrivée, votre charmante lettre, mademoiselle et chère amie. Qu'ai-je fait au ciel pour mériter une amitié si tendre, si vive, si douce et si constante? Oui, je conviens encore que je vous avais mal jugée, dans le principe de notre liaison, en vous soupçonnant de légèreté dans vos affections, et en pensant que la multiplicité de vos amitiés nuisait à leur force et à leur durée. J'ai trouvé des amis ardents et légers, mais ce n'est pas vous, j'en conviens, et je sens mon bonheur de jour en jour davantage.

Mes nouvelles ne sont plus si bonnes que les dernières que je vous donnais : l'air natal ne m'est pas bon, je retombe platement avec désespoir sur mes anciennes souffrances. J'ai depuis huit jours repris bien mal au cœur, et de plus je vous écris avec des lunettes vertes, tant j'ai les yeux irrités; je vais m'y faire mettre des sangsues. Les contrariétés éternelles que je retrouve toujours, ici surtout, et que je sens moins ailleurs, sont peut-être la cause insensible de toutes ces rechutes si ennuyeuses. Mais contrariétés et rechutes, je me moque au fond de tout cela, ma patience n'est pas encore à bout, je la puise à sa source, dans ma philosophie impassible et un peu religieuse que le malheur et le temps m'ont enseignée. Cependant il y a des moments où cette philosophie même est comme un roseau qui se brise sous ma main et qui la perce.

Je vous parlais d'un projet de mariage, je vois que ce ne sera qu'un projet; je ne déciderai jamais mon père à la moindre démarche. Cela me désole, sans que je sois le moins du monde ce qu'on appelle amoureux. Mais la chose était bonne et raisonnable. C'était tout ce que je pouvais espérer.

J'ai de bonnes nouvelles de Paris : M. Decazes et M. de La Garde me demandent pour secrétaire d'ambassade de Munich à M. Dessoles. Nous allons voir incessamment ce qu'il en sera. Je suis fortement protégé ; mais je ne suis pas là et ne puis y être, les protecteurs s'endorment aisément quand ils croient que les protégés dorment eux-mêmes. Mais Dieu sait si je dors en effet ! Je suis depuis huit jours à la ville, auprès de mon oncle qui vient de les passer une seconde fois entre la vie et la mort. Le danger est à peu près passé, et je vais retourner dans mon nid ; j'y suis mieux qu'ici.

Donnez-moi de vos nouvelles à vous. Quels sont vos

plans pour cette année? Ne nous rencontrerons-nous pas? Je ne doutais pas de vous voir arriver au moins à Aix; mais voilà donc comme vont nos espérances! J'entrevois que vous passerez votre hiver dans le Midi. Que je vous envie! que j'en aurais besoin moi-même!

J'ai laissé M. de Virieu guéri, comme je l'étais. Il me mande qu'il retombe depuis mon départ. Mais il est heureux et libre, et, par-dessus cela, il va à Florence secrétaire d'ambassade.

Voilà le pays qui m'aurait sauvé aussi! Cependant j'espère me sauver sans cela. Adieu, et éternelle amitié. Je m'arrête, faute d'yeux et de papier. Mon sort pour Munich va se décider ce mois-ci, et peut-être ces jours-ci, à ce que me mande madame de Sainte-Aulaire.

CCI

A la marquise de Raigecourt

A Paris.

Milly, 20 septembre 1819.

Je vous remercie mille fois, madame, du zèle que vous avez bien voulu mettre à mon ennuyeuse commission de renseignements. Je ne vous demanderai plus pardon de mes indiscrétions puisque vous ne le voulez pas, et je vous dirai, pour que vous ne vous tourmentiez pas du plus ou moins de célérité de vos démarches, que cela m'importe peu maintenant et qu'il m'est déjà arrivé ce que je désirais de plus essentiel à cet égard; et d'ailleurs c'est une affaire qui par sa nature ne peut être que très lente à présent.

Celle qui m'intéressait le plus vivement, et à laquelle vous preniez, madame, un intérêt qui me touchait tant,

vient de finir bien malheureusement pour moi. Au moment où j'étais plein d'espoir sur la parole de M. de Rayneval et de M. Mounier pour la place de secrétaire d'ambassade à Munich, M. Mounier me mande que, d'après de nouvelles dispositions du ministre, on ne peut nommer à ce genre de place que des personnes qui aient déjà été attachées à des missions diplomatiques, qu'en conséquence on ne m'y nommera pas, mais qu'on me propose de m'attacher à cette légation sans titre et sans appointements. C'est une proposition que mes circonstances et ma fortune présente me mettent dans l'impossibilité d'accepter. Me voilà donc après quatre ans de sollicitations, de promesses, repoussé par le fait pour jamais de la carrière que j'avais eue toute ma vie en perspective, de la seule place que je puisse raisonnablement espérer d'obtenir et qui pût elle-même répondre à tout ce que je désirais. Après le refus que je suis forcé de faire, je ne puis plus rien attendre de ce côté. J'avais mis toutes mes espérances là-dessus, les voilà toutes détruites d'un seul coup.

Je vous fais part de ma douleur, bien persuadé que vous y prendrez part. Si vous voyez madame de Sainte-Aulaire, je vous prie de lui conter ma mésaventure qu'elle ignore sans doute encore et de la prévenir de ne plus se donner aucune peine pour moi : puisque M. Dessoles a été inflexible pour Munich, ce qu'on me propose en échange ne peut plus me convenir. Je n'ai pas d'ailleurs la liberté de la délibération, la chose m'étant absolument impossible.

J'ai appris avec bien de la joie l'amélioration de vos santés. J'espérais aller m'en assurer par mes propres yeux en passant par Paris. Je ne sais plus quand il me deviendra possible d'y retourner. Je n'ai plus d'autre projet que celui de rester indéfiniment dans ma solitude. Elle est plus pénible quand c'est la nécessité qui

nous y fixe et quand on a à regretter des amis tels que vous. Pendant plusieurs années peut-être je n'aurai de vous que votre souvenir. J'ose espérer, madame, que vous m'en donnerez toujours quelques marques.

Aymon est à Grenoble pour les élections et pour une affaire plus importante encore. Il m'écrit qu'il retombe dans sa langueur; j'en suis déjà inquiet, mais j'espère beaucoup sur l'air vivifiant de Florence. J'en aurais besoin moi-même, si toutefois, en puisant de la vie, on ne puise pas de nouvelles douleurs : la mienne me pèse terriblement. Je n'en attends plus rien de parfait et ne pouvant même la rendre supportable, je ne sais qu'en faire.

Je vous enverrai, madame, quelques-uns des vers que vous me demandez. Je ne me sens plus le courage d'en faire, et ma vue baisse si fort depuis quelque temps que je ne puis même écrire ceux qui sont faits. Vous n'y perdez pas beaucoup : je comptais plus sur ce que je me sentais dans l'âme que sur ce que j'en ai tiré. Adieu, madame, heureux ou malheureux, comptez à jamais en moi le plus tendre et le plus dévoué de vos amis.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, madame, votre très humble et obéissant serviteur.

CCIII

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Milly, 21 septembre 1819.

Je te rends grâce, ô ciel, de ta persévérance !

Voilà que je reçois, mon cher ami, une lettre dernière de M. Mounier : M. de Rayneval lui a dit que, d'après de

nouvelles dispositions, on ne pouvait nommer secrétaire qu'un homme déjà employé dans une des missions diplomatiques, qu'en conséquence on ne pouvait me nommer, mais qu'il me proposait de m'attacher à la légation de Munich sans titre et sans appointements, qu'il tâcherait d'abréger mon noviciat si cela leur était possible. Tu vois où cela me précipite. Toutes mes espérances sont renversées d'un seul coup, et sans retour cette fois parce qu'étant forcé de refuser par la nécessité, je ne puis plus leur rien redemander. Ainsi, adieu, bonsoir, me voilà au fin fond de l'abîme et sans échelle pour m'en tirer. Je leur réponds franchement ce matin que je ne puis accepter, que ma position, comme je leur ai déjà dit, ne me laisse pas là-dessus la liberté du choix.

Point d'autres nouvelles. Mon mariage traînera bien deux ou trois ans. Nous avons de bons renseignements de Londres. J'espère décider mon père à faire la demande, mais je suis sûr d'un refus persévérant de la mère, soufflée toujours par Clémentine et retenue par la religion. La jeune personne est toujours admirable, mais cela ne servira qu'à la rendre persécutée et malheureuse.

Adieu, ne songe plus à me tenir de l'argent prêt à Paris, si tu y as songé. Je n'en aurai pas besoin, comme tu vois, dans ce s.... pays. Je ne sais plus où donner de la tête en tout genre. Adieu, sois plus heureux, ce n'est pas beaucoup dire. J'écris à Paris pour remercier à tout jamais tout mon monde, et je rentre mes cornes dans ma coquille jusqu'à l'éternité. Bonsoir. Que fais-tu ? Je ne veux plus entretenir de relations qu'avec toi et Vignet.

CCIV

A mademoiselle Éléonore de Canonge

A Tarascon.

Milly, 8 octobre 1819.

J'allais vous écrire, mademoiselle et chère amie, lorsque votre lettre est arrivée. Je commençais à m'alarmer de ce long silence : je vois que je m'alarmais à tort et que vous êtes bien et auprès d'une amie qui vous retient sans peine. Restez-y donc puisque aussi bien on vous persécute ailleurs. Je reste aussi définitivement où je suis. J'ai reçu, peu de temps après vous avoir écrit, la triste nouvelle qu'on me nommait simplement attaché à la légation de Bavière, et non pas secrétaire d'ambassade comme on me le promettait. J'ai refusé sur-le-champ, et je ne puis plus, d'après cette démarche que la nécessité m'a forcé de faire, nourrir aucune espérance de ce côté-là. Il m'était impossible dans ma position pécuniaire d'accepter un emploi cher et incertain.

Voilà, chère amie, comment tout vient de se terminer pour moi. Accoutumé aux mécomptes et aux malheurs de tout genre, j'ai pris mon parti forcément. Il faut savoir subir ce qu'on ne peut changer. Je me renferme à jamais dans ma retraite la plus profonde possible, je ne quitte plus ma montagne, je romps presque toutes mes relations et correspondances, et je n'en conserve qu'avec trois ou quatre vieux amis à toute épreuve, comme Virieu et vous. Ne me plaignez donc pas, ne vous apitoyez pas sur mon sort malencontreux, je le supporte fort bien et même avec une espèce de joie qu'on éprouve toujours quand on sort d'une longue incertitude. Je me porte fort

passablement, je n'ai plus ni mal de cœur, ni mal de foie, ni fièvre, ni rien, je n'ai que bien mal à la vue, mais je me borne à n'en pas user : je ne lis plus et je n'écris qu'un mot à vous et à peu d'autres. Rien ne me tourmente que mes interminables embarras d'argent. Quand on a mis, en commençant sa route, le pied dans cette maudite boue, on ne s'en retire jamais totalement.

Vous me demandez aussi des nouvelles de mon mariage : je n'en sais point, il y a des obstacles de religion terribles pour la mère de la jeune personne, le temps en décidera. J'ai été au reste fort content de mes parents à ce sujet. Ils ont fait tout ce que je pouvais raisonnablement désirer en fait de démarches convenables. J'en suis on ne peut pas mieux traité et plus chéri.

Que voulez-vous que je vous dise de vos ennuis de mariage ? Ce que je vous ai déjà dit. Ne faites rien par faiblesse et complaisance sur un si grave article, et n'épousez que si vous aimez, car, à part l'*amour*, la liberté vaut mieux que tout : mais de l'amour en a-t-on deux fois ? ou du moins le second n'est-il pas une ombre du premier ?

Adieu, adieu, votre ami à jamais.

CCV

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Milly, 20 octobre 1819.

MÉDITATION DIX-SEPTIÈME.

A LORD BYRON.

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,

Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme on aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents!
La nuit est ton palais, l'horreur est ton domaine :
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages semés des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage :
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit aux bords des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets glacés franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.
  Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton autel, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu!
Comme lui, maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne éternel au sombre dieu du mal.

Gloire à toi! fier Titan, j'ai partagé ton crime, etc...

J'entre ici dans ses idées pendant un moment, et tout à coup je lui demande : Qu'est-ce qu'un homme devant Dieu pour oser parler et se plaindre de l'ordre universel? Je conviens avec lui que sa place est mauvaise, mais enfin elle est ainsi, il n'y a rien à faire qu'à plier.

Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître :
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.

. . . .

Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place :
Comment? pourquoi? qui sait? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière;

Il le sait, il suffit, l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui!
. . . .
. . . .
Son seul titre, ô mon Dieu! c'est d'être ton ouvrage,
De sentir, d'adorer son divin esclavage;
Dans l'ordre universel, faible atome emporté,
D'unir à tes desseins sa libre volonté,
D'avoir été conçu par ton intelligence,
De te glorifier par sa seule existence :
. . . .
. . . .
Voilà, voilà ton sort! Ah! loin de l'accuser,
Mortel, baise le joug que tu ne peux briser.
Descends du rang des Dieux qu'usurpait ton audace;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place;
Aux regards de Celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté!
. . . .

Il y a ici une description du déplorable sort de l'homme dans sa condition présente, surtout de l'homme pensant qui, dégoûté du monde réel, rêve un monde parfait d'où il retombe sans cesse, et qui cherche en vain dans la science et dans la nature la clef de sa destinée.

Hélas! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts :
J'ai cherché vainement le mot de l'univers,
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé;
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé,
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges,
Tantôt passant les mers pour écouter les sages :
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé!
Tantôt pour consulter le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux;
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux;
Des empires détruits je méditai la cendre;
Dans ses tombeaux sacrés Rome m'a vu descendre :
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans ma main la cendre des héros;

J'allais interroger cette vaine poussière
Sur l'immortalité que tout mortel espère.
Que dis-je? suspendu sur le lit des mourants,
Mes regards la cherchaient dans leurs yeux expirants !
. . . .
. . . .
Sur ces monts couronnés par d'éternels nuages,
Sur ces flots gémissants sous d'éternels orages,
Je cherchais, j'appelais le choc des éléments.
Semblable à la Sibylle en ses emportements,
J'ai cru que la nature, en ses rares spectacles,
Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles :
J'aimais à me plonger dans ses vastes horreurs.
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu partout un Dieu, sans jamais le comprendre !

Je l'ai blasphémé, mais en vain !... Enfin, lassé du blasphème, un jour je m'avisai de le bénir, et

L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.
Gloire à toi ! dans les temps et dans l'éternité,
Toi dont le néant même a fait la volonté,
Toi dont l'immensité reconnaît la présence,
Toi dont chaque soleil atteste la puissance !
Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi ;
Celui qui n'était pas a paru devant toi.
J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,
Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'être :
Me voici ! le néant te rend gloire en naissant ;
Me voici ! mais que suis-je ? un atome pensant.
Qui peut entre nous deux mesurer la distance ?
Moi, qui respire en toi ma rapide existence,
A l'insu de moi-même, à ton gré façonné,
Que me dois-tu, Seigneur, avant que je sois né ?
Rien avant, rien après : gloire à ta fin suprême !
Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains :
Je suis pour accomplir tes ordres souverains ;
Dispose, ordonne, agis ; dans le temps, dans l'espace,
Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place :
Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
De soi-même, en silence, accourra s'y ranger.
Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
Noyé dans la lumière ou perdu dans la nuit,
Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit :

Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux ;
Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,
Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
Et, d'un égal amour accomplissant ma loi,
Jusqu'aux bords du néant murmurer : Gloire à toi !
. . . .

L'hymne continue, j'y écris quelques-uns de mes propres malheurs, et tout finit par Gloire à toi ! Je reprends alors quelques mots à lord Byron pour l'engager à essayer d'en faire autant.

Fais silence, ô ma lyre ! et toi, qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Tires-en à ton tour des torrents d'harmonie :
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers !
Le ciel même aux damnés envierait tes concerts.
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme ;
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera lui-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.
Ah ! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait vers ton Dieu l'hymne de tes douleurs,
Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'essayais encor,
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux !
Courage ! Enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front ta superbe origine :
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux.

Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même !
Laisse aux fils de la nuit la gloire du blasphème,
Rejette un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas ;
Et viens prendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer.

Si je n'avais pas la vue si altérée, je t'aurais tout copié. Cela a trois cent cinquante vers. Dis-moi ce que tu en penses. Cela m'ennuie à présent. J'en ai fait une autre, intitulée : *la Prière*, qui me plaît plus que tout ce que j'ai fait en ce genre. Je vous l'enverrai. Dis à madame de Virieu que je suis confus de la peine qu'elle se donne de copier de mes vers, que je vous enverrai, par la première, *la Vallée Férouillat*, où il n'est guère question de Férouillat.

Adieu, voilà pour aujourd'hui. Rien de nouveau qu'un grand tapage continuant et n'amenant rien de bon jusqu'ici. J'ai affaire à un homme qui surpasse ce que j'en pouvais attendre : je te dirai ce qui en sera.

Adieu. Pars si tu veux éviter l'hiver, il nous talonne. Je suis cependant bien fâché pour moi de te voir partir, mais bien aise pour toi et mademoiselle Fanny.

CCVI

A la marquise de Raigecourt

A Paris.

Milly, 29 octobre 1819.

Il faut que je me donne un moment de plaisir, madame, et je n'en ai pas de plus vif que de vous écrire et de me rappeler dans ma solitude à des amis comme vous

que l'absence n'attiédit pas et que les disgrâces mêmes attachent davantage.

Votre dernière lettre m'a pénétré. Je l'ai montrée à ma mère pour lui faire voir quels amis, et de quelle espèce, j'avais le bonheur de posséder, et, comme vos conseils se trouvaient tout à fait de la nature des siens, elle vous a pris dans son enthousiasme qui n'est comparable qu'aux sentiments de son fils. Hélas! je sens parfaitement l'excellence de ces conseils : ce n'est pas le désir de la foi et du repos d'esprit qui me manque ainsi qu'à tant d'autres comme moi, c'est le principe de la foi et du repos, c'est la conviction absolue et puissante. Ce grain de foi qui emporte les montagnes soulèverait aussi tous les fardeaux qui pèsent sur le cœur, nous le sentons bien, mais où le trouve-t-on? La foi n'est pas comme le salut, on ne la ravit pas par force, elle se donne, elle est un pur don d'en haut. Il faut l'attendre, et, si elle ne vient pas, s'en faire une avec son cœur et sa raison. Celle-là est douce aussi, mais elle n'a point de force. L'homme ne se prosterne que tant qu'il lui plaît devant une religion qu'il s'est créée. Il lui en faut une qui lui soit imposée, qui soit faite hors de lui et avant lui : il lui faut la vôtre et celle des êtres les plus parfaits et les plus heureux qui habitent ce méchant monde.

Je vous assure que je le sens et que je le vois comme vous-même; mais il y a tant de choses dans ce bas monde qui doivent être et qui ne sont jamais. Ceci est du nombre pour nous. J'ai le temps de méditer sur toutes ces choses dans mon oisive retraite. Je médite cependant le moins possible, si ce n'est en vers : entre toutes les vanités d'ici-bas la plus grande vanité est, comme dit Salomon, de converser avec soi-même. Il n'y a d'heureux que l'homme occupé, fût-il même à la gêne. Souvenez-vous en bien, madame, pour M. Raoul. C'est

là tout. Aymon vous le répétera comme moi, et comme moi il en sera une triste preuve.

Il m'écrit qu'il s'en va tristement chercher une meilleure place en Italie sans espérer qu'il l'y rencontrera. Il ne se quitte pas, et l'homme n'est passablement bien que hors de lui. Sa santé est toujours mauvaise. Il m'inquiète beaucoup, non pas précisément pour le moment, mais pour ces deux ou trois années-ci. Quant à moi, la santé m'est revenue par torrent cet été et cet automne, et sans la mer d'ennuis où je suis plongé plus que jamais par mes circonstances et les suites de mes sottises passées, je la retrouverais, je crois, complètement : mais un jour de trouble détruit un mois d'amélioration, et j'en ai beaucoup dans ce moment-ci.

Aymon me mande que, grâce à madame de Beufvier, madame de Sainte-Aulaire s'occupe encore de moi. Je n'avais pas besoin de ce mot pour m'en douter. Rien ne m'étonnera jamais de la part de madame de Beufvier : je suis aussi sûr qu'elle ne m'oublie pas que je le suis de ne pouvoir jamais l'oublier moi-même. Je la prie, au contraire, de ne pas se fatiguer ni se tourmenter à mon sujet, mais seulement de dire à madame de Sainte-Aulaire que je ne lui écris pas dans la crainte sincère de l'ennuyer, que je ne peux pas aller à Paris solliciter, mais que si elle parvient à m'obtenir Munich ou autre chose, elle m'aura rendu quatre fois plus de services que jamais : une place pareille à présent me tirerait de mes affaires et de tous mes tourments. Je n'y compte nullement cependant, mais je laisse cette porte ouverte à l'espérance pour me consoler quelquefois.

Je fais des vers, j'en imprimerai peut-être au printemps, selon vos avis; j'ai encore la vue trop altérée pour vous en copier, mais ce sera mon premier plaisir.

CCVII

A la marquise de Raigecourt

Paris.

Milly, 12 novembre 1819.

J'ai reçu, il y a quelques jours, madame, votre charmante petite lettre de consolation. J'en avais une en route pour vous, comme vous aurez vu ; ainsi je ne m'abandonnais pas, au point que vous le pensiez, à mon découragement. Je ne suis plus dans l'âge et dans les circonstances où l'on se laisse abattre par les contrariétés inévitables de l'existence. Je sais qu'il n'en faut attendre rien de complet ni en bien ni en mal, et l'expérience du passé est pour moi la meilleure leçon pour supporter patiemment le présent ou l'avenir ; et, quelque décourageante que fût ma situation, j'y trouverais toujours de grands adoucissements dans les marques touchantes d'une amitié comme celle que vous avez la bonté de me montrer. Je la sens bien vivement, je vous assure, et j'y réponds comme vous voyez par une confiance et un abandon qui seraient indiscrets avec tout autre.

Les bonnes nouvelles que vous me donnez de votre santé et les bonnes résolutions que vous prenez de l'épargner cet hiver m'ont fait un plaisir que vous croirez aisément. Ces résolutions seront bien du goût de madame de Beufvier et redoublent mes regrets de ne pas être là pour profiter le plus possible de votre retraite ; mais je ne puis plus prévoir le moment bien désiré où j'aurai le bonheur de me retrouver dans ces excellentes soirées où j'ai été admis tout de suite avec tous les droits d'une ancienne connaissance. Il n'y a plus de terme à ma

retraite absolue : me voilà confiné par la nécessité dans un rayon de quelques lieues. Je m'en réjouirais si vous étiez dans ce même exil, car je ne regrette pas le monde que je n'ai jamais aimé. Je me suis toujours fait un monde à part qui m'a toujours été enlevé ; je n'y regrette à présent que vous, madame, et quelques personnes qui vous ressemblent, s'il y en a.

Je viens de tenter ici une grande démarche et d'y réussir : j'avais des dettes très considérables depuis fort longtemps et qui menaçaient gravement mon avenir. J'en ai fait la confidence à quelques personnes de ma famille. Cela a fait d'abord grand fracas ; et puis cependant un oncle et deux tantes se sont chargés de les payer avec une grâce et une bonté parfaites. Je suis maintenant tout occupé de cette liquidation universelle qui se fait à l'insu même de mon père, mais qui, en me tranquillisant sur l'avenir, me retient encore davantage pour le présent. Je vous prie de faire part de cette bonne nouvelle à madame de Beufvier ; je suis sûr qu'elle lui fera plaisir, par le zèle que je lui ai vu mettre à ce qui me concernait. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est pour elle seule. Tout cela s'est fait en quinze jours et contre toutes les probabilités et tous les conseils de mes amis.

J'ai reçu enfin deux mots de madame de Sainte-Aulaire : ils ne me promettent pas grand'chose, et ce serait s'appuyer sur un roseau que de compter sur le succès très douteux de quelques vers pour son avancement dans le monde en ce temps-ci. Je crois plutôt que ce serait un titre à une exclusion complète de toute carrière active et utile. Il n'y aurait de bon qu'une tragédie jouée, mais, des deux que j'ai sur les bras, l'une contrarie les usages despotiques du comité théâtral, et l'autre contrarierait bien plus les opinions anarchiques des comités politiques du moment, on l'étoufferait en nais-

sant. C'est *César*. Je vous le lirai quand je vous verrai, madame.

Je *médite* toujours de temps en temps quand mes affaires de finance m'en laissent le loisir. Je suis convaincu que madame de Beufvier et vous entendrez avec plaisir quelques-uns de ces chants d'un genre à peu près nouveau. Je viens d'en adresser une au fameux Lord Byron, que vous connaissez sans doute, pour le ramener à des idées un peu moins sataniques. Mais c'est trop long et trop incorrect pour vous être présenté aujourd'hui. Je sais par madame de Virieu que vous avez lu encore *Saül* à Condé. Je vous en remercie pour *Saül*, mais je vous en gronderai en mon nom pour votre poitrine.

Je suis désolé de ce que vous me dites de la nomination ridicule d'Aymon. Il va être indigné. Il est à Marseille ou à Nice, je ne sais lequel. Je n'ai pas de ses nouvelles depuis quinze jours, c'est long entre nous, et les dernières étaient tristes. Trouvez-lui donc une femme spirituelle, douce, bonne et riche, puisqu'il lui faut tout cela. Nous voudrions bien le marier, et je l'amène peu à peu à cette salutaire idée. Adieu, madame. Agréez avec votre bonté ordinaire ce long bavardage et surtout l'expression toujours mieux sentie de mon respectueux dévouement.

CCVIII

A mademoiselle Éléonore de Canonge

Tarascon.

Milly, 17 novembre 1819.

Que devenez-vous donc, mademoiselle et chère amie ? Plus d'un mois sans nouvelles de vous. Je serais inquiet si je ne pensais pas que vous êtes peut-être en route, ou

peut-être dans les perplexités d'un mariage. Oui, je me figure que c'est un mariage, vous m'en parliez quelquefois cet été : le prétendant était tendre et pressant, vous aviez de la pitié pour lui. La pitié aura amené l'amour, ou du moins l'amitié, et vous vous serez laissé vaincre. Quoi qu'il en soit, mes vœux bien tendres et bien constants vous suivent et vous suivront dans toutes les variations de votre destinée qui finira par être heureuse s'il y a de la justice dans le Maître des destinées.

Je viens aujourd'hui vous demander un petit service moins pénible que tous ceux que vous m'avez rendus, c'est une lettre de recommandation à M. Cabanis, votre parent et ami, pour un de mes amis à moi. C'est le maire de mon village, un brave et honnête jeune homme, marchand de vin, qui part pour vendre sa récolte à Paris où il n'a pas encore de connaissances, et qui, devant entreposer chez M. Cabanis, désirait lui être fortement recommandé. J'ai pensé à vous, et je lui ai promis que vous écririez un mot pour cela. Ne me démentez pas, vous aurez rendu service à un brave homme qui en a bien besoin ; il ne s'agit que de l'aider à se défaire avantageusement d'une soixantaine de pièces de vin. Il se nomme M. Revillon, maire de Milly. Je vous supplie d'écrire directement et le plus vite que vous pourrez à M. Cabanis à son sujet.

Je ne vous en dis pas plus long aujourd'hui, ne sachant où vous êtes, ni ce que vous devenez, ni même si ce mot vous parviendra ; mais je suis comme toujours et toujours plus votre plus tendre et plus constant serviteur et ami.

CCIX

A monsieur le comte de Virieu

A Nice.

Mâcon, 8 décembre 1819.

Je reçois ta grande lettre où tu me racontes ton état physique et moral à Nice. Je suis bien plus content que je ne l'espérais de l'effet subit du climat sur ton corps et sur ton âme. Je craignais encore pour toi tout cet hiver de langueur : et te voilà déjà remontant tout doucement le chemin de la vie, chemin qui ne paraît moins sombre que quand on le remonte. Jouis de ce moment, et oublie le reste, et ne désire rien de mieux. C'est ce que j'ai eu pendant ces trois derniers mois, c'est ce que j'ai perdu déjà depuis trois semaines :

Couple de déités bizarre,
Tantôt habitants du Ténare
Et tantôt citoyens des cieux !

Me voilà donc replongé dans la fièvre, les inflammations répétées d'estomac, la langueur, les noirceurs, et de plus une impossibilité de lire qui met le comble à mon ennui et m'interdit les seules distractions prenables dans mon exil. N'importe ! ta lettre m'a rendu de la joie et de l'énergie. Je réfléchissais tristement dans mon lit sur cette rechute qui me désole, quand on me l'a remise. J'ai rendu grâce au ciel qui me console en toi : quand tu es mieux, il me semble qu'une bonne partie de moi-même est moins mal aussi. Continue donc, envoie donc à tous les diables les imbéciles protecteurs dont tu n'as pas besoin ! Le ciel t'a placé au-dessus d'eux, ne te mets

pas au-dessous, et, s'ils ne l'arrangent pas, marie-toi. Madame de Raigecourt m'a déjà parlé de ce mariage. Reviens le conclure après ton hiver passé là-bas. Il ne fait pas bon ici.

Qu'espères-tu des livres ? Il n'y a rien : ils sont faits par des gens qui n'en savent pas plus que nous et qui veulent paraître savoir. Si l'on peut apprendre quelque chose, ce n'est que du grand spectacle qui est sous nos yeux, ce n'est que du résultat final de toutes les impressions reçues çà et là dans ce drame lugubre et mystérieux que nous jouons avec le sort. Que chacun y cherche son mot pour soi et non pour les autres, voilà tout. Le mieux encore est de ne rien chercher, de s'asseoir au soleil ou à l'ombre, comme tu le fais, et de regarder bêtement la vague qui vient mouiller nos pieds. Mais ces instants d'abrutissement sont rares pour nous, et les autres n'en jouissent pas parce que c'est leur état naturel. Ce qu'il y a de plus parfait encore, c'est de penser, mais de penser avec résignation et en Dieu, pour me servir d'une expression mystique, de se contempler en lui, de le voir dans tout, et de se reposer sur lui de nous-mêmes. Mais pour cela, il faudrait outre l'enthousiasme une ferme vertu, et nous n'en avons point. Il y a un peu de cet état de l'âme dans *la Prière* dont tu me parles et dont voici le commencement :

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire ;
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon ;
Ses rayons amortis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu dans son brillant langage
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel !
L'univers est le temple et la terre est l'autel :
Les cieux en sont le dôme, et les astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour le temple allumés.
Brillant seul au milieu du sombre sanctuaire,
L'astre des nuits, jetant son éclat sur la terre,
Balancé devant Dieu comme un vaste encensoir,
Fait monter jusqu'à lui les saints parfums du soir :
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un léger zéphyr du couchant à l'aurore
Dans les plaines de l'air repliant mollement
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers ?
Tout se tait. Mon cœur seul parle dans ce silence :
La voix de l'univers, c'est mon intelligence,
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant,
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête pour l'adorer mon âme à la nature.
Seul, invoquant la nuit son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel ;
Et Celui qui du sein de sa gloire infinie
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde !
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, Père, Créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur !
Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
La terre tes bienfaits, les astres ta splendeur.
Tu t'es produit partout dans ton brillant ouvrage,
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
Ma raison, concevant tes attributs divers,
Partout autour de soi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même et t'y découvre encore !

. . . .

Adieu, j'ai trop mal aux yeux, au foie, à la tête, à l'estomac. Je voulais t'écrire dix pages : en voilà trop pour aujourd'hui. Plains-moi, et sois plus heureux.

CCX

A la marquise de Raigecourt

A Paris.

Milly, 10 décembre 1810.

Si je n'ai pas répondu plus tôt, madame, à votre charmante lettre, il ne faut pas en accuser mon cœur qui a trop bien senti tout ce qu'elle contenait de touchant pour moi. Je n'ai pas écrit parce que je ne pouvais pas écrire, et que je retombe aussi rapidement que je m'en étais tiré dans mes souffrances et ma langueur précédentes. Je puis à peine tracer quelques lignes insignifiantes sans douleurs. Cette espèce de rechute me désole, comme vous pouvez penser, d'autant qu'elle vient bien mal à propos et dans un temps où, privé de toutes distractions étrangères, je comptais me mettre sérieusement au travail et me faire au moins une existence intérieure supportable. Cependant je ne me désespère plus de rien, et j'attends le plus patiemment que je puis que les douleurs passent si elles doivent passer, ou qu'elles m'entraînent si elles doivent m'entraîner : la vive foi que j'ai dans la fatalité ou providence est un grand repos. Je ne voulais vous attrister de mes maux que le plus tard possible, sachant bien toute la part que votre inappréciable intérêt vous y ferait prendre. Voilà comment le mal s'enchaîne au mal, il n'y a pas d'interrègne pour le destin.

Le duc de Rohan, qui m'avait écrit pour que je lui envoyasse des vers, doit vous faire copier et remettre

une grande et une petite *Méditation*, s'il les en juge dignes. Je l'en ai prié. J'avais laissé là toutes les *Méditations*, et j'étais dans les profondeurs d'une tragédie politique quand j'ai été obligé de renoncer à tout.

J'ai lu comme vous les *Vêpres Siciliennes* : cela ne dit rien contre l'auteur, mais cela ne dit pas assez pour lui, j'en espérais mieux. Pour *Louis IX*, je le connais à peu près; ce sont, à ce qu'il m'a paru, des vers et des dialogues un peu lieux communs, mais point de drame. M. de Jussieu devait vous en avoir parlé. Je viens d'apprendre par vous sa maladie. En savez-vous des nouvelles depuis? C'est un bien estimable jeune homme et beaucoup plus malheureux que nous qui nous plaignons. Je ne sais plus son adresse, sans cela je lui écrirais.

Avez-vous revu madame de Sainte-Aulaire, madame? Il s'est passé des siècles pour elle depuis quinze jours. Savez-vous si elle restera en mesure d'être utile à ses amis, et si elle aura sur les successeurs plus de crédit que sur M. Dessoles? Je voudrais bien qu'elle fît placer Aymon plus convenablement qu'on ne le lui propose, et que par la même manœuvre elle pût me jeter où il ne veut pas être, car il compte refuser cette seconde place à Turin, qui serait un trésor pour moi.

Il va d'un mariage pour moi à présent d'obtenir quelque chose dans cette diplomatie. Je vous ai parlé d'une certaine Anglaise : les choses marchent toujours. Je l'ai déterminée à se faire catholique, mais la mère est dans le désespoir et nous refuse tout consentement : il faudra s'en passer. Il me faut une existence présente que je n'ai pas. C'est un roman que je vous conterai pour vous amuser, qui finira bien, j'espère, mais qui sera long. J'irai, je pense, au printemps en Angleterre si, comme tout m'en menace, la mère l'y ramène. Cela me procurera le bonheur de vous voir quelques jours à mon passage à Paris. Ce sera pour moi un charmant épisode. Mais, pen-

dant que je fais tous ces plans, j'ai des palpitations si terribles dans l'estomac que je ne sais si je serai de ce monde au printemps. Dans ce monde ou dans l'autre je me souviendrai sans cesse de vos bontés.

Je vous ai adressé, madame, un brave paysan, maire de mon village, pour vous offrir du vin de son cru, si vous en avez besoin, et pour prendre chez vous un petit sac que M. de Saint-Mauris y a déposé. Je l'ai prié aussi de vous remettre quinze francs que M. de Saint-Mauris a déboursés pour moi au bureau du *Conservateur*, et que je ne savais comment lui rendre. Vous me pardonnerez ces deux légères indiscrétions. Je me recommande au souvenir de madame de Beufvier et lui offre, ainsi qu'à vous, madame, la respectueuse assurance d'un inviolable attachement.

J'envoie à madame de Beufvier le commencement d'une *Méditation* que j'ai faite cet automne.

ANNÉE 1820

CCXI

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 10 janvier 1820.

Je t'écris un seul mot, car je suis trop malade. Je suis comme en 1816, tant j'ai mal au foie. J'ai été voir pour toi avant hier M. de Rayneval. Je lui ai dit toutes tes raisons. M. Mounier aussi. Mais il a été inflexible : Il faut, dit-il, pour le *principe* que tu ailles à Turin. Une seconde place dans une ambassade correspond à une première dans une légation. Tout le monde suit cette voie, etc. Je te mande cela de sa part officiellement. Il n'y a pas eu moyen de l'en faire démordre. Je lui ai dit que je te dirais tout cela : ainsi prends un parti net, et de grâce prends-le vite pour nous faire place, si tu t'y décides. Je ne te conseille rien. Comme diplomate je crois seulement en conscience que tu feras bien d'en passer par là, parce qu'il s'ouvrira *une prochaine bonne chance pour nous que je ne puis te spécifier*. Dans le monde on se moquera de toi. Voilà l'alternative. Je ne dis rien. Quant à moi ils me promettent toujours, mais ils me font envisager le Nord. Je serai mort en trois mois, mais c'est égal. Je m'y traînerai mourant. Je suis trop mal dans ma misère extrême, je suis trop vexé par la pauvreté.

Demain je dois écrire l'adresse d'une lettre que madame de *** t'écrit aujourd'hui. Elle t'adore, et un reflet de sa tendresse pour toi descend jusque sur moi. Elle est char-

mante. Je suis au pinacle de la faveur générale partout par là. Lord Byron n'a pas fait à Londres plus de fureur dans ses beaux jours. Villemain même a de l'enthousiasme, et j'avais peur de lui ; mais il me porte aux nues et soutient que de mémoire d'homme il n'y a pas eu de pareils vers ici. On me reparle de m'enchaîner ici convenablement. MM. de Humboldt, Gérard, etc., etc., sont dans la même exaltation à mon sujet, et la charmante duchesse de ***, que nous envisagions avec tant d'engouement, est adorable pour moi, et pour moi seul n'a plus de caprices ni cet air boudeur qu'on lui reproche. Mais hélas! *Vanitas!* Je rentre en sortant de là mourant dans mon taudis où je compte si j'ai de quoi dîner quinze jours. Il faut être juste pourtant, ce n'est pas le dîner qui me gêne, car j'en ai bien deux ou trois d'invitation par jour.

Quant à toi tu passes pour l'homme de génie par excellence, et je soutiens que c'est vrai et plus vrai qu'on ne le dit. Cela se disait hautement hier devant quarante personnes qui le redisent à leurs amis, et voilà comme on écrit l'histoire. Adieu. Je me lève et je n'en puis plus. Je vais me recoucher. Nous tenons seulement 9, 10 et 11 degrés de glace. — A revoir.

CCXIII

A monsieur le comte de Virieu

19 février 1820.

Je t'écris peut-être pour la dernière fois pour te dire adieu selon toute apparence, et que je te regrette le plus en ce monde après ma mère. Je reconnais te devoir douze ou quinze cents francs et plus. Fais-en ce que tu voudras. Il y a un *meilleur asile* que la mort, c'est le sein de Dieu et sa religion ici-bas. Il n'y a que cela. Crois-moi et fais

comme moi : jette-toi là les yeux fermés, vivant ou mourant. Adieu.

Ne dis pas que je t'écris, et ne laisse jamais imprimer de mes lettres. Brûle-les ; ni d'autres vers que ceux qui s'impriment aujourd'hui, excepté *Saül*.— Je mourrai le meilleur de tes amis, comme tu fus le premier des *miens*.

CCXIII

A monsieur le comte de Virieu

A Nice.

Paris, 23 mars 1820.

Ta lettre, mon pauvre ami, me désole ; mais nous sommes tous deux trop accoutumés à des circonstances et à des pensées graves pour que je me laisse abattre ni par ton état ni par le mien exactement semblables. Tes dispositions morales sont les miennes, et Dieu pour tous! Il n'y a pas de doute, nous ne tombons qu'entre ses mains, et il est le Père universel. Je sais de conviction comme toi que la mort est désirable, et je ne m'en affligerais que pour moi, mais cette séparation n'est rien puisqu'elle finit aussi. Au reste cet état même de repos de l'âme où tu es contribuera à te faire passer ce détroit de l'hiver au printemps que je passe moi-même en rechutes continuelles : une fois l'été atteint, nous aurons le temps de prendre une autre vie et d'autres mesures.

Je partirai bientôt d'ici : on me dit tous les jours demain, et rien ne m'arrive. Mon idée était d'aller te voir à Turin, mais j'irai alors passer à Nice de Marseille, et je t'emmènerai si tu m'en crois. J'irai avant à Chambéry me marier, ou arranger tout pour cela, si je suis de ce monde encore, ce dont je doute comme toi de deux jours l'un.

Je t'enverrais les *Méditations* si je savais comment et où. Elles ont un succès inouï et universel pour des vers en ce temps-ci. Le roi en a fait des compliments superbes ; tous les plus anti-poëtes, MM. de Talleyrand, Molé, Mounier, Pasquier, les lisent, les récitent, enfin on en parle au milieu de ce brouhaha révolutionnaire du moment. Je te dis tout cela pour te tranquilliser et te rendre la justice que tu as été bon prophète ; mais tout cela ne me fait pas tant qu'une goutte de rosée sur le roc. Je ne me sens plus de ce monde que par la souffrance et l'amitié pour toi et peu d'autres. Nous nous retrouverons, mon ami, ici et ailleurs, mais plus certainement ailleurs. Je me prépare comme toi à comparaître, et je dirai : Seigneur, me voici ; j'ai souffert, j'ai aimé, j'ai péché, j'étais un homme, c'est-à-dire peu de chose ; j'ai désiré le bien, pardonnez-moi ! Tu as moins que moi, sois-en sûr, à être pardonné.

Adieu pour aujourd'hui. Ne m'écris plus ici, mais à Mâcon, *poste restante*. Il y a une longue lettre de moi qui t'attend à Turin.

J'attends demain ma nomination. J'emprunte ici 1,200 fr., et je tâcherai d'obtenir moitié d'indemnité, mais on ne m'en flatte pas.

Je te le répète, retire-toi des affaires du siècle, ne pense qu'à ta santé, et viens à Naples, si cela se peut, avec moi, vivre pour vivre. Adieu.

23 mars.

Mande-moi aussitôt à Mâcon où je t'irai chercher de Turin ou de Nice. Si je me rétablis, j'épouserai cette année mademoiselle Birch. C'est la femme forte, elle a été parfaite. Après toi, c'est ce que je regrette ici-bas. Je t'écrirai souvent, mais un mot. Je n'en puis plus, j'ai la fièvre de poitrine, et je vais à l'instant même dîner chez M. Pasquier. Quel supplice de ne pas du moins finir en paix !

CCXIV

A monsieur le comte Aymon de Virieu

Secrétaire d'ambassade de France, à Turin.

Mâcon, 6 avril 1820.

Je comptais trouver un mot de toi à la poste ici : je suis terriblement tourmenté de n'y rien avoir. La dernière lettre de Vignet m'annonçant ton arrivée à Turin en meilleur état me rassure cependant un peu, mais était-il bien informé ? Informe-moi donc toi-même, adresse-moi à Chambéry, chez Vignet, où je vais dans deux jours. J'y passerai une quinzaine pour tenter ce mariage, mais j'en désespère pour le moment : je voudrais au moins emporter l'espérance que, si je suis en vie, nous le ferons à Naples cet automne. Je me hâterai ensuite d'aller à Turin passer quelques bonnes heures auprès du seul ami avec qui je me sente en repos en ce fichu monde, et plût à Dieu que je pusse t'emmener, comme je le désire, à Naples, mener la vie la plus simple au soleil en attendant notre sort, ou du moins que je te visse partir pour t'aller rétablir dans une terre quelconque, montant à cheval, t'amusant à planter et bâtir, et retournant seulement les hivers en Italie ! Nous causerons de tout cela dont je te parle au hasard, ne sachant où tu en es.

Je suis moins mal, sans être bien, depuis la minute où je suis monté en voiture pour quitter ce Paris toujours maudit et cependant regrettable. On m'a donné les frais de route heureusement. J'ai acheté pour 800 francs un bon et solide reste de calèche dans lequel je filerai jusqu'à Naples, selon mes forces. On m'a avancé, sur la

deuxième édition de mes *Méditations*, les 1,200 francs que je voulais emprunter. Je suis presque à mon courant pour mon année. J'emmène le petit Raoul de Raigecourt avec moi ; il vient me joindre à Chambéry. Sa mère me l'a demandé en grâce : j'y ai consenti non sans un peu de peine, craignant bien cette responsabilité morale dans un tel pays.

Adieu. Je ne puis guère écrire encore, ma fièvre lente me reprenant aussitôt, je brûle de te revoir. Je veux savoir avant si ta mère et ta sœur sont à Lemps et ont besoin de moi pour leur voyage. Soigne-toi, ne te tourmente pas l'esprit, vis pour vivre, et voilà tout. Tes dispositions morales sont si sublimes qu'il n'y a rien pour moi qu'à t'imiter.

CCXV

A madame la marquise de Raigecourt

A Paris.

Mâcon, mercredi, avril 1820.

J'ai trouvé ici vos deux lettres, madame, et j'ai été enchanté d'y voir votre résolution sur le cher Raoul. Je persévère et je persévérerai toujours à tout ce qui pourra vous prouver un attachement bien senti et bien acquis. Seulement il est de mon devoir de vous répéter ce que je vous ai dit quant à l'impuissance où je suis de donner des directions bien suivies pour le moral ou pour l'instruction : ne me considérez que comme un camarade de voyage, aimant Raoul et vous, mais obligé par occupation, par santé et par caractère, à l'abandonner les trois quarts de la journée à lui-même, et surtout les soirées, à cause de mon devoir auprès de M. de Narbonne et autres où il ne pourra me suivre souvent.

Cela à part, j'en aurai soin comme de votre fils, comme d'un frère, c'est la même chose pour mon cœur, et puis je me sens porté d'un attrait particulier vers lui, quoique je n'aie jamais trop aimé plus jeune que moi.

Voyez donc, examinez encore. Je suis en peine de son temps, de sa conduite, après quelques mois passés dans un pays terrible pour les mœurs. Je vous tiendrais au reste au courant de tout cela et pourrais vous le renvoyer sous quelque prétexte s'il y avait danger pour lui.

Je vous manderai le jour où il faudra qu'il arrive à Chambéry quand j'y serai et que je saurai où j'en suis. Il ne paraît pas possible de me marier de ce voyage-ci. Cela se remettrait en septembre. Une fois marié, il faudrait à cause de ma belle-mère prendre quelque autre arrangement pour Raoul. Je vous en préviens parce que je la connais assez pour savoir que nous ne pourrions plus habiter alors ensemble.

Voilà toutes mes observations en conscience. Je suis bien étonné et bien fier qu'une femme comme vous livre son fils à un homme comme moi. Mais non, je ne suis étonné de rien de ce qui me prouve vos préventions en ma faveur. Je finis vite, accablé de fatigue et surtout d'écriture. Je vous remercie mille fois pour l'abbé Feletz. Je me rappelle à tout votre inappréciable salon et en particulier à une femme que je suis bien fâché qui soit femme, car ce serait un ami pour moi, comme sa mère et comme son frère.

P.-S. Je voudrais que Raoul n'eût qu'un portemanteau. Je n'ai point de place : on m'accable de paquets, et je ne sais où mettre mes propres effets. Vous lui adresseriez par Marseille son équipage.

CCXVI

A monsieur Eugène de Genoude

Paris.

Chambéry, 13 avril 1820.

Me voilà encore, mon cher ami, et encore pour vous demander une marque d'amitié. Il paraît qu'enfin je me marie, si je puis obtenir de M. de Rayneval et de M. Pasquier la permission de retarder de quelques semaines mon départ pour Naples. Voici donc une petite lettre pour M. de Montmorency, afin qu'il ait la bonté de présenter ma requête au ministre auprès duquel il m'a si bien servi pour ma nomination. Je m'adresse à lui parce qu'il connaît mes amours anglo-françaises, qu'il a eu la bonté d'y prendre intérêt, et qu'il pourra plus efficacement que personne faire valoir mes motifs auprès de M. Pasquier. Ne tardez donc pas une minute, mon cher Genoude, à lui remettre ce billet avec mes instances.

Quant à vous, mon cher Genoude, je sais que vous avez tant à faire que je n'ose pas vous prier d'aller parler à M. de Rayneval en mon nom, je vais lui écrire directement. Mon sort dépend de tout ceci. Si j'obtiens un délai de six semaines à deux mois pour me rendre à mon poste, j'ai le temps d'épouser tout de suite et de faire venir de Londres les papiers, etc. Dans le cas contraire, je perds vraisemblablement la partie, parce que la mère exige que je revienne au mois d'août (chose impossible), et qu'elle ramène sa fille en Angleterre au mois de septembre : ce serait fini à jamais. Mettez donc votre admirable zèle à presser cela auprès de M. de Montmorency. J'attends avec anxiété l'issue de tout ceci, et je combats

ici vigoureusement. Je suis un peu mieux, et je crois que, si je sors de ce labyrinthe, je serai tout à fait bien. La jeune personne vient de faire son abjuration secrète.

Comment vont vos affaires? On parle beaucoup partout de notre œuvre commune. Ne nous décourageons pas. Adieu, soignez-vous, travaillez à une seule chose à la fois, allez le plus possible à la campagne, et espérez que votre heure arrivera aussi.

Mille compliments, respects et tendresses à nos admirables amis, et à vous amitié solide, douce et éternelle.

Chez M. le comte de Vignet, Chambéry.

Je vous enverrai bientôt *un morceau.*

CCXVII

A la marquise de Raigecourt

A Paris.

Chambéry, 17 avril 1820.

Voilà, madame, tous nos projets détruits : je me marie, j'emmène ma femme, ma belle-mère, une femme de chambre, un domestique ; il me devient impossible d'emmener ce cher Raoul. Ma mère a déjà dû vous en prévenir. Au milieu de mon bonheur cela me désole. Mais j'espère que ce ne sera que remis, et qu'une fois bien établis quelque part et le caractère de ma belle-mère un peu mieux connu, je pourrai vous le demander et lui être même alors plus utile, parce qu'il serait mieux soigné et surveillé que par un jeune homme sans maison. Je crains un peu qu'il ne soit déjà en route. Dites-moi alors ce qu'il faudra en faire. Voulez-vous qu'il aille jusqu'à Turin voir Aymon et mesdames de Virieu, ou que je vous le renvoie ?

Ces deux dames sont ici. Nous avons passé hier la journée ensemble chez leurs amies, les Costa, à la campagne, avec ma nouvelle famille. J'ai présenté ma femme future à mademoiselle Fanny. Nous avons bien parlé de vous et de madame de Beufvier. J'attends du ministre une permission de séjour pour tout terminer. mais j'ai bien de la peine à faire marcher de front la mère et ma famille, tous hérissés d'oppositions et de difficultés. Cependant j'en suis là, sauf quelque catastrophe, au moment des contrats. Vous partagerez mon bonheur ou mes anxiétés en qualité d'amie et de mère.

Ma santé va de mieux en mieux malgré ce tumulte d'affaires, la chaleur me ranime, et je tâche de me rendre le plus amoureux possible. J'aurai une véritable perfection morale : il n'y manque qu'un peu plus de beauté, mais je me contente bien de ce qu'il y en a.

Adieu, madame. Aimez toujours votre Alphonse dans le bien et dans le mal. Il pense sans cesse à vous et à ce qui vous entoure, et il vous prie d'être toujours pour lui ce que vous avez été.

Chez M. le comte de Vignet, à Chambéry, Savoie.

CCXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire d'ambassade de France, à Turin.

Aix, mercredi 26 avril 1820.

Je n'ai pas besoin de te dire que si tu reçois peu de chose de moi dans ce moment-ci, c'est que je ne peux pas : d'une part, je suis retombé faible, souffrant et

quelquefois agonisant ; de l'autre, je suis noyé dans les affaires épineuses de mon mariage dont je désespère encore quelquefois, mais qui pourtant chemine toujours. Je te dirai le fin mot à toi seul : c'est par religion que je veux absolument me marier et que je m'y donne tant de peines. Il faut enfin ordonner sévèrement son inutile existence selon les lois établies, divines ou humaines, et, d'après ma doctrine, les humaines sont divines ; le temps s'écoule, les années se chassent, la vie s'en va, profitons du reste ; donnons-nous un but fixe pour l'emploi de cette féconde moitié, et que ce but soit le plus élevé possible, c'est-à-dire le désir de nous rendre agréable à Dieu, hors duquel rien n'est rien, ainsi que nous le voyons. Pour cela, enchâssons-nous dans l'ordre établi avant nous, tout autour de nous, appuyons-nous sur les soutiens qui ont servi à nos pères ; et, s'ils ne nous suffisent pas totalement, implorons de Dieu lui-même la force et la nourriture qui nous conviennent spécialement, faisons-lui pour l'amour de lui le sacrifice de quelques répugnances de l'esprit, pour qu'il nous fasse trouver la paix de l'âme et la vérité intérieure qu'il nous donnera à la juste dose que nous pouvons comporter ici-bas : *ergo*, marions-nous ! Voilà la péroraison de mon oraison, et arrive ce qui plaira ! Je te dis tout ce que je sais, fais-en ton profit, ou dis-moi mieux si tu sais mieux. Quant à moi, je finis là ce sermon impromptu que je ne songeais pas à te faire, mais que j'ai fait pour moi comme pour toi.

Redescendons. Tu es bien, Dieu soit béni ! Puisse ce bien être plus durable que le mien ! Je te verrai, je m'en réjouis, avec ou sans femme. Je m'arrêterai quelques jours, je prends mes mesures en conséquence.

Me voilà à Aix : je reprenais mes accès spasmodiques, goutteux, pulmoniques, et ma fièvre, je viens tenter les

eaux. Mais j'ai d'ici un œil à Mâcon, un autre à Chambéry. Cette tension de l'esprit ne vaut rien dans nos états ; que veux-tu ?

Ces stances à mon honneur, que tu m'as envoyées, m'ont fait le premier plaisir de ce genre, quoique j'en aie reçu déjà vingt autres. Elles sont délicieusement senties et écrites, et les amateurs italiens les trouvent versifiées de même. Qui est-ce? Est-ce M. César de Saluzzi, comme on le prétend ici ? Qui que ce soit, dis à l'auteur ce qu'elles m'ont fait éprouver, et que j'ai bien envie de le connaître pour y répondre.

Ma seconde édition à quinze cents exemplaires est déjà partie. Le ministre de l'Intérieur s'est fait faire un rapport par Dussault sur mon talent et me donne comme marque d'encouragement, au nom du gouvernement, la magnifique collection des classiques français de Didot et celle des classiques latins de Lemaire. Voilà-t-il un beau procédé ! Je ne sais à quoi je suis redevable de cet engouement auquel j'étais si loin de m'attendre pour si peu de chose.

Adieu. Me voilà à mon deuxième bain. Cela ne réussit pas mal, seulement je suis faible, et des douleurs universelles, mais ce n'est rien auprès de mes agonies quotidiennes. Quand aurons-nous le vrai monde fait pour nous seuls ? Quand nous l'aurons acheté. Bonsoir.

CCXIX

A madame la marquise de Raigecourt

A Paris.

Aix, jeudi 28 avril 1820.

Me voici aux eaux pour quelques jours, madame : c'est là que votre dernière lettre m'est arrivée. Je me

marie en effet ces jours-ci, comme cela en a tout l'air : il me deviendrait impossible d'emmener ce cher Raoul, je vous l'ai mandé. Autrement j'y tiendrais beaucoup plus pour moi que pour vous-même. Je ne saurai cela qu'au dernier moment, de manière que pour ce voyage-ci il faut bien que j'y renonce. Ce n'est qu'au dernier moment que je crains quelque catastrophe pour mes amours de la part de la mère et de ma famille. Jusqu'ici tout va le mieux du monde, et je passe mon temps avec la personne qui doit être ma femme à peu près aussi librement que si elle l'était déjà. Ma santé seule va mal, et depuis deux jours je suis venu essayer des eaux, à peine ai-je la force d'écrire, vous vous en apercevrez.

Je reçois vos avis maternels en fils reconnaissant et soumis, et je remercie des siens M. de Feletz : c'est un double bienfait que des éloges comme les siens en public et de bons conseils en particulier. Cependant pourquoi ne laisserais-je pas imprimer cette troisième dès que la seconde s'est déjà écoulée si rapidement ? Je me bornerai, selon mon sens, à n'en pas faire parler du tout, mais à la laisser se débiter tout silencieusement à la suite de l'autre. D'une part, cela me ferait quelque argent dont j'ai grand besoin, et, de l'autre, cela serait une troisième édition par devers soi, titre certain de succès pour l'avenir. Je n'en aurai ni plus ni moins de critiques amères et sévères avant peu. Je m'y attends, c'est dans l'ordre, et je m'y soumets très volontiers : action et réaction se suivent dans tout, c'est une des lois éternelles. Mais je prépare un second volume qui me réparera aux yeux des impartiaux, et j'y donnerai moins prise à la critique de mots que dans celui-ci dont le succès m'humilie.

Je suis sans cesse en esprit au milieu de vous. J'y joins MM. de Sade et de Saint-Mauris dont les marques

d'amitié ne sortent pas de mon cœur. Je vous prie de le leur répéter, en attendant que mes forces et mes affaires me permettent de le leur dire comme je le voudrais.

Aymon est guéri et triomphe à Turin. Je crains toujours que ce triomphe ne soit aussi court que les miens.

Comment vont tous vos chers malades, et madame de Las-Cases en particulier et sa charmante petite fille ? Comment est madame de Sainte-Aulaire, et que dit-elle de son gendre ? Rappelez-moi, je vous prie, aussi à madame de Noirville.

Voilà peu de mots pour mon envie de causer avec vous, mais c'est un volume pour mes forces. J'en manque surtout pour écrire, mais non pour vous aimer comme vous le méritez de moi.

Toujours à Chambéry.

CCXIX

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire d'ambassade de France, à Turin.

Genève, 20 mai 1820.

Je sais que tu m'attends, mais tu ne m'attends pas avec plus d'impatience que je n'en ai de partir pour te voir. J'avance péniblement et lentement dans mon grand œuvre, mais j'avance enfin. Mon contrat est signé, nous sommes fiancés, nous allons nous marier à Chambéry ; d'ici à huit jours nous revenons nous marier à l'anglaise ici, et nous partons immédiatement. Nous sommes venus depuis trois jours faire des emplettes de voitures et de quelques cadeaux que nous faisons à nos parents

réciproques. J'étais dans l'impossibilité de faire moi-même les cadeaux d'usage à ma future, n'ayant rien reçu *ad hoc* de mon père. J'ai heureusement rencontré ici hier M. Delahante. Nous avons couru ensemble, et j'ai acheté une parure charmante que j'offre ce matin comme une surprise. Cela me ravit.

J'aime décidément ma femme, à force de l'estimer et de l'admirer. Je suis content, absolument content d'elle, de toutes ses qualités, même de son physique. Je remercie Dieu. Ma santé seule, en dépit de laquelle je me suis tant avancé, me traite cruellement, je suis dans mes agonies les trois quarts du temps. Un grand médecin d'ici me dit qu'il s'en moque, et que je n'ai qu'à aller à Naples et à ne rien faire pour vivre cent ans et voir s'user mon rhumatisme goutteux-nerveux, sur les organes. Dieu l'entende ! A présent, je désire vivre à cause de ma femme.

Fais des vœux pour moi ces grands jours-ci, comme je ne cesse d'en faire jour et nuit pour toi. Cela ne nuit pas, et dis à tes excellentes et charmantes mère et sœur d'en faire autant. Je compte assez sur leur amitié pour cela. Adieu. Je suis avec ma femme, et belle-mère, et tante. Je te quitte pour elles et pour l'abbé Warin qui m'a tiré du bourbier d'où je ne pouvais sortir. Je t'embrasse et t'embrasserai aux environs du 10 au 15 juin à Turin. Écris-moi où il faut descendre pour être bien et près de vous.

CCXXI

A monsieur le comte de Virieu

Chez le marquis Alfieri, à Turin.

Turin, juin 1820.

Je suis arrivé, mon cher ami, à l'*Hôtel de l'Univers*, n° 20, où je t'attends si tu peux venir avant huit heures et demie ou neuf heures. Je n'en puis plus ; sans cela j'irais le premier te chercher. Tu trouveras ma femme qui sait ce que tu es pour moi.

Adieu. Mon arrivée est une fête, en pensant que je vais passer quelques bons jours avec toi. Nous en avons un bon besoin. Mille choses tendres à ta mère et à ta sœur.

CCXXII

A monsieur de Veydel

Turin, 20 juin 1820.

Enfin j'ai ton adresse, mon cher ami. Y a-t-il assez longtemps que je la cherche pour te demander de tes nouvelles et te donner des miennes ! Il s'est passé un siècle depuis que nous nous quittâmes à Mâcon. Depuis ce temps-là j'ai reçu de tes lettres à Paris, mais c'était pendant la maladie mortelle que j'y ai faite, et j'ai été trois mois sans pouvoir même lire une lettre tout entière. Je me suis un peu guéri, c'est-à-dire que je ne suis plus en danger imminent, mais toujours bien plus malade que tu ne m'as vu.

J'ai imprimé un petit volume qui a eu un succès éton-

nant. On en est à la quatrième édition, en trois mois. Cela m'a fait placer à Naples où je vais. Mais en route, et après bien des traverses, comme tu peux le présumer, je me suis marié à cette jeune Anglaise que tu sais. Il y a trois semaines de cela, et je suis sous tous les rapports plus heureux que je ne pouvais même le désirer : il y a vertu, attraits, esprit, bonté, amour et fortune. Il ne me manque qu'un état de santé tolérable. Elle est fille unique, et je l'emmène avec sa mère à Naples où nous allons prendre une maison de campagne à Portici et vivre le plus paisiblement possible. Je t'y désire bien vivement ; et ma femme te connaît déjà depuis longtemps comme le seul excellent ami que j'aie dans mon propre pays. Souviens-toi de nos idées communes, et viens à Naples si tu penses exécuter quelques-uns de nos plans. Dans tous les cas, donne-nous-y de tes nouvelles. Puisse la fortune chanceuse te combler en six mois d'autant de faveurs qu'elle m'en a prodigué, et te laisser, ce qu'elle me refuse, la faculté d'en jouir en bon état !

Nous nous sommes arrêtés quelques jours à Turin auprès de Virieu et de sa famille. Nous nous reposerons aussi à Florence et à Rome pour montrer l'Italie à ma femme. Nous voyageons fort doucement, nous arrêtant tous les soirs et ayant deux bonnes voitures pour nous. *Que les temps sont changés !* Que n'es-tu là pour partager notre aisance actuelle, comme tu as si souvent partagé mes ennuis ! Que fais-tu ?

Mon père, par contrat de mariage, m'a donné Saint-Point avec la charge de payer 2,400 francs de rente à mes sœurs. Je n'en tirerai presque rien, ne pouvant pas y être. Veux-tu que je te l'afferme pour un long temps ? Va le voir. Je t'assure que tu y trouveras ton compte et moi le mien en te faisant un bon marché. Il y a pour un millier de francs de bois par an, des prés magnifiques, des terres incultes ou mal cultivées Je t'affermerai tout.

Songes-y, je t'en prie, ou donne-moi quelque idée. Le meilleur serait de vendre dans ma position. Mais mes oncles ne manqueraient pas de dire : Voyez, à peine a-t-il qu'il vend pour se ruiner! Cela mérite un sacrifice. Je t'engage extrêmement à voir Saint-Point pour ton compte. Tu me proposeras des arrangements suivant tes idées, et j'acquiescerai à tout en me réservant seulement, en cas d'événement, la faculté d'habiter avec toi le château. Encore je passerais là-dessus, si cela te gênait voulant te marier.

Adieu, mon cher ami. On remettra soixante francs pour toi chez ta mère sur ce qu'on doit m'envoyer. Écris-moi en détail tes affaires et tes pensées, et n'attribue pas mon silence à de l'insouciance ; tu te tromperais beaucoup.

A l'ambassade de France, à Naples.

CCXXIII

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire d'ambassade de France, à Turin.

Florence.

Nous sommes ici heureusement arrivés et reposés. Nous nous empressons de vous en donner des nouvelles pour répondre, autant qu'il est en nous, à tant d'intérêt et d'amitiés de votre part.

Ma femme est ravie de Florence, et moi plus encore que la première fois! Où est mademoiselle Fanny? Madame d'Albany m'a bien reçu en votre honneur. Elle vous espère. Fontenay est encore ici pour assez longtemps. Je vais ce soir avec lui chez M. de Blacas, à la campagne. Nous partons mercredi pour Rome, conduits par des mulets, car la poste est insoutenable dans ces montagnes depuis Bologne. Souvenez-vous-en.

Il fait chaud ici, mais cela ne ressemble en rien à l'air étouffant de Turin. J'ai trouvé, comme la première fois, que Turin était la plus insoutenable pour le climat.

Ma femme est bien, sauf quelques annonces de grossesse qui me font grand plaisir. Je suis mieux aussi. Fontenay est charmant pour nous. Demande Florence, et tu l'auras. On ne parle plus de M. Chateau.

Adieu, en voilà assez pour mes forces actuelles, et assez pour ton instruction. Dis mille choses à la société vraiment charmante que vous nous aviez procurée à Turin et que nous regretterons à Florence.

Vale.

CCXXIV

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire d'ambassade de France auprès de S. M. le roi de Sardaigne, à Turin.

Rome, 12 juillet.

J'ai reçu hier ta lettre. Nous remercions tous mille fois ces dames de leurs bontés et de leur aimable souvenir. Notre voyage jusqu'ici a été heureux, nous jouissions en paix de Florence et de Rome : le voilà troublé par la révolution de Naples. Je suis forcé de laisser ici ces dames et de partir seul en courrier cette nuit. La route est mauvaise, et tout est en désarroi à Naples. Mais le bon sens et les avis de M. Artaud ne me laissent pas hésiter sur ce qu'il y a à faire dans ma position.

Quand j'aurai vu où en sont les choses, si toutefois je puis arriver, je reviendrai dans un mois chercher ma femme. Elle est, je crois, déjà grosse, ce qui augmente mon ennui. Du reste, Rome est charmant, nous avons toujours eu frais et encore ici depuis Turin (c'est la four-

naise d'Italie, tout le reste est supportable). Nos santés sont passablement bonnes. Je jouis de la tienne.

Adieu, ce n'est qu'un mot, puisque le temps me manque dans ce brouhaha pour t'en dire plus long.

A revoir à Naples.

CCXXV

A la marquise de Raigecourt

Paris.

Rome, 13 juillet 1820.

J'ai été, madame, si occupé et si malade au milieu de tout mon bonheur que je n'ai pu vous écrire. J'avais chargé maman de le faire pour moi. Je me reposais sur votre seule affection du soin de m'excuser à vos propres yeux; me suis-je trompé? J'espère que non, et qu'une fois établi à Naples et un peu en dehors de toutes les affaires qui viennent de m'absorber, votre aimable et douce correspondance viendra ajouter de nouveaux charmes à tous ceux que j'espère de ma situation actuelle.

Mon bonheur est un peu troublé ces jours-ci par la révolution de Naples. Je suis forcé de laisser à Rome ma femme et ma belle-mère, et d'aller seul à mon poste dans un moment intéressant mais peu sûr, surtout dans un pays et sur des routes fort dangereuses. J'espère cependant revenir chercher ma femme dans un mois; je la crois enceinte, ce qui augmente mon inquiétude de la laisser. Heureusement elle est entourée de prévenances et de protection.

J'ai su, mais heureusement après votre maladie, que vous aviez été malade; c'est à Turin que je l'ai appris par M. de Virieu. Nous avons bien joui des meilleures nou-

velles qu'on nous a données là de votre état, car vous êtes bien aimée par tous et partout.

J'ai passé dix jours avec mes amis de Lemps très doucement. Aymon est à merveille.

Je ne regrette plus Raoul au milieu de ce tumulte où Naples se trouve. Je ne saurais comment concilier dans un tel moment ma surveillance et sa sûreté. Personne n'a encore percé de Naples ou jusqu'à Naples. Je pars en courrier cette nuit, ne sachant trop comment j'y parviendrai.

J'ai trouvé sur notre route toutes les prévenances imaginables de notre diplomatie. M. Artaud ici m'a donné les meilleurs soins et les meilleurs conseils. Si vous aviez moyen d'en faire remercier de ma part madame la vicomtesse de Laval à qui je dois cet intérêt, j'en serais bien aise. Je ne la connais pas assez pour le faire moi-même.

J'ai arrêté l'impression d'autres éditions ; c'est trop, comme vous dites, surtout pour le peu d'argent que cela me rend. Le très peu que j'en ai tiré m'a cependant été bien utile pour mon mariage. Nous ne sommes pas riches encore, quoi que disent les journaux. Mais nous aurons, j'espère, une aisance suffisante pour des goûts très simples et très uniformes comme les nôtres, et vous serez bien aise d'apprendre que je trouve ma femme la plus parfaite des femmes pour moi, c'est aussi vous dire que j'espère être pour elle un bon mari.

Je ne vous dis rien pour madame de Beufvier qui court, dit-on, les champs. Nous voudrions cependant bien qu'elle courût jusqu'à Rome avec mademoiselle Fanny. Il y a de quoi enivrer et étourdir tout le monde à Florence et à Rome. Nous courons beaucoup les monuments, les ateliers, mais Saint-Pierre et Canova sont les deux points où l'on revient toujours. Nous allons tomber à présent dans le pays de la pure et brutale volupté : Naples ressemble plus à l'Asie qu'à l'Italie, il n'y a que les délices du corps,

l'air, la vue, le ciel et la paresse ; les délices de l'imagination sont ici.

Adieu, madame ; ce mot de madame est bien sec et dit bien peu ce que je sens. Il y a vingt mots ici qui le diraient avec les nuances précises, mais nous sommes barbares par notre langue. Il faut que notre cœur devine et supplée à ce qui lui manque. Le vôtre ne devinera jamais assez ce qu'il y a dans le mien de sentiments tendres et solides, de reconnaissance et d'affection filiale pour vous et pour ce qui vous appartient.

Recevez-en pour la millième fois l'assurance, et daignez les transmettre à madame de Beufvier, à M. de Raigecourt, à Raoul, à tout ce salon enfin où je me transporte si souvent en esprit. Ne m'oubliez pas non plus auprès de M. de Sade et de madame de Noirville, s'ils se souviennent de moi.

CCXXVI

A monsieur le chevalier de Fontenay

Chargé d'affaires en Toscane.

Naples, 19 juillet 1820.

J'ai été fort touché, monsieur et cher collègue, de votre excellent accueil à Florence, de celui que M. Artaud m'a fait à Rome en votre honneur, et de l'attention pleine de bienveillance que vous avez eue d'écrire à Paris que je n'étais pas mort, afin de rassurer plus vite ma famille que cette sotte nouvelle pouvait un moment troubler. C'est une vraie marque d'amitié de votre part à laquelle j'ai été très sensible quand M. Artaud me lut le passage de votre lettre. Permettez-moi donc de ne pas attendre votre arrivée ici pour vous en faire mes sincères remer-

ciements. Nous vous attendons impatiemment, M. le duc de Narbonne pour partir et moi pour vous voir. Mais je suis forcé de vous dire par la force de la vérité que vous regretterez Florence du double quand vous connaîtrez Naples; il y a les éléments de tout, mais c'est comme le chaos, rien n'en sort. Il faut se contenter de la volupté des yeux et du divin climat. C'est assez pour moi qui suis trop malade pour désirer mieux, mais ce n'est pas assez pour vous qui avez l'énergie de la jeunesse et la plénitude de la vie. Vous vous jetterez sur la politique, et je vous regarderai faire. Le peu de temps que j'ai passé avec vous et M. Artaud sera une bonne école pour moi. J'ai été, comme vous me l'annonciez, beaucoup plus content de la connaissance de ce dernier que je ne le pensais. Ce léger vernis que je redoutais en lui, comme vous savez, n'en laisse pas moins voir un beau et bon caractère, un esprit et un talent rares et une bienveillance très aimable. Il vous est profondément attaché, et je désire beaucoup être digne d'entrer proportionnellement en communauté d'affection avec vous.

Je ne vous donne pas de nouvelles, parce que ce courrier vous en porte. Il y en a peu d'ailleurs depuis cette grande crise. Les choses et les hommes sont, comme après tous les grands événements, dans une espèce de stupeur tranquille. On aperçoit seulement déjà quelques germes de division parmi les vainqueurs ; mais, comme il n'y a pas de vaincus proprement dits pour en profiter, on espère que l'ordre extérieur continuera à régner. Dieu le veuille pour le royaume de Naples et pour l'agrément de notre hiver !

Adieu, monsieur et cher collègue. Agréez l'expression d'un attachement naissant mais sincère et solide.

CCXXVII

A monsieur de Genoude

Rome, 29 juillet 1820.

Voici un revenant, mon cher ami, qui vient se rappeler à vous, non pas tout à fait de l'autre monde où les journaux l'ont envoyé, mais d'un monde bien loin du vôtre. J'arrive de Naples où j'étais allé, comme à mon poste, pour être spectateur de cette nouvelle révolution. Je reviens chercher ici ma femme et ma belle-mère, que j'avais craint de mener dans cette horrible bagarre et que je ne suis pas encore très content d'y conduire. Cependant il le faut, et je pars demain.

Je vous envoie ce que j'ai pu obtenir de mieux pour notre cher et illustre ami, M. de Lamennais. Ce pays-ci ne vaut guère plus pour les gens comme lui et comme vous que le quartier de Notre-Dame à Paris. Tout se ressemble dans ce triste monde. Il ne faut s'étonner de rien et faire son devoir en dépit de ceux pour qui on le fait. C'est la loi commune de ce siècle ; aussi y aura-t-il plus de pures vertus que dans un autre.

Passons à autre chose. Que devenez-vous vous-même ? Depuis Chambéry, je n'ai point de vos nouvelles, je crois, si ce n'est un petit mot à Turin. Persistez-vous dans le bon projet d'un hiver à Naples ? Mais Naples n'est plus Naples. Entendez-vous faire des motions au pied du sacré tombeau de Virgile ! et voyez-vous des clubs de carbonari dans les temples de Baïa et de Pouzzoles ! La liberté est belle, mais elle était mieux au Capitole que sur ces délicieux rivages de la Campanie, où l'on ne s'attend à trouver que des délices, du repos et des chants. Cette révolution très inattendue nuira, je le crains, à nos projets

de calme et de solitude, à moins qu'elle ne continue avec le calme qui a caractérisé son début. On n'a jamais rien vu de pareil : point d'opposition dans les acteurs, et l'indifférence la plus absolue dans les spectateurs. Ne parlez pas de ma lettre : on dirait que je vous fais de la politique, et je ne dois pas. Si je vous en faisais, je vous dirais bien autre chose.

Écrivez-moi, mais ne m'envoyez plus *le Défenseur*. M. de Narbonne me fait payer toutes mes lettres, et j'en serais pour plus que mes appointements. Deux lettres, l'autre jour, et deux ou trois numéros, m'ont coûté 25 francs, et je ne suis pas riche en jouissance, quoique disent les journaux. A propos, je vous remercie mille fois de tous les bons articles dont ils m'ont comblé. Je sais que je les dois en bonne partie à votre amitié industrieuse. Envoyez à l'abbé Dumont, curé de Bussières, par Mâcon, mes numéros. Vous avez oublié ce pauvre brave homme, j'en ai été désolé.

Abonnez-moi, je vous en prie, au *Galignani's Messenger*, journal quotidien anglais, à mon nom, pour Naples, à l'ambassade de France, — et portez-moi en moins ce que vous aurez donné pour le prix. Prenez pour trois mois, si cela se peut, ou six, si on ne veut pas pour trois.

Je suis toujours mal portant, malgré ma félicité conjugale qui est parfaite : ce n'est même pas la peine de réclamer dans les journaux contre ma mort, car je m'y attends. Mais je mourrai ou je vivrai votre meilleur ami. Le duc de Rohan ne m'a point écrit sur tous mes événements dont je lui ai fait part. Que devient-il donc ? Est-il par hasard irrité contre moi ?

Adieu, mon cher Genoude. Je vous écrirai souvent, une fois arrivé à ma destination. Faites-en autant au milieu de vos travaux. Je vois qu'on vous joue des tours indirects par les journaux, mais moquez-vous-en : il n'y a pas de bons ni de mauvais tours contre un vrai ta-

lent. Comme votre superbe *Bible*, il triomphera du passé, du présent et du futur. Bonsoir et à revoir. Je vais faire mes paquets pour ce troisième et ennuyeux voyage de Naples.

CCXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de l'ambassade de France, à Turin.

Naples, 4 août 1820.

J'ai reçu, à ma seconde arrivée ici, ton petit mot contenant la petite lettre de madame de Sainte-Aulaire. Tu fais bien d'aller à Paris et de demander Florence. Tu finiras par l'obtenir, et tu y seras heureux, si surtout les choses s'y passent en douceur. J'imagine que Fontenay ne tardera pas à se rendre à notre poste qui est devenu fort intéressant, et qu'ainsi tu feras bien de hâter ton départ.

Mande-moi si M. le duc de Dalberg quitte Turin, et rappelle-moi à ses bontés dont j'ai conservé plus de souvenir que je n'aurais fait de bien d'autres, parce qu'elles venaient d'un homme qui y ajoute plus de prix, à mon avis.

Maintenant veux-tu savoir mon odyssée ? J'avais laissé ma femme à Rome, malade et grosse : je suis venu ici à travers la révolution, j'y ai passé huit jours, et le duc de Narbonne m'a renvoyé en courrier à Rome, chargé de ses dépêches et de celles de tout le monde. J'ai passé quinze jours à Rome sans rien faire ni rien voir, tous deux malades et n'en pouvant plus. Bref, nous sommes arrivés ici. J'y avais loué et préparé un logement d'hiver à Chiaja, au bout de la Villa Reale, près de la grotte du Pausilippe,

donnant, d'un côté, sur le golfe et les arbres de la villa, de l'autre, sur des jardins de figuiers et d'orangers qui sont entre moi et le Pausilippe. C'est meublé, j'ai écurie et remises, et tout cela me coûte 200 francs par mois. J'ai eu un bonheur rare en cela ; tous les autres sont de 400 ou 500. Tu peux te figurer quel délicieux séjour cela fait, si on peut le supporter, ce que j'ignore. Mais du moins en hiver il sera doux, et au printemps, si nos santés en souffrent, j'ai la faculté de sous-louer. Il y a une petite chambre à t'offrir si tu t'ennuies d'être ailleurs. Tu seras bien avec nous.

Naples et le golfe, et Baïa, et Pausilippe sont incomparablement plus beaux qu'ils ne l'étaient dans nos souvenirs mêmes. Tu peux tenir cela pour certain. Mais cela n'est beau qu'à l'œil : il paraît que, malgré l'immense population, les files interminables de voitures, etc., il n'y a nulle ressource pour le cœur et l'esprit. Ce n'est que le pays des sens, mais c'est ce que nous voulons. Viens-y donc ! On a encore des voitures à un prix médiocre, comme de notre temps ; tout le reste est cher, et je vois que nous aurons de la peine à bien faire joindre les deux bouts de l'année, sans aucun luxe pourtant. Je suis près de l'ambassade, où mes camarades sont de bons garçons, et où je vais quelques heures de la matinée. La politique présente est curieuse pour de vieux routiers de révolutions et de constitutions comme nous sommes en France. La crise a été fort sage et fort douce, et les affaires de Sicile s'arrangent aussi.

Je suis un peu accablé de la chaleur, ma femme aussi : elle est à son comble à présent et on ne peut ni bouger ni dormir. Mais la fin du mois d'août adoucira tout, à ce qu'on assure. A quoi se décident les voyageuses ? Mademoiselle Fanny se donnera-t-elle l'éternel regret de n'avoir pas vu son vrai pays, Rome ? Tâche qu'il en soit autrement. Nous irons au carême l'y recevoir. Rome vau-

drait bien mieux que ceci sans le mauvais air. C'est le pays de la solitude et de la pensée. On s'y sent à l'aise et au large. Ici on s'étouffe un peu trop.

Bonsoir. On ne me paie pas mes lettres, à mon grand étonnement. J'en suis accablé, j'en paie pour cinq à six piastres par semaine. Je ne sais où donner de la tête. Préviens-en tout ce que tu connais qui m'écrit. Toi seul écris-moi autant. Je n'emploierai jamais mieux mon argent. Je sens que le mariage ne fait rien à mon amitié pour toi, au contraire. Je suis pourtant très heureux sous ce nouveau rapport. J'ai la perfection à mon gré. Je t'en souhaite autant, et tu le trouveras ; mais ne prends pas du jeune et non formé. Choisis comme moi à peu près : le reste n'est bon que pour le vulgaire profane. Adieu, mille et mille tendresses à ces dames ; j'ai dit tendresses, mais ajoute respects, et n'oublie pas personnellement de me rappeler aux bontés de M. le marquis Alfieri et de M. et madame César de Saluces.

CCXXIX

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de l'ambassade de France, à Turin.

Naples, 18 août.

Ce n'est qu'un mot pour te prier de faire passer à la poste de Turin, d'y payer sept sols pour une lettre qui m'y est retenue, faute d'affranchissement, à ce qu'on me mande, numéro 800, je crois. Je suis du reste trop malade pour écrire, et nous le sommes tous : fièvre continue et lente, impossibilité de rien manger, et accablement inouï, suite du climat et de la chaleur. Tu sais qu'on le subit toujours. Nous y sommes. Je ne sors plus, ni ma

femme, ni ma belle-mère, c'est un hôpital. Il fait si chaud que tout le monde est de même.

La révolution dort aussi ici, et non à Palerme contre laquelle on marche, mais qui se fortifie. Je vous en donnerai des nouvelles dès qu'on se sera mesuré, mais je ne sais quand. Ils se mesurent longtemps comme les héros d'Homère.

Et vous, que faites-vous? Fontenay va arriver ; pars donc ! Le duc de Narbonne part dès qu'il aura son secrétaire. Je ne sais qui nous aurons pour ambassadeur cet hiver. Quoiqu'il dise que ce n'est qu'en congé, je sais que c'est pour tout de bon. J'en suis fâché : il est facile à vivre, sensé et bon.

J'ai un bon enfant de camarade, pas plus imposant que le tien. Nous n'avons pas grand'chose à faire, l'ambassadeur fait tout. C'est tout ce que je veux. J'aime ainsi le métier. C'est ce qu'il nous fallait.

Pas l'ombre de société ici : il n'y a pas à la lettre dans tout Naples la possibilité de passer une soirée. Du reste, à l'œil, cela a l'air du salon de l'Europe, mais ce sont les rues qui font salon. Je passe ma vie à la fenêtre, à voir la mer, les montagnes, les arbres, les vaisseaux, la lune et le ciel, et les équipages sans nombre des promeneurs de Chiaja.

Si tu ne sais que faire, viens chez moi cet hiver, tu ne t'en repentiras pas. Je te donnerai un cabinet, où tu prendras un logement à côté en mangeant et vivant avec nous. Tu serais tout comme quand j'étais garçon. Pas plus de gêne et un peu mieux. Nous nous ennuierions si nous n'étions pas à Naples.

Adieu, écris-nous.

CCXXX

A monsieur de Virieu

Naples, 20 août.

Je reçois ta petite lettre où tu parais si inquiet. Je n'y conçois rien, t'ayant écrit tous les huit jours au moins. Nous nous portons tous assez mal par suite du climat et des chaleurs, mais nous n'avons point de maladie.

Tu peux dire de ma part à M. le duc de Dalberg au sujet de ce qu'il me demande : que dans ce moment-ci, rien ne répond précisément que l'ordre soit maintenu à Naples que l'espèce de sagesse spontanée avec laquelle ils ont opéré leur première crise révolutionnaire qui n'a été ici troublée par aucun excès ; que, depuis quelques semaines, l'unanimité qui avait présidé à ce mouvement a fait place à toutes les divisions qui se manifestent promptement dans les partis vainqueurs ; que la partie de la population qui a marché à la suite des hommes principaux marche à présent sans eux et même contre eux ; qu'enfin, d'ici à l'ouverture du parlement et à la soumission de Palerme, je ne prendrais pas sur moi de lui conseiller le séjour de Naples comme absolument tranquille et sûr, sans cependant que je le croie dangereux ; mais que dans six semaines on verra par les élections et par l'attitude de la chambre ce que l'on peut augurer pour cet hiver, et qu'alors je lui en ferai part, et je me chargerai avec tout le zèle et tout l'empressement que je me sens pour lui de lui préparer ses logements. Je fais en mon particulier tous les vœux possibles pour qu'il se détermine à ce voyage. Nous sommes ici absolument abandonnés aux étrangers et dans un vide absolu de toute société intéressante. Au reste vous verrez bientôt passer

le duc de Narbonne qui s'en va, et qui pourra donner plus de détails à M. le duc de Dalberg.

Adieu pour aujourd'hui. Je t'ai écrit hier. Ceci n'est qu'un mot pour répondre à ta demande. Mille choses tendres à ce qui t'appartient, et mille respects à M. le duc et à madame la duchesse de Dalberg. Donne-moi quelques nouvelles de Lombardie, si tu en sais. Fontenay arrive un de ces jours.

P. S. Réponds de ma part à madame de Virieu que l'ancien ami de ton père, D. Diego Nazelli, est ce même Nazelli qui était tout à l'heure vice-roi en Sicile, et qui s'est sauvé de Palerme si à propos. C'est un pauvre vieillard qui a été un homme, mais qui n'est plus rien, dit-on. Il est tranquille ici.

La marquise Gagliati est charmante, mais personne ici ne voit personne.

CCXXXI

A la marquise de Raigecourt

Naples, 16 septembre 1820.

Est-ce que les absents ont tout à fait tort, madame, ou bien est-ce que vous n'avez point reçu de mes lettres, ni de Turin ni de Rome, ou m'a-t-on soufflé vos réponses à quelque bureau de poste d'Italie ? Quoi qu'il en soit, je suis sans un mot de vous, et, si je ne savais pas par madame de Sainte-Aulaire que vous êtes rétablie et jouissant du bon air de la Brie à Condé, je serais inquiet. Mais, de grâce, rassurez-moi mieux encore vous-même, et donnez-moi un peu des nouvelles de tout ce qui vous appartient.

Je n'ai pas un mot de Paris depuis des siècles. Que sera-ce donc quand j'aurai été éloigné pendant des au-

nées, si cela m'arrive ! Vous me supposez peut-être assez heureux, et vous avez raison; mais le bonheur ôte-t-il quelque chose aux affections qu'on a nourries dans d'autres temps ? Je sens qu'au contraire elles s'augmentent, ou du moins on les sent mieux. Je suis le plus heureux homme du monde, comme l'heureux M. de Jussieu, mais je ne suis pas absorbé tellement dans ma félicité conjugale que mes anciennes amitiés soient oubliées. Il n'y a pas de jours où je ne parle à ma femme des souvenirs si doux qui me rattachent à Paris et surtout à la rue de Bourbon.

Pourquoi cette rue n'est-elle pas à Naples? Nous n'avons ici que la plus belle nature du monde; des amis, ou même des relations agréables, nous n'en avons pas, il n'y en a pas du tout. L'esprit de sociabilité tel que nous le comprenons n'existe qu'à Paris. Il faut se suffire ici ; c'est une assez douce nécessité pour deux jeunes mariés qui ont les mêmes goûts champêtres et le même enthousiasme pour le soleil, les montagnes, la mer, etc., mais cela convient peu à ma belle-mère qui s'ennuie et qui nous fait bon gré, mal gré, participer à son spleen. Nous espérions un peu que l'hiver ramènerait la foule d'étrangers qui peuplent ordinairement Naples ; mais ces derniers événements, les incertitudes sur ce qui adviendra, éloignent un peu les familles errantes des Anglais et des Russes. Nous resterons un peu seuls si notre horizon ne s'éclaircit pas d'ici à quelques semaines.

En attendant, nous allons souvent à la campagne, dans une île ravissante à quelques lieues de Naples, à Ischia. J'y ai loué une petite maison pour l'automne. C'est une montagne de la Suisse jetée au milieu de la mer de Naples et réunissant tous les avantages des deux climats. Ma femme en est aussi engouée que moi ; nous y retournerons demain, mais j'ai voulu vous écrire avant. J'y prends les eaux dont j'ai toujours grand besoin, étant extrêmement

souffrant quand je suis à Naples, et à merveille quand je suis sur ces montagnes et dans la vraie campagne. J'ai pourtant ici la plus délicieuse habitation du monde, la mer à nos pieds, le Vésuve et Pompéï à ma gauche, à droite la colline du Pausilippe couverte de verdure et de villas; mais l'air est trop mou, je ne puis vivre que dans le plus actif et le plus volcanique, pourvu qu'il soit chaud. Je suis bien aise de n'avoir pas amené Raoul, comme vous pensez, je voudrais même être tout seul.

Nous perdons notre ambassadeur; un de mes amis le remplace comme chargé d'affaires. Qui nous renverrez-vous ? Mais surtout comment êtes-vous ? Que fait madame de Beufvier ? Où est madame de Lascases ? Que comptez-vous faire de Raoul ? Si vous voulez en faire un paresseux de bonne compagnie, faites-en un diplomate. Mais, à votre place, je n'en ferais rien qu'un bon mari que j'enverrais à vingt ans vivre dans sa terre et cultiver ses champs. C'est le plus sûr, si son goût s'y prête. Je commence à penser aux éducations pour mon compte, car j'ai la douce espérance d'être père aussi avant six mois d'ici. Mais plus je pense, plus je conclus qu'il faut tout laisser à la Providence: toutes les règles sont trompeuses, tous les systèmes sont vains. Ainsi ne vous tourmentez pas plus que moi sur le cher Raoul, objet de tous vos soucis.

Vous verrez bientôt M. de Virieu, que l'air d'Italie a rétabli en grande partie ; mais nous sommes désolés que mademoiselle Fanny ait borné son voyage à Turin. Ah ! si elle connaissait Rome, et Florence, et Naples, elle serait bien plus désolée encore! C'est sa patrie naturelle. Que ne puis-je vous inviter à y venir aussi! Je voudrais que tout ce qui est digne de voir et de sentir partageât mon admiration croissante pour ces grands chefs-d'œuvre de la nature et des hommes. Il ne faudrait jamais mourir sans avoir vu au moins Saint-Pierre de Rome et le golfe de Naples.

Mais tout cela n'empêche pas le mal de foie. Je suis sous son règne à présent, et il me force à laisser tomber la plume qui vient de vous tracer d'une manière si décousue mes pensées et mes impressions loin de vous, et qui ne vous peindra jamais assez les sentiments éternels d'attachement que je nourrirai pour vous, madame, et pour toute votre maison. Rappelez-moi à ce salon chéri, à M. de Sade en particulier, et repentez-vous de ne m'avoir pas écrit.

CCXXXII

A monsieur Eugène de Genoude

Rue du Regard, n° 1, faubourg Saint-Germain, Paris.

Naples, 24 septembre 1820.

Ne sachant plus où vous étiez, mon cher ami, j'avais renoncé à vous arracher un mot, et je venais d'écrire à différentes personnes à Paris pour me mettre enfin au courant de mes petites affaires, soit avec le journal, soit avec Nicolle. J'ai un besoin d'argent extrême. Portez pour moi les 1,500 francs que vous me dites devoir recevoir de Nicolle, avec tout ce que Nicolle aura en sus à ma disposition, chez M. Boscary, agent de change, place Vendôme, n° 24, ou chez M. Auguste de Parseval, frère d'Amédée que vous connaissez, pour que ces messieurs me les adressent sur-le-champ à Naples par leurs correspondants. Tâchez aussi de toucher pour moi tout ce qui peut me revenir du journal dont j'ai envoyé ma démission pour cause. Je rends ma demi-action au commencement du quatrième trimestre, mais j'espère avoir pour ces neuf mois une huitaine de cents francs. Remettez-en ce que vous en pourrez tirer à

M. de Parseval, et envoyez-moi aussi le compte total de Nicolle, mais ne vous endormez pas là-dessus. Je vous en prie en ami. Voilà quatre mois que je soupire après cela, et je suis loin dans ce moment-ci d'être à mon aise. Je suis obligé de payer mois par mois ma noce, etc. Je ne serai à mon courant qu'après quelques mois et après avoir touché tout cela.

Pardon de tous ces détails ; mais, si vous connaissiez tous mes embarras présents, je suis sûr que vous y mettriez un peu de zèle. Écrivez-moi, je vous en prie, sur-le-champ le succès de vos démarches à tous ces égards. Vous ne pouvez vous figurer quelle impatience j'en ai. Je ne touche pas un sol d'appointements jusqu'ici : je n'ai pas une obole de chez moi, au moins de 18 mois encore il faut vivre d'esprit. Si j'avais été seul plus longtemps à la campagne, je vous aurais envoyé un second volume, mais cela ne pourra pas être de quelques mois. Laissez donc aller la chose telle quelle, sans plus faire de bruit, et arrêtez les éditions à cette sixième. C'est trop, surtout en rendant si peu.

Je suis ravi de la bonne nouvelle que vous me donnez relativement à vous. Je vais faire ce dont vous me chargez auprès du *nominateur*. Je serais bien heureux d'y être pour quelque chose. Depuis que je vous connais de fond, votre bonheur est nécessaire au mien. Il arrivera, soyez-en sûr. Tout change, et on finit par s'en tirer.

Envoyez-moi donc le numéro des Lettres de Champenoise, où vous dites qu'il y a des vers sur mon trépas, afin que je sois une ombre polie. Ceux de madame de *** sont charmants et bien touchants, surtout pour moi. Si vous la connaissez, mandez-lui tout ce que cela doit inspirer à un pauvre diable comme moi.

Je ne vous écris qu'un mot ce matin par ce courrier. J'attends de vos nouvelles pour nous remettre à une correspondance régulière. Adieu donc pour aujourd'hui.

Mille et mille tendres remercîments de leur souvenir à messieurs de Polignac et de Montmorency et à tous ceux qui vous parleront encore de moi.

CCXXXIII

A monsieur Louis de Vignet

A Bissy, près Chambéry.

Ile d'Ischia, 31 septembre 1820.

Comment, mon pauvre ami, te voilà à plat sur ton grabat avec notre maladie commune, et ne pouvant même user de tes mains ! Pourquoi cette diablesse de goutte nous a-t-elle choisis, nous si indignes ? C'était bon pour les heureux fainéants du bon temps de la Régence, les Chaulieu et les La Fare ; mais nous ! Cependant nous la tenons, il faut de la patience. J'espère qu'elle sera partie à l'arrivée de cette lettre, et que tu auras repris le petit train-train de tes courses philosophiques de Caramagne et de Servolex. Peut-être alors serai-je moi-même cloué sur mon sofa à mon tour, car nous n'avons pas de longs relâches. Tu me consoleras à ton tour. La vie se passe ainsi, et bonjour ! Maintenant je suis en veine, et c'est à moi de te désennuyer.

Tandis que tu es couché sur le canapé du salon de Bissy, et que tu me crois plongé dans les intrigues d'une profonde diplomatie ou dans les terreurs d'une ville révolutionnée, devine où je suis et ce que je fais ! Je vais te le dire :

Au milieu de la mer de Naples, non loin du cap où Misène laissa ses armes et son nom, en face de la grotte de Cumes et du rivage classique de l'Énéide, s'élève une île de deux ou trois lieues de tour, couronnée par une

montagne à pic semblable à celles que tu as sous les yeux. C'est une de vos fraîches montagnes de Savoie avec vos forêts de châtaigniers, vos vignes serpentant sur les mûriers, vos ruisseaux, vos chalets, et même les mœurs douces et pures de vos paysans. Sur les flancs onduleux de cette montagne sont épars les plus charmants casins entourés de vignes, de vergers et de bosquets. J'en ai loué un, et j'y suis depuis un mois, pour retomber dans le style vulgaire.

Là, je passe mon temps à rêvasser dans les champs ou sur la mer avec Marianne. Nous rentrons, nous dînons, nous dormons. Quatre ânes frémissants d'une noble ardeur nous attendent dans la cour : Madame Birch et son écuyer Monkey ouvrent la marche, Marianne et moi nous la fermons ; et, dans ce grotesque équipage, le seul connu du pays, nous gravissons les sommets volcaniques, nous découvrons des sites dont Bordeaux même n'approche pas ; nous nous égarons dans les bois, nous culbutons dans les ravins. Madame Birch pleure, Monkey roule en silence, Marianne s'impatiente, et moi je ris. La nuit tombe, nous redescendons harassés de fatigue, enchantés des découvertes vraiment ravissantes, jurant de n'en plus faire ; nous prenons du sambayon ; nous lisons, nous faisons de la musique, nous écrivons ; nous nous couchons pour recommencer le lendemain. Ajoute à cela que dès que nous touchons l'île du bout des pieds, nous sommes guéris de tous nos maux. C'est l'air des hauteurs de la Suisse et la chaleur tempérée de la Méditerranée. Il y a, en outre, seulement soixante espèces d'eaux minérales que nous prenons par passe-temps.

J'ai la plus belle retraite du pays. Un promontoire élevé de sept ou huit cents pieds s'avance dans la mer comme Chatillon sur le lac ; ses pieds sont couverts de bois jusque sur l'eau, le sommet de vignes qui ombragent, de citronniers, de lauriers, de grenadiers et de myrtes, etc. A la

pointe s'élève notre casino entouré de colonnes rustiques, avec une terrasse asiatique pour toit. Il est habité par une vraie famille de patriarches. Là nous vivons, là nous contemplons de loin le sommet éclatant du Vésuve *qui brille le soir comme* etc., etc.

De là nous entendons de loin en loin par la voix des gazettes le bruit des révolutions et contre-révolutions qui amusent l'espèce humaine et interrompent un peu la monotonie de sa pauvre existence. Là enfin j'ai jeté l'ancre pour toujours, et, si jamais un destin comme on n'en voit pas me donne plus d'argent que je n'en pourrais manger et m'accorde plus de douze mois dans l'année, j'en viendrai régulièrement passer sept ou huit ici, j'y prends mes mesures: le reste à Paris et à Londres, à Montculot et à Saint-Point. Rien ne me manquera ici qu'un ami. Je t'y amènerai certainement. Tu verras enfin le vrai séjour fait pour nous, que nous n'avions fait que rêver, dont nous n'avions vu que des croquis; le voilà, nous y sommes.

J'y suis d'abord venu seul passer trois semaines; m'y revoilà pour tout l'automne, si mon métier ne me rappelle pas. Que n'y êtes-vous, Virieu, Vignet, couple charmant entre mille! vous qui avez des yeux pour voir, un cœur pour sentir, une âme pour désirer la nature! Ici elle vous découvrirait ses trésors les plus secrets, ses beautés les plus ravissantes! ici...! Mais laissons le pathos et revenons à l'ancienne prose. Si cependant tu aimais mieux les vers, je pourrais t'en donner, car quand je ne sais plus que dire et que faire, j'en dis et j'en fais: mais cela ne vaudrait pas le port.

Adieu donc. Ne crois pas un mot des bêtises que disent les journaux sur mon compte, ils n'en savent rien. Je n'écris à personne qu'à toi, sans reproches. Mais j'aimais mieux croire mes lettres perdues que de t'accuser de paresse, car je ne me doutais pas de l'excès de ton rhumatisme.

Adieu encore. Dis mille choses à tes hôtes de Bissy. Ils furent jadis les miens : que ne puis-je être ici le leur! Je leur rendrais bien Bissy, je t'en réponds. Mais l'heure de se coucher sonne, bonsoir. Puisse mon griffonnage de ce soir te distraire un moment et dénouer tes articulations gémissantes ! Puisses-tu me répondre de ta propre et libre main, et me dire ce que tu fais, ce que tu penses surtout, et après qui et après quoi tu soupires! Je te souhaite une bonne petite perfection de femme comme la mienne. Tu l'auras un jour, sois-en sûr : et sur ce je prie le Seigneur de te consoler et de t'amener ici un beau matin à mon réveil.

CCXXXIV

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire d'ambassade, à Turin.

Ischia, 9 octobre 1820.

Tu connais Ischia : ainsi je n'ai pas besoin de t'expliquer le lieu de mon séjour actuel. Ce que tu ne sais pas, seulement, c'est que c'est le chef-d'œuvre de la baie de Naples, de l'Italie, du monde : c'est le séjour complet rêvé si souvent par nous et reconnu quelquefois en détails ici ou là ; mais ici, c'est lui tout entier. Ischia vaut le voyage à lui tout seul : viens-y donc.

Mais, non seulement tu n'y viens pas, tu n'y écris même pas. Voilà un mois que j'y attends de tes nouvelles, et chaque felouque qui m'arrive me laisse dans le même vide. Amende-toi. Je te préviens même que Fontenay paye les ports.

Mais où diable es-tu? T'ennuies-tu à Turin? Intrigues-tu à Paris? Te maries-tu à Lemps? Instruis-moi de ton

sort. Quand je ne sais ce que tu penses, je ne sais que penser. *Ego autem*, dans l'ermitage le plus sauvage et le plus gracieux du sommet élevé d'un promontoire qui plonge à pic sur la mer, vis-à-vis de la côte de Baïa et du cap de Misène, je me promène en paix sous les treilles ou sous les lauriers de mon jardin, ou je gravis la plus verte montagne de Suisse qui se trouve par hasard jetée pour nous seuls au milieu de la Méditerranée et sous le ciel brûlant de Naples. Là l'air est élastique, fortifiant et sec, comme sur le mont Cenis; l'eau glacée descend des sommets de l'Épomeo, et *soixante* sources minérales différentes nous apportent la vie et la santé. Plaisanterie à part, j'en retrouve assez dès que je remets les pieds sur le bord de ma chère île, mais cela va diablement mal ailleurs. Ma femme et ma belle-mère sont avec moi; nous y passons l'automne.

Fontenay porte le poids du jour, dont je le soulagerais volontiers au même prix, mais à quoi bon s'éreinter en pure perte! Les vers m'ont tué; on me laissera *in æternum* attaché. J'étends mes chaînes tant que je puis. Je suis heureux dans mon petit, modeste et paisible ménage. Je ne demande aux dieux que la santé et la durée de tout ceci, et de t'en donner autant. Cependant ne te marie pas avec rien, si tu veux tenir convenablement dans la diplomatie. C'est cher, je t'en préviens, et c'est ce qui m'en chassera, je crois. Mais aussi à quoi bon de la diplomatie une fois qu'on est heureux, et tu le seras comme moi en femme. Ma fortune seule me gène un peu. Je ne reçois rien de chez moi du tout, on ne me paye pas encore d'appointements. Mes présentes économies sur mon mariage s'en vont. Je ne sais comment diable je tiendrai à tout ceci. Ce pays est affreux : nous mangeons quinze mille francs dans notre stricte économie sans pouvoir diminuer d'un sol, et bientôt obligés d'augmenter à cause des enfants. Si rien ne change, je

serai obligé de me retirer, c'est trop lourd pour mes forces actuelles.

En attendant, je jouis, à l'ombre de ces figuiers, du beau soleil et de ma femme. Nous passons mollement nos jours à ne rien faire, à lire, à errer sous les bois ou sur la mer. Nous nous aimons, nous ne connaissons pas l'ennui. Ah! que ce temps-ci ne peut-il durer des années, et que n'es-tu là, dans une de ces cent maisons charmantes jetées sur le penchant de notre montagne à travers les vignes et les bois et dominant ta chère mer, les yeux sur le Vésuve qui nous sert de flambeau tous les soirs, quand nous sommes assis sous les colonnes de notre vert portique en attendant les paisibles heures du sommeil après le repas! Mais sérieusement que ne viens-tu ici? Je t'y promets les plus pures jouissances que tes yeux, tes sens et ton âme aient jamais éprouvées. Nous y passerons un ou deux ans si on veut nous y laisser.

Vignet me mande qu'il est perclus d'un diabolique rhumatisme. En as-tu des nouvelles? Je voudrais bien le savoir à Turin et arrangé. Le serez-vous jamais? Je le suis presque; il ne me manque qu'un lieu de repos à moi et trois autres mille livres de rente.

Verseggio di quà in là, quand je suis seul, mais j'ai des maux, des palpitations, qui m'arrêtent. Sans cela je chanterais la félicité de l'homme mieux que je n'ai chanté son malheur. Le bonheur, quoi qu'on en dise, est poétique quand il est bien entendu, il serait même intéressant: mais le foie, le cœur, l'estomac! Chante qui pourra! Je me contente de vivre le plus doucement possible. Cependant tiens, voilà des stances toutes fraîches sur la nuit par le clair de lune ici :

Le soleil va porter le jour à d'autres mondes;
Sur l'horizon désert Phœbé monte sans bruit,
Pénètre pas à pas les ténèbres profondes,
Et jette un voile d'or sur le front de la Nuit.

Vois-tu du haut des monts ses clartés ondoyantes
Comme un fleuve de flamme inonder les coteaux,
Dormir dans les vallons, ou glisser sur les pentes,
Ou rejaillir au loin du sein brillant des eaux ?

Mais, ma foi! je m'arrête là, car les dames veulent s'aller coucher. Cela ne vaut pas la peine. A une autre fois. Adieu, la marine part demain à la pointe du jour. Je vais cacheter mes dépêches dont voici la plus importante. Bonsoir, et mille tendres et respectueux compliments à madame de Virieu et à mademoiselle Fanny. *For ever!*

CCXXXV

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de l'ambassade de France, à Turin.

Voici un mot. Peut-être sera-t-il plus heureux que les longues épîtres que je ne cesse de t'adresser tous les huit jours bien régulièrement et que tu ne cesses de perdre. C'est insupportable ; mais garde-toi de penser ce que tu me dis, que le mariage a refroidi mon amitié. Elle est plus parfaite *che mai*, je t'en réponds : tu es sur la même ligne que ma femme, je vous confonds tous deux dans mes premières affections. Je n'ai jamais été moins distrait de ce sentiment. Je donnerais mes culottes pour que tu envoyasses paître ces diplomates, et que tu t'arrangeasses pour vivre ensemble avec la femme ou sans la femme que le ciel te tient en réserve je ne sais où. Le ciel récompense les grands partis ; ainsi, crois-moi, prends-en un bien net et bien vert. Ne te laisse pas mener *bêtement* par ton sort, pendant que tu as les rênes en mains. Agis, ne fût-ce que pour agir. Regarde comme je suis heureux dans mon choix! je n'y désire ou n'y regrette pas un iota:

j'ai trouvé la perfection. Tu la trouveras aussi. Si tu ne la trouves pas, tu feras usage de ta forte raison et tu te résigneras. C'est un état facile où l'on peut s'arranger.

Es-tu encore à Gênes? Viens jusqu'ici par un bon vent sur un de ces bâtiments de vin qui sont par centaines sur les côtes de Baïa. Tu m'y trouveras tout l'hiver, je pense. Je te donnerai mon cabinet pour chambre, ou nous t'arrangerons dans la même maison. J'ai un bon petit ménage. Tu seras comme frère que tu es. Nous referons nos courses de Baïa et de Pompéï. Je viens de les recommencer hier avec ma femme.

Nous avons à notre grand chagrin quitté notre Ischia. Je travaille ferme à présent sous le rigide et très aimable Fontenay. Voilà deux journées sans désemparer de pupitre. Nos événements sont intéressants, notre position belle et délicate. J'espère, si nous nous tirons bien de là, avoir mieux, et j'en ai franchement besoin pour être à l'aise, car, hors de ce qu'a ma femme, je ne touche pas un sol. Heureusement on me fait force éditions, mais malheureusement on me les vole à peu près toutes. Je suis aux expédients, mais cependant le fond de ma position est superbe. Quels sont donc les projets de tes dames? Vont-elles s'en aller sans avoir vu Rome et Naples? Ne le souffre pas pour mademoiselle Fanny. Qu'elle vienne au moins à Rome!

Adieu, je m'arrête là ce matin, ne voulant que te donner de nos nouvelles au courant de la plume. Je me porte passablement. Je suis enchanté que tu me fasses traduire. Quand cela sera-t-il fait? Envoie-m'en un morceau pour voir. — Adieu encore.

CCXXXVI

A monsieur de Genoude

Naples, 29 octobre 1820.

Je ne puis concevoir ce que vous devenez, mon cher Genoude. Vous m'annoncez argent et lettres, je ne reçois ni lettre ni argent. J'ai besoin de l'un et de l'autre. Comment faut-il donc s'y prendre pour avoir raison de ce monsieur Nicolle ? Je suis décidé à le faire presser par tous les moyens et à ne jamais me servir de lui dorénavant. Je ne reçois pas un sol avant un an de mes misérables appointements ; j'ai mangé tout ce que j'avais : je suis ici à emprunter pour tenir mon ménage. Il y a six mois que j'attends ces 1,500 francs qu'il m'a laissé protester. Depuis cela il a vendu ou vend deux ou trois éditions de mon méchant livre. Vous me mandez qu'il va m'envoyer comptes et argent. Je compte sur cela, rien n'arrive. J'écris par tous les courriers, point de réponse. Je suis à bout ; dites-le-lui, je vous en prie, de ma part, et faites-le payer sur-le-champ tout ce qu'il me doit. Portez le tout chez M. Boscary, agent de change, place Vendôme, n° 24, il a ma procuration légale ; ou bien dites-moi que cela vous ennuie, comme je le présume, et j'y enverrai directement M. Boscary.

Je suis ennuyé comme tous les diables, comme on l'est en pays étranger, quand on compte, pour y vivre, sur cinq à six mille francs, qu'on a son train monté, qu'on ne peut pas décemment montrer sa nudité à sa belle-mère, etc.

Mais vous, que faites-vous ? Où en êtes-vous ? Cette session va-t-elle vous servir ? Cet hiver vous verra-t-il prendre un élan ? Je l'espère, mais travaillez et courez

peu. Si vous avez quelque besoin d'argent personnel, parlez-moi en ami, et nous nous aiderons mutuellement de nos faibles ressources. J'ai écrit à l'homme qui peut vous aider pour le mieux ; je le ferai encore quand les occasions seront opportunes.

Je ne veux pas donner mon second petit volume avant de voir clair dans la conduite de ce M. Nicolle, que je ne puis pas trouver honnête à présent. Je viens de faire une mauvaise ode sur le duc de Bordeaux. Je l'envoie au Roi. Je vous l'enverrai. Vous verrez si cela pourrait se lire et se vendre séparément.

Adieu. J'attends vainement tous les courriers pour qu'ils me donnent de vos nouvelles. Mille amitiés et mille excuses des ennuis que je vous donne. Je vous attends, j'espère, au printemps. Le temps est divin. Je travaille beaucoup, beaucoup, mais, hélas ! plus aux vers.

CCXXXVII

A monsieur de Virieu

Naples, 25 novembre 1820.

Puisque, soit paresse, soit larcin des postes, soit la maladie, soit le diable, tu ne veux plus me répondre, je n'attends plus, et je t'écris encore. Peut-être cette lettre sortira-t-elle de cette loterie où je jette pour toi tant de billets perdus. Si j'étais comme les grands hommes, je m'imaginerais qu'il y a dans la Péninsule une longue et large conspiration contre nous deux.

Enfin *basta !* Où es-tu ? que fais-tu ? que dis-tu ? Moi, je vis encore toujours *in statu quo*, toujours t'attendant, toujours soupirant après le moment où je te verrai arriver ; car à quoi bon te tuer d'ennui à Turin ? Il n'y a pas,

de nos jours, d'avenir assez solide pour lui sacrifier le présent. Telle est ma profession de foi, surtout pour toi dont le présent serait fort tolérable si tu savais l'arranger par ta propre et indépendante volonté. Mais tu vis trop dans l'opinion des autres, à ce qu'assure notre juge Vignet. Peut-être aussi es-tu en train, et ne veux-tu pas m'écrire que tu ne sois au bout d'un établissement solide et libre. Que Dieu réalise mes vœux et les tiens, qu'il te fasse trouver ce que j'ai trouvé moi-même! car si je me portais bien et si j'avais cent louis de rente de mon côté, je serais complètement heureux.

Tu vois qu'il ne s'en faut guère que je ne le sois. Pour l'être il faut vivre à Naples cet hiver, c'est indubitable. Ce que nous croyions nous rappeler de son climat n'est rien auprès de la réalité dont nous y jouissons. Il n'y a pas deux jours dans un été de France qui vaillent les jours que nous avons tous les jours au mois de novembre. On respire la vie, le soleil, l'amour, le génie, le repos, la rêverie, les parfums de l'âme et des sens. Je t'invoque tous les matins quand, en ouvrant mon balcon, je vois cette belle mer étincelante se dérouler sans bruit sous les orangers du Pausilippe, sillonnée par des barques sans nombre dont les deux petites voiles latines ressemblent aux ailes blanches des hirondelles de mer. A mes pieds les gazons de la Villa Reale, semés de roses, verdissent déjà comme dans nos plus beaux printemps; à ma gauche les montagnes de Castellamare et de Sorrente nagent dans une vapeur si légère qu'elles ont l'air d'être prêtes à se dissiper elles-mêmes au moindre souffle; plus près, le Vésuve, sillonné du côté de Portici par une lave qui coule toujours, élève ses torrents de fumée que le soleil levant teint de rose et qu'un léger vent du nord fait pencher comme une colonne embrasée sur la mer.

Oui, je t'invoque! je voudrais que tout ce qui a des yeux pour voir et une âme pour sentir fût présent à

cette éternelle fête de la nature! Crois-moi : les tableaux, les statues, les colonnades, les galeries, ne sont rien devant la nature de Naples! Il n'y en a point aussi. J'en ai toujours cherché la raison, la voilà.

Viens donc, c'est mon refrain. Tu ne seras pas ennuyé du monde, il n'y a rien qui vaille : les hommes ne comptent pas ici, il y a une société inférieure à celle de Chambéry ou de Grenoble. On vit seul, mais on vit bien : les jours coulent comme le soleil sans un nuage, sans rien qui en diversifie le passage. Quoi de mieux? L'éternité arrive ainsi, tout comme au milieu des turbulences de nos pays agités. Viens donc! tu auras de plus que moi ici des amis tout faits et dont tu compléteras le bonheur, et tu remettras ta santé en deux ans de jouissance.

Adieu. N'oublie pas que nous voulons absolument aussi mère et sœur, il faut un intérieur ici : il ne faut rien regretter. Bonsoir.

CCXXXVIII

A monsieur de Virieu

Naples, 8 décembre 1820.

J'ai enfin tes lettres par je ne sais qui. Auras-tu les miennes? Tes projets sont bons, mais quand les exécutes-tu? Il faut prendre un parti dans ce monde, cela ne coûte pas plus qu'autre chose. Cherche donc et marie-toi, mais ne te marie pas à l'aventure. Choisis et sois choisi! N'épouse pas une *jeunesse*, dût-on la couvrir de millions! épouse une femme toute faite et faite pour ton goût. Sacrifie tout à cela. L'ambition, la cupidité ne valent pas les soucis qu'ils coûtent ; une

bonne femme supplée à tout. Voilà mon conseil, et je ne te demanderai jamais combien de dot.

Je suis toujours de plus en plus heureux de celle que la Providence me ménageait dans sa bonté. Je tâche de la rendre contente et heureuse aussi. Je me dépouille du plus d'égoïsme possible, car les longs et bons attachements se nourrissent de mutuels sacrifices, mais ils les payent bien. Il ne me manque, comme je te le dis, qu'un peu de fortune et de santé de plus.

Quant à notre état ici, il devient fort alarmant. Nous avons craint depuis deux jours une violente secousse, nous la craignons toujours. La crise est au comble, le dénoûment imprévoyable. Jamais peut-être, depuis les grands jours de Rome, ces rivages n'ont retenti d'accents de liberté aussi énergiques. L'Italie les répète tout bas. Il serait dans notre intérêt national d'y applaudir; il est dans notre morale et dans nos principes de ne pas les favoriser : nous marchons, à ce qu'il me semble, entre ces deux lignes.

Les déclarations de Troppau sont arrivées hier. Elles sont en ce moment discutées ou plutôt rejetées avec indignation au Parlement. Le roi demande à partir : on crie à la trahison, on ne le permettra pas. Tout est venu trop tard, tout est allé trop loin pour espérer une conciliation. J'ai vu pour la première fois et de bien près jouer la diplomatie européenne. C'est une mauvaise machine. Je n'en aurais pas peur si j'étais peuple, mais beaucoup si j'étais roi.

Je suis content de moi, je travaille beaucoup et pas mal. Ma conscience seule le saura; j'en suis fâché, j'aimerais bien être nommé à un secrétariat de six mille francs après tout ceci. Mais les choses sont au point que je ne m'inquiète pas de l'avenir. Je ne sais pas si tu m'entends.

Fontenay est dans vos idées quelquefois. Je n'y suis

pas tant. Les positions fausses sont terribles : celle-là le serait évidemment. Je ne dis pas que l'autre soit juste, mais nous avons deux peuples, deux intérêts, deux politiques, il ne faut jamais l'oublier ; il faut donc de nécessité agir faiblement et doublement. Voici un gâchis digne de Guizot ! Si tu m'entends, tu seras digne de lui aussi. Les élections sont trop bonnes, le gouvernement va avoir à combattre des deux côtés ; mais, s'il est ferme, il peut reprendre une grande dignité.

En voilà assez. La politique m'ennuie, et j'ai écrit soixante pages d'icelle hier et aujourd'hui, et j'ai un mal de cœur terrible. La nature nous compense ce que les hommes nous enlèvent en sécurité et en plaisirs, le soleil se lève sur ces jours d'orage, pur, doux, bienfaisant, éclatant, comme sur les jours de fête et de sérénité. Ma femme souffre de sa grossesse, mais cela ne nous empêche pas de nous promener un peu dans le vert jardin qui sépare nos fenêtres de la mer.

Nous menons, comme société, la plus nulle et la plus triste des vies : nous n'avons pas reçu une ombre de politesse de personne, Anglais ou Italiens. Nous en avons beaucoup fait. Je n'ai pas pu réussir à lier mes dames avec qui que ce soit, j'excepte la marquise Gagliati, qui est bonne et charmante, mais qui vit dans la retraite. Tout cela ne m'afflige que pour ma belle-mère, car nous nous suffisons à nous-mêmes, ma femme et moi.

Si tu vas à Paris, avertis-moi d'avance : je t'y donnerai quelques commissions. Depuis six mois je ne puis rien obtenir, je suis à sec, on ne me paye ni éditions ni appointements. Je comptais sur tout cela pour vivre. J'enrage sur ce sujet, car Naples est ruineux.

Des vers ? Je n'en fais plus, je n'en peux plus faire ; et j'en voudrais faire et j'en sens la plénitude, mais je fais des dépêches, et tout mon feu s'en va. Oh ! qui me portera sur les bords de la mer de Naples, sous l'oranger de Sor-

rente, sous le laurier de Pausilippe ! Qui m'y laissera rêver à loisir, recevoir et rendre sans travail les immenses impressions du pays du génie ! Mais non, Fontenay vient, me prie, me reproche ; j'use mes forces, j'écris ma plate dépêche retouchée par leurs mains diplomatiques ; je rentre, épuisé, dans mon repos, je dîne, je m'étends sur des canapés, je cause avec ma femme. Le jour est passé. Ainsi passent tous les jours. Les années de verve s'enfuient, je sens l'évaporation insensible de l'esprit poétique, je le pleure, je l'invoque, je viens même de lui faire mes adieux dans une *odula*, du style d'Horace. Je te l'enverrai.

Mais tout est inutile : il faut vivre, il me faut trois ou quatre mille francs que je ne puis trouver que dans ce métier. J'immole des poèmes à ce dieu infernal, la nécessité. Pourquoi ne puis-je pas avoir en même temps le loisir et l'argent ! Tâche donc de me faire avoir une pension, par ton crédit, de mille écus. Alors je me remets aux vers.

10 décembre.

Mille remercîments de Fontenay. Il sait nous rendre tous heureux. Le dénoûment a eu lieu hier. Nous nous attendions qu'il serait tragique : il a été plat. Le Parlement a été adroit et habile. Je ne sais comment cela sera reçu à Troppau. Le roi part avec la condition de rapporter la constitution d'Espagne jurée de nouveau. Tout est rentré dans la tranquillité ce matin. Bonsoir.

CCXXXIX

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de l'ambassade de France à Turin.

Naples, 25 décembre.

Je t'écris un mot avec peine, étant depuis dix-huit jours dans mon lit, possédé d'un accès de ma terrible et multiforme maladie goutteuse ou nerveuse. L'accès a été bien fort, mais moins que l'année dernière cependant. Il est à son déclin, mais je suis de nouveau privé de l'usage de toutes mes facultés, pour tout l'hiver au moins. Cela me fait donner au diable et le métier et l'ambition et moi-même. Cependant, au milieu de tout cela, je suis heureux d'être si bien soigné, servi, aimé, et d'aimer de même. Il me manque un ami seulement. Que n'es-tu là ! Je ne sortirai guère de tout l'hiver, nous ferions de bonnes séances de canapé. Mon existence doit se borner là, je le vois trop ! Je voudrais une petite pension pour m'aider à vivre, et je me retirerais à jamais de la scène active ; c'est ce que je te souhaite !

Je te souhaite aussi la bonne année. J'offre à tes dames des vœux bien tendres et bien sincères : désirer ton bonheur, c'est désirer le leur. Mille mercis pour le vin de Bordeaux. Que n'est-il ici ! On m'a réduit à ce vin seul. Je n'en trouve que du faux à six francs la bouteille.

De la politique, tu n'en sauras pas par moi. Il n'y a plus rien ici. Nous sommes muets dans l'attente des événements. Je ne partage pas tout à fait tes idées, mais je vois bien qu'il faut tirer son bonnet, comme disent nos paysans.

Chaque idée à son tour a brillé sur la terre.

Nous sommes tranquilles après quelques jours d'anxiété. J'ai des nouvelles de madame de Raigecourt. Je lui ai fait écrire aussi. Je voudrais qu'elle m'aidât à changer mes mille écus d'appointements contre une petite pension, car décidément, à chaque travail que je fais, je prends un accès mortel. Dieu me réduit à l'impotence morale. Qu'il soit loué ! Je le bénis, je tends de plus en plus à la religieuse résignation, et je t'en conseille autant, si tu peux.

Adieu. Je t'aime plus qu'un frère en esprit et en vérité.

ANNÉE 1821

CCXL

A monsieur de Virieu

Rome, 25 janvier 1821.

Tu es un paresseux inexcusable. Ce matin même, en me promenant mélancoliquement le long de la colonnade de Saint-Pierre, je me figurais que tu étais décidément mort, je te pleurais comme un autre moi-même : en rentrant, j'ai trouvé ta lettre.

Tu vois que je suis à Rome. L'air de la mer et le climat m'ont enfin tellement traité que j'ai fui. Nous voilà installés dans un joli appartement de la *Via Ruberina*, allant rêvasser le matin à Saint-Pierre et le soir causailler chez la duchesse de Devonshire, ma seule aimable connaissance en Italie. Ma femme fera ses couches ici. Nous partirons ensuite pour Venise, pour Paris et pour Londres. J'ai souffert un cinq ou sixième martyre depuis deux mois. Me voilà mieux depuis mon changement d'air. Cela dure six semaines.

Me voilà, qui est plus, ayant enfin conçu mon fruit poétique ; il n'y a plus qu'à le porter. En sortant de Naples, le samedi 20 janvier, un rayon d'en haut m'a illuminé : j'ai conçu. Je me sens un grand poète malgré mon ode. Mais je ne le ferai que pour moi et pour toi. Ma tête est brisée. J'ai cru que je devenais fou à Naples. Je ne suis pas encore bien rassuré. C'est là un autre supplice qui les passe tous. Et cependant je bénis Dieu, je suis

heureux, si ce mot peut se prononcer sous le soleil, tant une bonne, tendre, aimable et adorable compagne peut sur ma vie.

Je n'ai pas eu ta lettre contenant celle de madame de Raigecourt. Fontenay a écrit pour demander pour moi un congé sans terme, et continuation d'appointements. J'ai prié madame de Raigecourt de me faire avoir, à la place de tout, une pension égale à ces appointements, qu'alors je laisserais ça. Je ne puis décidément les gagner. Deux lignes me tuent et me tueront toujours ; il me faut mon ancienne vie des champs dont je me suis bien trouvé toujours. Agis donc dans ce double sens : je prendrais le premier obtenu, mais je penserais qu'une pension solide serait plus solide. Il me faut l'un ou l'autre, car tu connais mon urgence.

Ne te marie pas comme ça en l'air : choisis, aime, désire et obtiens. Le reste est pour le stupide vulgaire qui vit de glands. Le mariage est irréparable ; ne le risque qu'à coup sûr. Écris-moi beaucoup. Il paraît que tu as perdu vingt lettres de moi. Je t'ai écrit plus que toutes les semaines.

J'ai vu faire de la politique ; j'ai même mis la main dans la pâte. J'ai dit comme Pilate : je m'en lave les mains.

Le vin de Bordeaux est-il parti ou ne l'est-il pas ? Fais-le vite adresser à Mâcon. Bonsoir.

P. S. Je vais passer un jour à Tivoli avec ma femme, demain matin. Que n'es-tu là ! Ne m'envies-tu pas ? Si tu ne m'envies pas, tu as tort.

CCXLI

A monsieur de Genoude

Rome, 1er février 1821.

La maladie m'a chassé à Rome, mon cher Genoude. J'y

vais finir l'hiver et attendre les couches de ma femme. Quand en serez-vous là ? Cinquante mille francs de rente ne sont pas de rigueur pour être heureux, car ma femme n'en a que cinq et me rend, dans mes disgrâces, la vie tolérable et chère. Une belle âme, un bon caractère, du courage, de la piété, voilà tout ce que je souhaite à la vôtre. Que tout cela soit assaisonné d'un peu du nécessaire ! Le superflu est un embarras, embarras que ni vous ni moi nous ne connaissons encore.

Quoique je ne puisse guère écrire encore, laissez-moi vous remercier du service d'ami que vous venez de me rendre. Cela serait parfait si je pouvais un peu travailler, mais pour le moment je ne puis que souffrir. Je suis très content du marché et de toutes ses parties. Nicolle peut être sûr qu'à ce prix raisonnable je ne chercherai point ailleurs. J'aime mieux avoir affaire à d'honnêtes gens qu'à tous ceux que je ne connais pas. Je lui livrerai mon second volume quand je l'aurai formé et léché. En attendant je vais retoucher *Saül* et le lui enverrai, quand il sera prêt, pour le prix convenu. Je suis content aussi des cent louis stipulés pour le reste de mon premier volume que je lui livre. Vous me rendrez grand service de m'envoyer le premier terme des *cinquante*, dès que cela sera touchable, sur Torlonia, le banquier prince de la sainte Église. Je ferai ma route avec cette somme, et j'irai vous voir quelques jours au mois de mai en allant en Angleterre. Si mon *Ode sur le duc de Bordeaux* vous tombe entre les mains par malheur, oubliez mes premiers avis, et cachez-la à l'univers entier. De vrais amis qui l'ont vue me mandent qu'elle est mauvaise, médiocre au moins. Je les crois. Ne révélez pas ma nudité.

Travaillez, mon cher ami, pendant que vos nerfs ne sont pas encore usés, brisés, froissés, comme les miens. Faites-vous un fond pour l'hiver de la vie. J'en ai heureusement un tout fait, et je le partagerai dans tous les cas

avec vous et un ou deux amis qui vous ressemblent, s'ils sont à sec alors. Mais ne vous chagrinez pas pour des places manquées : un bon livre de plus est plus solide. Le reste n'est qu'un usufruit. Tachez de placer un peu du produit de vos ouvrages ; cela fera la boule, et vous serez bien aise sur vos vieux jours ou dans vos jours de maladie. C'est alors que la philosophie ne préserve pas des besoins. Au reste j'espère que je serai encore là, et que je pourrai vous rendre alors tout ce que vous avez fait pour moi depuis un an : vous m'avez ouvert la porte d'une petite réputation qui m'a valu un peu d'argent, qui m'a valu un délicieux mariage, qui me vaudra, etc. Je voudrais vous rendre tout cela.

Les grands médecins de Naples me promettent de longues souffrances. Je veux tâcher de m'arranger pour les adoucir. Je soupire après la campagne, comme j'ai toujours fait : elle adoucit tout. Y viendrez-vous réellement passer vos étés ? Je suis assez riche au moins pour que vous ayez votre chambre, un bon dîner et un bon feu, sans que je m'en aperçoive que par le plaisir. C'est beaucoup.

Je viens, il y a huit jours, d'être enfin inspiré tout de bon. J'ai cherché, j'ai attendu, j'ai conçu. J'ai conçu l'œuvre de ma vie, si j'ai une vie : un poème immense comme la nature, intéressant comme le cœur humain, élevé comme le ciel ; je n'ai donc plus qu'à attendre que le ciel me le laisse écrire. Si je le fais jamais, je dirai avec confiance : *Exegi*, et *ce que j'ai fait est bon!* Je vous raconterai cela une fois.

Adieu, je vous aime comme frère, et je vous quitte pour mener ma femme à la fontaine d'Égérie. Bonjour, que n'êtes-vous à Rome, vous qui savez décrire ! Je n'aurai pas votre *Vendée*, mais j'en entends beaucoup et bien parler. Les douanes de Chambéry ont tout pris.

CCXII

A monsieur le chevalier de Fontenay

Chargé d'affaires près la cour de Naples.

Rome, 1er février 1821

Me voilà, mon cher Fontenay, arrivé, casé, arrangé et retombé malade après quelques jours de rémission. Je voulais vous écrire plus vite, mais mes forces s'y refusaient. Le vénérable Artaud me donne de vos nouvelles, il me dit que vous m'aimez, que vous vous souvenez de moi, que vous louez ma maison soixante ducats pour deux mois ; je suis bien content de tout cela. Quant à moi, je voudrais vous voir, je vous dirais mille choses que vous ignorez parfaitement et qui ne se laissent pas écrire ; peut-être aussi n'en valent-elles pas la peine. Cependant il paraît qu'il y avait quelques fondements dans les singularités que vous mandait M. de la Maisonfort. Vous serez victime immolée à deux divinités : les libéraux en auront la moitié, les ultra, l'autre part; mais nous espérons plutôt que vous échapperez aux uns et aux autres, et que vous vous sauverez entre les bras du ministère et du bon sens. Votre position va selon les apparences redevenir superbe. Je voudrais être là pour ramasser les miettes qui tomberont, mais je m'en vais au diable ou au ciel. Je ne considère plus les événements et le monde que comme un drame sério-comique, qui se joue ici-bas pour le plaisir de la Providence et le perfectionnement des individus, et non de l'espèce. L'idée du siècle fait un pas chaque jour, quand elle aura fait le tour du monde, une autre viendra qui le recommencera. Je ne crois ni en celle-ci ni en celle-là. Je crois en Dieu qui se joue de nous et qui fait tout

pour le mieux. Nous avons vu des villenies, nous avons vu des bêtises, nous allons voir des sottises, résignons-nous; on n'a jamais vu autre chose. Soyez ferme sur vos jambes, enveloppez-vous de votre vertu, ne cédez ni aux uns ni aux autres, voilà le conseil d'ami que je puis vous donner d'ici. Il est obscur comme les oracles de la Sybille, c'est qu'il est comme les siens sur une feuille volante.

Mille amitiés à l'ami du Blaisel, dites-lui qu'il a ici une fort bonne réputation; en fidèle camarade qui ne veut pas de vos places, je vous vante de mon mieux à Rome, je vous vanterai à Paris et à Londres s'il le faut, car je crois ce que je dis. On assure qu'on va vous envoyer une espèce d'inspecteur diplomate, je tâcherai de le voir avant qu'il vous arrive et de le préparer. On craint un peu ici de votre côté, mais le plus mauvais pas que les Napolitains pourraient faire serait un pas hors de chez eux.

Adieu, on me mande que mon ode est détestable; je m'en doutais. Que tout cela retombe sur votre tête!

Je vais travailler sérieusement ici si je puis me rétablir provisoirement. J'ai conçu chemin faisant le poème des poèmes, il ne me faut que vingt ans pour élever ce monument et m'enterrer dessous. Adieu encore, aimez-moi, car je vous aime sincèrement, vivement et solidement.

Donnez-moi vos ordres en tout genre.

CCXLIII

A la marquise de Raigecourt

Rome, 17 février 1821.

Vous me tenez rigueur, madame la marquise, ou plutôt les postes me volent les témoignages de votre souvenir. N'importe, comme je suis sûr de votre cœur, je suis tran-

quille, et je continue à vous aimer et à vous le dire tout comme si vous le sentiez et l'entendiez.

Vous prendrez part à ma joie en apprenant que ma femme vient de me donner un fils de la manière la plus heureuse. Tous les deux sont aussi bien que possible. Je viens de le mener baptiser à Saint-Pierre de Rome ; c'est un beau début dans le monde. Ce sera un beau souvenir. Il est arrivé quelques jours plus tôt que nous ne comptions, mais nous n'avons cependant pas lieu d'être inquiets de l'enfant qui est bien conformé. Puisse-t-il être plus heureux que son père !

Je suis depuis trois semaines à Rome, l'air de mer m'a chassé de Naples après ma rechute. Je ne suis guère mieux ici. Je souffre mille martyres par tous les points de mon corps. Mais le cœur est calme, plein et heureux.

Avez-vous reçu mes lettres et mes prières? J'ai fait demander aussi un congé, et que mes petits appointements me fussent continués pendant ce congé. L'obtiendrai-je ? Sans cela je ne sais trop que faire.

Aymon est près de vous. Le mariez-vous ? Faites encore cette grande œuvre. Il ne m'écrit plus, et je ne cesse de lui écrire. Mais j'accuse tout avant son cœur. Ceci n'est qu'un mot de souvenir bien tendre. Je ne puis écrire sans convulsions dans le cœur. Plaignez-moi et aimez-moi : je souffrirai plus patiemment. Rappelez-moi aux bontés de madame de Beufvier et du salon. Je le mérite par mes propres souvenirs et par mes regrets. Nous sommes ici entre deux feux ; mais nous n'y pensons pas.

Adieu encore. Mille tendres et respectueux vœux.

Dites, je vous prie, à Aymon qu'il me doit dix lettres. — Je n'écris plus pour les commis de bureau.

CCXLIV

A monsieur le comte de Virieu

A Turin.

Samedi saint, Rome 1821.

Pour le coup, voilà six semaines que je ne t'ai écrit. Tu sais pourquoi ; mais je vais te voir. Je pars samedi prochain. J'espère du moins passer par Turin. Voici une lettre pour Faverges, très pressée. Remets-la-lui *ubique*, ou fais-la-lui tenir sur-le-champ. C'est pour des chevaux sardes que je veux et qu'il doit me trouver. S'il te fait demander mille ou douze cents francs, remets-les-lui pour moi, et je te les fais toucher ou te les apporte en allant prendre les chevaux.

Je vois Prévost ; il t'adore à la lettre, il a meilleure idée de toi que moi-même, s'il se peut. Il s'occupe de nous : ton lot sera bon et le mien ensuite fort convenable. Nous sommes bien arrangés : tout va bien de ce côté, je ne désire pas mieux.

D'autre part, j'ai un fils qui fait nos délices en espérance, comme je te l'ai mandé à Laybach. Mes petites finances vont bien et vont mieux aller, grâce à Prévost et à toi, mais la santé est à tous les diables. Je meurs cent fois par jour. J'ai la goutte dans tous les organes, et voire même au pied droit, ce qui me donne quelque espoir qu'elle y descendra enfin. Je ne puis pas écrire une ligne, ceci est un martyre. Je vais enfin à la campagne et aux eaux, plus tard en Angleterre, mais je louvoie. Je suis parfaitement heureux de ma femme, plus que le premier jour, toujours en augmentant ; mais je conçois que, si ce n'était pas le paradis, ce serait

l'enfer : aussi je me modère dans mes conseils et rentre dans l'avis de Prévost qui *transit benefaciendo*.

La fameuse semaine sainte nous a tenus à Rome. Entre nous, cela n'en vaut pas la peine. J'aime mieux la semaine sainte partout comme dévotion, et comme spectacle le moindre des opéras. N'en dis rien à tes amis. Du reste je suis devenu bon chrétien, comme tu sais, et je veux m'en tenir là *in aeternum*.

Adieu donc. Ne crois pas que je ne t'aime plus parce que j'ai une femme et un fils. Je ne t'ai jamais tant aimé. Je dis quelquefois à ma femme, quand nous nous promenons en rêvassant tout haut dans la Villa Pamphili : tu es mon Virieu. C'est tout ce que je trouve de mieux à lui dire. Je t'ai légué mon fils, si je vais *ad patres*. Elève-le bien et bonnement. Fais-lui croire en Dieu, et tout le reste n'est rien. Bonsoir.

Que fait Vignet ? A-t-il saisi le coup de temps ? Écris-moi vite à Milan, *poste restante*.

CCXLV

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire d'ambassade, à Turin.

Florence, 2 mai.

Voici un mot par M. Denois qui va te voir. J'ai reçu ta lettre sévère de reproches non mérités. J'y vais répondre *viva voce*. J'ai remis à M. Prévost la tienne. Il est pour nous parfait. Je m'arrête deux jours ici pour faire la connaissance de M. de la Maisonfort, à laquelle je tenais beaucoup. J'espère en tirer même un jour quelque agrément pour ma position diplomatique. La tienne est faite, sois-en certain. Tu traces l'ornière, et je marcherai à ta queue, *sicut decet*.

J'espère être à Turin dans huit jours juste. Quel plaisir de t'y embrasser! Mais ce plaisir sera court. Ma femme et mon enfant supportent mal le voyage. Il faut se rendre à Saint-Point et les y laisser. Tu viendras m'y prendre et nous irons à Paris quinze jours.

As-tu fait ma commission à Faverges? A-t-il trouvé mes chevaux sardes? Mande-moi un mot poste restante à Alexandrie et non à Milan où peut-être ne passerai-je pas.

Adieu, je t'embrasse et je t'aime beaucoup plus que tu ne crois.

CCXLVI

A monsieur Eugène de Genoude

Rue de l'Université, n° 25, à Paris.

Turin, 22 mai 1821.

Il y a près de deux mois que nous nous taisons, mon cher Genoude. Je n'écrivais pas, comptant bientôt faire mieux. Je me suis mis en route pour Paris. Une cruelle maladie de sein, comme en ont presque toutes les femmes qui nourrissent, nous a persécutés en chemin et finalement arrêtés ici où cela se termine par un dépôt de lait, etc. Nous sommes en bonnes mains quant aux médecins, mais nous séchons sur pied d'ennui d'être enchaînés dans ce maudit pays, à cent lieues seulement de notre repos. Enfin patience! et nous espérons dans une quinzaine pouvoir reprendre notre élan. Ma femme s'arrêtera chez moi, et je pousserai jusqu'à Paris pour quelques jours. Mon plus doux espoir est que vous y serez encore.

En attendant écrivez-moi un mot adressé chez ma mère à Mâcon. On me le transmettra ou je l'y trouve-

rai. Dites-moi si Nicole a payé son dernier terme de cinquante louis des *Méditations*. Pressez-le, et mandez-moi ce que vous aurez pu toucher des livres dorés sur tranche. J'étais passablement : ce voyage et ces maladies me ruinent, mais pas à fond tout à fait.

J'ai cherché votre nom encore en vain dans toutes les ordonnances de l'Université. Faites-l'y donc insérer une fois. Où en êtes-vous de cela ou d'autre chose? Je ne cesse d'y penser. J'ai deux amis pour qui je fais les mêmes vœux : Vignet et vous. Que les hommes sont sots de ne pas savoir juger et employer les hommes ! Vous feriez tous les deux des merveilles si l'on vous donnait le canevas, mais on le donne à des peintres d'enseigne. Enfin vous vous ferez connaître vous-mêmes.

Où en sont les projets littéraires, les journaux, les souscriptions, etc.? Que j'aimerais à causer de tout cela avec vous, sous les arbres des Tuileries, comme jadis ! Mais pour écrire, je ne le puis plus. Je m'en vais philosophiquement *ad patres* entre ma femme et mon enfant, prenant le temps comme il vient, et n'ayant plus la sottise d'espérer mieux (en ce monde s'entend).

Écrivez-nous : consolez-nous de nos disgrâces et de nos maladies. Dès que ma pauvre femme sera transportable, nous nous réacheminerons, et chaque tour de roue me rapprochera de vous.

Plus de vers, plus de prose, des soucis domestiques grands et petits absorbent le peu d'instants que les souffrances laissent. J'aspire à devenir un patriarche pur et simple, si je ne puis pas obtenir de rester dans un coin d'Italie avec cinq ou six mille francs, limite de toute mon ambition. Que la vôtre ne se borne pas là ! Où en sont les mariages? Si vous vous mariez, vous êtes perdu pour la gloire et les lettres; mais qu'est-ce que la gloire, encore une fois ! Une bonne heure passée au soleil, à la campagne, près de ce qu'on aime, vaut mieux que

tous les siècles d'un froid avenir qu'on ne sentira pas. Adieu donc.

CCXLVII

A monsieur le comte de Virieu

Aix, 12 juin 1821.

Je suis encore là. Ma femme est de plus en plus dans un état, non pas alarmant, mais déplorable : elle sèvre, avec dépôt sur dépôt et un épuisement inconcevable. Nous nous sommes finalement établis ici pour tout l'été, ne pouvant plus aller ni en avant ni en arrière. Tous les jours je comptais partir pour Mâcon et Paris, ma voiture était même déjà retenue ; et puis je suis resté, ne pouvant me décider à abandonner ma femme dans ce martyre : ce serait une cruauté. Je ne sais plus quand ni comment. Raconte cela à celui que j'ose appeler notre ami Prévost, et mande-moi où nous sommes, et comment je dois procéder à ta suite.

Je ne sais où j'en suis avec eux : m'ont-ils payé, me paieront-ils pendant mon congé ? En sais-tu quelque chose ? Ces maladies me mettent aux abois, et, si je suis obligé d'aller chercher mes mille écus à Paris, je n'en rapporterai guère. Au diable le métier où l'on mange dix fois ce qu'on ne reçoit pas même ! Je ne veux plus être *attaché*. Je suis malade aussi, comme tu sais. J'espérais du bien d'un été tranquille et des eaux : Paris me mangera tout entier, si je suis forcé d'y aller.

J'ai ici l'établissement le plus parfait imaginable, une maison charmante, au-dessus de la ville mais dans la campagne, avec tous ses agréments : silence, repos, vues, indépendance, chambres à donner, bon ménage, deux chevaux de selle, etc. Viens en repassant t'y reposer un

moment dans le sein de la vraie, pure et vieille amitié. J'y espère aussi ma mère ; je puis y avoir trois étrangers sans façon. Mon salon de plain-pied donne sur Tresserves, le lac, etc ; une terrasse couverte de treilles me sert d'avenue. Je me reposerais délicieusement si je n'avais là-haut ma pauvre Marianne dans un état qui nous désole : elle a la fièvre, ne mange rien, et souffre des douleurs horribles.

Je n'ai vu personne de Chambéry depuis mon installation ici ; je ne les trouve pas merveilleusement bien pour nous, mais *basta!* il y a bien des désappointements dans ce monde. Toi seul ou presque seul ne m'en as jamais donné, je dis presque seul, parce que je n'en compte que cinq à six autres. As-tu vu les incomparables et inoubliables Raigecourt? Je voudrais bien les voir, mais bien aussi les voir ailleurs qu'à Paris. Croirais-tu que nous en viendrions à souhaiter de mourir sans revoir ce Paris qui jadis..... mais alors!

M'as-tu abonné aux *Débats?* Je te remettrai le montant en passant, ou bien où tu voudras. Charge-toi, si tu peux encore, en un jour de dévouement, de renouveler mon abonnement que je crois fini au *Galignani's Messenger* avec mon adresse actuelle pour trois mois. Cela presse infiniment : il n'y a rien à lire ici.

Adieu. Je te souhaite l'action et le repos, le repos et l'action. Notre âme a, comme l'Océan, son flux et son reflux. Il faut suivre, sans s'en embarrasser, cette éternelle loi de la nature. L'esprit est peut-être... mais non, l'esprit est l'esprit. Je m'arrête sur les sottises que j'allais dire. Bonsoir, et dans le tourbillon lance-moi quelques lettres. Nous aurions besoin de nous refréquenter. Mon âme est stérile, tu la ranimerais, et j'apaiserais la tienne.

CCXLVIII

A monsieur Eugène de Genoude

Rue de l'Université, n° 25, à Paris.

Aix, 14 juin 1821.

Eh quoi ! vous êtes marié depuis deux mois, mon cher ami, et je faisais bêtement des vœux pour ce mariage ! Je l'ai appris par hasard à Chambéry l'autre jour. On dit mademoiselle de Fleury une personne accomplie et votre sort pleinement heureux. Recevez nos félicitations. Jamais vous n'en aurez de plus sincères. Qu'il me tarde de vous entendre me conter ce fortuné dénouement ! Plus heureux que nous, vous n'en êtes pas encore aux sevrages et aux dépôts de lait. Je vous ai conté le triste état de ma femme ; le mien n'est pas brillant. Nous nous sommes réfugiés pour l'été ici. J'y laisse pour quelques jours tout ce que j'aime, et je vais en passer huit à Paris pour mes affaires de tous les genres, mais au fond un peu pour vous.

J'ai reçu hier votre lettre dernière du 10 avril, revenant de Rome. Vous aurez l'*éperon*, on me le mande encore hier en me demandant votre diocèse. Que faut-il répondre ? On vous croit un abbé partout. Laissons-les croire, et traduisons la *Bible* en toute sainteté au milieu de votre heureux ménage.

L'affaire *vôtre* avec Méquignon me semble excellente. La mienne est-elle faite ? En ai-je eu un millier de francs, et Nicolle vous a-t-il soldé son second trimestre ? Je n'ai plus le sol. Je compte sur ces deux mille quatre cents francs en arrivant à Paris. Donnez-moi le dernier coup de main, et tâchez que je les y trouve. Si je peux avec cela

emprunter cinquante ou cent louis pour un an ou plus, nous irons bien pour le présent. L'avenir est fort beau. D'après votre lettre j'espère tout cela.

Si vous n'êtes pas à Paris, aussitôt après cette lettre soyez-y, je vous en prie. Je vais descendre à mon *Hôtel de Richelieu*. J'irai vous chercher rue de l'Université. Adieu, je ne veux pas perdre à gribouiller le temps que nous allons mettre à bavarder. Que ne venez-vous passer votre été près de nous? Nous nous serions très bien arrangés provisoirement. Adieu encore. Mille amitiés. Je pars demain.

CCXLIX

A monsieur de Virieu

Aix, 13 juillet 1821.

Je suis de retour ici depuis plusieurs jours, cher et misérable camarade. Tu as bien fait et mal fait (comme on fait toujours) de ne pas m'accompagner. Tu aurais trouvé, non madame, mais monsieur de La Tour du Pin. Il m'a comblé de prévenances et s'est ouvert de toi à moi, me répétant que tu avais manqué de confiance. Je lui ai montré que non. Je lui ai dit ce que tu avais fait ici pour R......, pour lui faire présumer que tu en avais fait de même pour lui. J'ai dit qu'au fond l'homme et le pays te plaisaient, mais qu'en réalité la place ne t'allait pas, mais je ne lui ai pas dit que tu en eusses d'autre. Tu viendras ou ne viendras pas, il s'attend à tous les deux. Dans le cas de ton déplacement, je l'ai prévenu légèrement sur mes désirs; il m'a offert obligeamment tous ses moyens, mais je les ai éludés pour ne rien précipiter. Il part demain : viens quand tu veux.

Voilà donc Vignet lancé! Dis-lui que j'en suis ravi.

Puisse un bon vent souffler dans sa voile et le porter où il veut ! Je ne crains Londres que pour sa santé. Qu'il se hâte de s'y marier sans tergiverser et se fiche du reste ! Quant à toi, il est reçu que tu dois viser au grand. Tout le monde le dit, je le répète sans en avoir la conscience (en ambition s'entend), mais enfin voguons !

Adieu, ma femme est à merveille, mon enfant très-bien. Nous avons enfin deux petits chevaux sur lesquels nous chevauchons pacifiquement tous les matins. Nous nous adorons, et je t'aime par-dessus tout le reste. Je suis malade comme un chien, mais j'ai pris depuis longtemps mon parti. Adieu donc, courage, sagesse, résignation, patience, voilà tout pour toi comme pour moi.

CCL

A la marquise de Raigecourt.

Aix-les-Bains, 14 juillet 1821.

Que j'ai été malheureux, maladroit, surtout malavisé ! Je vais passer huit jours à Paris ; mon plus doux espoir est de vous y embrasser, de m'y retrouver quelques heures dans le sein de cette charmante famille que j'ose regarder en secret comme une seconde famille pour moi... et vous êtes tous à Vichy ! Mon premier mouvement, que je communiquai à M. de Saint-Mauris, fut de passer par Vichy en revenant. Mais je n'avais de ma femme qu'un congé limité ; mes affaires à Paris me retinrent deux jours de plus ; Vichy m'en aurait pris quatre, et il fallait en donner deux à Mâcon : ainsi j'ai perdu tout l'agrément de ma course. Serai-je plus heureux au mois de septembre? J'espère alors faire une seconde course, aussi rapide que la première.

Il y a des siècles que nous n'avons de vos nouvelles.

Je dis nous, car ma petite maison tout entière partage à présent mon plaisir quand j'en reçois. On vous aimera toujours où je suis. Nous avons été errants. Ma femme a eu maladies sur maladies. Nous nous sommes avec peine réfugiés ici dans une petite maison de campagne que j'ai louée pour l'été, et où tout commence à se rétablir, excepté moi qui suis accablé de voyages. Celui-ci m'a été utile. J'ai bien arrangé mes affaires à Paris. Je suis bien, et j'ai de bonnes promesses. Mais tout cela nous éloignera encore de la rue de Bourbon. Quand serons-nous nos maîtres? Nous y volerons avec délices.

Comment sont vos trois santés? Êtes-vous de retour avec ou sans bénéfice? Que n'êtes-vous venus ici! Vous auriez trouvé du moins, au lieu de ce plat Vichy, un pays digne de l'imagination de madame de Beufvier, un bon air, un doux repos et des eaux pour tous les tempéraments. Nous en jouissons de notre mieux, ma femme s'en trouve à merveille. Nous courons à cheval et en bateau. Nous voyons un peu de monde, mais nous vivons dans notre intérieur champêtre.

Pour des vers, ne m'en parlez plus. Je suis comme un arbre noué qui végète encore, mais qui ne produit plus. Peu importe, je n'ai pas la sottise de soupirer après les vanités de ce monde. Je dis comme Salomon : tout est vain, excepté de vivre avec sa femme et d'aimer ses amis.

CCLI

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Aix-les-Bains, 25 juillet 1821.

Monsieur le marquis,

Vous souvenez-vous encore de ces pauvres voyageurs que vous avez comblés de tant de bontés à leur passage

à Florence, et à qui vous avez laissé le droit de vous aimer toujours et de vous l'écrire quelquefois? J'use un peu tard de cette permission, mais je l'ai regardée comme une faveur dont je ne devais pas abuser : je sais trop combien un ministre du roi doit redouter les correspondances nouvelles. Depuis le moment d'ailleurs où je vous ai quitté, j'ai à peine été fixé huit jours ; ma femme a eu toutes sortes d'accidents en route, des fièvres, des dépôts de lait. J'ai pu à peine la conduire jusqu'aux bains d'Aix, où nous nous sommes établis pour tout l'été, au lieu d'aller le passer en Angleterre. J'ai été seul faire un séjour d'un instant à Paris pour m'y rappeler aux bontés de vos amis. M'en voici de retour. J'ai obtenu de très-bonnes paroles pour l'objet le plus ardent de mes désirs que vous connaissez ; mais les paroles ministérielles ne sont pas tout à fait d'une efficacité aussi prompte que la parole incréée. J'en attends l'effet dans quelques mois seulement, quand les occasions et les dispositions nouvelles laisseront quelque jour pour moi en Italie. Je me recommanderai plus spécialement alors à votre fidèle souvenir. En attendant je rétablis lentement ma santé dans ce charmant pays, et je réveille de temps en temps une muse bien endormie. J'aspire à vous en envoyer quelque fruit moins indigne de vous. J'aurais grand besoin d'un mentor, d'un critique et d'un inspirateur comme vous. Les poètes aussi ne s'échauffent et ne s'étincellent que par le frottement. Vous souvenez-vous de ces sept ou huit vers que La Fontaine vous a laissés :

C'est là surtout que j'aime à retrouver
Avec Montaigne un moment à rêver,
A suivre au gré de ma pensée errante
Nonchalamment la route qui serpente
Et qui toujours sans jamais le chercher
Arrive au but qu'elle a l'air de cacher.

Prenez-les pour type de ce charmant poème que vous

inspirent déjà peut-être les nymphes de votre Arno. Ils me sont restés, comme vous voyez, dans une mémoire où rien ne reste. Quand pourrai-je encore, à l'ombre de vos vignes, dans le jardin de votre villa, en entendre de votre bouche ? On m'a dit à Paris que l'aimable voyageuse que vous attendiez depuis si longtemps est enfin arrivée près de vous. Recevez-en mon bien sincère compliment. Il ne pouvait vous manquer qu'elle dans l'Eden que vous habitez. Ma femme et ma belle-mère me chargent de vous présenter, Monsieur le marquis, l'hommage de leur vive reconnaissance pour l'accueil si distingué et si aimable que vous voulûtes bien leur faire. Elles désirent autant que moi le retrouver un jour.

J'ai l'honneur d'être, avec un respectueux dévouement.

Monsieur le marquis,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

CCLII

A monsieur de Virieu

Aix, 5 août 1821.

Tu es redevenu aimable, tu m'écris. Mais je ne te répondrai que des monosyllabes jusqu'à ce que la fièvre, la goutte, les névralgies, aient abandonné ma carcasse usée. Ne l'attribue à autre cause. Tu te maries donc ! Prends-y garde, et examine le personnel ; il faut qu'il te plaise. Tu sais que nous sommes d'accord sur ce point. Le reste me paraît bien bon. Je te souhaite la félicité dont je jouis, à mes maux près. Tout ce qu'une femme parfaite peut apporter de bonheur à un homme, je le trouve chez moi. J'augure qu'il t'en arrivera autant, puisque nous avançons dans la vie physique et morale par deux

sentiers contigus. Mais la fortune n'est pas tout, souviens-t'en bien au moment critique.

Peux-tu marier Vignet? Cela lui convient plus qu'à toi : il n'y a aucune chance pour que le mariage lui tourne mal, il n'y en a qu'une pour qu'il te tourne bien. Il est né pour les jupons, et toi, je ne sais encore pour quoi. Madame *** ne ressemble à sa mère que par le front : à l'intérieur, c'est son père tout pur. Cela fait ce qu'on appelle un contraste. Tu peux en juger. Voilà ce qu'il m'en a paru pour ton instruction, mais n'en parle pas.

Nous sommes entourés de monde. Nous en voyons le moins possible, mais encore trop. J'ai enfin deux jolis chevaux, un beau sarde pour ma femme, un petit arabe que je dresse pour moi, plus un vilain petit sarde qui est le supplément et souffre-douleur. Nous montons tous les jours. Nous allons à Hautecombe, nous nous baignons, nous lisons. Tu aurais, sans te tromper, passé auprès de nous deux des meilleurs mois de ta vie, et rien n'eût manqué à la nôtre.

Adieu. En voilà assez, trop pour moi. C'est fini pour l'écriture, je suis mort. J'ai fait quelques vers virgiliens, mais ma verve coule à flots rares et silencieux.

CCLIII

A monsieur le comte de Virieu

Aix, 11 août 1821.

Le sort en est jeté ! je vais t'écrire en vers :
Le vent siffle à travers mes volets entr'ouverts,
Les flots du lac, fondant sur la rive ébranlée,
D'un sourd gémissement remplissent la vallée ;
Et mon âme, d'accord avec ce triste bruit,
Voit avec volupté tomber enfin la nuit.
Au milieu du salon, sur une large table

Que de cent mille riens le poids grotesque accable,
Auprès de la théière, un flambeau vacillant,
Qui perce à peine l'ombre et tremble au moindre vent,
Me prête un jour douteux que le poète adore,
Que la beauté chérit et que l'amour implore.
Ah! comment résister à ce charme entraînant ?
Ma plume est si coulante et mon papier si blanc!
La conversation, qui sourdement résonne,
M'enivre doucement de son bruit monotone :
Ainsi, s'il t'en souvient, nous aimions autrefois,
Quand nous allions rêver à l'ombre de tes bois,
Le bruit plaintif et lent du zéphyr sous l'ombrage,
Ou des flots caressant l'harmonieux rivage,
Tandis que notre esprit, roulant sur mille objets,
Tombait nonchalamment de sujets en sujets.

Ami, je vais ici prendre le ton tragique :
Est-il vrai, se peut-il, qu'un instinct prophétique
M'ait annoncé ton sort, et que bientôt, hélas !
Tu doive avoir aussi des enfants sur les bras ?
Qu'une jeune beauté, dans Paris éduquée,
Par des nœuds éternels te doive être appliquée,
Et que, grâce à la grâce et grâce aux sacrements,
Vous deveniez époux avant que d'être amants ?
De ce terrible hymen trois lettres successives,
Pour m'avertir, ô ciel ! ont volé sur ces rives.
Mon cœur en a frémi, ma plume en a tremblé,
Et mes yeux... mais enfin, je m'en suis consolé,
Et j'ai dit dans mon cœur ces paroles sublimes :
Aymon fait le grand saut, il fait comme nous fîmes.

Ah ! que n'as-tu plutôt, suivant mes bons avis,
Tête à tête avec moi déserté de Paris ?
Il était temps alors : de nos vertes vallées
Le soleil n'avait pas éclairci les allées,
Les pampres n'avaient pas jauni sur nos coteaux,
Nos sources dans nos prés coulaient à pleines eaux,
Et de mon beau jardin les berceaux frais et sombres
N'avaient pas dépouillé leur fraîcheur et leurs ombres.
Chaque jour, quand l'aurore eut ouvert l'horizon,
Quittant à petit bruit ma champêtre maison,
Montés sur deux coursiers que l'Afrique a vus naître,
Dociles à la main, à la voix de leur maître,
A travers les vallons nous aurions chevauché ;
Ma femme entre nous deux avec grâce eût marché,
Et, suivant en causant le sentier qui serpente
Tantôt au bord de l'onde et tantôt sur la pente
Qu'ombrage de ses bras l'immense châtaignier,

Nous ne serions rentrés que pour le déjeuner ;
Nous t'aurions régalé de fruits et de laitage,
Aliments préférés du poète et du sage ;
Tu les aurais trouvés meilleurs auprès de nous,
Ma bouche auprès de toi les eût trouvés plus doux ;
Un sommeil restaurant, sur un banc de verdure,
Aurait du déjeuner reposé la nature ;
Un songe... une romance.., et, pour tout dire enfin,
Nous t'aurions procuré les délices du bain.

A l'heure où le soleil, glissant vers la colline,
Vers le mont Colombier obliquement décline,
Et, cessant d'éclairer les créneaux de Bordeaux,
Jette son ombre immense au vaste sein des eaux,
Le dîner... mais passons, courons, courons plus vite
Sur les bords de ce lac dont le flot nous invite,
Et que la barque, errante au gré de nos rameurs,
Nous promène au hasard vers ses bords enchanteurs.
Alors, oh ! revenez, songes de notre vie,
Regrets, désirs, espoir, amour, gloire, folie,
Sur l'aile des zéphirs venez, comme jadis,
Secouer vos grelots sur nos yeux engourdis,
Et, pour dernier bienfait, laissez-nous voir en rêve
Ce que le temps, hélas ! à jamais nous enlève !
Mais ma verve se trouble et mon vers obscurci
Devient sombre et plaintif... Arrêtons-nous ici.
C'est assez pour ce soir de t'avoir sans rature
Griffonné pour lundi trois pages de pâture :
Je bâille, et, pour nous deux finissant à propos,
Ma muse pour jamais rentre dans son repos.

Aix, Samedi soir.

P. S. Je n'ai rien autre à dire et je m'en vais plier.
Mets comme tu le dis la bague chez Cahier.

Adieu.

CCLIV

A monsieur le chevalier de Fontenay

Chargé d'affaires près la cour de Naples.

Aix en Savoie, 18 août 1821.

Que répondre, mon cher Fontenay, à une si charmante lettre que celle que je viens de recevoir de vous ? Com-

ment vous dire le plaisir qu'elle m'a fait? plaisir que j'ai fait partager à ma femme qui vous aime comme moi, et même à ma belle-mère qui a eu de tout temps une passion malheureuse pour vous. Ce n'était pas une lettre de devoir ni de défaite, puisqu'elle a quatre bonnes pages; je ne vous en donnerai pas tant, mais je vous en donne plus souvent. Viendrez-vous sérieusement à Paris cet été? Si cela est un peu affermi, n'oubliez pas en passant à Chambéry, que je suis à deux lieues de là en état de vous recevoir et de vous traiter selon vos mérites; ou, si le mois de septembre est passé, songez que je suis à la porte de Mâcon qui est à la porte d'Autun. Faites-vous annoncer, je viendrai de la campagne vous embrasser et vous entraîner si je puis.

Rien de nouveau de ce côté des Alpes, cela ne va même pas trop mal pour une vieille monarchie recrépie à neuf. Je dors ici sur cette idée rassurante, tandis que vous supportez là-bas un morceau de l'Europe. Laissez-le un moment, il n'en ira ni mieux ni pis, et venez vous marier. J'ai envie de vous en conjurer en vers alexandrins, mais je n'en fais plus, je jouis en paix de ma félicité conjugale, heureux moralement, souffrant physiquement, et prenant le tout philosophiquement. Je deviens un peu plus sage et même dévot de jour en jour; je dis dévot, dans la bonne acception. Je vous en souhaite autant quand vous commencerez à sentir le lourd poids de l'existence, et que toutes les riantes illusions qui vous accompagnent encore vous laisseront seul en chemin. Il y a un moment précis pour cela, vous n'y êtes pas encore. J'y suis, par de tristes aventures, arrivé longtemps avant vous. Quoiqu'il en arrive, je fais pour vous avant et après les vœux de la plus tendre, plus chaude et plus durable amitié. Vous les inspirez à tout ce qui a roulé dans votre sphère. Il y a ici de belles dames françaises et étrangères avec qui nous nous souvenons tous les jours de vous : une

princesse Turkistanof qui veut même vous écrire par mon entremise, madame de Morfontaines, etc. Nous avons eu grande et bonne compagnie déjà deux fois renouvelée, nous sommes à la troisième ; nous l'esquivons le plus possible. On nous annonce M. Pasquier! Je ne l'esquiverai pas, comme bien vous pouvez croire.

Et comment cela va-t-il à Chiaja? à Ischia? à Castellamare? On a beau faire, on a beau dire, ces trois images vous suivent partout comme des fantômes regrettés plus beaux à mesure que le temps nous en sépare. Je suis Napolitain par les yeux et un peu par le cœur quand vous y êtes encore. Voici la lettre de la princesse Turkistanof. Voilà de plus une note cent fois remise à l'ambassade, et que je vous remets pour la dernière fois avec les instances les plus chaudes et les plus réelles, car cela regarde un brave homme, père de famille, dans la misère. Adieu.

Mille amitiés à M. du Blaizel. Quand apprendrai-je le dénouement de ses amours?

CCLV

A la marquise de Raigecourt

Aix en Savoie, 23 août 1821.

Tout ce que vous présumiez, madame, n'était que trop vrai. J'étais inquiet de votre long silence : vous m'aviez accoutumé à de plus vives répliques. Je vois que l'attachement est un trop bon prophète. Je sentais que madame de Beufvier ou vous n'étiez pas bien. Enfin vous voilà mieux, que cela dure! Que de vœux ne fais-je pas pour votre fille *pene divina*, comme dit Virieu (presque divine)! On est honteux d'être heureux tandis

qu'une femme pareille n'a que les amertumes de la vie. Pour qui est donc le bonheur? et qu'est-ce donc que le bonheur? Ce n'est pas une récompense : c'est peut-être un piège ou une épreuve dont il est plus aisé de se bien tirer que de l'adversité. N'êtes-vous pas de mon avis?

J'envie le sort de ces deux amis dont vous m'entretenez, et qui vont le soir se retremper dans votre salon ; ils en sont dignes tous les deux. Je vous recommande le nouveau venu, c'est une mine intarissable à exploiter : vous y trouverez du neuf, soyez-en sûre. C'est une âme sensible et souffrante. Votre main maternelle est bonne pour ces espèces-là.

Quant à moi, je ne suis plus rien qu'un bon mari rendant sa femme heureuse, très-heureux moi-même moralement, très-malheureux physiquement, et prenant le tout en patience. Mes souffrances presque sans relâche m'ont tellement miné que vous ne me reconnaîtrez plus en effet. Vous ne verrez plus que de grands traits sans vie et une âme sans mouvement. C'est ainsi qu'on s'achemine sensiblement vers ce qu'on appelle l'éternel repos. Nous espérons mieux, nous autres, race crédule et faible, et c'est ce qui nous fait voir sans terreur les horreurs du chemin. Comme vous le pensez, je persévère tout doucement dans la bonne et large voie, mais je n'y ai pas de mérite. Je ne désire rien que ce que je possède, je n'ai donc nul sacrifice volontaire à faire ; je me fais honneur des sacrifices forcés auprès de Celui aux yeux de qui l'acceptation est un mérite. J'espère aller jusqu'à la fin dans ces simples dispositions, et la confiance est ma seule vertu.

Comment Raoul commence-t-il sa route? Ne vous tournentez nullement des premiers faux pas, laissez tomber les lisières, il faut apprendre à ses dépens à marcher tout seul. Oubliez-le jusqu'à vingt-cinq ans : il fera comme nous tous, il se perdra et se retrouvera. Une

mère comme vous est une bénédiction, une prédestination, qui n'abandonne jamais les enfants : vous le verrez tôt ou tard.

Je ne sais si j'irai à Paris au mois d'octobre passer huit jours dans votre salon. J'ignore où je serai, ce que je pourrai faire, ni si je serai en état d'aller : mais nous nous reverrons toujours ici ou là. C'est un de mes grands désirs de vous présenter ma femme. Pour mon fils, il est loin d'en être digne, je l'abandonne à sa nourrice, ensuite à sa mère, ensuite à la nature : je ne crois qu'en elle en fait d'éducation.

Adieu mille fois, madame, et mille hommages tendres à ce qui vous entoure et se souvient de moi.

CCLVI

A monsieur de Virieu

Aix, 30 août 1821.

Fragment.

.... plusieurs morceaux qui devaient dans ma conception ravir ma propre pensée ! Je n'ai produit que des avortons plus pâles que mes joues décolorées. Je t'avais commencé enfin une ode à toi-même en personne ; j'en avais esquissé huit ou dix strophes. Je les ai relues hier en me sentant glacé : j'ai tout brûlé. Je ne veux plus faire un vers, et je ne rêve que poésie plus que jamais.

Le sujet de ton ode, c'était toi et moi. Je te disais que nous touchions à ce moment où il faut s'arrêter dans la vie et regarder ce qu'on a parcouru, ce qu'on va parcourir. Je repassais sur le passé avec toi, et puis, prenant un ton plus solennel, je t'engageais décidément

à devenir vertueux, pieux, à la grande manière platonique et chrétienne. C'était chaud dans mon âme, cela se glaçait en traversant mon cerveau fatigué. Cependant je vais encore la reprendre deux ou trois fois.

Adieu, il pleut. Ma tête se fend de douleurs. Avec le beau temps reviendront de meilleurs moments. Que n'es-tu ici ! C'est mon cri de tous les instants. Jamais je ne serai si bien pour recevoir un ami.

Où en sont nos affaires ? Si cela va si mal, je renoncerai tout à fait, et j'irai mourir à Saint-Point. L'argent seul m'en empêche. Fais-moi donc avoir 2,000 francs de pension pour mourir en paix et non sur les grands chemins. On m'a offert le secrétariat général des musées. J'ai refusé, me sentant incapable. Il n'y aurait que Florence qui me plairait. Je ne tiendrais pas au froid, au chaud, à l'humide Turin : on m'en menace de partout.

Adieu encore. On dit que tu vas à Rome. Le marquis de la Maisonfort me mande qu'on le lui mande. Qu'en sais-tu ? Je pars d'ici dans quinze jours pour Milly jusqu'à je ne sais quand. J'aimerais bien qu'on m'y oubliât tout l'hiver, pourvu que M. Bresson se souvînt de moi.

Bonsoir donc pour tout de bon. Parle de moi à Mareste. Chanay est ici. Nous ne voyons plus personne. Nous vivons pour nous et en nous, et je ne regrette que toi seul : cela serait complet.

CCLVII

A monsieur le comte de Virieu

Septembre 7, Aix encore.

Bonjour. Où es-tu ? Où nous rencontrerons-nous ? J'ai reçu vos vers improvisés au parfum de la julienne. Ils

valent les miens, c'est en dire assez. Je t'ai écrit, il y a dix jours. Tu dois avoir ma lettre. Je ne passe guère huit jours sans cela, et si ce n'était de mon foie, poitrine, tête, pieds, etc., j'écrirais toutes les fois qu'une idée digne de toi me traverserait l'esprit ; mais, hélas ! c'est mon refrain : je n'ai rien gagné en santé ici, j'ai perdu même, car le temps me ronge autant que le mal. Je suis de plus en plus épuisé, impotent, martyrisé. Je ne sais que faire ni que dire. J'en rirais si j'avais un asile où les conseils de ma famille ne me parviendraient pas, où tu viendrais seul te faire, comme dit notre camarade Virgile, *ipso consumere ævo*.

Dis-moi ce qu'il faut faire. Je me sens incapable d'aller plus loin ; je crèverais à Turin ou j'en repartirais trois mois après dans un lit de douleurs. D'autre part, on m'exhorte à suivre ma carrière. J'ai réellement un peu besoin d'appointements. Prononce, je t'en prie, entre ces deux impossibilités. Je ne dirai ton avis à personne, et je le suivrai comme la voix du prophète.

Qu'y a-t-il donc de nouveau pour qu'on te chasse à Turin ? Y vas-tu vraiment ? Si tu y vas, sois averti que, passé le 17 septembre, je ne serai plus ici, mais avec mon bagage sur la route de Milly par Lyon. Rencontrons-nous du moins. Mon train part samedi, nous partons plus tard. J'ai vendu un de mes trois bucéphales. J'en envoie deux m'attendre à Saint-Point. Mais je suis depuis quelques semaines à ne plus pouvoir monter.

Adieu, je voudrais causer avec toi, ombre de moi-même, mais je ne puis écrire. Je suis tel que tu m'as vu à Paris jadis, dans mon plus bas temps. Malgré cela la paix intérieure, l'admiration pour ma femme, le contentement de l'âme, une affection heureuse, me remplissent d'une grande félicité intime, spirituelle. J'y joins la résignation, vieille vertu acquise par habitude, et l'acceptation, nouvelle vertu que la bonne religion préfère à

toutes. Avec cela je t'aime le premier et le dernier après ce que je dois aimer, et j'aimerais à vivre un peu plus avec toi. A quoi tends-tu? Vers quoi penches-tu? Veux-tu essayer d'un nouveau plan? Veux-tu tenter une voie nouvelle? Faisons-nous ermites, et cultivons. Laissons le monde imbécile qui se fait un jouet de nous par ses préjugés. Vivons selon nous et non pas selon lui. Essayons. Veux-tu?

Adieu encore. Je vais essayer de dîner.

P.-S. Voici une commission urgente, indispensable, qui exige toute ton exactitude:

Deux abonnements de trois mois aux *Débats* et au *Galignani's Messenger*, à l'adresse de M. Alph. de Lam., à Mâcon, Saône-et-Loire, tout de suite. Je te rendrai cela en passant.

CCLVIII

A la marquise de Raigecourt

Milly, près Mâcon, 15 octobre 1821.

Tant de déplacements, madame, de votre côté et du mien, ont tellement désorganisé notre correspondance que je ne sais plus lequel de nous est en arrière. Mais je ne crains pas de prendre les avances, et je connais tellement votre cœur maternel que je n'ai jamais l'inquiétude de le fatiguer.

Je n'ai depuis longtemps de vos nouvelles que par mes amis et par les lettres aimables de madame de Beufvier qui ne craint pas de s'abaisser jusqu'à ma sœur Suzanne Celle-ci, toute fière de ces lettres, nous les communique; et voilà comment je sais que vous êtes à Condé,

assez vive, assez gaie, assez aimable, et par conséquent assez bien portante. L'automne est la saison des malades comme nous ; nous reprenons des forces non pas pour vivre, mais pour souffrir.

Je suis moins mal aussi depuis que je respire ici le bon air, le premier que j'aie respiré. La liberté des champs, les courses forcées à cheval, le repos des soirées, la douceur de la température, me rendent, comme à vous, quelque retour de jeunesse. C'est la saison où je faisais jadis mes bons vers, et j'en ferais avec délices encore si je n'étais absorbé par des soins plus sérieux. Ma femme souffre assez d'un commencement de grossesse et de mille incommodités qui l'aggravent. Mon petit garçon vient à merveille, mais il a des dents à faire, et cela nous fait trembler.

J'arrange tant bien que mal la carcasse usée d'un vieux château que m'a donné mon père dans les montagnes du Charolais ; je fais quelques virements de fortune pour payer des sœurs : tout cela chasse l'importune poésie qui ne demanderait qu'à absorber ma vie. Mais le premier devoir, c'est de vivre et de faire vivre le plus heureux possible ce qui nous entoure. J'y pense donc avant tout. Les lettres sont un luxe de l'existence, il n'y faut donner que son superflu.

Je ne me souviens pas du terme que vous avez mis à votre séjour à Condé, mais je pense qu'on vous y fera tenir ceci dans tous les cas. Je ne sais si j'irai à Paris, et je ne suis pas fâché de reculer mon voyage jusqu'à l'époque où j'aurais au moins l'espoir de vous y voir, car Paris n'est plus Paris sans vous et madame de Beufvier. Vous en faites pour moi le fond. Ne m'oubliez pas auprès de M. de Sade et de votre premier fils.

CCLIX

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Milly, 5 novembre 1821.

Monsieur le marquis,

Il y a bien longtemps que je n'ai usé de la permission de vous écrire. J'ai reçu, au moment de mon départ d'Aix, la charmante prose entremêlée de vers que vous m'avez adressée. Je voulais vous répondre dans le même rythme sinon dans le même style, mais comment faire des vers en courant les grands chemins, escortés de nourrices et d'enfants? Il faut du repos et du silence à cette douce et lente végétation de la pensée qui produit des vers : m'y voilà depuis deux jours seulement ; nous sommes après mille courses dans ma famille, fixés pour la fin de l'automne chez mon père, à la campagne, dans cette même retraite qui m'inspirait jadis. Je ne sais si c'est cet air poétique ou la pensée que j'avais à écrire à un poète, qui m'a un peu réveillé de mon sommeil éternel ; quoi qu'il en soit, j'ai senti hier couler facilement, trop facilement peut-être, quelques gouttes de cette veine depuis longtemps tarie. Je vous les envoie bien vite, car si j'avais le temps de la réflexion, je ne vous les enverrais peut-être pas du tout. Ne lisez pas en poète, mais en ami, si vous me permettez ce doux nom en prose ainsi qu'en vers. Songez que cela n'est pas adressé à la postérité, mais à l'homme aimable et indulgent quand il va se recueillir dans sa charmante villa et donner un léger souvenir à ceux qu'il a vus passer.

Ah! qui m'emportera sur les tièdes rivages
Où l'Arno couronné de ses pâles ombrages,

Aux murs des Médicis en sa course arrêté
Réfléchit le palais par la muse habité
Et semble au bruit flatteur de son onde plus lente
Murmurer les grands noms de Pétrarque et du Dante !
Ou plutôt que ne puis-je, au doux tomber du jour,
Quand le front soulagé du fardeau de la cour
Tu vas sous tes bosquets chercher ton Egérie,
Suivre, en rêvant, tes pas de prairie en prairie
Jusqu'au champêtre toit par tes mains ennobli
Où tu vas adorer le silence et l'oubli !

J'adore aussi ces dieux ! depuis que la sagesse
Aux rayons du malheur a mûri ma jeunesse,
Pour nourrir ma raison des seuls fruits immortels
Je cherche en soupirant l'ombre de leurs autels !
Et, s'il est au sommet d'une verte colline,
S'il est sur le penchant d'un coteau qui s'incline,
S'il est aux bords déserts d'un torrent ignoré,
Quelque rustique abri de verdure entouré,
Dont le pampre arrondi sur le seuil domestique
Dessine en serpentant le flexible portique,
Semblable à la colombe errante sur les eaux,
Qui des cèdres d'Arar découvrant les rameaux
Vola sur leurs sommets poser ses pieds de rose,
Soudain mon âme errante y vole et s'y repose !

Aussi pendant qu'assis à la table des rois,
Représentant d'un maître honoré par son choix,
Tu tiens un des grands fils de la trame du monde,
Moi, parmi les pasteurs assis au bord de l'onde,
Je suis d'un œil rêveur les barques sur les eaux ;
J'écoute les soupirs du vent dans les roseaux ;
Nonchalamment couché près du lit des fontaines
Je suis l'ombre qui tourne autour du tronc des chênes ;
Ou je grave un vain nom sur l'écorce des bois ;
Ou je parle à l'écho, qui répond à ma voix ;
Ou, dans le vague azur contemplant les nuages,
Je laisse errer comme eux mes flottantes images ;
La nuit tombe, et le temps de son doigt redouté
Me marque un jour de plus que je n'ai pas compté.

Quelquefois seulement, quand mon âme oppressée
Sent en rythmes nombreux déborder sa pensée,
Au souffle inspirateur du vent dans les déserts
Ma lyre abandonnée exhale encor des vers.
J'aime à sentir ces fruits d'une sève plus mûre
Tomber sans qu'on les cueille au gré de la nature,

Comme le sauvageon secoué par les vents,
Au souffle des hivers, de ses rameaux mouvants
Laisse tomber ses fruits que la branche abandonne
Et qui meurent au pied de l'arbre qui les donne !

Il fut un temps peut-être où mes jours mieux remplis,
Par la gloire éclairés, par l'amour embellis,
Et fuyant loin de moi sur des ailes rapides,
Dans la nuit du passé ne tombaient pas si vides.
Aux douteuses clartés de l'humaine raison,
Égaré dans les cieux, sur les pas de Platon,
Par ma propre vertu je cherchais à connaître
Si l'âme est en effet un souffle du grand être,
Si ce rayon divin, dans l'argile enfermé,
Doit être par la mort éteint ou rallumé,
S'il doit après mille ans revivre sur la terre,
Ou si, changeant toujours de destins et de sphère
En montant d'astre en astre à son centre divin
D'un point qui fuit toujours il s'approche sans fin ;
Si dans ces changements nos souvenirs survivent,
Si nos soins, nos amours, si nos vertus nous suivent,
S'il est un juge assis aux portes des enfers
Qui choisit pour jamais les justes des pervers ;
S'il est de saintes lois qui du ciel émanées
Des empires mortels prolongent les années,
Jettent un frein au peuple indocile à leur voix
Et placent l'équité sous la garde des rois ;
Ou si de nos destins l'arbitre juste et sage
Après l'avoir formé s'endort sur son ouvrage
Et livre en détournant ses yeux indifférents
La nature au hasard et le monde aux tyrans.

Mais ainsi que des cieux où son vol se déploie
L'aigle souvent trompé redescend sur sa proie,
Dans ces vastes hauteurs où mon œil s'est porté
Je n'ai trouvé partout que doute et vanité !
Et las d'errer sans fin dans ces champs sans limite,
Au seul jour où je vis, aux seuls bords que j'habite,
J'ai borné désormais ma pensée et mes soins ;
Pourvu qu'un Dieu caché fournisse à mes besoins,
Pourvu que dans les bras d'une épouse chérie
Je goûte innocemment des doux fruits de la vie !
Que le rustique enclos par mes pères planté
Me donne un toit l'hiver et de l'ombre l'été,
Et que d'heureux enfants ma table couronnée
D'un convive de plus se peuple chaque année !
Je n'irai plus en vain ravir si loin de moi
Dans les secrets de Dieu ses comment, ses pourquoi,

Ni du risible effort de mon faible génie
Aider péniblement la sagesse infinie.
Vivre est assez pour nous ! un plus sage l'a dit :
Le soin de chaque jour à chaque jour suffit.
Semblable à l'alcyon, que la mer dorme ou gronde,
Qui dans son nid flottant s'endort en paix sur l'onde,
Me reposant sur Dieu du soin de me guider
A ce port invisible où tout doit aborder,
Je laisse mon esprit libre d'inquiétude
D'un facile bonheur faisant sa seule étude
Et, prêtant sans efforts la voile à tous les vents,
Les yeux tournés vers lui, suivre le cours du temps.

Toi qui longtemps, hélas ! ballotté par l'orage,
Possesseur aujourd'hui de ce calme du sage,
Du sein de ton repos, contemples du même œil
Nos revers sans dédain, nos erreurs sans orgueil,
Dont la raison facile et chaste sans rudesse
Des sages de ton temps n'as pris que la sagesse,
Et dont la voix connaît cet art noble et flatteur
De fixer notre oreille en nous parlant au cœur,
De ces bords enchanteurs où ta voix me convie,
Où s'écoule à flots purs le reste de ta vie,
Où les bois et les fleurs, et l'ombre et l'amitié,
De tes jours partagés usurpent la moitié,
Dans ces vers inégaux que la muse entrelace
Dis-moi, comme autrefois nous l'aurait dit Horace,
Si l'homme doit combattre ou suivre son destin,
Si je me suis trompé de but ou de chemin,
S'il est vers la sagesse une autre route à suivre,
Et si l'art d'être heureux n'est pas tout l'art de vivre !

En voilà bien long, monsieur le marquis, non pas pour moi mais pour vous. Je voulais vous réveiller et obtenir une réponse ; peut-être vous aurai-je endormi. Mais, puisque mes vers sont longs, ma prose sera courte. Je vous dirai simplement que nous sommes pour une grande partie de l'hiver en Bourgogne, que nous ne savons où nous irons ensuite, et que nous désirons pour mille et mille raisons repasser une fois les Apennins. Daignez vous souvenir aussi quelquefois de nous et recevoir l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le marquis,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

J'ose vous prier de vouloir bien nous rappeler au souvenir de M. et madame de Chateau.

CCLIX

A monsieur de Virieu

Saint-Point, 1er décembre 1821.

. . . .

Égayons-nous, si nous pouvons. Je voudrais que tu envoyasses, comme on dit ici, à tous les cinq cent millions de diables la diplomatie et ses agents, que tu essayasses d'une autre voie, que tu cherchasses à goûter les délices et les ennuis de la propriété. Peut-être ton cœur s'y amuserait-il, ton intelligence au moins en serait agréablement occupée, tu ferais comme moi renverser des murs pour en rebâtir, tu arracherais et tu planterais, tu ferais des baux et tu les résilierais, tu compterais combien de chanvre, d'orge ou de trèfle te rendrait ici ou là, tu meublerais, tu draperais, tu ornerais, tu aurais des chevaux, des chiens, du gibier, du poisson. Nous voisinerions, tu viendrais chez moi en automne, j'irais chez toi au printemps, tout cela ferait glisser ce lourd temps qui nous écrase.

La nuit tombe, et la mort, de son doigt redouté,
Me marque un jour de plus que je n'ai pas compté.

Crois-moi : le bruit des villes, les veilles échauffantes, la multiplicité des impressions factices ne valent plus rien à des esprits et à des organes fatigués comme les nôtres. Il nous faut détendre nos ressorts dans un repos un peu

monotone et nous rafraîchir à l'ombre comme des plantes brûlées du soleil. Après quelques années de ce repos nécessaire, ou nous reprendrons notre élan, ou nous continuerons ce doux repos rendu plus cher par l'habitude. Je te prêche depuis longtemps cette morale, et je ne le fais jamais sans hésiter, car enfin : *trahit sua quemque*... Qui sait si le tumulte assourdissant de la société des hommes ne t'a pas été donné pour élément, comme à moi le silence profond des bois et le calme contemplatif de la solitude. Interroge-toi donc avant tout, et marche ensuite vite et ferme au but sans regarder en arrière.

Je te reconnais à tes bonnes pensées pour moi auprès de M. de Rayneval. Si j'obtiens cela par vous, j'irai encore, mais avec regret pour mon compte. J'obéirai en cela uniquement aux désirs de ma femme et surtout de ma belle-mère ; car pour moi je suis dépris tout à fait de tout, hors de ma vieille passion pour les champs et les prés, mes chevaux et mes chiens. Je pleurerai toujours en les perdant, j'y laisserai toujours les trois quarts de ma vie : ma vie physique y tient même absolument. J'agonise ailleurs, ici du moins, quoique souffrant, je végète encore sans me plaindre. Je suis à cheval régulièrement quatre ou cinq heures par jour : je suis à six lieues de Mâcon. Je vais et je viens pour ne rien faire autre que d'aller et de venir. Je tâche de me tirer d'affaire avec St-Point. J'ai bien de la peine, il ne me manque qu'une centaine de louis pour être suffisamment bien sans emploi. Viendront-ils ? J'y travaille. J'en ai obtenu en trimant une trentaine. Si je faisais valoir, j'irais plus haut. Si tu savais ce que c'est qu'un bien négligé, tu frémirais sur les tiens. Mais ma page est finie, ma lumière s'éteint. Adieu, je vais me coucher à la lueur de mon grand feu et partir demain pour Milly. Je reviens seul ici lundi. Bonsoir et aime-moi comme je t'aime.

CCLXI

A monsieur le chevalier de Fontenay

Chargé d'affaires près la cour de Naples.

Milly, 2 décembre 1821.

Je me suis tu bien longtemps, mon cher maître. J'étais, comme vous le devinez très bien, dans les pressoirs de la Bourgogne et dans les écuries du Charolais. Je fais arranger dans ce dernier pays une vieille carcasse de château en ruines que mon père m'y a donné pour tout apanage. Je démolis, j'arrache, je plante et je bâtis ; tout nouveau possesseur veut imprimer sa trace sur le coin de terre qui passe entre ses mains. Nous sommes tous plus ou moins révolutionnaires chez nous. Selon votre système, il faut bien que tout change, puisque l'homme change, puisque le temps lui-même n'est qu'un perpétuel changement. Occupé de ces vils travaux, je laisse l'Europe du Nord et du Midi marcher sous vos auspices, et je n'apprends plus que par les journaux le résultat de ces grands mystères dont vous avez la clef. J'attends qu'un favorable souvenir du ministre me renvoie en quelque coin d'Italie, ou que son oubli précoce me laisse vieillir où je dois mourir, peu importe. Ma femme et mon enfant suffisent à mon bonheur. Partout où ils sont je suis bien. Je ne désire qu'un peu plus d'aisance pour les rendre plus heureux, et je la possède tant qu'on ne m'ôte pas le titre doublement flatteur de votre *attaché*.

Ma femme ne rêve que vos vues d'Ischia. Est-ce que nous n'en verrons pas un double ? Elle me charge de vous en demander ; elle a recours aussi à vos puissantes intercessions pour qu'on lui laisse enfin parvenir quatre ou

cinq petits tableaux faits par elle, déposés chez M. Dareste, et qu'on ne veut pas laisser expédier. Au nom des arts, et surtout de l'amitié, je vous recommande bien vivement de dire un mot pour cela.

Voici un petit mot que ma femme vous prie d'envoyer à mademoiselle Aimée Dareste à ce sujet. En voici un autre de moi pour M. Falconnet, important. Dites-moi, je vous prie, à quel taux sont les rentes de Naples et s'il y a quelque confiance à y avoir. J'y voudrais mettre encore 5 ou 6,000 francs. Répondez-moi vite un seul mot là-dessus.

Tout va paisiblement ici. Les partis sont un peu endormis ou du moins fatigués de leur haine. Ils ne se rapprochent point, mais ils se taisent. Vous voyez que dans le fait la majorité possédante et pensante veut et peut le bien ; mais la majorité écrivante et calculante veut l'impossible et le trouble.

Adieu, mon cher Fontenay, aimez qui vous aime et revenez-nous. Mille amitiés à notre camarade M. du Blaisel. Qui épouse-t-il cet hiver ?

CCLXII

A la marquise de Raigecourt

Mâcon, 23 décembre 1821.

Les années passent, madame, mais votre souvenir et mon attachement ne passent pas. Si je vous en donne des témoignages moins fréquents, n'en accusez que mon impuissance de penser et d'écrire. Celle de sentir m'est restée, et elle me satisfait sur tous les points, car je suis le plus heureux des maris et des pères.

J'ai cru un instant vous voir. Je vous avais priée de me ménager vos bontés pour une affaire pénible et délicate.

Vous m'avez promis de me les prodiguer ; j'ai senti, comme je devais sentir, cet infatigable empressement de votre amitié, mais les circonstances ont changé, et je n'ai que des remercîments à vous faire, sans avoir à vous ennuyer de pénibles démarches.

Je ne forme plus de projets ni pour ni contre Paris. Voici un remuement dans notre ministère. Peut-être, si M. Mathieu de Montmorency se souvenait de son ancien protégé et trouvait là quelque coin pour le nicher convenablement..... Mais je ne lui demande rien, et les autres sont à ses portes.

J'ai été occupé depuis quatre mois, et je le suis encore, à réparer, meubler et arranger la vieille ruine de château que mon père m'a donnée dans nos montagnes. J'ai de la peine à en venir à bout avec mes très-petites finances. Je fais à peu près, et c'est long parce que je n'ai pas le premier ustensile d'un ménage, ni linge ni meubles. Mes dames sont pendant ce temps-là à la ville chez ma mère où nous avons une réunion de famille complète. Je ne songerais plus à quitter cette heureuse vie de patriarche si j'étais certain de conserver ainsi les appointements que je touche encore par indulgence et qui suffisent pleinement à mes besoins comme à mon ambition ; mais, comme on doit me les arrêter d'un moment à l'autre, je voudrais tenir encore quelque temps d'une manière en apparence active à la diplomatie : je voudrais Florence ou Paris.

Virieu est à Turin, très-dégoûté du métier et de la vie. Je le conçois, et je le prêche pour chercher mieux ailleurs. Son temps viendra, j'espère, comme le mien est venu. Celui de Raoul viendra de même. Ne vous en tourmentez pas trop : il y a une providence pour hier, pour aujourd'hui et encore pour demain. Ce qu'elle a fait pour les pères, elle le fera pour les enfants ; elle est la mère universelle.

Acceptez tous mes vœux pour vous, pour lui et pour madame de Beufvier, pour tout ce qui vous touche. Je voudrais bien qu'un heureux hasard nous réunît, et faire partager à ma femme l'attachement et l'admiration que votre introuvable société m'a inspirés. Si vous voyez encore madame Sosthène de Larochefoucauld, priez-la d'engager un peu son père à concourir à ce doux projet en m'attachant, à Paris, à son ministère, d'une façon convenable. Nous vous prierons alors de nous accepter tout à fait comme une branche de la famille.

Adieu, madame. Faites, je vous prie, agréer tous mes sentiments au salon par excellence. Je joins ici un petit mot pour l'abbé Clausel.

ANNÉE 1822

CCLXIII

A monsieur le comte de Virieu

Secrétaire de l'ambassade de France, à Turin.

Paris, 4 janvier 1822.

Le choc ministériel et les lettres de mes amis m'ont fait venir ici malgré moi. Bref j'y suis depuis six jours, fort malade, fort solitaire, fort ennuyé. J'ai vu M. de Montmorency, mais je ne vois jour à rien de bien satisfaisant pour moi. J'aurais désiré pour ma femme et ma belle-mère être attaché ici. Je vais voir encore pendant une quinzaine. Si cela ne se peut, j'irai à ta place, ou j'attendrai Florence.

J'ai dîné hier chez le ministre. Genoude y est au plus avant. Je te soigne, je t'en réponds, de la bonne manière. Je dis à tout ce monde, et je répète, qu'avant moi il y a leur homme pour toute entreprise difficile et grande, propre à tout ce qu'il y a d'élevé, esprit supérieur, trop au-dessus de sa place pour le moment, etc., etc., et cet homme est M. de Virieu. On m'écoute, on en paraît convaincu, mais seulement dis à Philinte, comme dit spirituellement Vignet, qu'il a laissé je ne sais comment la renommée d'un libéral. Je jure sur ma conscience, comme je le crois, que c'est une bêtise ou une calomnie, et je puis à peu près t'annoncer que tu ne vieilliras pas à Turin. Je t'avoue cependant que je me reproche un

meurtre, si, par mes inductions, tu vas à Pétersbourg. Reste donc en Italie ou en Allemagne. Je te le dis, mais je n'en dis rien ici pour ne pas te contrecarrer. Car, avant tout, *fiat voluntas*.

Je vois Vignet tous les jours. Il est en bon chemin. Il part dans trois semaines. Je n'ai encore rien vu de nos anciennes relations communes que les invariables Raigecourt. Je m'ennuie à pleurer loin de mon intérieur. Je suis tracassé par la peur de perdre ma belle-mère, si je n'obtiens rien ici, et par conséquent l'agrément de ma femme et les trois quarts de mon bien-être. Je me retirerais alors tout à fait à Saint-Point.

Je suis malade comme et plus que de coutume. Je ne puis surtout plus écrire. Je n'ai pas beaucoup d'argent, ne comptant pas sur cette équipée qu'on m'a fait faire à contre-cœur. En un mot, je voudrais bien que tu fusses ici pour passer la matinée ensemble, dîner chez *les frères*, et passer la soirée vis-à-vis de Pottier. Viens si tu peux : c'est un bon coup et un bon temps.

Bonsoir et bonne année, c'est-à-dire santé, repos et femme, si tu en trouves une bonne, comme moi. Offre mes hommages à M. de la Tour-du-Pin et mes amitiés à M. Rouen. Je n'ai pas percé encore jusqu'à Prévost. M. de Rayneval va, dit-on, à Berlin. Le bon serait d'y aller avec lui pour un homme comme toi.

Rien de neuf ici ou plutôt tout à neuf. Tu connais le pays et les hommes, tu devines tout cela d'avance. On menace beaucoup pour frapper peu, suivant le conseil pris à rebours de ce pauvre diable de Florence dont Vignet a hérité l'esprit. La grande nouvelle, c'est que le duc de Doudeauville a les postes. Le ministère, à cela près, paraît sage et ferme : à droite et à gauche la majorité y est bien. La censure passerait, s'ils la demandaient, tant on a peur à présent de ce qu'on a voulu. *Addio.*

CCLXIV

A monsieur Eugène de Genoude

Maître des requêtes, rue du Bac, n° 128, à Paris.

Mâcon, 23 janvier 1822.

Me voici bien arrivé, mon cher Genoude, et me reposant, dans le nid conjugal, de la fatigue et du froid de la route. J'ai tout oublié de Paris, excepté vous et madame de Genoude et quelques autres vrais et aimables amis. J'ai retrouvé mon fils fortifié et embelli, ma femme en bonne santé. Je remonte à cheval, et je vais, par des journées du plus beau printemps, visiter mon petit château qui s'arrange, et que vous viendrez, j'espère, visiter à la première disgrâce. Nous aurons bon feu, bon dîner et bonne encre : c'est assez pour nous. Ces dames auront une nature pittoresque à voir et à dessiner.

Oh ! le bon temps que ce siècle de fer !

Oh ! la bonne chose pour des hommes d'esprit qu'une bonne petite disgrâce qui les renvoie à leurs moutons ou à leurs *Bibles !* Cela viendra assez ; n'en parlons plus.

Quoi de nouveau depuis moi, là-bas ? Ces cinq ou six jours sont un siècle pour un ministère qui se fonde. S'assied-il ? Et vous, prenez-vous un caractère officiel ? Ma prédiction des 12.000 fr. se réalise-t-elle ? M. de Corbière se montre-t-il digne des avances de madame de La Rochejacquelein ? Je sens qu'il faudrait que je fusse trois fois ministre pour avoir le cœur de lui refuser quelque chose au monde. Dès que vous aurez du bon pour vous, faites-le-moi savoir, afin que dans ma retraite je m'unisse de cœur à votre joie. Je pense toujours comme madame Léontine : le solide, pour nous autres mortels inconnus, est notre

fait ; les honneurs ne sont qu'un *ornamentum* de l'existence, ce n'est pas le fond. Les premiers biens de la vie humaine sont l'amour, la santé, puis la fortune, car la vertu va sans dire. Nous portons, croyez-moi, nos honneurs en nous-mêmes : c'est la gloire, si jamais nous en sommes dignes. Nous pouvons et nous devons dire comme notre ami Horace :

Det plutum, det opes.

Le reste est notre affaire.

Adieu. Où en sont les *opes* de M. Hiss ? Pensez-y beaucoup, c'est le plus clair de tout. Dites-moi aussi, mais sans vous presser, où j'en suis dans l'esprit et le travail du cabinet de l'hôtel de Wagram. Adieu encore et amitié toujours.

Gardez-moi les deux volumes *Bible* oubliés chez vous et mon épée que j'y fais porter. A revoir.

CCLXV

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, le 5 février 1822.

Je reçois ta lettre, et, comme toi, je ris de nos prétentions malheureuses, mais j'en ris sans amertume et en bénissant le sort de toute chose : car *tout est bien*, quoiqu'il nous en cuise. Nous l'avons toujours senti avec notre cœur. Je vois par la pente de tes sentiments actuels que tu arrives aussi au vrai point, d'où l'on voit la vie comme elle est, d'où l'on rend hommage au Créateur par le sacrifice qui lui plaît, la résignation dans la souffrance. Les adoucissements, sois-en sûr, ne te manqueront pas : j'en suis la preuve : j'ai plus souffert, je crois, que toi-

même jusqu'ici, et maintenant, tout en souffrant encore beaucoup, je puis dire que je suis heureux comme un homme peut être heureux. Le bonheur dont parle Eschyle n'est pas celui-là ; et je crois qu'Eschyle se trompait dans la manière dont il l'entendait, faute de la vraie lumière. Il parlait de ce bonheur que nous appelons heureuse fortune, succès constant ; et celui-là dans mon idée est plutôt un don du diable, du moins je m'en défie. *Di meliora piis !* En ceci nous sommes servis de notre goût, mais je crois que nous sommes traités en amis. L'homme se compose de deux éléments, le temps et l'éternité. Je ne sais pourquoi je suis porté à m'effrayer sur ceux pour qui le temps est trop bon. La bonne fortune est un piège du destin ; la mauvaise est une leçon. Profitons-en tous les deux. Tournons les yeux vers le seul bien impérissable, vers celui qu'on ne peut arracher aux malheureux. Il est temps de se dépêtrer des vanités de ce misérable séjour. Tout y est bête et sot, tout doit y rester, excepté l'amour

Mais voilà assez de philosophie. Ce n'est pas ce qui nous manque. Il nous faudrait du repos et un repos occupé. Pour cela il n'y a qu'un long séjour à la campagne en la cultivant un peu soi-même. Tu devrais venir acheter près de moi un joli manoir avec une petite terre. Il y en a cinq ou six à choisir. Nous y mènerions la même vie en nous voyant tous les jours, en partageant nos plaisirs et nos peines ; nous passerions ensuite nos hivers à Paris ou à Nice, suivant nos santés. Je sens que cela serait le mieux possible en ce bas monde ; car j'ai beau être marié, je n'en sens pas moins pour toi un sentiment fraternel, je sens que, quand nous ne vivons pas à portée l'un de l'autre, la famille n'est pas réunie. Ne pourrais-tu pas t'arranger ainsi ? Vivras-tu toujours loin de tout ce qui adoucit la vie : une mère, une sœur, une femme peut-être, un ami de tous les temps ? C'est l'huile de la ma-

chine humaine, c'est le fruit du lotos qui endort nos ennuis dans ce demi-enfer.

Jusqu'ici en effet tu as été fort malheureux. Risques-tu d'être pis en étant autrement ? Je ne le pense pas. Quand on a un bon dîner, un bon domestique, un bon cheval, que faut-il de plus à l'homme qui a élagué les désirs insignifiants ? Tu aurais tout cela et au delà ; ta santé se reposerait, si elle ne se remettait pas. C'est un point de gagné. Réfléchis à tout cela, si cela entre dans ton sens, sinon non, car il faut avant tout suivre sa pente. Je t'indique seulement celle-là parce que c'est la mienne, et que presque tous ceux qui s'y livrent arrivent en se félicitant au port : le repos dans la vertu et dans les affections légitimes. Tu te reposerais ainsi trois, quatre ou cinq ans ; tu te retrouverais peut-être alors une seconde jeunesse qui est la bonne. Tu pourrais te marier alors avec certitude et laisser ce germe de vie à des êtres nés de toi, ou du moins tu aurais un lit de repos pour les années qui nous restent. Voilà mon avis. Consulte ta mère et ta sœur, consulte-toi, et dis-moi ce que tu en penses. Je ne soupire pour mon compte qu'après ce doux anihilement. J'y suis provisoirement, et, si tu veux, nous nous y mettrons tout à fait ensemble. Adieu.

J'ai lu le Manzoni, mais non son ode. Envoie-la-moi avec un bon Dante et quelque bon Virgile ou Horace latin, s'il en est par là de bon. Je reviens à eux après l'Évangile ; c'est l'Évangile de l'esprit humain, Homère en est la Bible. Adieu encore.

Mes respects à M. et madame de la Tour-du-Pin. Amitiés à La Grange.

CCLXVI

A madame Éléonore Duport

Mâcon, 6 février 1822.

Vous qui me connaissez, pouvez-vous m'accuser si injustement? Depuis que je vous ai quittée, je puis dire avec sincérité qu'il ne s'est pas passé de jour où votre souvenir ne se soit présenté à moi avec tous les charmes que votre amitié parfaite a dû lui imprimer dans mon cœur. Non, non, je n'oublierai jamais cette charmante Éléonore qui dans mes jours les plus sombres vint au-devant de moi avec une bonté angélique, et qui, confidente volontaire de tous mes chagrins, me montra, après quelques jours de connaissance seulement, une amie de tous les temps. J'avais perdu votre adresse depuis près d'un an, je l'ai demandée à madame Boscary vingt fois, mais elle ne me l'a point envoyée, et je la sais encore trop mal pour la mettre moi-même. J'envoie ceci à madame Boscary pour qu'elle vous la fasse parvenir.

J'ai su votre bonheur et je l'ai partagé ; j'ai su vos inquiétudes pour votre chère enfant et je m'y suis associé ; j'ai su que, retirée dans une charmante retraite avec un homme digne de vous, vous vous concentriez dans votre félicité, et je vous ai approuvée et enviée. J'espère moi-même en faire autant, j'ai tout ce qu'il faut, hors la maison et un peu plus d'aisance.

J'ai une compagne admirable, digne de vous aussi, et qui vous aime par sympathie, J'ai un fils de onze mois, charmant ; j'ai le cœur plein d'une affection heureuse et douce. Je n'ai contre moi qu'une déplorable santé. Mais ce que Dieu veut, il nous faut le vouloir. J'ai adopté défi-

nitivement cette philosophie chrétienne, et j'y trouve mon soulagement et mon espoir.

Après cette reconnaissance que voilà faite, tâchons de renouer notre intimité interrompue. J'aime les cœurs à l'épreuve comme le vôtre, ils sont si beaux et si rares qu'il faut les conserver, comme des perles ou des diamants, pour le plaisir et l'ornement de la vie entière. Je désire vivement faire la connaissance de monsieur votre mari. Je vous prie de le remercier d'avoir pris ma défense; je le lui rendrai si jamais vous êtes injuste avec lui. Je désire surtout aller vous voir dans votre ermitage. J'irai peut-être à Paris ce printemps avec ma femme, ce sera le moment.

Je compte vous la présenter aussi. Aimez-la par amitié pour moi d'abord, vous l'aimerez bien vite pour elle-même.

Adieu, chère Eléonore, voilà mon papier fini ; a revoir.

Je suis encore bien au-dessous de toutes mes affaires, mais cela vient peu à peu.

Mille tendresses.

CCLXVII

A madame de Genoude

Mâcon, jeudi gras 1822.

Combien Eugène est heureux, madame, d'avoir un si charmant secrétaire qui fait autant d'honneur à son maître qu'il fait de plaisir à ceux à qui il écrit ! Il court risque de perdre ainsi toutes ses correspondances, car on préférera certainement avoir affaire au secrétaire : il est tout aussi aimable, il écrit tout aussi bien, et il est bien plus exact et bien plus lisible. Je me félicite pour mon

compte de la bonne idée qu'il a eue en ma faveur. Cependant il me reste encore pour lui un reste de reconnaissance, car enfin c'est à lui seul que je dois votre part d'amitié. Vous ne devez la mienne qu'à vous seule, madame, et, quand vous ne seriez pas la femme de mon ami, il suffirait de vous avoir connue pour conserver à jamais pour vous tous les sentiments que ce titre m'autorise à vous offrir.

Je ne vois pas qu'Eugène ait reçu les deux lettres que je lui ai écrites depuis mon retour. Je lui mandais mon désappointement sur Florence que le possesseur actuel ne veut pas céder et que je ne veux acquérir que loyalement. Ce que vous avez la bonté de me mander des dispositions de M. de Montmorency m'est fort agréable, mais j'attendrai, pour prendre un parti décisif, qu'il en ait pris un lui-même à mon égard. Je n'irai à Paris qu'autant qu'il m'y appellera officiellement en me donnant quelques moyens d'y subsister agréablement dans la rue de Bourbon suivant nos plans. On dit ici qu'il passe à la maison du roi. Cela lui serait bien facile alors, si ce n'est pas, comme tant d'autres, un homme à paroles dorées, un homme embarrassé de ses amis. Je ne le crois pas ; — ou l'air du pouvoir serait terriblement corrupteur, s'il altérait un caractère si inaltérable.

Cependant ce que vous me mandez d'Eugène, ce que j'ai vu des nominations dernières aux places qui lui allaient, ce que vous me dites de ce journal, de cette *Étoile*, qui ne sera ni celle de sa gloire ni celle de sa fortune, tout cela m'a beaucoup affligé. Si j'étais à Paris, je lui dirais de remercier ses nobles amis de cet ignoble présent, de ne pas s'en salir les doigts un seul jour, de ne pas lui prêter son nom une seule nuit : plutôt cent fois rien du tout hors son titre et sa *Bible*. Je parle d'ici trop en aveugle, pour que mes paroles aient du poids sur lui, mais à moins que cette *Étoile* ne lui verse six à dix mille

francs tout de suite, et aujourd'hui même, je ferais tout pour qu'il la replonge dans les ténèbres de son berceau. On reviendrait à lui avec de meilleures propositions, au lieu qu'on se croira quitte après lui avoir jeté cet os décharné. Dites-lui bien que cela n'aura pas quatre abonnés en province. Les journaux du soir n'y ont aucun avantage sur les autres, et les vieux noms sont tout.

Voilà des conseils sévères ; mais j'ai bien des regrets de ne les lui avoir pas laissés d'avance en partant. Je parierais que vous êtes de mon avis, madame, et, si cela est, cela m'affermira, et je ne cesserai de lui crier de se retirer de cette œuvre de perdition.

Quant à moi, dites-lui, je vous prie, que je lui recommande M. Hiss par-dessus tout. Il n'y a que cela de nécessaire. Le temps amènera le reste.

Adieu, madame, je vous demande mille fois pardon de finir cette longue diatribe sans les formes de nos grands-pères, mais nous sommes dans le siècle des réformes, et le très-humble serviteur n'est plus dans notre charte. Mais on ne retranchera jamais le respect et l'amitié que vous inspirez et que vous voulez bien accueillir.

CCLXVIII

A monsieur le comte Aymon de Virieu

Secrétaire de l'ambassade de France, à Turin.

Mâcon, 26 février 1822.

Je te remercie de tes deux envois poétiques. J'ai été bien plus content que je ne m'y attendais de l'ode de Manzoni : je faisais peu de cas de sa tragédie; son ode est parfaite. Il n'y manque rien de tout ce qui est pensée, style et sentiment; il n'y manque qu'une plume plus ri-

che et plus éclatante en poésie. Car remarque une chose, c'est qu'elle est tout aussi belle en prose, et peut-être plus. Mais n'importe, je voudrais l'avoir faite. J'y avais souvent pensé, et puis le temps présent m'en a empêché.

Je suis bien aise que mes conseils aillent à ta mesure. Ils ne sont pas difficiles : suivre sa pente et connaître sa fin. Voilà tout. On dit en effet dans ce pays-ci que tu épouses mademoiselle de Fargues. C'est la nouvelle de Lyon. On dit que c'est fort bon. Fais-le donc, si cela te sourit.

Je n'ai rien à te dire de Paris. M. Herman nous désoriente un peu. Je ne m'occupe plus même de moi-même. Je me repose dans mon sommeil, dans mon bonheur, dans mes affaires domestiques et dans la fièvre qui assaisonne tout cela. Ces deux ou trois mois-ci sont toujours terribles pour moi. J'ai continuellement quelque maladie légère : cela me fixe au coin du feu, et cela entrave l'action de toute pensée ambitieuse, de tout désir de déplacement. Me voilà bientôt d'ailleurs avec deux enfants à nourrir à la fois. Cela me fait une maison énorme en monde. Je ne puis plus me dépêtrer. Je suis forcé de me monter un ménage en conséquence. J'achète tous les mois une partie de mes meubles, de mon linge, etc... Tu vois quel espace il peut me rester dans la vie. Presque rien, et ce rien est mangé par les souffrances physiques. C'est égal, Dieu soit loué de tout cela ! Peu importe, pourvu que nous arrivions à un bon terme ! Les semences que nous jetons ici-bas seront toujours emportées tôt ou tard, autant vaut-il ne rien semer que pour l'autre monde.

Tu demandes des vers, voici à ce sujet deux strophes de l'*Ode à Virieu :*

En vain, sur la route fatale
Dont les cyprès tracent le bord,

Quelques tombeaux par intervalle
Nous avertissaient de la mort :
Ces monuments mélancoliques
Nous semblaient, comme aux temps antiques,
Un vain ornement du chemin ;
Nous nous asseyions sous leur ombre,
Et nous rêvions des jours sans nombre,
Sans être sûrs du lendemain !

Ce n'est plus le temps de répandre
Notre âme en désirs superflus ;
De compter, d'appeler, d'attendre
Des jours qui ne renaîtront plus ;
De semer de nos mains tardives
Tant d'espérances fugitives,
Vains jouets des vents et du sort,
A qui l'heure qui nous dévore
Ne laisse pas le temps d'éclore
Entre la naissance et la mort !

Les vers m'ennuient quand ils sont mauvais comme ceux-là, et me plaisent trop quand ils sont bons. Il en sera bientôt comme de la musique que je ne puis plus souffrir d'aucune espèce. Tiens, cependant, voici quelques strophes que chante le soir à son amant une jeune fille de l'île d'Ischia :

Viens, l'amoureux silence occupe au loin la plaine,
Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur !
Tout rentre, à peine encor une voile lointaine
Blanchit en ramenant le paisible pêcheur.

Depuis l'heure où ta barque a fui loin de la rive,
J'ai suivi tout le jour ta voile sur les mers,
Comme de son doux nid la colombe attentive
Suit l'aile du ramier qui blanchit dans les airs.

Tandis qu'elle glissait sous l'ombre du rivage,
J'ai reconnu ta voix dans la voix des échos,
Et la brise du soir en mourant sur la plage
Me rapporta tes chants prolongés sur les flots.

Quand la vague a blanchi sur la côte écumante,
A l'étoile des mers j'ai murmuré ton nom,
J'ai rallumé ma lampe, et de ta seule amante
L'amoureuse prière a calmé l'aquilon.

Maintenant sous le ciel tout repose et tout aime,
La vague en ondulant vient dormir sur le bord,
Le vent dort sur la fleur, et la nature même
Dans les bras de la nuit se recueille et s'endort :

Viens ! la mousse a pour nous tapissé la vallée,
Le pampre s'y recourbe en berceaux tortueux,
Et l'haleine du soir à l'oranger mêlée
De ses fleurs qu'il effeuille embaume mes cheveux.

A la douce clarté de la route sereine,
Nous chanterons ensemble, assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, inclinant vers Misène,
Se perd en pâlissant dans les feux du matin.

Elle chante, et sa voix par intervalle expire...

Voilà encore des vers, c'est tiré d'un joli morceau intitulé : *Ischia*. Je te l'enverrai tout, si tu en as envie. Si tu n'es pas content de ceux-là, dis-le-moi. Je ferais bien encore une tragédie, si tu voulais. Mais qu'en faire après qu'elle sera faite ? Je ferais bien *Lena*, mais c'est une contre-épreuve de l'anglais et de l'allemand, c'est donc du talent perdu. Je ferais bien des *Méditations*, mais elles m'ennuient à présent. Que faire donc ? Je suis encore trop malade pour entamer mon poème, si je fais un poème. Je ne suis pas dégoûté de poésie cependant : ne va pas le croire. Je n'aime que cela dans le monde moral après les vrais biens, mais il y a un temps pour parler et un pour se taire, un temps pour chanter et un pour souffrir. Je souffre physiquement, ma voix est enrouée. Je me ménage, pourquoi? Peut-être pour rien. Commande-moi quelque chose. Envoie-moi un modèle de plan tragique entre César et Caton. J'ai tout brûlé. Je reprendrai. Vous faut-il du romantique ou du classique? C'est ce qui me retient.

Adieu. *Basta per oggi*. J'ai la fièvre. Je ne monte plus mes chevaux chéris depuis huit jours. Que fais-tu là-bas? Il fait ici, tout l'hiver, le temps de Chiaja. Vignet est très porté. Je ne le sais pas par lui non plus.

Ma femme te dit mille amitiés. Je voudrais bien que tu trouves son pendant. Parle de moi à ta sœur et à ta mère. J'y pense souvent. Nous verrons-nous cette année? Je ne puis pas quitter la place avant août ou septembre à cause de nos couches. Règle-toi là-dessus. Point de conseils pour cette fois.

CCLXIX

A monsieur Eugène de Genoude

Maître des requêtes au conseil d'État, rue du Bac, n° 128
à Paris.

Mâcon, 13 mars 1822.

Je vous pardonne bien votre silence, mon cher Genoude, bien sûr qu'il est bien occupé pour vos amis et pour vous. Je vois avec reconnaissance la suite des bons soucis que vous vous donnez aussi pour moi. Je vous prie de remercier mille fois M. de Montmorency de ce qu'il consentirait à faire pour moi si j'allais à Paris. Je ne désirerais certainement rien de mieux, et je ne puis que lui rendre le témoignage qu'il prévient même mes désirs. Seulement je ne voudrais pas aller vous joindre avant les couches de ma femme, qui approchent beaucoup, surtout si vous n'avez rien à faire de moi. D'ici là je me contenterai parfaitement du *statu quo*, c'est-à-dire de la continuation de mon traitement actuel, que je dois à la bonté du ministre. Alors peut-être M. de Montmorency trouvera à me caser, soit à Paris près de lui, soit en Italie. Mais ce que je vous recommande avec instance, mon cher Genoude, c'est M. Hiss. Cela est plus solidement établi que mes ressources précaires actuelles, et ce sera une planche salutaire dans le naufrage qui peut

m'arriver. Tenez-moi au courant de cette dernière affaire, et consacrez-y de temps en temps quelques lignes à M. Hiss.

Quant à vous, mon cher ami, je ne sais pas le fond du sac, mais sur l'étiquette je ne suis pas content. Je ne comprends rien à cette *Étoile*. Laissez-la mille fois tomber de vos mains. Je persiste et insiste dans mon conseil. Vous ne me dites pas quel est là-dessus l'avis de madame de Genoude. Mais je crois qu'il est le même. Restez un peu de temps maître des requêtes tout court et ami des ministres, et puis faites le pas d'une préfecture quelconque pour un peu de temps encore, et ainsi de suite jusqu'où le flot mobile de la faveur vous portera. Mais ne dégradez pas vos chastes mains en les barbouillant dans l'encre d'un journal nocturne, à moins d'un bon traitement fixe, hypothéqué sur un budget et non sur des abonnements ! Voilà mon dernier mot.

Je m'occupe toujours ici de préparer une retraite champêtre pour nous et nos amis. J'y consacre mon temps et mon revenu. Je fais aussi quelques vers quand le vent souffle de ce point de l'horizon, et le plus souvent je me tais, car

Attendons ce souffle suprême
Dans un repos silencieux !
Nous ne sommes rien de nous-même
Qu'un instrument mélodieux :
Quand le doigt divin se retire
Soyons muets comme la lyre
Qui recueille ses saints transports,
Jusqu'à ce qu'une main sacrée
Ébranle la corde inspirée
Où dorment les divins accords !

Adieu donc pour ce matin. Mille compliments tendres et de ma part et de celle de ma femme à madame Léontine. Où en êtes-vous des grossesses, etc. ? Quant à moi,

je ne sais plus comment m'en tirer. Écrivez-moi un peu, seulement une ligne entre deux affaires.

Votre ami *in æternum et ultra.*

CCLXX

A monsieur Eugène de Genoude

Mâcon, 29 mars 1822.

Il y a trop longtemps que je n'ai causé avec personne, mon cher Genoude, je m'attaque aujourd'hui à vous : mon horreur contre la plume et l'encre ne tient pas contre l'envie de vous dire bonjour et de m'informer un peu de tout ce qui vous concerne. Grâce à vous je reçois l'*Étoile*, et, malgré mes préventions, j'en suis content. C'est un fort bon journal, mais en ce bas monde les premiers venus ont les meilleures places, et les vieux abonnés de la *Gazette*, de la *Quotidienne* et des *Débats*, ne renonceront pas à leur vieille habitude. Ils s'effraieraient de voir un autre titre aux opinions toutes faites qu'ils reçoivent par eux tous les matins. Mandez-moi donc un peu où vous en êtes à ce sujet. Cela prospère-t-il réellement entre vos mains, ou n'est-ce qu'une semence perdue que vous jetez sur le roc ?

Je ne m'étonne pas de vos longs silences : je vois d'ici que vous êtes dans la chaleur du combat. Vous vous en tirez bien. Croyez-moi, je ne vois pas habituellement les choses trop en beau, je ne suis pas suspect, et je vous dis en vérité et à mon grand étonnement que, malgré toutes ces conspirations aux cent têtes, la France, *old France*, se tranquillise par son propre poids. Une indifférence apathique et soporifique a soufflé sur les villes et les campagnes : on plante, on sème, on bâtit, on s'occupe à peine

un moment du scandale de vos Chambres. L'agitation qui vous tourmente n'est plus celle de la France, mais d'un parti de mécontents qui est réduit à payer ses agents ; il ne les payait pas il y a trois ou quatre ans. Ainsi donc tranquillisez-vous ; ayez seulement une double et triple police, agissez avec lenteur et sagesse, laissez dire les bavards, laissez faire au temps et aux honnêtes gens : tout ira bien, j'espère.

Maintenant que la Chambre va être fermée, j'espère que vous aurez plus de temps à vous et par conséquent un peu à moi et à vos vieux amis. Je vous demande la permission de vous adresser à Paris un homme qui a, comme presque tous ceux que je vois, une haute opinion de vous et un vif désir de vous connaître. C'est un homme d'infiniment d'esprit et de vrai mérite, curé de Mâcon, grand-vicaire et grand faiseur de ce pays-ci. Il va bientôt à Paris, pour une affaire majeure au ministère de l'intérieur, pour une église à achever, et je lui donnerai un mot de recommandation pour vous. Je voudrais que vous fissiez demander par madame Léontine à madame de La Rochejaquelein la permission pour moi de lui recommander ce respectable ecclésiastique, afin que par sa toute-puissance elle obtienne de M. de Corbière un peu de faveur ou du moins un peu d'audience pour lui. Répondez-moi oui ou non.

Parlez de moi de temps en temps à notre patron. Il a surpassé l'idée même que l'amitié prévenue pouvait donner de son talent. Il n'y a en province qu'une voix sur son compte. Comment est-il dans vos faubourgs ? Je joins à ma lettre un petit mot que je vous prie de lui remettre pour le féliciter sur son règne. Je voudrais bien aussi que vous lui demandiez la permission de lui mener de ma part mon respectable pasteur qui aura besoin de sa faveur, et qui la mérite à tous les titres.

Comment vont vos espérances? Comment êtes-vous

dans nos affaires étrangères? S'est-on expliqué? Avez-vous ce qui convient? Êtes-vous content de M. Herman? Dites-moi donc un mot. Croyez-vous donc bonnement que je ne m'intéresse pas à vous plus qu'à moi-même à présent? car je suis assez bien et vous pas encore.

Adieu pour ce matin. Je rentre dans mon silence pour quinze jours. Je n'ai rien à dire de moi-même. Je végète en repos sans projets ni désirs, et je voudrais vous voir arriver à ce quiétisme. Mille hommages tendres à madame de Genoude.

CCLXXI

A la marquise de Raigecourt

Mâcon, 24 avril 1822.

Est-ce à vous maintenant qu'on peut adresser quelques lignes, madame? Il y a longtemps que j'en attends l'heure. Je pense qu'elle est venue. Madame de Beufvier m'a mandé que vous étiez non seulement rétablie, mais qu'encore vous aviez les fruits d'une bonne et forte maladie, c'est-à-dire une santé meilleure qu'auparavant. Dieu soit loué! car que deviendrions-nous si vous nous aviez quittés si tôt pour votre vraie patrie? Je me mets au nombre de vos enfants, et je me serais senti orphelin aussi. Il n'en est rien, vous vivrez longues années encore pour mûrir les fruits de vertu que vous avez semés autour de vous; vous verrez Raoul affermi dans une bonne voie; vous verrez tous vos enfants plus heureux, et vous quitterez cette terre sans inquiétude sur ceux que vous y laisserez.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien nous avons partagé les angoisses de votre maison : heureusement

pour nous nous avons été rassurés plus vite. On me dit que, grâce à cette secousse, le foie va bien, et qu'il vous faudra Plombières au lieu de Vichy. Plût à Dieu que cela fût vrai, car j'aurais un bon mois avec vous, et Dieu sait si j'en aurai autrement un seul jour ! Je n'attends, pour partir pour ces eaux, que les couches de ma femme ; cela aura lieu dans un mois au plus tard. Je partirai dix jours après. Y serez-vous, ou y viendrez-vous alors ? Je n'ai que ce moment-là bien juste. Je vais ensuite à Londres sans perte de temps. Si vous n'y venez pas, mandez-moi, je vous prie, quelle auberge et quel médecin il faut fréquenter. Donnez-moi des instructions utiles, et même une lettre de recommandation si vous avez là quelque hôtesse habituée. Je suis bien ennuyé d'y aller tout seul. Je vais mourir d'ennui, si vous n'y venez pas.

Nous sommes toujours ici dans notre heureuse tranquillité. J'achève de bâtir et de meubler mon vieux château. Nous nous y fixerons au printemps prochain, à moins d'une décision ministérielle qui s'y oppose. Mais personnellement je ne soupire qu'après le repos physique et moral. Je suis mort au monde et à ses pompes.

Mille choses respectueuses à tout le salon sans pareil. En voilà assez pour les yeux d'une convalescente à qui même on ne demande pas de réponse directe.

Peu de nouvelles d'Aymon, mais elles sont bonnes sous tous les rapports.

Adieu, madame et seconde mère, guérissez-vous pour nous aimer longtemps.

CCLXXII

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 18 avril 1822.

Je t'écris seulement ces deux lignes pour te rassurer si tu me crois mort : je vis encore, mais d'une vie aussi douteuse que la lueur de la lampe qui jette ses dernières clartés. Ce moment de l'année est toujours redoutable pour moi. Je remonte avec peine de l'hiver au printemps : le milieu de l'année est comme un sommet escarpé ; une fois que j'y suis, je respire et je redescends facilement.

J'ai mainte et mainte lettres commencées, sur mon pupitre, pour toi, mais elles sont si vieilles de date et si couvertes d'encre et de poussière que je ne te les envoie pas. La tienne m'a enchanté ainsi que ma femme à qui je l'ai fait lire, car il n'y avait rien de trop intime pour l'œil d'un tiers. C'est, je crois, ce que tu as jamais écrit de mieux raisonné, de mieux senti, de mieux éclairci. C'est un cours de littérature éternelle pour les gens de génie qui voient de haut. Quoique je ne me mette pas précisément du nombre de fait, je m'y mets de droit avec toi, et je pense juste ce que tu dis. Cela me console.

Il y a des entr'actes dans la vie humaine, comme tu le dis fort bien aussi, supposé que la vie elle-même ne soit pas déjà un entr'acte ennuyeux. J'y suis pour mon compte. Je ne fais plus rien de mon intelligence que des comptes de maçons et de charpentiers et des calculs d'agriculture ; c'est bon pour ce temps-ci où je ne pourrais mieux faire. Si la végétation morale a des repos comme celle des chênes en hiver, elle aura peut-être aussi son printemps, et, si le soleil le veut, je reporterai des feuilles et des fruits. J'en sens le germe dans ma pensée, mais ils

ne sont pas vivifiés, couvés, fécondés, par le repos et le loisir, et surtout je ne me sens pas la force d'accoucher. Ils avorteront donc, comme presque tout avorte ici-bas. Mais que nous importe! Qu'est-ce que cela veut dire! Il n'y a d'utile que ce qui est, et tout ce qui est utile ne manque pas d'être. Je me repose donc sur ma bienheureuse fatalité, fatalité divine et sage comme l'entendent les vrais disciples de la vérité éternelle.

Je te vois avec plaisir te rapprocher lentement de la route droite et claire où je suis rentré par lassitude, où je me tiendrai par raison. Espérons que la même lumière nous éclairera tous deux à la fin de ce chemin si ténébreux à son entrée. La vérité vivante elle-même ne suffirait pas à éclairer l'esprit de l'homme tant qu'il se laisse offusquer par ses passions de tout genre, et le plus faible de ses rayons suffit pour guider et consoler l'homme de bonne volonté. C'est cette bonne volonté qu'il nous faut avoir : elle suffira à notre conscience, quand bien même dans ses décrets le ciel nous refuserait cette lumière visible, cette foi inobscurcissable qu'il accorde à qui il veut et quand il lui plaît. Que la bonne volonté soit donc le supplément de notre foi trop vacillante et la consolation de nos ténèbres! Ces ténèbres sont peut-être un châtiment de nos révoltes passées. Subissons-le, et soyons honnête homme et chrétien quand même!

Adieu, mon cher ami, mon seul véritable ami, *dimidia pars mei*. Je ne t'en écris pas plus long, faute de forces; à une autre fois. Mais écris-moi pendant que tu le peux, pendant que la santé, le loisir et l'amitié *favent*. J'arrive de mon vieux repaire dans les montagnes, que je fais vivement arranger. Ma femme et ma belle-mère en sont contentes maintenant. J'aurai vraiment une bonne et solide demeure, plus solide que son hôte. N'importe! une des lois de l'homme est de marcher toujours comme si le chemin n'avait point de terme, quoiqu'il voie l'abîme à

ses pieds ; car l'homme est comme le roi, il ne meurt pas, il change.

Ma femme est près d'accoucher. Nous comptons aller ensuite à Londres ; mais entre deux j'irai à Plombières, environ dans six semaines. Viens me prendre : je serai seul, et nous passerions de nos meilleurs jours. *Farewell.*

Personne ne copie ici. Je ne puis écrire, je ne t'envoie donc rien malgré mon désir. Quand je serai en force et en repos, je t'enverrai ce que tu demandes, et plus.

CCLXXIII

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps (Isère).

Mâcon, 27 avril 1822.

Je t'avais écrit hier une longue épître à Turin. Voilà que tu m'écris de Lemps.

Ma femme va accoucher d'ici à trois semaines environ. Je ne puis bouger. Je vais ensuite tout seul aux eaux de Plombières ; de là je la rejoins à Paris pour aller à Londres. Voilà ma marche, tu vois donc que, si tu veux nous voir, il faut venir me prendre dans un mois, venir rêvasser trois semaines et nous baigner à Plombières ; de là aller à Paris ensemble. Cette idée me réconforte. J'en ai besoin, car je meurs de souffrances. Je te somme, au nom de l'amitié, de suivre ce beau plan. Adieu. Je ne puis écrire.

Je te charge pour ces dames des plus tendres et respectueux hommages. Pourquoi ne suis-je plus libre d'aller me remettre de la famille ! Je suis presque fâché de n'être pas malheureux comme jadis pour aller me consoler avec vous.

CCLXXIV

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 10 mai 1822.

Je reprends la plume tout seul, puisque tu ne réponds pas à ma première et seconde sommation depuis ton retour à Lemps. La nouvelle en est déjà arrivée à Londres, car Vignet me mande ce matin ton retour et ton mariage. Je crois au premier, qu'en sera-t-il du second ?

Quand te verrai-je, tranquille possesseur d'une terre en Auvergne, oublier à jamais une ingrate ambition, et ne t'occuper comme moi que de donner un air de naturel et de liberté aux masses de verdure que tu planteras sous tes fenêtres ! Quand te verrai-je une femme selon notre goût, sur qui tu puisses te reposer de tout le matériel de la vie, qui fixe enfin bien ou mal ton cœur errant, et te délivre du tourment d'espérer à toujours ! Ce *dimidia pars mei* complète en effet tout l'homme : on est tranquille, on peut se dire heureux selon l'humanité.

Je suis troublé dans ce bonheur, depuis quelques semaines, par la santé de ma chère Marianne : elle a un catarrhe qui ne finit pas, et, comme elle touche à l'époque de ses couches, je tremble que les deux maladies ne se rencontrent. Elle va un peu mieux aujourd'hui, mais pas encore suffisamment bien pour me laisser l'esprit dans un plein repos. Je ne la quitte pas depuis une quinzaine, de façon que mes entreprises de Saint-Point languissent et ne me laissent jouir de rien qu'en très longue perspective. Tu sais que Saint-Point est contemporain de Pupetières : ce sont deux nids de même forme, préparés par la nature à deux oiseaux de même plumage. Tu y

retrouveras tes tours, tes corridors, tes tilleuls du temps de Henri IV, tes bois, tes ruisseaux et tes prés. Saint-Point est plus grand seulement. Je le rapetisse tant que je peux pour le mettre au niveau de mes goûts et de ma fortune. Je démolis d'une main, je rajeunis de l'autre, je crépis et je donne une teinte de travertin à mes vieilleries gothiques pour me conformer aux goûts de propreté et d'élégance modernes. Je brûle de m'y installer et de t'y installer près de moi : nous y avons des chevaux, des bois, des chemins pittoresques, une solitude sans horreur : c'est ce qu'il nous faut à tous maintenant.

Parle-moi donc de Lemps. Qu'y fait-on, qu'y dit-on, qu'y pense-t-on ? Je m'ennuie de ne pas pouvoir y aller te surprendre, ne fût-ce que deux jours, mais la peur des couches me retient. Nous ne nous verrons donc pas, si tu ne prends pas le généreux parti de venir me prendre ici aux environs du 10 juin pour aller ensemble tête à tête passer trois semaines à Plombières. Cela te fera autant de bien qu'à moi, malade ou bien portant. Ce sont des eaux douces, amies de la poitrine et des nerfs. On m'y envoie de Genève où sont mes oracles. Je souffre beaucoup comme de coutume depuis le printemps. C'est la saison où je décline toujours. Je ne compte pas guérir à Plombières, mais gagner quelques mois de bon sur la maladie.

Je ne songe plus à rien de poétique, excepté à la mort et à Dieu. Tout le reste s'évanouit pour moi excepté le tout de ce monde : l'amour et l'amitié. Tous les deux sont bien placés, l'un en ma femme et l'autre en toi. Mort ou vivant, je ne les déplacerai pas.

Vignet me mande qu'il s'ennuie finalement, raisonnablement, à Londres, pays natal de l'ennui. Il n'y retrouve plus cet accueil de cœur de Paris : on n'y comprend pas sa langue, et il se soucie peu de la leur. Il n'a pas encore un projet de mariage ; il semble même vouloir y renon-

cer. J'en suis bien fâché. Si j'y vais cet été après les eaux, j'en entreprendrai un pour lui. J'ai son fait ici même, ou le tien si tu voulais.

Adieu. Écris-moi vite invariablement si tu viendras me prendre ou non, que je me règle en conséquence. Tu sais la maladie et la rechute de madame de Raigecourt ? Nous perdons tout si nous la perdons à Paris ; et cette pauvre madame de Beufvier, que deviendra-t-elle ? Ils vont à Vichy.

Adieu encore. Je me rappelle tant que je peux au souvenir des habitants de Lemps. Présente mes respects et mille autres sentiments meilleurs à ta mère et à tes sœurs sans oublier ta charmante nièce.

CCLXXV

A monsieur le comte de Virieu

25 mai 1822.

Es-tu bien arrivé, mon cher ami ? As-tu pris tes jours de repos et commencé tes emplettes ? J'ai été bien fâché de te voir partir si tôt, mais je me console en pensant qu'une fois marié je te posséderai tant que je voudrai. Cela te fixera, et tu sentiras mieux encore alors l'inappréciable bonheur de perdre son temps en rêvant avec ses amis. Quant à moi je perdrais volontiers ainsi la bonne moitié de ma vie. Nous avons suffisamment pensé, creusé et médité et conclu. Une fois que nous savons qu'il faut être honnête homme, bon chrétien, patient, confiant et résigné, nous n'avons plus rien à découvrir. Il nous faut maintenant user le temps qui nous reste, tromper l'ennui et le chagrin et la maladie, et ne pas espérer un avenir meilleur que le présent. Je te parle déjà comme

à un vieux mari : mais des gens comme toi connaissent à fond un métier avant d'y avoir mis la main.

Je t'envoie une lettre arrivée ici pour toi. Ma femme va très bien. Je pars pour Plombières le 9 juin ou le 10. Tu seras peut-être déjà repassé. Je t'attends, et je voudrais être ton second à ce fatal instant. J'arrive de Saint-Point qui marche enfin grâce à mes fureurs obligées. J'y retourne demain, et je compte le trouver presque achevé. J'ai quinze ou vingt ouvriers. On colle mes beaux papiers. Je vais bientôt jouir au moins d'une chambre. Je ferai la tienne une des premières ensuite.

Adieu. Je vais me coucher, faisant des vœux pour toi.

CCLXXVI

A monsieur le comte de Virieu

Hôtel de Rastadt, rue Neuve-Saint-Augustin (Paris).

1er juin 1822.

Je reçois ton joyeux billet. Je me réjouis que tu aies si bien fait ta route. Ménage-toi plus encore au retour. Tu me trouveras peut-être encore. Je ne sais si je pars dans quatre ou quinze jours. Je viens de Saint-Point, qui a changé de face depuis toi : il est peint, tapissé, glacé et fresqué. Cela va à merveille.

Le cheval est bien arrivé, mais j'ai appris que ta sœur le montait. Ne le souffre pas pour elle : elle n'est pas assez habile ; la bête est trop vive pour un apprenti. Dis-le-lui poliment. Autrement il y aurait quelque chute, surtout le montant seule.

Où en es-tu des emplettes et surtout de ton courage ? Arme-toi d'un triple airain pour les premiers jours, et tout va tout seul ensuite. Ne te fatigue pas à Paris. Soigne-toi

maintenant pour deux ou trois. C'est l'argent le mieux employé, j'en suis maintenant convaincu.

J'ai, selon ton bon avis, écrit une commémoration ce matin à Fréminville. Commémore-moi à Versailles. J'ai de bonnes nouvelles d'eux.

Ma femme va fort bien pour son cas. Mes enfants à merveille. Alphonse fait déjà mes délices quelques minutes par jour. Quand en seras-tu là ? Il est né tout exprès pour épouser une de tes filles cadettes. Adieu. Je vais écrire à ta mère qui m'a écrit par notre écuyer. As-tu trouvé des domestiques ? Écris-le-moi par duplicata ici et à Plombières chez Bérard.

Ma femme te remercie de ton souvenir et fait des vœux pour ton bonheur. Quand serons-nous tous assis sous ma treille ou sous la tienne avec quelques mois d'oisiveté devant nous !

Je suis fâché qu'on t'ait bien reçu au ministère. Oublie-le pendant trois ou quatre ans. Crois-tu qu'il y ait du Florence sur le tapis ? Je verrai cela dans un mois. J'y serai pour deux ou trois jours.

Adieu. Porte-toi le mieux possible et marche en avant sans t'inquiéter. Tout doit être comme il est.

CCLXXVII

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Mâcon, 15 juin 1822.

Vous avez parfaitement deviné le motif qui a retenu ma plume tout ce temps-ci. Je voulais vous écrire et je ne voulais rien vous dire avant d'avoir l'aveu de M. de Château. Le pas était glissant. J'ai préféré me taire tout à fait. Mais, puisque la partie intéressée elle-même s'est

ouverte à vous, je puis vous avouer, sans blesser en rien la délicatesse, que j'ai nourri quelque temps l'espoir d'aller respirer quelques années auprès de vous cet air de bienveillance, de bon goût, de poésie, que je mets fort au-dessus de l'air des *tièdes rivages*. C'est vous qui complétiez Florence pour nous, c'est vous que j'y regrette pardessus tout. J'ai retiré toutes mes prétentions conditionnelles depuis la réponse de M. de Château. J'en ai fait connaître le sens à M. de Montmorency, et je l'ai envoyée textuellement à Prévost pour qu'il la communiquât à M. de Rayneval, ne voulant pas être la cause ou le prétexte du déplacement d'un bon et honnête collègue, contre ses convenances. A présent je me renferme dans ma retraite et dans mon silence. Je ne demande plus rien, je n'écris même plus à personne, et je laisse en prose comme en vers la Providence toute seule guider ma barque vers tel ou tel rivage. Mes vœux seuls sont pour l'Arno, mais ce sont des vœux muets, il ne m'est plus permis de les manifester. Je crois comme vous que M. de Château a tort, dans son intérêt futur bien entendu, mais je conçois bien, et mieux que personne, sa répugnance à quitter, pour les glaces de Suède, les orangers de vos collines, et pour un ministre tel quel le plus aimable des ministres connus. Je ne le blâme donc pas, je l'envie, et je sens qu'à sa place rien ne me tenterait, et que je ferais comme lui sécher dans l'attente les prétendants malheureux.

Prévost m'a remis avant mon départ de Paris la charmante épître que vous avez bien voulu m'adresser. Tout le monde l'a trouvée comme moi pleine de grâce, de facilité, de verve spirituelle et de bon goût. Je la conserve comme un monument précieux de nos relations poétiques, et j'ai plus de sujet d'en être fier que vous ne pouvez l'être de mes longues rimes. Je vous trouve bien plus près de Chaulieu que je ne le serai jamais de J.-B. Rousseau. Les reproches que vous me faites en vers si flatteurs

ne sont que trop fondés, je le sens, mais j'ai une excuse à ma paresse dans ma triste santé, et d'un autre côté je suis trop heureux dans mon intérieur pour penser à *sfogare* ma verve assoupie.

Le feu divin qui nous consume
Ressemble à ces feux indiscrets
Qu'un pasteur imprudent allume
Aux bords des profondes forêts ;
Tant qu'aucun souffle ne l'éveille
L'humble foyer couve et sommeille ;
Mais s'il respire l'aquilon,
Tout à coup la flamme engourdie
S'enfle, s'irrite, et l'incendie
Embrase un immense horizon !

O mon âme ! de quels rivages
Viendra ce souffle inspirateur ?
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Viens du couchant ou de l'aurore,
Doux ou terrible, au gré du sort !
Le cœur généreux qui t'implore
Brave la souffrance et la mort.
Au noble amant de l'harmonie
Qu'importe le prix du génie !
Si c'est la mort, il faut mourir !
On dit que la bouche d'Orphée,
Par les flots de l'Ebre étouffée,
Rendit un immortel soupir.

Mais, soit qu'un mortel vive ou meure,
Toujours rebelle à nos souhaits
L'esprit ne souffle qu'à son heure
Et ne se repose jamais.
Préparons-lui des lèvres pures,
Un sein chaste, un cœur sans souillures,
Comme, aux approches du saint lieu,
Des enfants, des vierges voilées,
Jonchent de roses effeuillées
La route où va passer un Dieu !

. . . .
. . . .

Attendons ce souffle suprême
Dans un repos silencieux !
Nous ne sommes rien de nous-même
Qu'un instrument mélodieux.
Quand le doigt divin se retire,
Soyons muets comme la lyre
Qui recueille ses saints transports
Jusqu'à ce qu'une main sacrée
Ébranle la corde inspirée
Où dorment les divins accords !

Voilà quelques strophes d'une ode que je vous adressais sur ce sujet, et que je ne vous envoie qu'en lambeaux parce que ce serait trop long. Mais il faut toujours quelques vers pour lester nos lettres. J'espère que cela vous engagera à m'en envoyer aussi quelques-uns. Pardonnez-moi, monsieur le marquis, si le peu d'espace qui me reste m'empêche de finir avec les formes respectueuses que je dois au ministre. Je n'écris qu'au poète.

CCLXXVIII

A madame de Genoude

Rue du Bac, n° 128, faubourg Saint-Germain, à Paris.

Plombières, 17 juin 1822.

Madame,

Mon amitié pour cet ingrat de votre connaissance sera plus forte que sa paresse. Dites-lui que je l'aime toujours en dépit de son silence. Je comprends trop ce silence au milieu des embarras de fortune, des tracas, des affaires, des rédactions, corrections d'épreuves, et surtout de la maladie. Enfin il me donne une si aimable compensation dans vos marques de souvenir que je ne sais trop si j'ai beaucoup à me plaindre. J'ai mille remercîments à vous faire, madame, d'avoir bien voulu mettre tant d'intérêt à

me rappeler au ministre. J'attendrai paisiblement sa détermination ou pour Turin ou pour Florence. Je préférerai toujours Florence quand il viendra à vaquer.

Pour le moment je préfère le repos absolu dont mon horrible santé et un voyage d'affaires à Londres me font une ennuyeuse loi. Je suis venu chercher quelque soulagement ici ; je n'y ai trouvé qu'une dose d'ennui intolérable et un redoublement de maux. Je brûle d'en partir, et je n'y suis retenu que par une certaine obéissance stupide que les malades observent religieusement pour leurs médecins. J'ai pour eux et en eux plus de soumission que de foi.

Je compte repartir pour Paris le 26 ou le 28 de ce mois ; mais je vous conjure, madame, ainsi que Genoude, de ne pas déranger d'une minute vos projets de Fleury en ma faveur, quel que soit mon désir de vous voir en passant. J'aurai à peine deux jours à rester à Paris, et deux jours employés à des paquets et à des courses pénibles me donneraient plus de regrets que de jouissance vis-à-vis de mes amis. Nous ne nous reverrons véritablement qu'à mon retour ; ce n'est qu'alors que je pourrai vous présenter madame de Lamartine.

Dites, je vous prie, tout cela à Eugène. Je sens combien un peu de campagne lui sera nécessaire après tant de fatigues, et je ne voudrais pas en pure perte lui en dérober les moments. Dites, je vous prie, à madame de La Rochejaquelein combien j'ai été reconnaissant de son charmant souvenir. Je voudrais bien qu'on lui eût ordonné Plombières, mais c'est par pur égoïsme.

Agréez, madame, l'expression de mes respectueux hommages et de mon inviolable attachement.

CCLXXIX

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

4, Cumberland street, 1er août, Londres.

Sais-tu que ce long silence nous inquiète? Est-ce que tu ignores mon adresse ici ou à Paris? Écris donc au plus vite. Es-tu marié? es-tu dans les délices d'un premier sentiment, ou encore dans les embûches d'une affaire embarrassée et interminable? Quoi qu'il en soit, instruis-nous afin que nous soyons en communion ensemble. Je suis désorienté quand je ne sais où tu en es.

Nous sommes, nous, *in questo dubbio paese*, genre de pays que le Dante aurait pu décrire, que l'on ne peut dire beau ou laid tout entier : le ciel y est mauvais, mais la terre *dolce e lieta*, les maisons sont petites et enfumées en dehors, mais le dedans est un enchantement continuel. Ils ont divinisé l'existence physique, ils l'ont embellie et ennoblie par l'élégance. On se sent heureux et presque fier d'avoir les besoins les plus bas de l'humanité en les satisfaisant avec tant de luxe, d'aisance et de recherche. Je suis bien plus content aussi des habitants que je ne l'osais espérer. Tout ce que j'ai vu de nos relations est excellent, noble, grave, aimable, des hommes enfin, dignes ou indignes de ce nom. J'ai beaucoup vu dans mes dix ou douze jours. Je ne cesse de voir. J'ai retrouvé de la curiosité, parce que tout est neuf de ce côté-ci pour nous.

Je suis obligé de me tenir ici en petit garçon, sans voiture, sans rien acheter, et tenté de tout. Il faut, je t'assure, qu'à mon premier retour tu viennes avec moi ici.

Cela en vaut dix fois la peine, surtout pour un homme qui s'établit. Tu n'as pas l'idée de ce que c'est qu'un établissement. Tu le verras ici. On me mande de Lyon que j'y ai une lettre en souffrance, faute d'affranchissement, et Vignet aussi. Je pense que ce sont les tiennes. Fais-les repartir sous l'adresse de Marcellus qui me les remettra.

Adieu, je t'envoie à tout hasard des félicitations, des vœux et des compliments, car je ne sais où nous en sommes.

CCLXXX

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Londres, 22 août 1822.

Vignet a reçu la grande nouvelle, et il est accouru pour me l'apprendre. Elle a été bien reçue, je t'assure. Je ne savais plus que penser de ton long silence, de cette cruelle incertitude où tu me laissais. Dieu soit loué ! Tout est bien. Tu as déjà pu voir que la Providence ne t'a pas trompé par le don qu'elle t'a fait. Jouis-en pleinement, dans un repos nécessaire à nos âmes à cette période de la vie. Ne songe qu'à te reposer dans ce bonheur tranquille. Ne le laisse pas troubler par les souvenirs du passé ni par les rêves de l'avenir. L'avenir est la ressource des malheureux : nous ne sommes plus du nombre, grâce à Dieu !

Combien je partage la félicité de ta mère et de ta sœur ! Combien je voudrais être là pour jouir de leur plein contentement, pour voir la face de Lemps renouvelée ! J'espère que cela m'arrivera tôt ou tard. Dans ce moment-ci

l'expression de mon bonheur, en voyant le tien assuré, est troublée amèrement par ma propre situation. Mon charmant petit enfant est bien malade, et à peine nous reste-t-il l'espoir de le conserver. Il a une fièvre lente et inconnue à laquelle nous ne pouvons rien. Depuis douze jours nous sommes dans les plus grands tourments. Si ce malheur nous arrive, je ne sais comment nous le supporterons, surtout ma pauvre Marianne.

Sans cela nous aurions été très heureux ici. Vignet nous voit souvent. Il a été bien touché de ta lettre. Il s'occupe aussi de fixer son sort ; mais, comme à l'ordinaire, il flotte entre plusieurs hameçons sans mordre définitivement à aucun. Je travaille à le décider et à l'aider. Ton secours ne peut qu'y contribuer beaucoup.

Ce pays est superbe et mérite un et plusieurs voyages. C'est là que mademoiselle Fanny verrait réalisées ses plus riches conceptions gothiques. Ce gothique vit encore pleinement partout dans les campagnes. J'en ai pris la passion, la manie, la rage. Je vois que c'est le seul genre qui supporte notre médiocrité. Garde-toi, au nom du sens commun, de toucher à Pupetières dans un autre esprit. *Souviens-toi de ces paroles :* je suis au désespoir d'avoir mis une pierre à Saint-Point avant d'avoir ouvert les yeux à cette nouvelle lumière ; je me repens de ce que j'ai fait, et je vais finir dans un meilleur sens. Si tu veux, je te rapporterai d'ici une centaine de plans divers qui te donneront la clef de tout ce qu'on peut faire dans ce style du beau goût et de la médiocrité.

Adieu, pense à nous, et priez pour notre cher enfant. Parle de moi à ta femme, et qu'elle soit toute disposée à nous aimer à cause de toi, comme nous l'aimons déjà, et comme nous osons le lui dire, à cause de toi aussi.

CCLXXXI

A la marquise de Raigecourt

Richmond, 31 août 1822.

Je vois bien, madame, que nous sommes tout à fait brouillés, puisque vous écrivez à tous mes amis, mais que vous ne répondez plus une seule ligne à toutes mes lettres. Je vous en ai écrit de Mâcon, de Plombières, de Paris ; je vais voir si celles de Londres seront mieux reçues. Votre maladie et vos courses m'ont cependant causé bien des tourments : madame de Beufvier et Raoul ont eu la bonté d'y compatir et de me donner des nouvelles d'une santé qui ne les intéressait guère plus que moi-même.

Le baron de Vignet m'a apporté de vos lettres l'autre jour. J'y ai vu avec inquiétude un projet de fuite pour cet hiver. Nous avons arrêté notre maison à Paris pour le même temps : Paris n'est plus Paris pour moi si vous n'y êtes pas. Cependant, je vous verrais avec plaisir aller respirer un air plus vital. J'irais moi-même si j'étais libre, mais, hélas ! au sein de mon bonheur, j'ai perdu le grand bien, la liberté ; je vais où le vent de la nécessité me pousse.

Aymon, notre Aymon, est donc enfin marié, et parfaitement heureux ! Quelle révolution dans sa destinée ! J'en jouis plus que lui-même peut-être ; et, comme il est homme d'habitude, je ne doute pas que le premier pli ne soit pris pour toujours, et qu'il ne soit enchaîné pour toute sa vie dans les liens de son bonheur. Je ne redoute pour lui qu'un reste d'ambition mourante, mais l'amour l'éteindra, je l'espère ; et Lemps, et ses enfants, sa sœur, ses amis, pourront lui suffire.

J'ai appris par lui que vous étiez arrivée à Paris au moment où nous le quittions. En sera-t-il de même ? Nous sommes à la campagne depuis deux jours pour essayer un changement d'air pour notre petit enfant extrêmement mal. Je suis, ainsi que ma femme, dans les tourments les plus vifs. Les voyages nous l'ont tué, et nous ne savons comment le remettre. S'il était plus fort, je le remmènerais en France. Cette médecine me paraît bien pitoyable.

Nous ne repartirons qu'aux premiers jours d'octobre, selon les apparences. Je viens de recevoir de M. Delahante une lettre triste pour moi et pour notre cher Jussieu ; il me mande qu'il a à peu près conclu avec un autre, et qu'il vient passer l'hiver à Paris à cette fin. Il y aura peut-être du remède. Je ne négligerai rien pour servir un si parfait ami, et la Providence, qui lui doit des récompenses pour tant de vertu, nous aidera, je n'en doute pas.

Adieu, madame. Mille tendresses à tous les vôtres. Mille respects et amitiés à vous de ma part et déjà un peu de celle de madame de Lamartine. Dites, je vous prie, à Jussieu ce que je viens de recevoir. — Si vous me faites l'honneur de m'écrire, faites-le sous le couvert de Marcellus, secrétaire d'ambassade ici. — Connaissez-vous quelqu'un qui connaisse M. de Saint-Cricq, directeur des douanes, et qui puisse solliciter pour moi une permission d'apporter les vieux effets de ma femme ? Vous me rendriez un éminentissime service, si vous pouviez me l'envoyer bien vite.

CCLXXXII

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Richmond, 1er septembre.

J'apprends enfin ton bonheur par toi-même : c'est un des plus beaux jours de ma vie. J'ai désiré ce moment pour toi aussi ardemment que pour moi. Je ne doute plus de rien, puisque le premier moment est heureux. Tout dépend de ce premier point. Aimez-vous, et ne vous tourmentez pas de l'avenir : il s'embellira ou s'adoucira pour vous tous les jours.

En te parlant ainsi, je suis cependant bien triste de l'état très inquiétant où nous voyons notre cher petit garçon ; il est très mal. Renonçant à une médecine meurtrière ou impuissante, nous l'avons emmené, ma femme et moi, à Richmond, charmant pays, le Tivoli de Londres, à deux lieues en remontant la Tamise. Nous y sommes d'hier seulement, espérant quelque chose du changement d'air. Nous passons des jours bien empoisonnés, et je redoute le dénoûment plus encore que je n'ose le dire à ma femme. Souviens-toi par ma triste expérience de ne pas laisser voyager tes enfants. Si je perds le mien, ce sera par ma faiblesse d'avoir consenti à le laisser sans nécessité changer d'air, d'habitudes, de nourriture et de soins. Je n'en doute guère. Profite au moins de mes sottises pour les éviter.

Ce pays est, comme tu penses, et plus que tu ne penses, digne d'un voyage, si c'est un voyage que trente-six heures de route. Il n'est pas aussi cher qu'on nous le dit, pas plus que Paris certainement. Les logements sont

à plus bas prix, les voitures au même, les menus détails seuls sont plus chers, c'est-à-dire la main de l'homme. Enfin tu peux, avec trois cents louis au plus, venir avec ta femme y passer agréablement deux mois et courir un peu l'intérieur. Ajoute, si tu veux, cent louis pour l'Écosse, et tu auras un souvenir neuf et fécond pour toute ta vie. N'y viens qu'en été avec nous. Nous y revenons, au printemps de l'autre année, passer six mois, si rien ne change.

Vignet a reçu ta lettre, et attend la décision d'Hérard avec grande impatience. Je suis tellement à bout que je ne peux pour l'instant lui servir à rien. Les maladies et cet enfant avec les médecins si chers m'ont achevé. J'en suis à vendre montre, chaîne d'or et tout le superflu pour me soutenir sans emprunt jusqu'au retour.

J'aurais désiré pour ton bon plaisir que les détails que tu me donnes eussent été de ton côté plus brillants, mais, l'avenir des enfants assuré, le présent plus ou moins large importe assez peu. On fait sa carte sur une plus petite échelle. Je crois que cela ne fait rien au fond du bonheur, sauf le nécessaire. Il y est. Jouis donc, et oublie tout le reste pendant quelques années : la Providence a parlé. Tu n'es plus assez riche pour suivre la partie telle quelle.

Adieu donc, je vais me coucher. Mille choses tendres à ta femme. Aimez-nous. Ma femme dit mille bonnes choses à madame de Virieu et à mademoiselle Fanny.

A bientôt.

CCLXXXIII

A monsieur de Genoude

Maître des requêtes au conseil d'État, rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Richmond, 18 septembre 1822.

J'ai bien senti votre bon procédé, mon cher ami, dans la promptitude de la réponse de M. de Saint-Cricq. Recevez-en tous nos remercîments. Nous sommes toujours dans les transes pour notre cher enfant, quoiqu'il soit certainement mieux ; mais ce climat est affreux pour le rétablir, et je ne remue pas ma belle-mère aussi librement que je me remuais moi-même dans notre temps. Ma femme et moi nous pensons à cette grande époque où madame de Genoude va se trouver. Nous regrettons de n'y pas être : elle pour elle et moi pour vous, car c'est un terrible moment. Mandez-moi vite quand vous en serez quitte, pour que nous soyons des premiers à partager votre bonheur.

Nous avons une maison retenue à Paris, rue de Rivoli, sur un jardin, rez-de-chaussée meublé, etc. J'ai fait cette affaire avant d'en partir. Mais nous nous recommandons à madame de Genoude pour une cuisinière médiocre, mais honnête, qui viendrait seulement passer la journée pour faire notre cuisine et ne coucherait pas chez nous. Tâchez de nous arrêter cela pour le 15 octobre. Tout ce que vous ferez sera bien fait quant aux gages, n'étant que pour cinq mois, à moins qu'elle ne voulût rester et ne fût très bon sujet.

Je me suis bien déjà informé pour les *Bibles ;* mais il n'y a rien à faire ici, à cause des innombrables *Bibles* que les méthodistes et autres répandent sous toutes les

formes. On n'en veut plus entendre parler : la France seule est votre domaine, elle est à vous. Attendez un peu seulement.

Je vous apporte les rasoirs en dépit du préjugé. Nous sommes des âmes fortes, sinon des esprits forts. Je vois avec peine que rien n'est encore décidé sur votre sort.

« Travaillons, prenons de la peine,
« C'est le fonds qui manque le moins. »

Rien n'est plus mobile que le cœur des hommes puissants, les flatteries nouvelles y étouffent les vieilles affections. Ne vous y fiez pas trop, car nous sommes tous deux un exemple de mon précepte. Depuis un an vous êtes laissé dans une position précaire, et depuis deux on ne me juge pas digne de copier et de cacheter des lettres dans une cour oisive d'Italie. Je ne m'élèverai jamais jusqu'au sublime rang de secrétaire d'ambassade, tandis qu'on prodigue les places de ministre et de chargé d'affaires aux favoris d'hier. J'ai honte à mon âge de mon titre d'attaché qui va bien à seize ans. Mais le monde a toujours été ainsi, qu'il aille au diable! Pour nous, tirons-nous-en de notre mieux !

Adieu et éternelle amitié.

CCLXXXIV

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps.

Londres, 26 septembre 1822.

Que deviens-tu donc? Pas deux lettres depuis ton mariage! Est-ce que le bonheur t'a ôté la voix comme à moi? Est-ce que tu serais malade ou tourmenté? Est-ce

que tu es au fond de l'Auvergne ? Est-ce que toutes tes lettres sont perdues, faute d'affranchir? Enfin je fais cent mille suppositions, et peut-être pas une juste. Vignet est dans le même cas. Nous sommes souvent ensemble. Il s'ennuie misérablement ici. Moi je m'y plairais infiniment, si ce n'était de tous les accidents et maladies qui ont poursuivi femme et enfant depuis mon départ. Mon petit garçon a été à l'extrémité et est mal rétabli. Nous songeons à partir, sans savoir quand nous pourrons ni comment le faire. Nous sommes fort épuisés, ma femme et moi, par tous ces ennuis.

Heureux le jour où nous nous rapprocherons de vous, et plus heureux celui qui nous réunira à Lemps ou à Saint-Point ! Madame de Raigecourt me mande qu'on travaille pour toi encore à Paris. Est-ce que tu voudrais si tôt abandonner le port ? Je vais passer cet hiver à Paris, rue de Rivoli. Ce serait bien le cas d'y amener ta femme : elles se tiendraient bonne compagnie et ne prendraient pas tant de mauvais air que seules. Vignet y passera le mois de décembre. Songes-y. Veux-tu que j'aille te prendre à Lyon quand j'aurai fini mes plantations de Saint-Point, au commencement de décembre, ou veux-tu venir m'y voir? J'y vais être seul tout novembre. Cela te ferait un repos.

Adieu, mille tendresses à ta femme, à ta mère et à ta sœur. Je voudrais que cette idée de Paris leur sourît. Nous avons un immense salon, nous peindrions beaucoup, nous ferions beaucoup de musique : j'emporte pianos et harpes, tout ce qu'il y a de supérieur. J'ai une large permission d'emporter, mais pas assez d'argent pour en user. Écris-moi donc maintenant, et adresse tes lettres à madame de Raigecourt en la priant de me les garder. Rien de nouveau du reste qu'une amitié toujours nouvelle, et qui me fait désirer les détails de ta bonne vie actuelle.

CCLXXXV

A monsieur le chevalier de Fontenay

Chargé d'affaires de France près la cour de Naples.

Londres, 4 octobre 1822.

Mon père me mande, mon cher Fontenay, qu'un souvenir de vous nous est arrivé à Mâcon, et que des dessins charmants vont rappeler à ma femme son séjour chéri d'Ischia. Vous ne pouviez nous faire une *gentilezza* plus aimable, et elle ne pouvait être reçue de personne avec plus de plaisir que de vous. Notre amitié n'a pas vieilli d'un jour ; il s'en passe peu où nous ne la rajeunissions en nous souvenant de vous, et ce sera un plaisir bien vif et bien sincère de vous revoir cette année à Paris ou dans notre retraite du Mâconnais. Quand aurez-vous fini aussi votre odyssée en vous mariant à une femme sensible et raisonnable? quand l'amènerez-vous dans notre Bourgogne, et irons-nous nous visiter l'un l'autre pour reparler de nos beaux jours? Je trouve qu'on finirait bien doucement la vie avec deux ou trois voisins de votre espèce à philosopher sur ce qu'on a vu et éprouvé, et à inspirer à ses enfants un peu de cette sagesse pratique qu'on recueille à ses dépens. Quand le monde n'a plus les charmes de la nouveauté, on s'amuse à le commenter à son tour. Il paraît qu'il n'a été créé que pour cette fin. Je le vois maintenant, comme Tacite voyait ses héros, *sine ira aut studio*, et je ne lui demande qu'un coin tranquille pour jouir en paix d'un intérieur confortable.

J'espère en vain à quelque chose de mieux qu'une place d'attaché diplomatique. Je ne puis parvenir à rien. C'est un grand malheur que d'avoir fait une fois quelques vers dans

sa vie, on vous juge à jamais incapable d'autre chose ; il n'y a d'exception que pour notre cher marquis de Florence qui mêle heureusement l'agréable à l'utile. Il est toujours fort aimable pour moi et me témoigne le désir de m'avoir près de lui. J'en aurais été fort heureux moi-même, mais je n'espère rien. Je viens de passer l'été ou ce qu'on appelle ainsi en Angleterre, je suis enchanté du pays et des hommes. Venez-y pour vous guérir du mépris pour l'espèce humaine que certains pays vous auront donné. Cela ne ressemble pas aux Anglais du continent. Nous allons passer l'hiver à Paris, et de là nous enfermer pour toujours peut-être dans mon vieux manoir du Charolais. Je suis uniquement occupé d'y préparer notre établissement, et souvenez-vous qu'il y aura une chambre à vous. Ma femme ne verra vos dessins que dans quelques mois, mais elle a été bien touchée de l'intention et du souvenir. Elle dessine elle-même dans ce moment-ci les belles vues veloutées des bords de la Tamise : je croyais l'Arno le roi des fleuves, mais j'en suis revenu.

Adieu, mon cher Fontenay, conservez-moi une amitié à laquelle j'attache le plus de prix ; écrivez-moi, je vous en prie, quand vous aurez une minute de loisir. Vos lettres ne valent pas votre délicieux commerce, mais elles me le rappellent, et c'est un des souvenirs que j'aime le plus à nourrir. Comptez de mon côté sur un attachement solide, tendre et sans phrases. Rappelons-nous que les hommes de cœur, de sens et d'esprit doivent s'aimer d'autant plus qu'ils sont plus rares à trouver et que les sots les détestent.

J'ai vu du Blaisel à Paris, il m'a paru meilleur garçon et plus aimable que *mai*. Votre commerce lui a profité. Qu'allez-vous devenir si vous ne devenez pas ministre d'emblée? Tenez-moi au courant de votre destinée, il y en a peu qui m'intéressent davantage. Je vous souhaite

une bonne femme, ce premier bien de la vie, et l'*otium cum dignitate* pour orner votre existence.

CCLXXXVI

A la marquise de Raigecourt

Londres, 4 octobre 1822.

J'ai reçu votre charmante, longue, bonne lettre, madame la marquise, mais je vois avec chagrin que vous n'aviez pas reçu les cinq ou six miennes. J'en suis fâché, parce que vous avez pu douter un moment de mon souvenir de tous les jours. Mais enfin, croyez-moi sur parole, ce n'est point une parole d'Aymon ; je vous ai écrit cinq ou six fois dans les quatre mois. La poste seule sait où sont ces lettres. Elles étaient au fond peu intéressantes : c'étaient des questions sur vous et sur vos alentours, des détails sur nous. Tout cela, j'espère, sera amplement suppléé à notre retour à Paris. Nous y songeons sérieusement, et je pense que nous y serons dans la quinzaine, mais, hélas ! ce ne sera que pour avoir la douleur de vous voir partir ; et ma femme, à qui j'ai tant parlé de vous, n'aura eu qu'un avant-goût de votre délicieuse société.

J'ai appris par d'autres la maladie de Raoul et par vous sa guérison rapide. A son âge ce n'est rien, souvent même une révolution heureuse ! Ne vous tourmentez ni pour son corps ni pour son âme ; l'un et l'autre iront selon votre cœur un jour. C'est moi qui vous le prédis en ma qualité de prophète, c'est-à-dire de poète : c'est tout un, nous avons la seconde vue, la vue mystérieuse de la nature. Il est écrit sur son front qu'il sera digne de vous en dépit de la paresse que les passions réveilleront assez, en dépit des passions que l'âge et la raison tempéreront

à leur tour. Comment ne savez-vous pas encore ce que c'est qu'une *figure heureuse?* Les hommes n'ont pas créé ce mot en vain, il est né de l'expérience.

Si j'étais sûr d'un hiver comme le dernier, je vous engagerais à rester en dépit de vos médecins, mais dans le doute je me tais et je laisse parler votre cœur. Nous vous reverrons au printemps. Qui emmenez-vous avec vous? Ne nous laisserez-vous rien ?

Je n'ai point de nouvelles de mon ami Aymon. Vous m'en donnerez de bonnes, j'en suis sûr. Je ne crains pour lui que l'extrême jeunesse de sa femme. Pour moi, je suis toujours le plus heureux des mortels avec la mienne. Notre cher petit enfant nous a donné et nous donne encore quelques inquiétudes, mais cependant nous commençons à augurer mieux de lui, et nous espérons que le meilleur climat que nous allons retrouver lui rendra sa première santé.

Adieu, madame. Souvenez-vous de nous avec les vôtres, et aimez-nous toujours sans crainte d'ingratitude.

CCLXXXVII

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, à Lyon.

Paris, 22 octobre 1822.

Puisque tu n'écris plus, que veux-tu que j'écrive ? Je ne puis pas faire la conversation sans réplique. J'ai été très inquiet et le suis presque encore de ton silence de trois mois dans une aussi grave conjoncture. Je suppose que c'est le bonheur. Pour moi, c'est le malheur : après mille et mille vicissitudes, mon cher petit garçon touche à la dernière extrémité. Nous sommes dans des transes et des désolations sans fin. Ma femme en souffre aussi

physiquement, et moi par-dessus le tout. Nous avons fait un voyage fort doux, nous étions bien arrangés ici, rue Saint-Honoré, n° 327, avec un joli jardin sur les Tuileries pour notre enfant ; mais, hélas ! il n'en jouira pas : que Dieu t'épargne toutes nos peines !

Viendras-tu ici un moment pendant que j'y suis? J'ai laissé Vignet ennuyé et malheureux ; il vient passer décembre ici. J'ai renoncé à aller à Saint-Point. Je ne puis quitter ma femme et mon enfant dans cet état !

Écris-moi avec de longs détails : ton bonheur me consolera un peu de nos maux.

Adieu, mille choses tendres et aimables à ta femme, à ta mère, à ta sœur. Je les voudrais bien ici. Les Raigecourt n'y sont pas encore, il n'y a personne. Prévôt ne sait rien sur nous.

Adieu encore.

Rue Saint-Honoré, 327.

CCLXXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Noailleux, près Lyon.

Mâcon, 1er décembre.

Je reçois ta lettre encore ici, mais partant dans une heure. J'ai été bien touché de ta bonne envie de venir si tu m'avais su encore ici. Si je t'avais su moi-même si près, j'y aurais été.

Adieu, écris-moi à Paris, n° 327, rue Saint-Honoré. J'ai bien besoin de tes lettres. Nous sommes bien tristes et bien malheureux. Notre petite fille est superbe, mais rien ne nous console. Ta femme est-elle grosse? Que vas-tu faire?

Je crois trouver Vignet à Paris. J'aurais bien besoin de te voir pour me ranimer en tous sens.

Mille tendresses à ta sœur, à ta mère et à ta femme.

CCLXXXIX

A monsieur le comte de Virieu

14 décembre 1822.

Nous voilà tristement réinstallés à Paris, mon cher ami, et je te dirais : moins tristement si nous t'y attendions ; mais je vois bien que non, et je m'y résigne en pensant que tu fais peut-être plus sagement. Attends que ta femme soit plus formée, plus à l'abri, par le développement de sa raison, de ces séductions stupides qui gâtent tant de jeunes femmes, sans savoir pourquoi, dans ce pays-ci.

Fréminville m'a découvert et vient souvent dîner sans façon dans notre solitude : il m'intéresse de plus en plus. Il m'a lu hier un fragment digne de Platon, notre type. C'est neuf, c'est important, c'est beau, c'est vraisemblable ! Que veux-tu de mieux en métaphysique ? Vignet est aussi ici, mais j'en jouis peu. Il est absorbé par les duchesses ; il se lance, il a raison. Pour moi je me mets encore plus à ma place depuis que j'ai une femme. Nous avons un bon petit intérieur, bien confortable, bien large; nous nous y tenons et n'en sortons que pour les incomparables Raigecourt et autres intimités. Ma femme est la raison même et trouve cela excellent. Ma belle-mère aimerait un peu plus de fracas. Montchalin vient souvent partager notre dîner. Tu devrais chercher là-bas à le marier, comme je cherche ici.

Je suis ici jusqu'en avril. Alors nous nous verrons à tout prix, et souvent, je l'espère. Ta femme est juste ce

qu'il faut à la mienne, et, je crois, la mienne à la tienne. Puissions-nous élever nos enfants (si nous en laissons) dans la même sympathie !

Mes affaires diplomatiques sont à vau l'eau. Je n'y pense plus ; je me résigne à ce que Dieu voudra faire de nous. Mes affaires domestiques seront bonnes quand j'aurai achevé mon établissement final de Saint-Point ; mais j'ai de la peine à en venir à bout sur mes revenus. Je voudrais trouver à emprunter, pour trois ou quatre ans, six mille francs pour m'installer tout à fait. Ne connaîtrais-tu pas un notaire de Lyon, qui pourrait me faire cette affaire, secrètement bien entendu, car je ne voudrais pas donner hypothèque à cause de mon oncle ? mais ma femme et moi nous ferions l'obligation. Si tu voyais jour à cela, tu me ferais plaisir de me le mander promptement.

Adieu, écris-moi bien souvent et bien longuement, c'est tout le sel de l'existence.

Je fais quelques vers pour m'entretenir la main. Je suis fier que ta femme sache *le Vallon*. Je lui en ferai exprès pour elle dans la teinte où vous êtes.

Adieu.

ANNÉE 1823

CCXC

A monsieur le comte de Virieu

3 janvier 1823.

Je t'envoie pour tes étrennes quelques petits vers oubliés que tu jugeras bons ou mauvais. Je t'enverrai mieux ou autre chose une autre fois. J'en fais dans ce moment-ci et j'en ai même fait pour toi ; mais ils sont trop longs. Où es-tu ? que deviens-tu ? pourquoi n'écris-tu pas ? Rends-moi la justice d'avouer que le mariage ne m'a pas ainsi perverti.

J'ai vu plusieurs jours le rare Freminville. Il suit sa pente comme nous et va toujours en se grossissant. Il finira par déborder. Je déborderais bien aussi, si je ne craignais de ravager mes bords, mais attendons.

Je suis ici menant une vie politique, solitaire, ordonnée, mais toujours un peu souffrante. J'ai besoin du grand air. Je ne suis pas un animal de salon, pas plus d'esprit que de corps : ils me faisaient peur autrefois, ils me font pitié maintenant. Que n'es-tu ici ? nous philosopherions à loisir dans le mien ou dans le tien.

Ce n'est pas moi qui ai fait ces infâmes gravures qui me tombent sur le dos. C'est mon imbécile de libraire à mon insu. Je lui avais dit que je lui en fournirais, mais il a trouvé celles-là ravissantes ; je ne m'en mêle plus. Je les couperai et t'enverrai l'édition, qui est admirable. Je m'occupe à faire le second volume à mon aise. M. de

Montmorency parti, je ne sais où nous en sommes, je n'ai pas vu encore le successeur. A en juger par son accueil précédent, je n'ai pas de titre à ses faveurs. J'attends. J'irai après-demain. As-tu pensé à mes 6,000 fr.? Y a-t-il quelque espoir de ce côté ? Cela me soutiendrait deux ans à mon niveau, et deux ans passés dans ma position sont quelque chose.

Bonsoir pour ce soir. Mille vœux et tendresses autour de toi. Pour toi, tu sais que je te souhaite juste ce que je veux pour moi-même, tu es mon prochain le plus réel.

Ma femme dit d'avance mille choses aimables à la tienne. Je suis sûr qu'elles se plairont. Adieu encore. Rien de neuf ici, incertitude la plus complète. M. de Villèle a fait une sottise, à ce que je crois, en retardant la guerre ; mais on a si besoin de lui qu'on tâche de la lui pardonner. s'il voulait la réparer, à supposer qu'elle fût réparable.

CCXCI

A monsieur le comte de Virieu

18 janvier 1823.

J'ai reçu tes huit pages comme dans nos bons temps. Que ne reviennent-ils plus souvent ! Je te vois complètement heureux, suivant l'acception bornée du mot, peut-être même au delà. Dieu en soit loué ! Il faut avoir tâté de tout, même du bonheur, dans cette vie pour la bien juger.

J'approuve bien toutes tes sages résolutions de repos et de tranquillité occupée, malgré mon chagrin de ne pas vous voir arriver ici. Il n'y a, je pense, rien à y faire aujourd'hui pour nous. Il y avait pour toi avant le 1er janvier : tu aurais été maître des requêtes par les Duras, Talmont, La Tremoille, — et à présent rien. Nous ve-

nons d'être mis tous à demi-solde : on me l'a annoncé hier. Je ne fais nulle démarche auprès du nouveau ministre ; il m'a toujours reçu avec trop peu de faveur. *** m'est inconnu aussi à peu près. J'ai été faire seulement les révérences de devoir. Tout va d'ailleurs assez boiteusement. Nous touchons à une nouvelle crise ministérielle plus complète. Nul ne prévoit l'avenir de six semaines.

Je vois quelquefois madame de Montcalm, jamais sans parler de toi, et madame de la Trémoille qui, grâce à toi, est pleine de bontés et d'accueil pour nous. Je la goûte infiniment, et finalement c'est ce qu'il y a de mieux ici incomparablement : un grand esprit, des manières nobles et simples et un caractère qui a tout l'air antique. Cela me reporte à un autre et meilleur siècle. Je conçois votre prédilection pour ce salon-là. J'irais davantage encore, mais ma femme est redevenue plus souffrante de suites de couches. Elle ne sort pas ces temps-ci, moi très peu.

Pendant que tu fais ma chambre, je vais terminer la tienne à Saint-Point, au-dessus de la mienne, avec une à côté pour ta femme. Ce rapprochement inespéré de nos séjours me paraît un coup du sort ; c'est le seul vrai plaisir auquel je sois sensible à présent. Ma femme t'aime à proportion de moi. Je trouve la tienne charmante. Il y a du fond, sois-en sûr ; le sentiment vrai et fort est une poésie toute faite. J'exécuterai sur *la lyre* ce que son cœur a senti ; je trouve le thème superbe.

Je fais de temps en temps quelques vers. Je suis si bien logé pour cela ! mais je n'en peux faire de suite. Montchalin entre. Adieu. Il t'embrasse et moi aussi. Parle de moi à ta femme, à ta mère et à mademoiselle Fanny. Madame de Quinsonas, la mère, était hier à toute extrémité, à ce qu'on disait chez madame de La Trémoille. Je vois souvent Mareste : il vient dîner dans notre petit ménage. Que n'y viens-tu ! Je crois que je vais avoir une petite pension à l'intérieur.

CCXCII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 15 février 1823.

C'est moi ! il y a un siècle que je n'écris pas ; mais ne m'accuse pas : je ne puis écrire, et je pense et je parle sans cesse de toi. Ton souvenir n'est pas effacé ici, tout le monde l'entretient et espère t'y revoir. Je ne t'aurais même pas écrit de quelque temps encore, si je n'avais eu à te dire que je viens de vendre 14,000 francs comptant mon deuxième volume de *Méditations*, livrable et payable cet été. Cela me mettra au niveau et au-delà de mes besoins présents. En sus le roi m'a donné, dit-on, une pension de 2,000 francs (ceci entre nous) ; plus mes appointements courront encore, je crois, cette année. Ainsi, si tout cela aborde, nous serons de force à finir Saint-Point pendant que tu finiras Pupetières.

Ayant vendu mon livre, il a bien fallu le faire, et je m'y suis donc mis depuis quelques jours. Cela va grand train. J'ai déjà environ le nombre de vers spécifié, à peu de chose près. Je copierai ensuite et te verrai pour revoir ensemble, car tu es seul ma muse.

En ce moment je fais une chose que je méditais depuis six ans : un chant sur la mort de notre ami Socrate. Le *Phédon* m'y a fait repenser. Cela va comme de l'eau courante, et, pour nous deux au moins, cela sera superbe, peut-être même pour Fréminville. Je compte le terminer dans le mois. Cela aura 5 ou 600 vers. C'est coupé par couplets comme Byron. Je crois qu'il n'y a pas moyen de soutenir l'épique autrement : ce n'est purement ni épique, ni lyrique, ni didactique, mais tous les trois à la fois. C'est neuf en un mot pour nous.

Voilà bien des nouvelles. Donne-m'en à ton tour de toi et de ta femme. Nous grillons de la connaître et de nous voir en chevauchant cet été les uns vers les autres. La mienne est mieux, mais pas encore assez bien pour sortir.

Envoie-moi bien vite les dessins de mademoiselle Fanny pour les premières *Méditations*, et commande-lui-en quatre, savoir : — 1° une femme mourante, un crucifix sur la poitrine, et un homme à genoux prenant le crucifix de ses mains;

2° Un ange luttant avec un homme dans la nuit ;

3° Un homme priant sur un tombeau au bord de la mer, au clair de lune ;

4° Un Socrate mourant passant la main dans les beaux cheveux de Phédon assis à ses pieds.

On m'a prêté hier *Elza*. La lithographie est charmante et le poème pas mal.

Adieu, écris-moi vite. Je te porterai un exemplaire de la 10e édition avec des dessins de Desenne. On la fait maintenant : c'est un crescendo inouï.

CCXCIII

A monsieur le comte de Virieu

Paris, 15 mars.

Je t'envoie par la diligence de lundi tout ce que tu m'as demandé, sauf les choses chinoises : il n'y a plus de boutique chinoise dans la rue Joquelet. Je les ai repassées les unes après les autres. J'y ai suppléé par des objets pris en partie chez Giroux, en partie *A la palette de Rubens*, rue de Seine ; c'est ce qu'il y a de mieux. Cela est fort cher. Je t'enverrai la note avec, et, si tu veux, tu renverras par la diligence de Lyon l'argent à ma mère à Mâcon, à qui j'en dois pour avances faites pour moi.

Je ne sais plus quand je pourrai partir d'ici : ma pauvre femme est toujours dans le même état, et trop mal pour être transportée encore. La maladie revient sans cesse et nous tourmente beaucoup. Nous comptions partir le 15, ensuite le 1er avril, maintenant le 15 avril. Je ne sais que devenir, et cela nous dérange, nous ennuie et nous ruine. Je n'ai pas encore l'argent de mes livres, ce ne sera qu'en septembre. Je suis en peine d'arriver jusque-là si je suis obligé de tenir encore six semaines ici. Les eaux seront aussi nécessaires et nous couperont notre année fort mal à propos. Cela nous attriste.

J'ai reçu les trois dessins. Je suis enchanté de tous comme talent et d'un seul comme propre à la chose, c'est *Le Soir*. C'est un chef-d'œuvre. C'est admirablement conçu et rendu. Pourquoi cela n'est-il pas in-octavo ? Il est dans les mains du dessinateur d'*Elza*, mais c'est fort cher. Je le fais exécuter en grand tel quel pour nous et nos amis, mon libraire n'en ayant pas voulu pour la 10e édition, parce que, dit-il, il en a de Desenne pour lesquels il a fait des frais énormes. Il paraît que cette 10e édition sera un chef-d'œuvre. Je te la donnerai. Il faut donc que mademoiselle Fanny réserve ses bontés pour le 2e volume, mais in-8° et petit in-8° ; un in-quarto ne peut convenir avant dix ans. Je te lirai différents morceaux, tu choisiras, et je me mettrai à ses pieds pour obtenir l'exécution. Je te rapporterai les trois dessins bien fidèlement d'après les intentions de l'auteur.

Je brûle de vous revoir, de connaître et d'aimer une femme qui a touché ta corde secrète, qui t'a révélé le bonheur ici-bas. Remercie-la en mon nom. La mienne m'est plus chère aussi de jour en jour, mais cela n'ôte rien à mon sentiment pour toi. Le cœur, quoi qu'ils en disent, est infini. On ne le partage ni en deux ni en quatre.

Socrate est fini. — Si tu me demandes mon avis, je te

dirai que je le trouve mon morceau capital, *il capo d'opera* du genre méditatif. Nous allons passer à un plus sublime et plus complet, si Dieu le veut.

Adieu, aime-nous comme nous t'aimons, et écris-moi vite et souvent. Si tu as d'autres ordres, parle. Je ferai vite et bien.

P.-S. Je ne ferai lithographier que *Le Soir* pour le moment, parce que ceux-ci ne peuvent servir, comme tu vois, pour l'édition in-8°, et que c'est fort cher. On avait dit 24 francs à M. de Zée et à ta sœur, mais c'est une plaisanterie. La vérité est 200 francs.

CCXCIV

A monsieur le comte de Virieu

4, rue du Plat, à Lyon.

Mâcon, 8 avril 1823.

Je suis arrivé, mon cher ami, d'hier. Je suis malade aussi depuis quelque temps. J'ai un peu la dyssenterie et tous nos maux par-dessus. Si tu peux venir camper *par terre* à Saint-Point avec moi, tu me raviras, et nous combinerons notre été.

Je suis malade de fatigue, accablé de dépenses imprévues, ne sachant de quel bois faire flèche : le coup de feu de la fondation définitive d'une maison est terrible.

Ma femme reste encore ici quelques jours, dans son lit toujours, mais moins mal. Je brûle de connaître la tienne et de te revoir. Écris-moi ou viens, ou l'un et l'autre. Passe par Mâcon, j'y serai peut-être.

P.-S. Si tes papiers ne te conviennent pas je les prendrai. Apporte. Il n'y a pas moyen de trouver même cuve, même année, etc.

CCXCV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Saint-Point, 4 mai 1823.

Enfin je date de ce manoir où nous soupirons après une seule chose, toi ; car rien ne m'y manque qu'un ami. Viens donc, si madame de Virieu veut le permettre, ou, ce qui serait mille fois plus aimable encore, t'accompagner. Seulement je n'ose l'y engager qu'en tremblant, car nous n'avons pas encore *son appartement* préparé ; le tien serait bien *mesquinetto* pour elle : c'est un grabat et une chambre sans meubles ; mais tu la connais. Peu importe ! tu pourrais faire une reconnaissance avant, si tu partages nos inquiétudes pour elle.

Si moi-même je pouvais m'absenter, j'aurais déjà été vous chercher à Fontaine où ma mère me mande que vous êtes. Mais tu sais l'état de ma pauvre femme : elle en est reprise en ce moment même. Ces dames ne pourraient s'installer seules en pays étranger comme celui-ci l'est pour elles. Il faut attendre qu'elles soient mieux au physique et mieux établies et que le ménage ait pris son cours. Ce n'est pas peu de chose, je t'assure, que de se monter en toute chose à la fois *ex nihilo*. J'en suis ruiné ; j'en suis, pour la première fois depuis mon mariage, aux expédients. Cela sera, j'espère, passager.

Je ne puis encore m'occuper de mon volume, et je doute qu'il soit présentable à l'époque. Je vais me tranquilliser, si je puis, et rimer un peu à l'ombre de nos murs, en attendant des ombres.

Adieu, je t'attends maintenant d'heure en heure.

Toujours adresse à Mâcon. Si tu me dis un jour, j'irai t'y ou vous y chercher.

CCXCVI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

21 mai 1823.

Je suis arrivé mortellement ennuyé d'un ramas de canailles infâmes qui faisaient de la barque un mauvais lieu. La plume, comme on dit, se refuse à retracer. J'ai trouvé ma femme fatiguée et malheureusement non grosse. Nous partons demain pour Saint-Point, nous, ma mère, ma sœur, trois nièces, en grande masse. J'attendrai là l'heure d'aller vous revoir à Arnas.

J'ai été, malgré les ennuis de la navigation, enchanté de ma course. Je vois sur quel fondement solide repose ton bonheur présent et futur. On est tranquille quand on a vu ta femme ; il y a dans sa physionomie repos, tendresse et raison. Sois donc heureux de ton mieux, et plus complètement que nous par tes enfants !

Ma femme m'a fait conter mon voyage et beaucoup parler de la tienne. Je la lui ai représentée telle que je l'ai vue, charmante et timide ; elle est enchantée de cette dernière vertu qui met la sienne à l'aise.

Adieu, envoie-moi, si tu y penses, un quartaut de bonne bière douce, adressée ici à moi par la diligence.

Mille regrets à mademoiselle Fanny de l'avoir quittée si vite. Ma femme lui dit mille choses tendres et le plus aimables qu'elle peut. Parle de mon plaisir et de mon empressement de revoir tout ce qui vous entoure.

CCXCVII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Aix, 6 août.

Que fais-tu ? Où es-tu? Je suis ici, je m'ennuie, je soupire après en partir. Je passerai à Lyon, et j'irai te voir en revenant, ce qui sera vers le 20 ou le 18 août, à moins qu'une chute qu'a faite ici ma belle-mère en montant à âne, et qui la tient au lit, ne l'empêche de s'arrêter. Alors j'irais quelques jours plus tard.

J'ai fini mon deuxième volume, je l'envoie ces jours-ci à Paris. Je vais faire ou refaire *César* en romantique pour m'amuser cet automne et gagner dix mille francs dont j'aurai besoin. *E poi, il gran poema epico, lyrico, metaphysico*, etc., si Dieu le veut.

On a donné Florence à Boissy, à ce qu'on assure. S'il en est ainsi, je vais donner ma démission *ab irato*. Ayez donc des procédés ! Château ne m'en a pas seulement prévenu. Je suis dans une poétique fureur ! ! ! comme tu le vois par ces trois points. Du reste je m'en fiche. Cependant j'aurais voulu me retirer secrétaire pour mes enfants, si j'ai le bonheur d'en ravoir.

Ma femme est un peu mieux, pas assez bien encore, moi assez mal depuis que je suis dans cet air des marais. Nous sommes mal logés dans un bas. J'ai la fièvre, etc. Peu de monde ici ; ce qu'il y a de mieux, c'est madame de Barol, de Turin, avec qui j'ai fait une paix complète et fort aimable liaison. Nous la voyons du matin au soir. Nous sommes allés tous deux à la Grande-Chartreuse. La route est, ma foi! du grand beau, mais ce n'est qu'un

seul aspect et qu'une seule pensée. Cela ne donne pas envie d'y rester.

Comment êtes-vous donc? Où en est ta femme de sa grossesse? Écris-moi un mot ici. Adieu. Mille respectueux sentiments à ce qui t'entoure.

CCXCVIII

A monsieur Eugène de Genoude

Maître des requêtes, 10, rue de l'Université, à Paris.

Mâcon, 20 août 1823.

Mon cher Genoude, j'arrive des eaux, et j'ai un petit voyage à faire à Paris dans six ou huit jours. Je n'en aurai que trois à y rester. Y serez-vous?

Avant que j'arrive, j'ai un service à vous demander. C'est peu de chose, mais cela presse : faites dire à Ladvocat, libraire au Palais-Royal, de passer chez vous, et là demandez-lui de ma part combien il me donnerait comptant et tout de suite d'un petit poème intitulé : *Le Phédon ou la mort de Socrate*, formant 900 vers et susceptible, avec une gravure et une préface, de faire un joli petit volume de 3 francs.

C'est certainement ce que j'estime le plus de ce que j'ai fait. Et, entre nous, je ne le donnerais pas à moins de 8.000. Vous me garderez sa réponse et son offre que vous me direz à mon arrivée.

Voilà tout. Vous me tenez rigueur; mais ne m'écrivez pas encore, car je vais vous voir, c'est plus tôt fait. Seulement je n'ai que deux jours : passons-les au moins ensemble! Êtes-vous toujours seul? L'*Étoile* prospère, à ce qu'on dit. Je ne l'ai pas eue à l'étranger. Adieu, *vale et ama*.

Je vais porter mon deuxième volume de *Méditations*, et je travaille à deux belles tragédies. Puis je m'en vais voyager cinq ou six ans *verseggiando* mon poème. *Spes altera !* Adieu encore et prospérez !

Expliquez-lui que ce serait vendu pour neuf ans.

CCXCIX

A monsieur le chevalier de Fontenay

Secrétaire de l'ambassade de France en Russie, Paris.

Saint-Point, 13 septembre 1823.

J'arrive, mon cher Fontenay, et j'ai déjà bien parlé de vous ici où vous êtes aimé comme de moi. J'espère que ma lettre vous trouvera encore à Paris. A moins que vous n'ayez été porter la *Prise du Trocadéro*, portez plutôt *Cadix* et mon petit volume de *Socrate*. Je viens de donner ordre qu'on le fasse relier élégamment et qu'on vous en porte deux exemplaires, un pour vous et puis pour l'empereur de Russie. Si vous êtes parti, j'ai dit qu'on les remît à M. Durant. J'ai trouvé ma femme encore bien souffrante et mon oncle un peu moins mal. Nous sommes réenfoncés dans notre solitude, entourés d'ouvriers et de moissonneurs. Les patriarches, je vous assure, avaient bien autant d'esprit que nous : cela valait bien la rue de Richelieu et le restaurateur et le Gymnase. Je veux autant que possible m'en tenir à leur exemple.

Quand mon deuxième volume aura paru, ce qui sera quinze jours ou trois semaines plus tard, je vous l'enverrai à vous et non à l'empereur, à cause de l'ode sur Sainte-Hélène. Écrivez-moi aussi un peu en prose, tandis que je m'évertuerai à vous faire un poème métaphysique reli-

gieux, épique. Vous ne savez pas assez combien votre souvenir nous est un besoin. Il n'y a pas tant de Fontenay que vous le pensez, quoiqu'il y ait beaucoup de secrétaires d'ambassade par le monde.

Adieu, ceci n'est qu'un adieu. Les nôtres ont été trop courts, mais on m'attendait avec ennui et impatience. Puissiez-vous être une fois attendu de même !

CCC

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Saint-Point, 14 septembre 1823.

J'arrive. On m'annonce l'heureux événement : un fils ! Que tu es heureux ! Je partage ta joie. Je fais plus, j'ai la joie que tu auras un jour si Dieu te le conserve : à présent tu ne sens encore que l'inquiétude pour madame de Virieu ; tu sentiras mieux dans quelques mois. Je voudrais être libre d'aller t'embrasser et féliciter femme, mère, sœur, toute la famille. Écris-moi maintenant régulièrement comment cela va autour de toi. Me voici, j'espère, à poste fixe ici pour quelques mois. Cependant mon oncle est bien malade à Dijon. Cela me plongera dans de grands embarras et peu de richesse.

J'ai vendu *Socrate* 6,000 fr. et 15,000 fr. les *Méditations*, mais cela n'est pas tout comptant. *Socrate* doit avoir paru ces jours-ci, et l'autre volume dans un mois.

Nous sommes ici très tourmentés de la santé de madame de Montherot, ma sœur, qui est retombée au plus mal. Ma femme est toujours dans ce même état qui nous laisse sans espoir d'enfant jusque-là. Cela nous afflige : c'est notre croix ! Il en faut, dit-on ; notre union et sympathie sont trop parfaites et trop douces !

Comment et quand pourrons-nous nous voir? Où est Fréminville? Fais-lui mes compliments, et prie-le de venir à Saint-Point.

Mille respects à ta mère et à tout ce qui t'entoure. Je pense que tout cela est bien heureux. Je n'ai pas de nouvelles de Vignet depuis un siècle.

Adieu, je t'enverrai, dès que j'en aurai, un *Socrate* et un deuxième volume. Je tremble de l'insuccès. C'est-à-dire que je m'en moque pour mon usage personnel. Ce que j'ai lu à Paris a été sublimement entendu par les vrais amateurs. Mais c'est peu.

Adieu encore. Écris-moi vite. J'ai besoin d'entendre ta voix dans le tumulte.

CCCI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

29 octobre 1823.

J'ai depuis le 29 septembre une fièvre quarte escortée d'un accès de goutte dans l'estomac chaque nuit. Je suis où tu en étais quand je t'ai laissé :

> Couple de déités bizarre,
> Tantôt habitants du Tenare
> Et tantôt citoyens des cieux.

Je commence d'hier seulement à sentir s'en aller la fièvre. Je brûle de sortir de Mâcon, où elle me retient, et d'aller te voir avec ma femme. Notre projet est pour jeudi ou mercredi prochain. Seras-tu à Lyon? Je l'aimerais mieux. Nous vous dérangerions moins en logeant tout près de vous que chez vous. Si tu n'y es pas, laisse un mot pour moi chez Majesté. Je brûle une longue lettre

que je l'avais écrite sur un plan différent. Je te la dirai par cœur. Adieu, parle de nous à ta femme, à ta mère, à mademoiselle Fanny. Quels oracles elle doit rendre après un si beau voyage ! Je brûle de l'envie de voir ses œuvres de la dernière manière. Adieu encore.

(Entre nous.) Pour ta femme il vaudrait mieux que tu reçusses notre visite à Lyon, si cela ne contrarie pas tes projets, comme je le vois par ce que tu m'en dis : elle serait moins fatiguée du tête-à-tête de tout le jour avec la mienne. J'ai mes chevaux, si je vais à Fontaine. Peux-tu sans gêne les recevoir?

CCCII

A monsieur le chevalier de Fontenay

Premier secrétaire de l'ambassade française en Russie. St-Pétersbourg.

Saint-Point, montagnes du Charolais, près Mâcon, 29 nov. 1823.

Voilà, mon cher Fontenay, une date qui doit vous faire battre le cœur : écrire des montagnes du Morvan à un ami près du Caucase ! Il faut s'aimer. Aussi vous aimons-nous beaucoup et plus que vous ne pouvez le penser ! Je voudrais que vos pèlerinages sur la terre fussent finis comme les miens semblent l'être, et que vous fussiez fixé dans un manoir de ce voisinage où nous puissions jouir de vous à notre aise. Mais on ne vous a jamais qu'en passant, jamais tout à la fois, vous courez sans cesse, et vous semblez avoir pris à tâche de laisser des amis et des regrets aux quatre coins de l'Europe.

Il y a un siècle que je devais vous écrire, et puis un cheval m'a précipité sur des rochers. J'ai été près de deux mois privé de tête et de main pour écrire. Cela s'est réparé, et j'attendais que vous m'écrivissiez vous-même

pour me dire : J'ai reçu vos vers, ou mes vers, car ils sont un peu à vous. Point du tout. Vous ne me dites rien, et je reçois un mot de votre camarade Lagrenée, qui me mande que vous n'avez rien reçu. Or voici ce que j'avais fait d'ici. J'avais mandé à mon libraire d'aller à l'hôtel des Princes vous porter *Socrate* d'abord, puis les *Méditations*, et, dans le cas où vous seriez parti, de faire relier deux exemplaires et de les porter au ministre à votre adresse, un pour vous, un pour l'empereur de Russie. On m'a écrit que cela était fait, et je me suis reposé là-dessus. Je vais récrire un numéro plus sévère, et vous recevrez le tout et vous ferez mon hommage.

Rien de nouveau depuis vous. Tels vous nous avez laissés, tels nous sommes. Retirés paisiblement dans notre vieux château et y ajoutant des tours et des jardins. Nous y restons une grande partie de l'hiver; puis nous irons à Mâcon faire une partie de boston, selon les mœurs du pays, puis passer un mois de carême à Paris, puis nous reviendrons mener la même vie ; tous nos jours se ressemblent, parlez-moi des vôtres. Vous êtes sur un beau théâtre. N'avons-nous pas bien joué notre rôle aussi cette année? Nous allons maintenant le jouer aux élections. Ces élections inopportunes chagrinent violemment cet instinct stupide et infaillible des bons royalistes de campagne, rien ne peut les colorer d'un prétexte plausible. Il y a quelque intrigue là-dessous, mais cela tournera bien, malgré les hommes, si le ciel s'en mêle, et il semble s'en mêler. Adieu donc. Je ne veux pas vous envoyer un paquet trop lourd.

P.-S. Si vous demandez comment j'ai réussi dans ma deuxième publication, je vous dirai très mal. On s'acharne sur mes fautes de grammaire, de langue, de sens commun, etc., etc., si bien que je n'ose plus faire un vers.

CCCIII

A la marquise de Raigecourt

Saint-Point, 5 décembre 1823.

Si vous êtes honteuse, moi encore plus, madame ! Mais c'est une honte non méritée. Je suis honteux d'être tombé de cheval, d'avoir mal aux nerfs, de ne pouvoir écrire, de ne pouvoir aller vous voir cet hiver. Je vous avoue toutes mes hontes comme à une mère indulgente et pitoyable. Je pourrais encore ajouter que je suis honteux des critiques et rebuffades qui pleuvent avec tant d'acharnement sur des vers que vous protégez. Mais, hélas ! celle-ci est une honte volontaire, car je m'y attendais bien au fond de ma conscience. Prenez-en donc votre parti aussi fermement que moi, le temps prononcera sur tout ceci. Et je suis placé si loin de tout centre littéraire que l'écho de mes détracteurs ne vient pas même troubler ma solitude.

Nous avons passé notre temps tout occupés de soins d'un autre genre : un mur à remplacer par une claire-voie, une tour à créneler, un massif d'arbres verts à disposer, une chambre à meubler avec goût et économie, un chemin à réparer, un pré à arroser, voilà mes œuvres du moment. Que n'ai-je une postérité pour en recueillir les fruits plus certains que ceux de ma renommée écornée !

Maintenant que la pluie tombe, que les brouillards étendus sur nos montagnes raccourcissent les journées et arrêtent tous nos ouvriers, il faudrait monter en voiture et arriver dans la rue de Bourbon, dans un bon petit logement gai et chaud, à cent pas de chez vous. Il le faudrait ! nous passerions un aussi bon hiver qu'un bon

été. Mais nos petites finances sont un invincible obstacle. Il faut rester, il faut aller à Mâcon seulement passer le gros temps de neige et de verglas, puis, tout au plus six semaines au printemps, aller protester contre l'oubli de nos vrais amis de Paris. Ce projet même est incertain dans son exécution.

Nous attendons Raoul ici, ou, si nous sommes à Mâcon, nous le verrons là ; mais nous l'y recevrons avec moins de charme, n'étant pas chez nous mais chez notre père. Mes deux sœurs sont encore malades, moins cependant, Marianne tantôt mieux, tantôt retombant, notre fille à merveille. Madame de Beufvier est donc toujours aussi souffrante ! Quelle vie que cette vie pour tant d'êtres qui ne devraient connaître que le bonheur ! Combien cela fait penser à l'autre !

Mais voilà mes pages remplies. Je voulais causer ; il n'y a pas moyen. Quand causerons-nous au coin du feu ?

CCCIV

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 5 décembre 1823.

Les arbres, mon cher ami, sont très bien arrivés, grâce aux bontés de ta femme que je prie de recevoir mes remerciements pour sa complaisance. Je suis fâché de lui en avoir donné l'ennui, plus fâché encore du ton triste et découragé de tes deux dernières lettres. Je prendrais bien ce ton aussi si j'osais ; mais à quoi bon se laisser abattre avant le temps ? Il est toujours temps d'espérer que la Providence nous soulagera. Je souffre aussi beaucoup et constamment, et j'ai mille et mille ennuis un peu bêtes, il est vrai ; plutôt des tracasseries.

Pour la petite voiture dont tu parles, elle a été achetée par ma belle-mère et non par moi, de façon que je ne saurais comment te la vendre : elle a coûté 400 fr. et quelques réparations pour 150. Dis-moi ce que tu en donnerais. Je le lui redirai, et peut-être voudra-t-elle ; moi je n'y tiens pas, elle est trop dure, pas assez propre pour femmes, et mauvaises roues, mais le reste est bon. En donnerais-tu 300 ou 350 ? Réponds-moi. Je donnerais les 300 ou 350 à ma belle-mère comme de toi, et ne t'enverrais plus pour ma solde de cette année que 700 fr.

Pour la jument, je n'en ai point envie. Si tu le désires cependant, comme tu l'as achetée pour m'obliger et conditionnellement, je la reprendrais pour t'obliger aussi, mais je préférerais que tu la vendisses ce que tu pourras là-bas et te rembourser le surplus, car je n'ai pas un pré à moi, et je ne saurais en faire autre chose que des poulains. Mon fermier me prend 20 fr. par mois pour les prés ; les poulains seraient donc trop cher.

J'apprends encore que mon oncle de Dijon est mal et fort mal. Je suis obligé d'aller dans huit ou dix jours y faire un voyage qui m'ennuie beaucoup. Je vais ramener ma femme et ma maison à Mâcon pour être libre de partir. Une fois revenu, et ma femme casée à Mâcon, j'irai beaucoup et souvent te voir cet hiver. C'est mon espoir favori du moins. J'ai autant besoin de toi et plus que tu n'as de moi, sois-en sûr. Viens aussi quand tu pourras. Ma campagne à Saint-Point a été énorme depuis toi. J'ai beaucoup fait et beaucoup mis en train, trop peut-être, mais on ne peut guère s'arrêter. Cependant je m'arrête pour quelques mois.

Adieu, *caro*. Vignet ne m'écrit plus du tout. Mes sœurs vont médiocrement, et c'est déjà beaucoup, ma femme aussi, moi aussi ; tout est médiocre *in questo stato di mondo*. Écris-moi vite et souvent.

P.-S. Je garde le prix des cartonnages, mais je suis trop

ruiné pour y songer ces temps-ci. Au printemps je verrai où nous en sommes. Peut-être alors achèterai-je quelques livres.

CCCV

A monsieur le comte de Virieu

Montculot, 12 décembre 1823.

Mon cher ami, je suis venu ici pour remettre un peu d'ordre dans la maison d'un oncle malade, et j'ai huit jours à y passer. J'en profite pour t'écrire. Et d'abord je te dirai qu'ainsi que toi je suis extrêmement souffrant depuis deux ou trois mois : c'est apparemment cette saison froide et humide qui nous travaille. Attendons au coin du feu le retour d'un plus doux soleil, et prions Dieu qu'il nous donne la force de subir sa volonté bonne et sage !

Ces nuits-ci j'ai arrêté définitivement le plan de mon vaste poëme. Écoute, le voici : garde-le pour moi ou pour un autre, si je meurs avant de l'avoir exécuté, car il faut qu'il s'exécute par quelqu'un pour l'édification des hommes.

Voici donc :

La scène s'ouvre peu de jours avant le dernier jour. Un jeune homme est assis parmi les ruines d'une ville sans nom, inconnu aux autres hommes qui sont en petit nombre. Ils l'abordent et lui demandent s'il est lui-même un homme, qui il est, d'où il vient, ce qu'il veut. Il leur répond qu'il est un homme, mais qu'il est le plus infortuné des hommes, car la mort les soulage tous de la vie : mais pour lui la mort n'est qu'un court sommeil, un intervalle à ses maux, car il a été condamné à mourir, renaître et revivre jusqu'à ce qu'il fût pur aux yeux de

Dieu. Il était avant la création de la terre, et il raconte la *création*. Il fut chargé, après la chute de l'homme, d'être le gardien d'une des filles d'Ève, la plus belle œuvre du Très-Haut. Il s'enflamme pour elle, il souhaite d'être homme et de la posséder au prix même de la mort. Dieu lui accorde dans sa colere l'objet de ses vœux ; il le fait homme, mais le condamne à perdre l'objet de son amour et à ne le rejoindre dans le ciel que lorsqu'il aurait été purifié par plusieurs vies et plusieurs morts méritoires.

Le déluge arrive ; il le raconte, il y périt avec son amante. Il revient au monde quand son premier corps est redevenu terre sous les *patriarches* ; il fait un récit de cette époque liée à sa vie. Il reparaît sous les *prophètes* : un récit de ces temps. Il renaît dans le temps du Christ : il raconte la *rédemption*. Il renaît sous les martyrs : un *récit des martyrs* ; puis sous les solitaires du désert : un *chant des solitaires* ; puis enfin sous la chevalerie : un *chant des chevaliers*. — Fin de ses récits. — A ce moment l'Antechrist rassemble les hommes et les séduit. Mon héros lui est opposé : on suscite pour le séduire une apparence, un fantôme de son Éva, de son amante ; elle tâche de l'entraîner, et ses sectateurs avec lui, dans le parti du désespoir. Les hommes de cette époque croient que Dieu a abandonné le monde à l'esprit du mal, et que le seul parti à prendre est d'invoquer le mal. Ce héros résiste, rassemble le petit nombre de fidèles et combat l'armée de l'Antechrist Il est presque vaincu, les siens sont tués, le glaive est déjà levé sur lui. La terre tremble, les cieux se roulent, la foudre vole et tue l'Antechrist et tous les mortels excepté lui. Il reste seul sur la terre. Vastes descriptions. — Les hommes sortent des tombeaux : *Jugement dernier*. — Il cherche son Éva dans la foule des ombres ; il découvre enfin son tombeau : elle se réveille à sa voix : ils vont se faire juger. Ils sont

réunis dans le sein de Dieu, et les mondes sont finis. — Et mon poème aussi.

Adieu, dis-moi vite ce qu'il en sera, avant que je n'use de la verve en vain, et copie-moi ce plan pour me le renvoyer. J'ai peur de le perdre. Bonsoir encore.

P.-S. Si tu agrées mon plan, cherche-moi sans paresse, et envoie-moi à fur et mesure, les plus belles aventures que tu pourras trouver pour les *patriarches*, les *martyrs*, les *solitaires* et les *chevaliers*. Tu rendras un grand service au poème. Ne l'oublie pas. Si tu m'aides, je le ferai, Dieu aidant aussi.

ANNÉE 1824

CCCVI

A monsieur le comte Aymon de Virieu

Lyon.

Mâcon, 15 janvier 1824.

Je n'ai pu, à cause de l'état de ma femme, accomplir mon projet de voyage vers toi. Cela est remis indéfiniment. Il faut donc que tu viennes en attendant : tu as là une bonne inspiration. Je suis aussi triste, aussi ennuyé que toi ; nous nous ferons quelque bien en nous fortifiant par quelques longues causeries au coin du feu.

Je te remercie d'avoir lu et examiné mon argument poétique. Je commence le premier chant qui sera comme un long prologue ; j'irai ensuite en avant, comme Dieu voudra. Fournis-moi non des faits historiques, mais les plus belles aventures vraies ou feintes sur mes époques épisodiques. Si on avait de la santé, cela serait, je crois, le premier poëme du monde après le *pater Homerus*, et même à côté. Mais je sens mon indignité, et je commence *in nomine patris*.

Nous sommes tous ici fort malades, ma femme et moi surtout : triste vie, expiation douloureuse ! Où cela nous mènera-t-il ? Ah ! qu'il faut de foi dans ce monde !

Viens donc le plus tôt possible. Tu verras si le char te convient ; il est ici. Nous monterons à cheval. Chéri fait mes délices quand il fait beau, mais il est trop vif encore

pour que ma femme le monte. Cependant je le garde, et il devient plus sage.

Adieu. S'il y a à Lyon le nouveau roman de Walter Scott, dont j'ignore encore le nom, et les troisièmes *Messéniennes* de Delavigne, envoie-les-moi, ou plutôt apporte-les-moi. Nous irons à Lyon te rendre ta visite peu après la tienne. Ici tu mangeras avec nous, mais nous ne pouvons te coucher. Tout est prêt.

Mets-toi au *Sauvage* pour être tout près.

Adieu encore.

CCCVII

A la marquise de Raigecourt

Mâcon, 19 janvier 1824.

J'attendais, madame, pour vous écrire, l'époque du premier jour de l'an ; mais je l'ai laissé passer, ayant été obligé de faire un petit voyage à Dijon pour voir un oncle malade. Mais n'importe, je n'ai pas laissé passer un jour de l'année sans le charger des plus tendres vœux pour vous et pour tout ce qui vous est cher : ma femme y a uni tous les siens, car nous sommes de votre famille par le cœur. Nous nous étions flattés de voir ici Raoul, et de l'arrêter quelques instants. Il a pris une route plus directe, et vous avez joui plus tôt du bonheur de l'embrasser après tant de craintes et quelque gloire. C'est un beau moment de votre vie et de la sienne que le ciel vous réservait. Il vous en réserve encore, je n'en doute pas. Vous lui trouverez une compagne digne de vous, et vous verrez son bonheur assuré : ce sera le prix de tout votre courage.

Nous vivons dans le regret de ne pas partager toutes vos jouissances en en étant le témoin cet hiver. Nous sommes retenus ici par notre petite fille, par de vieux pa-

rents, par quelques obstacles de fortune et par la santé de Marianne. Elle est toujours dans un fâcheux état, quoique nous ne négligions rien pour la rétablir. Je n'attends plus rien que du temps qui doit, selon toutes les apparences, la guérir et la fortifier seul. Dès que la saison le permettra, je la mènerai aux eaux en Suisse ou aux Pyrénées. Dites-nous vos projets pour cette époque : il nous serait si doux de nous rencontrer.

J'attends Aymon ces jours-ci ; il doit venir passer quelques moments avec nous. Nous irons ensuite lui rendre sa visite. Il est heureux dans son intérieur et vit dans une grande retraite. Vous le trouverez plus spirituel encore, plus moral, plus réglé dans ses idées, plus homme enfin. Peut-être l'hiver prochain serons-nous tous réunis près de vous à Paris. Ce serait un beau jour. Vous nous avez vus dans nos divers naufrages : vous nous réuniriez au port.

Je vous remercie de vos bontés maternelles pour mes vers. Je n'y pense plus guère moi-même. Je les livre à leur destinée. Mon projet n'est pas d'en publier avant douze ou quinze ans, si même j'en fais encore d'ici là. Ainsi je laisse reposer ma verve, mes soucis, mon amour-propre, et je rumine en paix le beau sujet que je me suis donné.

Adieu, madame. Nous parlons sans cesse de vous et de madame de Beufvier. Mille tendres respects à tout ce qui vous entoure.

CCCVIII

A monsieur Eugène de Genoude

Rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Mâcon, 19 janvier 1824.

Que faites-vous donc, mon cher Eugène ? Nous n'entendons plus parler de vous, nous ne sommes plus au

courant de ce qui vous concerne. Écrivez-nous donc un mot tous les trois mois pour que notre esprit sache où vous suivre. Notre liaison est trop décousue. Je vais vous prendre en grippe, comme certain abbé, si cela continue.

Avez-vous reçu toutes mes lettres et procurations ? Avez-vous touché pour moi ? Quoi et comment ? Quand y aura-t-il encore à toucher ? Avez-vous porté les 300 fr. chez M. Tiron, agent de change, successeur de Boscary, rue de Provence ? Dites ou faites-moi dire tout cela.

Vous a-t-on mis en activité de maître des requêtes ? L'ambition vous sourit-elle autant que la fortune et le bonheur ? Ce sont nos vœux pour vous au commencement et à la fin des années. Votre petite fille prospère-t-elle ? Madame de Genoude vous promet-elle un fils ? Avez-vous un bon logement, de petits dîners fins, une société douce et aimable pour vos soirées ?

Voilà bien des questions, mon cher Eugène, et moi je vais répondre d'avance aux vôtres : nous sommes chez nos parents à la ville, bien tranquillement, bien chaudement, menant une vie sans événements, lisant un peu, causant, jouant, et mangeant comme on fait en province. Heureux si la santé de ma femme ne nous tourmentait pas trop ! La mienne n'est pas bien brillante non plus ; mais je n'y pense pas. Nous n'irons pas à Paris cette année, notre finance s'y oppose. Nous irons au printemps aux eaux de Louèche en Valais, ou bien aux Pyrénées. Ne pourriez-vous pas venir faire ensuite une bonne station à Saint-Point ? Jamais visite ne nous ferait plus de plaisir. Nous travaillerions, vous à votre monument historique sur lequel vous inscririez votre nom pour l'avenir, et moi je continuerais à ruminer mon poëme dont j'ai enfin dessiné le squelette.

Adieu en attendant, mon cher ami. L'*Étoile* va très bien. Elle gagne en crédit tous les jours. Puisse-t-elle

gagner en abonnés ! Cependant, je dois vous le dire, vous n'avez pas converti une seule âme à la mesure ministérielle en question, ni vous ni personne. Pourquoi n'avez-vous pas parlé d'une manière à vous tout à fait indépendante, montrant ce qu'il y a de bien et de mal dans cette opération critique ? Vous auriez gagné encore.

Bonsoir.

CCCIX

A monsieur le comte A. de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 14 février 1824.

Je t'ai attendu tous ces temps-ci, mais je ne t'attends plus guère. Les élections vont t'entraîner. Je ne puis aller non plus : nous avons les plus funestes nouvelles de ma sœur, madame de Vignet ; elle est sans espoir. Nous sommes ici dans ces angoisses et dans d'autres encore sur madame de Montherot qui va très mal de son côté. Ma pauvre mère ne peut être abandonnée à elle-même dans cet état. Qu'est-ce que ce monde !

Voilà tout ce que j'ai à te dire pour que tu sois au courant de nos misères. Tu en as peut-être de ton côté. M. de Montherot, qui va deux jours à Lyon, porte cette lettre. Je ne suis pas bien, ma femme non plus. J'attends Vignet et tremble de le voir arriver. Si ma pauvre sœur n'est plus à cette époque, sa présence renouvellera la douleur de ma pauvre mère.

Donne-moi de tes nouvelles puisque tu ne viens pas, ou viens encore. Dans le bonheur, dans l'indifférence et dans le malheur, ta présence m'est toujours bonne.

Adieu.

CCCX

A la marquise de Raigecourt

Mâcon, 15 février 1824.

C'est à mon tour à me plaindre de votre silence, madame. Dieu veuille qu'il ne soit pas causé par quelque redoublement de vos souffrances ou de celles de madame de Beufvier ! Vous n'avez rien répondu à nos deux dernières lettres. Marianne accuse madame de Beufvier ; pour moi je ne vous accuserai jamais, je vous connais trop. Nous sommes ici dans les plus tristes angoisses : mes deux sœurs, madame de Vignet et madame de Montherot, sont dans un état de santé des plus alarmants. Nous ne conservons presque aucun espoir sur madame de Vignet, et nous en sommes à craindre l'arrivée de chaque courrier. Vous jugez de l'état de notre pauvre mère et de nos chagrins.

Ma femme n'est pas remise non plus de son indisposition habituelle, et je crains que l'activité de son âme, l'application de son esprit, et les travaux auxquels elle se livre pour ses pauvres, ne retardent beaucoup son rétablissement complet. Elle vous aime bien, elle voudrait bien aller passer son carême auprès de vous ; mais les anxiétés où nous tient l'état de mes sœurs et le besoin qu'aurait ma mère de nos soins, si nos appréhensions se réalisaient, ne nous permettent pas de songer à un déplacement.

Ma pauvre mère, au milieu de ses soucis, s'occupe encore du bien qu'elle aime à faire. Elle me charge de vous demander si vous connaîtriez une place de gouvernante de jeunes personnes, ou de demoiselle de compagnie, pour une de ses protégées qui intéresse tout ce pays-ci. Elle a

trente ans, d'une excellente famille, éducation parfaite pour le solide, la plus grande piété, bon ton, l'usage de la bonne compagnie. La famille vient d'être ruinée par un coup imprévu.

Pour moi, j'ai à vous demander une autre grâce : ce serait de prier madame de Noirville de recommander à M. de Castelbajac, pour une place de professeur à l'école vétérinaire de Lyon, vacante en ce moment, un jeune homme de ce pays-ci, fort habile, élève d'Alfort, nommé M. Bernard. La place doit être donnée ces jours-ci, et il est sur les rangs. Je serais bien reconnaissant que madame de Noirville voulût bien, dans cette occasion, se souvenir de ses bontés pour moi.

Adieu, madame, écrivez-nous donc, ou faites-nous écrire un mot sur votre état actuel. Ma femme dit mille choses dures et tendres à madame de Beufvier, et moi je me recommande à votre ancienne et, j'espère, éternelle amitié.

CCCXI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 23 février 1824.

Tu n'étais que trop bien informé de notre malheur, mon cher ami. Nous avons perdu madame de Vignet. Tu juges de l'état de ma mère et de toute la maison ; heureusement sa religion lui sert dans ces grands moments. Nous sommes peut-être encore menacés de perdre madame de Montherot qui est dans un état presque sans ressource, ici, sous nos yeux. Tous ces événements ne contribuent pas à nous rétablir nous-mêmes. Depuis le jour

où nous avons appris le malheur, j'ai eu un violent accès de ma maladie. Je vais moins mal aujourd'hui. Nous avons fait venir de Lyon M. Veryssel pour ma sœur et pour ma femme : il envoie ma femme à Baréges, au mois de juin, et lui interdit Paris ou Mâcon en hiver. Il nous faudra aller à Nice ou à Hyères. Tu devrais y venir avec nous. Nous éviterions le bord immédiat de la mer. Nous trouverons peut-être quelque asile chaud sans être salé.

Je suis ici comme toi pour les élections. Après cela, si tu es à Lyon, j'irai peut-être y passer quelques moments. Tiens-moi au courant de tes routes.

Adieu, je suis trop triste pour divaguer longtemps avec toi aujourd'hui. Je vais promener un peu ma femme à cheval par ce beau temps. Si j'avais eu les quarante ans, j'étais nommé d'emblée cette fois. On ne sait où en trouver, et tout le monde me le dit. J'en serai bien aise en son temps. Penses-y pour toi. Ta carrière commencera là.

P. S. Fais-moi vite faire cette commission : huit aunes de velours de coton bleu de ciel très clair. Le velours d'une qualité telle quelle, c'est pour un canapé. Envoie par la diligence aussitôt avec la note du prix que je renverrai de même.

CCCXII

A monsieur Eugène de Genoude

Maître des requêtes, rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Mâcon, 22 mars 1824.

Enfin, enfin, vous avez parlé! Mais vous me traitez tout à fait en ami en disponibilité ; je vois que les affaires vous absorbent, et que d'ici à l'âge du repos il faut renoncer à jouir de vous. Je ne vous en aimerai pas

moins tendrement et n'en ferai pas des vœux moins vifs pour que vous arriviez promptement et solidement à cette situation d'indépendance et de fortune où un homme est enfin rendu à lui-même et à ses amis. Pour cela, il faut vous servir d'un levier qui est en vos mains : obtenir une bonne et solide place avec l'*Étoile*, et, aussitôt après, vendre l'*Étoile* un bon prix à un amateur. Voilà mon plan pour vous. Pour cela ne soyez pas malades ni l'un ni l'autre, ou, si vous le devenez, venez vous rétablir dans ma solitude.

Je vous remercie d'avoir touché et versé ma pension. Puisque cela ne vous coûte aucune peine, continuez, et à mesure portez chez Amédée de Parseval, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 45. Il me fera passer.

Vous me demandez ce que je fais. Vous le saurez dans dix ou douze ans, si Dieu me prête vie, force et persévérance. D'ici là vous n'entendrez plus parler de moi. Je n'irai plus guère où vous êtes. Je vivrai dans mon ombre, ou j'irai en Turquie, en Palestine, en Grèce, en Suisse, en Italie. Quant à vous, je voudrais vous voir vous occuper de l'histoire du christianisme ou d'autre chose. On ne vit que de son vivant sur le fonds d'un journal. Vous êtes fait pour mieux. Songez-y donc.

Je reçois quelquefois cette muse française qui vous amuse tant : elle est en vérité fort amusante. C'est le délire au lieu du génie. Mais je trouve qu'avec votre autorité en littérature vous dites des niaiseries aussi. L'autorité est bonne en matière de foi, mais, en matière de goût, le goût est à lui-même son juge. Il faudrait donc parler comme parlaient nos bons pères, en Gaulois, penser et sentir comme pensaient et sentaient nos barbares aïeux, et chaque mot, chaque idée, chaque sentiment, apportés par les temps et les hommes nouveaux, auraient été autant de crimes contre l'autorité précédente, absurdité digne des doctrinaires de la poésie, qui siègent sur le ca-

napé de la rue Cherche-Midi. La sottise suffisante de leurs risibles adversaires va faire prévaloir quelques jours ce bizarre système; mais amis et ennemis disparaîtront bientôt, et les deux absurdités rivales, en s'écroulant, feront place à la vérité en littérature : vérité dans les sentiments, force et sûreté dans l'expression.

Adieu.

CCCXIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 22 mars 1824.

Dis-moi donc où tu es, ce que tu deviens, où tu vas, où tu seras, afin que je sache s'il faut t'écrire ou t'aller voir ou t'attendre. Depuis les élections je n'ai pas eu vent de toi. Vignet a passé ici, comptant te rencontrer à Lyon. Je ne sais s'il aura réussi. Je suis en peine de toi, de ton enfant. Je crains que quelque triste raison n'occasionne ton long silence. Rassure-moi, et puis nous nous écrirons de nouveau avec suite et détail.

J'ai failli aller à Lyon hier ; l'incertitude de t'y trouver m'a retenu. Je revends mon joli cheval : ses jambes de devant ne valent pas le diable dans nos pays. Je le remets au maître du manége pour 400 francs, s'il en veut. J'attends son ultimatum pour le renvoyer à Lyon ou attendre qu'on le vienne prendre. Me connaîtrais-tu quelque perfection de sa taille en douceur et solidité? Le prix ne m'y ferait rien.

Nous irons nous réinstaller à Saint-Point vers Pâques, immédiatement après ou quelques jours avant. J'y ai maintenant des appartements plus jolis, plus gais, plus

ornés, à t'y donner. Vois si tu pourrais avec ta femme et ton enfant venir faire un petit séjour. Nous allons à Baréges en juin. Nous ne serons que quatre dans mon immense berline. Si tu pouvais venir, ce serait bien confortable : nous laisserions nos dames, et nous irions girer un peu dans les Pyrénées. Cela nous reste à voir : or il faut voir si l'on veut sentir et peindre. Je peins de temps en temps.

Tu m'avais promis un joli sujet des *Patriarches*. J'ai besoin d'un charmant épisode de chevalerie, de croisade, d'amour. Envoie-moi cela tout de suite. J'ai fait mon premier chant, malgré la fièvre.

Adieu.

CCCXIV

A monsieur le chevalier de Fontenay

Premier secrétaire d'ambassade de France à Saint-Pétersbourg.

Saint-Point, 27 mars 1824.

Cher Fontenay, mille raisons m'ont empêché de vous écrire cet hiver. Nous l'avons passé dans les afflictions. J'ai perdu une de mes sœurs mariée en Savoie, femme accomplie en tout point. Une autre est avec nous si malade, que nous n'espérons rien que prolonger de quelques mois sa vie languissante. Toute notre maison est dans le deuil. Nous avons vu au moment des élections M. votre frère. C'était l'instant où nous venions d'apprendre notre malheur, nous n'avons pas pu le recevoir comme nous l'aurions voulu. Il a été nommé député à la satisfaction générale. Nos choix sont superbes, et la France serait bien restaurée en effet si on ne voulait pas la restaurer encore ; mais nous craignons la maladie de

la prospérité, et que nos bons députés enflés de leur triomphe ne veuillent reconquérir plus que le temps ne le comporte. Le sens excellent et modéré de la partie saine de la nation les soutiendra dans tout ce qui sera national et royal et religieux. Mais à l'ombre d'un abus le vent tournera. On veut du bon, on veut du neuf, mais point de réchauffé.

Je vous envoie le I[er] volume de mes œuvres pour S. M. l'empereur, accompagné d'une petite offrande poétique. Si cela n'est pas écrit dans les formes, faites-le recopier, et donnez-lui directement ou indirectement. Le deuxième volume sera bientôt imprimé de même. Je vous l'enverrai, et j'aurai soin qu'on mette votre nom où je l'avais indiqué. Le deuxième volume sera un peu amendé de choses qui l'ont sans doute fait arrêter en Russie. Le siècle est sévère, on écrit ici que je suis plus *obscène* que Catulle, Horace et l'Arioste. Dieu sait si j'y pensais.

Écrivez-moi un mot de temps en temps. J'ai payé à Durant vos 400 francs que Ladvocat n'achevait pas de payer. Vous devez les avoir reçus.

Adieu. Je suis pour plusieurs années dans ma solitude. Nous irons seulement cet été aux eaux de Baréges pour ma femme. Nos santés sont souffrantes, sans maladie positive. J'ai enfin mis la main à l'œuvre. Je vous fais un poème tout neuf de trente ou quarante chants, si Dieu me prête vie. Je le ferai en dix ou douze ans, pour être moqué, insulté, outragé, excommunié le reste de mes jours ! c'est l'encouragement ordinaire. C'est égal. D'ici là, vous n'entendrez plus parler de votre ami que par lui. Adieu, je vous dis avec vérité que vous êtes un des trois ou quatre vivants que j'aime le plus.

CCCXV

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

1er avril 1824.

Je reçois tes deux lettres à la fois en arrivant de Saint-Point où j'étais allé établir un billard. Je vois avec désespoir que tu te désespères. Il n'y a qu'un moyen : il faut prendre ou emprunter dix mille francs et t'en aller faire quelque voyage intéressant pendant deux ou trois mois avec ta femme et l'enfant. C'est ce qu'il y a de mieux dans ces états, et Dieu ne nous donne l'argent que pour nous soulager. La preuve en est que si nous nous portions bien, nous n'en aurions pas. Cherche donc dans ta tête quel pays tu veux visiter, et pars quand il fera assez chaud. J'irai, en attendant, te voir ces jours-ci. Fais faire mon lit et attends-moi ; mais ne songe pas au dîner : je ne dîne pas.

Dis à Colin que son cheval n'a ni engorgement ni eu le moindre événement : il est gras, frais, charmant, mieux même que quand je l'ai reçu. Mais, entre nous trois, les jambes ne valent pas grand'chose ailleurs que dans un manége, surtout au printemps ; voilà pourquoi je veux m'en défaire. Si tu ne peux pas en avoir les 400 ou 350 francs, je t'autorise à le donner pour les 300, pourvu qu'il vienne m'en débarrasser tout de suite.

Comme j'irai te voir au premier jour, je ne te dis rien de vers ni de prose. Puisque tu ne veux pas m'envoyer mon chant de chevalerie, je l'ai inventé et je l'écris à présent. Mais invente-moi les *Patriarches :* une divine histoire patriarcale, simple, pure, grande et pieuse, biblique enfin. Je te donne un an : tu n'es pas pressé. Je

travaillotte tout doucement, dérobant ce qu'on peut dérober aux souffrances et aux peines morales.

Faisant ore un tendon,
Ore une oreille et quelque cartilage.

Et toi, t'occupes-tu à quelque lecture au moins? Si je n'avais pas femme et ménage, j'irais m'établir chez toi quelques mois pour nous distraire. Mais adieu, j'oubliais que j'allais bientôt causer à mon aise avec toi.

As-tu vu Vignet?

Fais vite ma commission Colin. Je voudrais avoir place à l'écurie.

CCCXVI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 20 avril 1824.

Tu me demandes ce que je dis de toutes ces *coglioneries?* Rien du tout. Je laisse emporter tout cela au flot du temps. Je me résigne comme toi. Seulement j'ai écrit à tout hasard à l'*Etoile* que c'était à mon insu et contre mon intention que cette épître familière, destinée à un seul, était donnée ou vendue à tous. Du reste, elle ne déplaît pas, à ce qu'on me mande ; au contraire plaît-elle infiniment. J'aurais donc tort de me fâcher ; et puis que sert de se fâcher quand on a le quart d'heure de réflexion ?

Je suis désolé de ton état : il durera jusqu'à ce que la saison ait pris son cours, que les feuilles soient aux arbres, et puis tu seras étonné d'avoir tant souffert. Je souffre aussi, mais pas jusqu'à la fièvre. Ma pauvre sœur est plus mal.

Nous partons samedi pour Saint-Point. Nous y menons du monde : des Anglaises et les Grimaldi de Savoie. Je reviendrai deux ou trois fois la semaine pour secourir ma pauvre mère en cas d'événement trop à redouter. Nous ne serions pas même partis sans ce monde à recevoir. Je n'irai pas te voir, impossible dans ce tracas, à moins que tu n'aies besoin de moi absolument pour te remettre encore. Mais huit ou dix jours de Saint-Point où l'on se baigne le matin, où tu aurais du lait et de l'air, te feraient, je pense, un peu de bien. Tâte donc tes forces dès que tu en auras.

Au lieu d'un Chéri, j'en ai acheté deux de dix louis la pièce, qui sont jolis, gentils et bons pour la montagne. Cela fait donc trois. Il n'y a qu'à venir les essayer, ce sont des ânes comme il nous les faut, des *poneys*, comme on dit à Londres. On monte, on descend, on les fait suivre comme un chien. Il nous faut cela à nous autres, pauvres diables, dans des chemins diaboliques. Viens donc, demande un congé de quinze jours. Je te promets amélioration. Je la garantis à ta femme. A ce prix elle doit tout permettre : ce serait bien pis s'il te fallait aller passer six semaines aux eaux. Je suis du reste comme toi près de mes pièces. Cela me tracasse un peu. Je n'ai pas fait de vers depuis toi : je suis trop sens dessus dessous, les vers veulent un esprit reposé. J'en reçois de toutes parts, j'en suis inondé. Libéraux, royalistes, dévots, impies, tout m'en affuble. Je réponds en prose un mot à chacun.

Adieu, mon gazon est semé, ma maison est prête, mon écurie est pleine, la cuisine est chaude, le ciel est chaud : que ne viens-tu ? Consulte Veryssel. J'y ai une extrême foi, plus qu'en ma pythonisse. Adieu encore. Mille hommages respectueux à ta femme et à ta sœur. J'embrasse même le petit Aymon. Adieu encore.

CCCXVII

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, à Lyon.

Saint-Point, 28 avril 1824.

Je te remercie. Mais non, point de demandes, ne tentons pas Dieu! Je suis passablement. J'ai besoin de repos, de loisir, de santé : Berne m'enlèverait peut-être le peu que j'en obtiens ici ; restons. Si on m'y nommait, j'irais ; mais je ne solliciterai rien.

Nous sommes enfin installés et vraiment très bien rangés pour l'intérieur ici. L'extérieur est dans le débrouillement du chaos. Nous y avons dans ce moment, et pour huit jours, les Grimaldi, monsieur et madame et leur sœur ; plus miss Churchill, une cousine et amie de ma femme, pour plusieurs mois. Nous y attendons demain les Delahante et leur fille, M. de Parseval. Tout ce monde couche et sera bien logé. Nous y attendons ce soir encore Montherot, et toi à chaque heure de chaque jour. Tout le monde dit que cela te ferait du bien. Je le crois sincèrement, et je te désirerais par charité, si ce n'était pas par amitié.

Adieu, j'ai la goutte depuis huit jours dans la tête et l'estomac. Je ne fais ni vers ni prose. Je mange et bois et joue au billard, me promène à la queue de trente ouvriers, mais je n'y vais que par plaisir. J'ai un bon chef qui les dirige très bien sans moi, c'est le maire de mon village : vive la démocratie !

Adieu donc. Tiens-moi au courant de ta santé et de tes marches. Es-tu à Fontaines? y es-tu bien, ou vas-tu changer d'air? Mille hommages à tes dames. Les Grimaldi ont vu ta mère à Marlieux.

De mes deux chevaux pas un n'est bon. Me voilà encore à la recherche. Heureusement l'un n'est pas payé, et je vends l'autre. Ainsi, si tu viens, amènes-en un pour toi, ou fais-le amener par ton jockey pour ne pas te fatiguer. J'irai te chercher en calèche à Mâcon, si je suis instruit à temps.

Rien de changé quant à l'état de ma sœur. Elles sont à la campagne près de Mâcon.

Bonsoir. Je lis Homère.

CCCXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 13 mai 1824.

Grâce à Fréminville, j'ai appris avant ta lettre ta résurrection ! Tu ne ressuscites pas vite ni tout à fait. Qu'importe ! Végéter, c'est assez quand il n'y a douleur ni dans l'âme ni dans le corps. Cette vie imparfaite ne comporte pas mieux, mais souviens-toi que, quand on ressuscite, il faut vite changer d'air, c'est la confirmation de la santé ; sans cela on retombe ou l'on traîne. Viens donc au plus tôt. Nous allons passer à Mâcon trois ou quatre jours, du 18 au 22 mai. Tu nous y trouverais, nous t'amènerions.

Encore une fois, amène un cheval de selle. Je n'en puis trouver pour ton domestique. Je n'en ai pas occasion, comme on dit en Charolais. Je me contente en cela comme en tout du médiocre : je ne veux du parfait qu'en femme, en amis et en vers. J'ai les deux premiers points, et je ne prétends plus guère au troisième. Cependant je fais lentement ma tâche de chaque mois. Je suis une faible source d'où coule goutte à goutte un grand fleuve.

Rien de nouveau ici. Ma femme n'est pas très bien.

Nous nous décidons pour Aix à cause du voisinage. Elle supporte à peu près cinq lieues de route en voiture ; que ferions-nous de quatre cents ! Nous verrons après pour le séjour de notre hiver.

Je suis toujours avec quarante ouvriers par jour dans les chemins et sur les murs. Il faut m'arrêter, n'ayant plus le sou à y consacrer. Cela m'amuse infiniment. C'est évidemment une des fins de l'homme ici-bas. Tu y viendras, et l'ennui s'en ira.

Adieu. Je t'aurai ânesse, *polenta*, poulets nouveaux, etc.

CCCXIX

A la marquise de Raigecourt

Saint-Point, 31 mai 1824.

Je ne vous excuse que trop sur vos longs silences : qui est-ce qui n'a pas des motifs de se taire, de se décourager, de renfermer dans son cœur des sentiments qui ne sont bien que là ? Un temps viendra où nous nous reverrons, où, dans la paix de nos bonnes soirées, les pensées tristes, intimes, secrètes, s'exhaleront sans peine et sans réflexion.

Tout est triste maintenant autour de nous : Marianne est souffrante, ma sœur toujours désespérée, et moi pas trop bien. En effet heureusement, Aymon est mieux ; je l'attends même à Saint-Point. Mais ne pensez pas que mon amitié m'ait exagéré son état : je l'ai vu et vu fort mauvais. Je ne le crois pas bien rassurant encore ; si je le perds, je perdrais tout ; et, malgré un mieux momentané, je ne suis pas rassuré sur les années suivantes.

Je ne fais presque pas de vers : je souffre trop souvent ou j'ai de trop fortes distractions. Quelquefois seulement,

quand le vent poétique du nord souffle sur la tour de Saint-Point, je reprends par fragments un chant long comme ma vie. Mais vous ne le verrez jamais, ni moi non plus. Ne craignez donc pas que des inspirations étrangères m'arrachent de mauvais vers de circonstance. Où avez-vous vu en moi un poëte de salon et de cour ? Je n'ai jamais fait un vers de commande, pas même l'épître à Delavigne, à laquelle sans doute vous faites allusion. Je lui écrivais en badinant et pour lui seul : il m'a trahi ou a été trahi. Cela a été imprimé tout à fait à mon corps défendant.

Ne craignez rien de mes critiques ni de mes admirateurs. Je me moque des uns, et je sais bon gré aux autres, mais sans les croire. Croyez que l'esprit a une conscience tout comme l'âme. Elle seule se juge justement et plus sévèrement que vous ne le pensez. Quand j'écris, c'est pour lui obéir et lui plaire, et rien autre. Je suis bien, je n'attends rien du succès de ma plume pour le temps présent. Je chante pour chanter, mais, avant bien des années, nul écho ne vous portera une de mes notes.

Adieu, madame. Songez à nous donner quelques mois à Saint-Point. Jamais ses vieilles voûtes n'auront tressailli d'un cri de joie plus sincère que si nous vous voyons un jour arriver sur notre seuil.

CCCXX

A monsieur Eugène de Genoude

Rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Saint-Point, 13 juin 1824.

C'est fini : je me brouille avec vous, je vais devenir un ennemi aussi aigre de votre caractère et de votre talent

que M. l'abbé *** ou M. de St.-V. Je vais dire de vous autant de mal que vous dites de bien de moi. Et cela pourquoi ? parce que vous êtes un paresseux incurable, et que paresse vaut tous les vices. Cependant je pars, je m'en vais en Suisse, j'ai besoin d'argent, et vous ne me dites pas seulement : j'ai reçu pour vous tel ou tel mois ; je les ai envoyés chez M. Amédée de Parseval, rue de la Chaussé-d'Antin, nº 45. Si vous ne le dites pas, faites donc vite, car je tire à outrance sur cet aimable et bon correspondant. De plus envoyez-moi, si vous le trouvez, mon billet de 600 francs, que vous vous êtes remboursé sur les mois précédents.

Maintenant que faites-vous ? Comment tourne pour votre fortune ce mouvement nouveau du ministère ? Serez-vous dedans ou dehors ? Dites-moi au moins tous les six mois un mot de ce qui vous intéresse. Si j'étais premier ministre de France, je trouverais encore le temps de vous aimer et de vous le dire. Êtes-vous toujours bien furieux contre les romantiques ? Qui est-ce qui fait ces articles dans *l'Étoile* ? Est-ce le secret du journal ?

Je ne suis, comme vous le dites, ni romantique comme vous l'entendez, ni classique comme ils l'entendent ; je suis ce que je peux être. Heureux ceux qui sont ce qu'ils sont et ne se font pas les parodies d'un autre ! Ne croyez pas qu'au sein de mes maux et de ma retraite j'aie dit un adieu sans retour aux muses de ma jeunesse ; non, je les invoque encore de temps en temps, je leur offre comme à des déesses les prémices de mes journées. Un jour, mais ce jour est loin, vous verrez reparaître mon nom sur la scène obscure de ce monde littéraire pour être plus que jamais ballotté et bafoué, mais peu m'importe ! Fais ce que dois, écris ce que tu peux ! C'est notre devise. Dans douze ou quinze ans je vous demanderai un article si je vis encore : vous serez alors le roi de notre saine littérature, et moi je serai comme ces bannis qui reviennent

d'un long exil pour mourir ou triompher dans leur patrie.

Adieu, mille respectueuses tendresses à madame de Genoude, de ma part et de celle de ma femme.

CCCXXI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Saint-Point, 22 juin.

Ta lettre m'arrive comme je faisais mon arrangement pour m'échapper deux jours de cette semaine et aller à Arnas. Ma femme m'avait accordé congé, mais te voilà parti.

Nous partons aussi, le 2 ou 3 juillet, de Mâcon pour Genève afin d'y consulter. Nous ne te verrons donc pas avant le retour. Encore, encore... ma femme est trop constamment et trop violemment souffrante pour que je vous la mène dans cet état. Nous n'espérons que dans les eaux. Ce voyage nous ennuie tous, et moi surtout qui ne peux rien faire. Je viens cependant de faire une ode sur Buonaparte, c'est celle de Turin qui m'y a fait penser. Je la trouve bien bonne, mais elle n'est qu'à peine finie, cela ne veut rien dire. J'ai fait deux ou trois autres morceaux depuis toi. Je vais tout emporter à écrire aux eaux.

Adieu. Mille hommages autour de toi et amitiés à Fréminville, si tu le vois. J'ai appris qu'il était venu me voir un jour où ces dames étaient à Mâcon et moi chez une tante à la campagne.

Est-ce qu'au retour des eaux mademoiselle Fanny ne viendrait pas dessiner quelques-unes de nos chaumières?

Adieu encore. Je puis recevoir ta lettre encore ici avant de partir.

CCCXXII

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, à Lyon.

Mâcon, 1824.

Ceci est pour te dire adieu. Ne viens plus ; je n'y serais pas, et je ne vais pas par Lyon. Je vais à de petites eaux allemandes, à Schinznach, en Argovie, près d'Arau ou de Zurich. Nous partons vendredi de Mâcon pour Genève. A mon retour, j'irai te chercher.

Si une bonne étoile te décidait à y venir avec nous, pars à l'instant, viens à Mâcon, nous partirons ensemble. Je te mènerai, j'aurai soin de toi, et tu t'en trouveras bien. Je suis fort souffrant cette année et ce mois-ci. Écris-moi là-bas.

Adieu encore.

CCCXXIII

A monsieur le comte de Virieu

Schinznach en Argovie (Suisse), 3 juillet 1824.

Ici nous a apportés notre étoile bizarre. Triste gîte, pays plat, langue barbare, ennui profond et mauvais temps, voilà ce qui nous y attendait. Ma femme est malade de ses premiers bains, et nous enrageons, mangeant beaucoup d'argent et ne pouvant employer le temps. N'y viens pas : ce sont des eaux trop sulfureuses pour nous autres inflammables.

Je suis moi-même pitoyablement mal à mon aise de-

puis deux mois. Le soleil n'y fait rien; au contraire il donne la goutte, si c'est la goutte que j'ai. Je ne vois l'heure de sortir d'ici. Je suis assez près de ce qui est beau, mais je n'ai encore été qu'à Zurich. C'était par une belle soirée : je m'embarquai seul sur le lac et m'y fis conduire au milieu. C'est beau, plus beau peut-être qu'aucune vue d'Italie, excepté Naples. Mais on sent qu'il n'y a pas de sécurité dans les impressions de ce climat. En effet il neigeait le surlendemain.

Mardi je vais à Lucerne, au lac des Quatre-Cantons, à Schwitz, au mont Righi. Mais je ne suis pas dans la disposition où l'on doit être pour jouir de la nature inanimée. Ma mélancolie est revenue comme à seize ans, avec le vague espoir de moins. Cela fait un piteux état. Tout est égal à l'âme de ce qui charme les yeux en vain. Si ma femme peut continuer ces eaux infernales, nous serons encore un mois avant de nous voir ; sinon, non.

12 juillet.

Cette lettre a été interrompue tout ce temps-ci, d'abord par une course à Lucerne et au lac de Walenstat, et puis au retour par une forte maladie de ma femme, mais une maladie des plus graves et qui nous a jetés dans les plus vives alarmes pendant quarante-huit heures. Elle a vomi avec convulsions trois jours de suite sans interruption de plus d'un quart d'heure. Cela va mieux, mais j'ai cru tout perdu pour moi. Elle est encore dans son lit, sans nourriture et bien souffrante. Il paraît que c'est le foie qui est attaqué. Cela ne me donne pas de sécurité pour l'avenir. Je suis accablé de veilles et d'inquiétudes. Je ne sais encore le jour où son état nous permettra de repartir, car il n'y a pas moyen de continuer ces eaux.

Maintenant que tu sais où nous en sommes, parlons d'une affaire à laquelle ma femme prend le goût le plus

vif : Florence. Voilà un ministre qui va venir; on dit que c'est M. de la Ferronnays. Tu dois savoir cela. Ici, je n'ai pas même de journaux français. S'il y a apparence, hâte-toi de lui écrire en ma faveur une lettre éloquente où tu lui diras ce qui s'est passé à ce sujet, et combien on a été injuste pour moi, et où tu le prieras de me nommer là. Je viens d'en écrire aussi au marquis de la Maisonfort. Je prendrai toutes les voies pour y parvenir, mais la seule voie directe, c'est ce que je te prie de faire. Fontenay, à Pétersbourg, l'a sûrement prévenu en ma faveur : je vais lui écrire de lui écrire aussi. Ne tarde pas dès que tu auras vent de ce qui se décide à Paris. J'irai là m'établir pour deux ou trois ans pour fortifier ma femme, car pour moi cela m'est personnellement assez égal. Je m'ennuie et m'ennuie et m'ennuierai partout.

Adieu. Ne m'écris plus ici, mais à Mâcon où j'espère arriver dans une quinzaine, si rien ne va plus mal ici.

Comment es-tu? que fais-tu? que dis-tu? Si je vais à Florence, ne viendras-tu pas me voir l'hiver à Pise?

CCCXXIV

A monsieur le chevalier de Fontenay

Premier secrétaire d'ambassade de France à Saint-Pétersbourg.

Schinznach, 12 juillet 1824.

Mon cher Fontenay, j'apprends au fond de la Suisse allemande, où je suis venu mener ma femme aux eaux, que vous venez de faire une grave maladie. Cela m'est revenu par ma mère qui le savait par Durant, votre homme de confiance et le mien. Mandez-moi donc vite ce qu'il en a été, et surtout que vous êtes parfaitement rétabli. Je ne vous crois pas un homme à longue maladie. Cela vous

arriverait mal à propos, car, d'après le peu de journaux français que j'ai attrapés à Zurich, je vois qu'on attend votre ambassadeur à Paris, et que par conséquent vous êtes en chef dans la première cour du monde. C'est encore un échelon de la fortune de grimpé ; mais grimper n'est pas le mot pour vous, vous les enjambez. Pour moi qui ne suis pas d'un naturel rampant, je rampe cependant dans la carrière diplomatique ; je suis encore votre attaché, et peut-être mourrai-je avec ce seul titre. Cependant j'aspire toujours à Florence. M. de Chateaubriand, qui ne m'a pas favorisé, y a nommé un ancien attaché du marquis qu'il avait en horreur. Je crois qu'il y est toujours, mais, comme il m'a soufflé ma place, je ne me ferais pas la moindre délicatesse de le remplacer aujourd'hui. On dit que M. de la Ferronnays va être notre ministre ; si cela est ou doit être, je me recommande à vous. Écrivez-lui en ma faveur une lettre éloquente, et dites-lui ce qu'on a fait à l'égard de Chateau et de moi, et décidez-le à me nommer bien vite et à placer où il pourra M. de Boissy actuellement à Florence. Vous me rendrez un éminent service, car je suis très tourmenté de la santé de ma femme : elle languit depuis un an, et depuis un mois elle a eu ici même deux fortes maladies dont elle n'est pas remise ; elle soupire après l'air de Pise et de Florence. Il n'y a pour nous d'autre moyen d'y aller que d'y être nommés. Cela seul déciderait sa mère. Nommez-moi donc.

Nous comptons repartir pour Mâcon dès que ma femme sera en état de supporter la voiture ; elle sort d'une si terrible secousse qu'elle ne quitte pas encore son lit. Vous pouvez juger si au milieu de ces angoisses je suis bien moi-même.

Adieu, mon cher ami. Nous pensons bien souvent à vous, nous en parlons, nous voudrions qu'une chance heureuse nous en rapprochât. Succédez au marquis si je succède à Boissy.

Adieu encore. Ne perdez pas de temps si vous voyez jour à me rendre ce service d'ami. — Tout à vous pour la vie.

CCCXXV

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, Lyon.

Mâcon, 30 juillet 1824.

My dearest friend, je suis revenu après un funeste voyage où j'ai vu deux fois ma femme en danger. Je retrouve ma sœur encore plus mal : nous n'avons plus qu'à la voir s'éteindre sous nos yeux. Nous retournons à Saint-Point demain ; nous y restons jusqu'au 1er octobre. Nous partons décidément pour Pise : les médecins en font une obligation sans réplique pour ma femme. Arrange-toi pour venir, tu te le dois aussi.

On m'annonce qu'on veut réparer l'injustice et me nommer à Florence. Cela vient à propos, comme tu vois. Écris donc, emploie donc ton crédit pour pousser à la roue ; dans ce moment cela me soulagerait de mon énorme dépense.

Adieu, viens, ou bien je vais. Mais où es-tu et comment es-tu ? Tu devrais venir, tu me trouveras sans faute ici ou à Saint-Point ; j'irai et je viendrai, mais seul. Me connais-tu un joli cheval de femme ? J'en emmène à Florence. Le mien de 150 francs, si charmant, vient de perdre un œil.

Adieu encore. *Tu sei il solo uomo del mondo che io posso amare senza restrizione.*

CCCXXVI

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

2 août 1824.

Je te récris aujourd'hui, mon cher ami, pour te prier de me faire avec la bière une autre commission, c'est de m'envoyer 40 bouteilles ou plutôt 40 demi-bouteilles d'eau de Seltz *douce*. Il y en a ici, mais c'est de la forte ; ma femme ne l'aime pas. Fais acheter pour moi et mettre à la diligence à mon adresse à Mâcon ; paie, et je te rembourserai le tout avec la bière.

2° Je veux te dire que je ne vois pas pour moi la possibilité d'aller à Lyon, vu l'état de ma sœur qui d'un jour à un autre peut et doit tourner au plus mal. Il faut que je sois là pour surveiller ce fatal instant et secourir ma pauvre mère, et, d'un autre côté, que je revienne ici presque tous les jours pour consoler et soigner ma femme. Je ne vois pas deux jours libres à prendre ; ainsi il faudra que ce soit toi qui viennes. Si ta femme peut t'accompagner, tu sais comment elle sera reçue.

Adieu, écris-moi au moins. Je suis aussi triste, aussi ennuyé de la nature des choses, aussi détaché des vanités d'ici-bas, que peut l'être l'homme le plus dévoré de spleen qui soit dans les trois royaumes unis. *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Ce qu'il y a de pis, c'est que je ne vois pas que cela doive changer.

Adieu donc.

Envoie-moi vingt-quatre livres de gazon anglais.

CCCXXVII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

12 août 1824.

Mon cher et pauvre ami, ma sœur a fini hier soir, comme un ange, sans agonie et sans douleur, son angélique vie. Sa mort n'a été que son dernier soupir. Ma mère, son mari, mes sœurs, tout a été embarqué cette nuit par moi, et je suis seul ici à accomplir les tristes devoirs du moment. Je veux te le dire afin que maintenant, si tu peux venir, tu viennes à Saint-Point.

J'ai reçu ta dernière lettre et les eaux de Seltz. J'attends la bière. Es-tu mieux? Je suis bien mal. Ah! puissions-nous à notre heure finir comme cette âme-là! Adieu encore.

CCCXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

23 août 1824.

Tu n'écris pas, tu ne viens point, tu ne dis rien; que fais-tu, mon pauvre cher camarade? Es-tu aussi malade, aussi ennuyé, aussi désolé que ton compagnon? Je t'ai écrit nos malheurs récents. Depuis ce temps nous sommes réunis à Saint-Point, ma mère, ma sœur et nous. Ma mère s'y refait et s'y console dans sa sainteté, et nous jouissons de la voir si sublime et si forte contre ses sou-

venirs, autant qu'elle l'a été contre les scènes de désolation où elle a été plongée dix-huit mois.

Nous avons renoncé à Pise, car on ne peut me mettre à Florence, et nous sommes trop ruinés pour aller sans aide. Nous irons, si nous allons, à Nice ou Marseille ou Hyères, mais beaucoup plus tard alors. Cela te conviendrait-il ? Que de peine pour végéter !

Je n'ai reçu de tes commissions que les eaux de Seltz. Envoie-moi donc le petit tonneau de bière, je n'en ai plus, et les vingt-cinq livres de gazon anglais.

Adieu. Écris-moi où tu en es. Si j'ai maintenant deux jours à disposer, je te les consacrerai, mais je n'ose encore laisser ma mère.

CCCXXIX

A monsieur le comte A. de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 25 août 1824.

Mon cher ami, ton inquiétude sur ton enfant me tourmente. Écris-moi vite ce qu'il en sera. J'ai passé par là ; je comprends ton état. Hélas ! puisses-tu n'avoir que les inquiétudes ! Voir périr le rejeton avant le tronc, c'est dur, mais on ne voit que cela. Je suis blasé sur le chagrin depuis quelque temps, mais non pas pour les autres.

Dès que je saurai moi-même si Vignet vient ou non me voir en passant, j'irai te dire un mot. J'y serais allé après-demain sans cette incertitude. Mais c'est sans préjudice de la visite que tu me promets. Ma mère est pour un mois chez moi ; elle est plus tranquille. Ma femme est entourée d'amis. Pendant ce temps je puis m'échapper un jour ou deux.

Je viens de faire une course déjà aujourd'hui pour affaires. Je suis à Mâcon seul, entendant les transports populaires de la Saint-Louis, pendant que notre pauvre bon vieux roi est, dit-on, près de son heure suprême. J'en suis affligé, je l'estime foncièrement, plus que toi. C'est un homme qui veut le bien, qui le comprend, qui gouverne au moins selon les vents ; il n'est pas le maître des tempêtes. Qu'y pouvons-nous !

Dis bien à ta femme combien je partage ses inquiétudes. J'ai vu ce que sont celles d'une mère !

Adieu. Non, la bière ne vient pas, et j'en suis désolé, car les autres n'ont pas de houblon et celle de Koch est parfaite. J'en souffre. La graine de gazon anglais n'est pas venue non plus.

Dis-moi si le 4 septembre tu seras à Lyon ou à Fontaines, pour que je sache où débarquer si je m'embarque. Mais si Vignet vient avant, viens donc avec lui. Voilà notre homme en passe d'être heureux, le voilà lancé ! il est aussi bien que son chien de pays le comporte. Quel dommage qu'il ne soit pas d'un autre, il serait monté au pinacle !

Adieu encore. Soignons-nous, consolons-nous, aimons-nous, et soyons doux envers la vie, comme dit ce Bossuet (que j'admire peu du reste). Je finis ma lettre par cette parenthèse, car c'est un de ces hommes que j'ai sur le cœur.

CCCXXX

A madame de Genoude

Rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Saint-Point, 1er septembre 1824.

Madame,

Que j'ai revu avec plaisir la charmante écriture du char-

mant secrétaire qu'Eugène emploie trop rarement! Sa paresse cependant devrait être bien à l'aise, il peut se faire suppléer si bien! Vous me donnez de bons conseils de sa part, mais je ne puis les suivre. La chance de succès me paraît par ses paroles mêmes trop incertaine pour aller la tenter en personne. On parle si mal pour soi, on est si vite repoussé et si humilié de l'être, que je m'en remets de ceci à la fatalité et à mes amis. Je ne compte plus qu'ils réussissent; mais elle en sait plus qu'eux, et, dans mon apathie orientale, j'aime mieux attendre qu'agir. A dire la vérité, il entre un peu de calcul dans mon inaction, mais ce n'est pas du calcul d'intrigues, c'est de ce vilain calcul que vous connaissez et qu'Eugène vous reproche si plaisamment.

J'aurais eu bien du plaisir à aller vous revoir, à apprendre les détails de ses plans, de sa fortune, de votre bonheur; mais, quelque grand qu'il soit, ce bonheur, vous me paraissez encore trop plongés dans le tourbillon pour le goûter pleinement. Il aime le repos et la solitude; vous n'y êtes pas encore, et vous ne le trouverez que là. Il y serait pour nous sans tous nos malheurs domestiques : nous venons récemment de perdre encore une sœur charmante, malade chez ma mère depuis dix-huit mois. Ma pauvre mère est à présent chez moi où nous tâchons de la consoler : raison de plus pour ne pas m'éloigner sans une certitude de réussite.

Madame de Lamartine est mieux portante depuis son retour de Suisse. L'air excellent que nous respirons, le lait d'ânesse, le cheval, des distractions douces et un long repos ne la guérissent pas, mais adoucissent beaucoup son état. Elle porte bien envie à vos tribulations actuelles, elle prendrait tous vos maux à ce prix.

Adieu, madame, souvenez-vous toujours de ceux qui pensent sans cesse à vous. Parlez quelquefois de nous dans ce charmant salon où nous sommes si souvent pré-

sents par la pensée. Quand vous déciderez-vous à venir visiter notre désert ? Il s'embellit tous les jours par nos travaux. Nous venons d'acquérir un charmant voisinage par le mariage de M. de Marcellus ; nous sommes à une lieue l'un de l'autre. J'ai passé chez lui une journée et lui une chez moi. Venez choisir un site dans la même vallée.

Je recommande à Genoude de m'envoyer les deux mois de juin et juillet qu'il a dû recevoir pour moi au ministère.

Agréez, madame, non pas de vains compliments, mais l'assurance sincère et vive des sentiments les plus affectueux et les plus doux que nous puissions sentir.

CCCXXXI

A monsieur de Genoude

Maître des requêtes, rue de l'Université, n° 10, à Paris.

Paris, 10 novembre 1824.

Mon cher ami,

Je rentre. Tout va sur quatre roues. Roger m'écrit pour m'assurer de son *dévouement*, Villemain qu'il est libre et qu'il m'admire. L'abbé Frayssinous a engagé sa voix à mon cousin. Nous aurons par lui plusieurs autres. Daru m'a reçu comme un dieu et montré ses intentions ; Raynouard excellemment aussi. Je vais encore avancer aujourd'hui mon œuvre. Mais je ne vous verrai peut-être pas, car j'ai la fièvre et rentre de bonne heure pour dîner.

Adieu. Faites soigner Lacretelle et Campenon qui me menacent seuls. Auger m'est contraire, il me l'a montré. — Bonsoir. Ne dites rien dans les journaux.

Faites, au nom du succès, parler à M. Ferrand qui veut,

dit-on, nommer bêtement un ennemi au lieu d'un ami sûr comme moi.

P.-S. J'ai vu M. Lainé aussi. Il a été charmant.

CCCXXXII

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Paris, 12 novembre 1824.

Mon cher ami, je suis donc ici, mais hélas et trois fois hélas sur ce diable de voyage! je suis venu me présenter à l'Académie où personne ne se présentait. J'ignorais qu'une cabale composée de cinq ou six animaux gouvernait tout le troupeau académique, et j'ai donné tête baissée dans un piège. J'y suis empêtré : il n'est plus temps d'en sortir. Je manœuvre donc de mon mieux pour être vaincu avec un certain honneur, et c'est tout au plus si j'y réussirai!

Or, quel est mon rival? C'est un homme inconnu, nommé M. Droz, qui est ami de MM. Auger, Campenon, Lacretelle et Cie, libéral par-dessus le tout. Les libéraux le portent, ces cinq royalistes s'y joignent, et je reste avec deux ou trois voix de moins qu'il ne m'en faudrait, sans pouvoir rompre leur faisceau.

J'ai encore pour huit à dix jours de supplices. Tu penses bien que ce n'est pas pour moi : je m'en fiche en langue académique, mais ma famille me pousse et y tient beaucoup. Du reste je suis malade comme toi, n'en pouvant plus, croyant parfois mourir, et dehors tout le jour par cet infernal temps. Tout le reste est très bien pour moi, jusqu'à M. de Chateaubriand dont je suis bien content. Michaud, Villemain et *tutti quanti* sont zélés, mais se

sentent battus. Je ne sais ce que cela va devenir. Un troisième surviendra peut-être pour nous accorder.

J'ai vu Prévôt. J'aurai, pour me consoler, dans un an Florence et huit mille francs, si j'en veux. Je vais vendre aussi 6,000 fr. de vers à faire, car je suis bien, bien à sec, et cette affaire m'achève un peu. Je suis encore ici jusqu'au moment décisif, 1er décembre à peu près. Alors je t'irai voir. Tout le monde me demande de tes nouvelles. J'ai passé hier une bonne soirée de jadis chez madame de Montcalm avec MM. Molé, Pasquier, etc. Il y a de l'esprit quelquefois dans ce salon. Adieu encore, écris-moi comment tu es.

Hôtel de Rastadt.

CCCXXIII

A monsieur Guichard de Bienassis

A Bienassis.

Mâcon, 16 novembre 1824.

J'arrive de Paris ce matin même, mon cher Guichard, pour me reposer en effet quelques mois dans mon gîte. J'irai à Lyon passer quatre jours vers la fin de décembre. Je t'y donne rendez-vous. Nous y trouverons Virieu et y retrouverons notre jeunesse. Ton amitié m'est aussi chère que jadis. Je ne trouve pas que l'homme qui s'évapore comme nous dans le tumulte du monde et des affaires soit plus intéressant que celui qui se concentre comme toi dans le sein de sa famille et de ses champs. Au contraire, je t'envie. Mais la pierre une fois ébranlée et arrachée de la montagne, il faut qu'elle roule jusqu'en bas : j'en suis là.

Adieu au revoir en décembre. Mille hommages à ta mère et à ta femme.

CCCXXXIV

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, Lyon.

Saint-Point, 17 décembre 1824.

Voilà ta lettre qui m'arrive. J'allais t'écrire pour savoir ta marche afin de régler la mienne, c'est-à-dire de t'aller voir à Fontaines ou à Lyon un jour ou l'autre. Où es-tu donc, et quand pars-tu? et pars-tu même jamais? Réponds vite, et tu me verras.

J'ai eu une peine de chien, tout Paris en remuement pour moi. Je me croyais sûr du succès, point de concurrents, l'applaudissement général, et j'ai échoué contre quatre intrigants qui ont préféré trahir leur parti à me laisser entrer autrement que par eux. Me voilà consolé. Ma seule peine regardait ma famille, car tu sais pour mon compte à quel point je suis un homme académique. Si j'ai quelque chose en mépris et en haine à coup sûr, ce sont les corps où la médiocrité se soutient pour écraser ce qui l'offusque. Aussi suis-je en effet assez consolé, mais affligé pour ma mère, mon père et ma femme toujours.

Je suis allé là avec ma fièvre quarte, j'en reviens avec ma fièvre tierce. Depuis que je t'ai vu, alors que je commençais à souffrir, je ne vis pas, je suis dans une agonie physique et morale qui surpasse mes forces dans les deux genres. Quand je ne souffre pas, je m'ennuie : voilà ma vie.

Adieu. Un homme part, j'arrête ma lettre afin que tu répondes plus vite. Je serai à Mâcon établi pour l'hiver lundi. Ton ami.

ANNÉE 1825

CCCXXXV

A monsieur le comte de Virieu

4 janvier 1825.

Mon cher ami, j'ai toujours remis mon voyage de jour en jour, de semaine en semaine, et je remets encore, car je suis trop malade : ma fièvre revient à chaque instant. Je ne suis pas bon à courir par le mauvais temps à Fontaines. Si tu étais à Lyon j'irais, car je voudrais y voir un médecin. Je ne fais rien ici, je n'en vois point : ils y sont plus que nuls. Donne-moi, si tu veux, un rendez-vous à Lyon d'ici à dix jours, et j'y serai fidèle.

J'attends Montchalin pour les environs des Rois, il a l'intention de venir te voir avec moi. En attendant je m'ennuie de mon état persévérant et je fais quelques vers que je te porterai. Pour me désennuyer, devine ce que je fais ! le cinquième chant de *Childe Harold*, de lord Byron : sa mort et la Grèce. En voilà déjà cinq ou six cents vers. Cela m'amuse, et je les ferai paraître, si tu dis oui après les avoir entendus, sans nom d'auteur bien entendu. C'est supposé une traduction. Cela me délasse de mon voyage malencontreux et de mon poëme sans fin.

A coup sûr non, je ne suis pas personnellement humilié du refus académique. Si j'en étais quelque chose, ce serait glorieux : car tu sais combien nous sommes hommes d'académie, et tu ne sais pas à quel point il faut se

baisser pour passer par cette porte des petits hommes. Mais j'en ai été désolé pour mon père et pour ma mère qui y mettaient, *sicut decet* en province, un prix réel. Enfin je n'y songe plus, je me suis brouillé avec tous les faiseurs de cabales contre moi. J'ai brûlé mes vaisseaux. J'ai même fait une ode fulminante contre eux. Je ne la publie pas. Voilà mon histoire finie.

Et toi, parle moi de toi. M. Guichard me disait que tu étais tout à fait mieux et tout à fait bien. Ne te tourmente pas pour quelque malaise d'hiver : qui n'en a pas! mais espère dans le printemps. Moi j'espérais dans l'hiver pour couper ces retours de fièvre. Mais il n'y a pas d'hiver, et je tremble de la traîner au printemps qui lui donnerait une vigueur nouvelle.

Nous sommes à Mâcon chez mon père, bien arrangés, bien chaudement nichés. Mais je n'ai pas un lit à offrir, sans cela je te dirais : Viens. J'aime mieux aller que te tenir à l'auberge.

Adieu, demande à Fréminville combien donc je lui dois, et paye-le. Je te porterai la somme, c'est peu de chose.

CCCXXXVI

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 1825.

Je reçois ta lettre : eh bien, je devais aller aujourd'hui même à Lyon ; mais ma mère m'en a empêché pour une affaire où ma présence était urgente. Je compte y aller dans la semaine prochaine, mais ne prenons pas de jour. J'irai descendre au Palais-Royal, et de là je t'écrirai à Fontaines, ou j'irai le lendemain t'y chercher et te ramènerai à Lyon, où il convient que je voie un peu ce pauvre Montherot.

Je suis comme tu es, mais pis encore, j'ai la fièvre. O vie humaine ou inhumaine ! Non, je ne me laisserai pas leurrer encore par des loups déguisés en brebis ; je ne m'exposerai pas à un second soufflet académique, quoique ce soufflet produise plus de plaisir que de peine, plus d'honneur que de honte.

Childe Harold te sourit donc ! eh bien, je te porterai ce qui en est fait. Cela me divertit et me rendra 6,000 francs. *Basta cosi!* je suis aux expédients. Mon établissement ici et le voyage de Paris m'ont enlevé mon bien-être d'un an. Toi au contraire tu vas nager dans le 3 p. 100. Songe à m'en réserver 10 ou 20,000 francs que tu placeras chez moi.

Adieu. Je me chauffe merveilleusement aussi. C'est le seul plaisir de Mâcon.

CCCXXXVII

A la marquise de Raigecourt

Mâcon, 22 février 1825.

C'est un solliciteur qui vous écrit aujourd'hui ; mais il ne sollicite rien pour lui : c'est pour l'ami de madame de Beufvier, M. de Montchalin. Il a été présenté au ministre par son colonel pour la place de chef d'escadron. Son oncle, M. l'abbé de Bouvens, l'a fait appuyer par le roi même. Mais un mot de madame de Beufvier à M. de Clermont-Tonnerre serait peut-être plus puissant encore. Voudra-t-elle le dire, et serez-vous assez bonne pour l'y engager ?

J'irai vous en remercier bientôt peut-être. Il serait possible qu'un petit intérêt poétique me ramenât à Paris dans un mois ou six semaines. J'ai quelque chose à publier dont je voudrais, s'il était possible, surveiller moi-même l'impression : mais le tout est encore incertain.

Marianne m'a dit que madame de Lascases m'avait rapporté des canifs anglais. Au nom des muses que vous aimez, envoyez-les-moi en un petit paquet par la diligence de Mâcon, je ne regretterai pas le port. Je ne puis faire de vers qu'avec une plume bien taillée, et je ne puis tailler de plume qu'avec des lames trempées dans les eaux poétiques de la Tamise. Ce que je vais vous envoyer bientôt n'est plus grec, c'est tout à fait anglais, c'est du romantisme le mieux conditionné. Mais ne craignez rien, c'est écrit en bon français, et M. d'Arlincourt ne s'y reconnaîtra pas.

Comment vous portez-vous? Je me porte à faire pitié : la fièvre ne me quitte pas depuis le 29 septembre. Cependant je me soigne, je vis sagement, je suis sobre et heureux. J'attends le printemps, ou plutôt nous ne l'attendons plus, nous le possédons, il est superbe.

Ma femme veut que je la rappelle à vos bontés. Personne ne désire plus qu'elle de se retrouver sous vos ailes. Je voudrais que sa mère me permît de vous la mener huit jours, au mois d'avril. Quel plaisir pour nous tous !

Adieu, madame. Mille respects et hommages et tendresses à toute la maison. Où est Raoul? Je l'ai trouvé homme accompli. Je viens de voir Aymon, il est mal aussi. Il vous aime toujours et beaucoup. Rendez-le-nous, et aimez-nous comme autrefois, car nos cœurs ne changeront jamais.

CCCXXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, Lyon.

Mâcon, 28 février 1825.

Voici ta commission faite : les pots de 24 pouces de

diamètre te coûteront 20 francs pièce, ceux de 26 pouces, 30 francs. Tu les auras un mois après les avoir commandés. J'ai écrit, chez toi, à Montchalin. Fais-lui passer la lettre, s'il tarde tant soit peu à revenir.

J'ai fini ce diable d'*Harold*, mais les libraires ne veulent pas m'en donner un prix raisonnable, surtout comptant. J'ai envie de le faire imprimer moi-même : rends-moi le service de t'informer à Lyon si un homme est capable de m'imprimer cela très bien, et combien il me prendrait par exemplaire, en fournissant tout, papier, etc., etc., et même la brochure. Si je trouvais un bon marché, je ferais imprimer à Lyon 6,000 exemplaires, et puis je les expédierais à Paris pour la vente. Cela a 1,700 ou 1,800 vers, une préface en 6 pages de mon écriture, et une vingtaine de pages de notes. Rends-moi un compte exact et rigoureux de tout cela, et prompt, si tu peux. Informe-toi de plus si un libraire à Lyon m'achèterait mon manuscrit 9,000 francs comptant. Mais que cela n'ait pas l'air de venir de moi directement.

Adieu, rien de nouveau ici. Nous sommes tous assez malades, ma petite fille aussi, elle souffre des dents. Adieu encore, écris-moi. Je vois que tu vas mieux.

CCCXXXIX

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

1825.

Béni soit le ciel, mon cher ami, qui jette enfin sur toi un regard de bénédiction et de prospérité ! car j'appelle un bel enfant une prospérité, quand on peut lui laisser un nom pur, des mœurs nobles, une belle existence et

des germes de vertu et de religion propres à mûrir en leur temps. Si ce n'est pas un bien immense pour nous, c'en est un du moins pour l'avenir que la chaîne des êtres nobles, purs, sains, ne soit pas interrompue. Je désire maintenant ce que tu possèdes. L'obtiendrai-je? J'en doute.

Je suis de plus en plus malade : la fièvre me reprend à chaque instant avec des spasmes sur la poitrine ou l'estomac, tels que je suis obligé de me coucher entre des draps bien chauds et de me couvrir de graine de lin très souvent. O goutte, qui est-ce qui t'a inventée?

Quand tu me diras d'aller, j'irai te voir quelques instants, mais je pense que ces premiers moments de la couche sont inopportuns. A tes ordres là-dessus. Dis-moi seulement si tu pourras me loger dans une chambre à feu.

Adieu. J'attends ton mot de Bohain. Si par hasard il donnait 10,000 fr., j'irais le lui porter. Sinon, c'est fait à Paris pour environ 9,000 fr. Cela vaudra presque autant. J'en ai bien besoin. Je suis pauvre et gêné pour la première fois depuis mon mariage, mais sans me tourmenter cependant : le superflu seul en souffre. Je suis trop heureux du reste. Adieu encore. Ta joie en fait une générale ici. Mille compliments à ta femme. Qu'elle se conduise souvent de même!

CCCXL

A monsieur le comte de Virieu

A Lyon.

Mâcon, 7 avril 1825.

Mon cher ami, ne m'écris plus ici. Je suis forcé de partir à l'improviste pour Paris : on m'envoie de si horri-

bles échantillons de *Childe Harold*, on y gâte tellement le style et la forme à l'œil et à l'oreille, qu'en bon père je ne puis résister à voler à son secours ! J'y resterai dix jours, et pas plus. Écris-moi chez madame de Vaux, rue Férou, n° 16, près la place Saint-Sulpice. C'est là que je vais débarquer, étant trop souffrant pour le bruit de notre quartier et l'abandon d'une auberge.

Comment va-t-on chez toi? comment vas-tu toi-même? Écris-moi un mot, et donne-moi tes ordres à Paris. Je vais vendre aussi un petit fragment intitulé le *Chant du Sacre ou la Veille des armes*. C'est mon poëme de Fontenoy. Mais je ne le fais ni pour gloire ni pour argent, par pure conscience royaliste, et pour témoigner une juste reconnaissance à qui de droit. Je vends 1,000 francs de petits ajoutés à mes deux volumes. Je vends aussi 1,000 francs de prose sans nom.

Je verrai peu de monde, je ne veux pas m'en donner le temps et n'en ai pas envie. Nous partons décidément pour Aix le 1er juin. Venez-y donc, c'est un site divin. Voguons encore sur le lac !

Adieu. Jouis de ton bonheur que je partage en te l'enviant, pour ma femme surtout ! Il paraîtrait que le printemps diminuera ma fièvre et l'emportera peut-être, mais je suis encore bien mal. J'ai fait mes Pâques ce matin sans t'oublier. Je vais faire mes préparatifs pour partir dans deux ou trois jours au plus tard. Ton ami *in æternum*.

Fais donc prendre ma canne à épée chez cet homme faiseur de cravaches, hôtel de l'Europe, et envoie-la, comme un dessin, ici, à mon adresse, enveloppée de papier.

CCCXLI

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 29 avril 1825.

Mon cher ami, après mille tribulations, me voici de retour de ma course à Paris, et j'apprends par ma mère, en arrivant, que de ton côté tu as eu des craintes sur ton enfant, et Dieu veuille encore que ce ne soient que des craintes ! car je n'en sais rien, si ce n'est qu'il était fort malade il y a peu de jours. Dans cette cruelle incertitude, je ne puis te parler de rien, ni de visite ici, ni de visite chez toi, ni de politique, ni de vers, ni de prose, ni de mes ennuis avec la race un peu judaïque des libraires. Je remets tout cela au moment où je saurai ton esprit libre de soucis plus sérieux. Ceci est seulement pour te dire : je suis là.

Comment es-tu du reste toi-même *personnellement* ? Es-tu plus libre de fièvre que moi-même ? Je n'en suis pas encore totalement défait, et je pense souvent à la mort d'une manière aussi nette et aussi claire qu'elle nous paraissait problématique et incertaine dans les premiers songes de notre *belle* jeunesse ! Je dis belle pour parler la langue de tous, car toi, tu sais si la nôtre fut belle en effet. Serions-nous par hasard condamnés à la regretter telle qu'elle fut ?

J'ai vu du monde à Paris, c'est-à-dire tout Paris, c'est-à-dire sept ou huit maisons qui le représentent. Je ne suis pas content de l'esprit d'acharnement contre tout pouvoir qui règne dans tous les partis. Cela ressemble aujourd'hui exactement à la Fronde : il n'y manquera même pas d'archevêques et de questions théologiques.

Grand Dieu ! que les hommes vont vite et de travers quand on leur jette la bride sur les oreilles !

Mais adieu. Mon cœur est incertain sur toi. Cependant, quoi qu'il en soit, il n'y a pas motif de désespoir complet : vous êtes jeunes et ta femme très bien constituée, tout se réparerait en ce genre. Dis-lui mille choses de ma part et écris-moi.

Ton ami *in vitam æternam.*

Ce mot d'ami me rappelle Vignet. Il est très confortable : vingt ou vingt-cinq mille francs, hôtel, voitures et laquais, et dignité convenable. Son étoile était tardive, mais elle est bonne.

A propos, fais-moi sur-le-champ un plaisir : fais-moi acheter et embarquer, sans perdre un jour, une petite feuillette de bière excellente, à mon adresse à Mâcon, et fais-en partir une autre d'autant à l'adresse de M. le comte de Vignet, sénateur à Chambéry, Savoie. Envoie-moi note des deux, et tu recevras l'argent par la diligence suivante. Songe à la déconfiture d'un homme qui revient sans trouver une bouteille à boire chez lui.

Adieu.

P.-S. Vingt livres de gazon anglais, si tu peux avec.

CCCXLII

A monsieur le comte de Virieu

Saint-Point, 10 mai 1825.

Mon cher ami,

Je me réjouis avec toi, d'autant plus que ton long silence et la rumeur publique m'avaient plus inquiété. Encore ce gué de passé ! Combien n'en passons-nous pas avant le gué suprême qui ne sera peut-être pas si gai ! Tu vas donc te reposer à ce charmant Fontaines ? Et moi, depuis

deux jours seulement, j'essaie de me reposer à ce délicieux Saint-Point où tu ne te reconnaîtrais plus. Que Dieu a bien fait de donner une terre à un pauvre homme, et que ce plaisir de la propriété est une belle invention humaine et divine ! C'est le hochet éternel de l'homme et des hommes : avec cela la vie passe. Et cependant nous ne sommes pas de la race qui en jouit le plus, ni toi ni moi : tu aimerais mieux une idée qu'une terre, une petite vérité qu'un beau château, et moi aussi.

Je te remercie de la bière, second besoin. Quant aux pots de fleurs, tu oublies que je les ai commandés en ton nom sur un modèle non encore exécuté, et qu'il nous faudra bien les prendre. J'irai demain m'en occuper à Mâcon.

Quant au *Sacre,* l'horreur des horreurs poétiques, ne m'en parle pas : tout le monde à Paris m'a crié haro ! mais *propria virtute me involvo,* ce qui veut dire : je m'enveloppe dans ma sottise. Cependant non, ce n'est point bêtise, ce n'est pas besoin d'argent : je l'ai fait consciencieusement pour montrer que, quoique avec quelques sentiments un peu libres, j'étais franchement du parti de nos rois. Le ciel m'en saura gré, et les hommes se moqueront de moi, et toute justice sera faite.

On m'a dit que *Harold* paraissait cette semaine. Ah ! je frémis aussi, mais pas tant. Les amateurs véritables ont été, à ce qu'il m'a paru, réellement contents. Dès que j'en aurai deux, tu penses bien que tu en auras un. Mais quand l'aurai-je ? Tu ne connais guère les libraires, si tu penses que ce sera le premier.

J'ai vu Vignet. Il est à merveille sous tous rapports : il avance, et nous sommes au moins stationnaires.

Adieu. Je ne puis te promettre une visite dont j'aurais plus besoin que toi : ma femme veut me garder et me soigner au moins un petit mois. Je prends le petit-lait, les bains, etc., pour couper ma fièvre qui paraît y céder un

peu. Le 29 mai nous allons à Aix pour six semaines avec madame de Barol, etc., et nous nous verrons au retour.

Je suis bien mécontent de Paris. Les hommes font pitié; la raison n'est pas de ce monde; tout est absurde et fou ou méchant en politique. Oui, j'ai la croix d'honneur par un grand hasard, cela vaut l'Académie. On m'a sollicité, mais j'ai suivi tes ordres, je n'en veux plus. Adieu, écrivons-nous donc souvent et longuement, à présent que nous sommes plus libres.

Mille compliments à ta femme, etc.

CCCXLIII

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, à Lyon.

Mâcon, mai 1825.

J'ai reçu ta lettre et j'approuve bien ton idée de Luxeuil. J'aimerais mieux Aix qui ne te tuerait pas, au contraire; mais il faut suivre l'inspiration de son médecin. Pour mon compte j'ai Plombières ou Luxeuil (c'est la même source) en horreur : c'est là qu'on s'ennuie !!! cent points d'admiration.

Je te verrai, en passant à Lyon pour Aix, le 30 ou le 31 mai ou le 1er juin. Je t'enverrai les 97 francs après-demain en revenant à Mâcon. J'y suis par hasard, pour une forte maladie de ma mère, depuis trois jours, maladie qui nous tourmente beaucoup, fièvre inflammatoire bilieuse et catarrhale. Heureusement ce ne sera, j'espère, qu'une maladie grave, sans suites menaçantes, et il y a un peu de mieux ce matin. Demain je vais voir ma femme à Saint-Point, je reviens après-demain.

Je t'ai dit en vérité pour quelle raison j'ai fait *le Sa-*

cre. Peccavi coram populo, mais non pas dans ma conscience poétique. Au reste je suis à demi rassuré, car Baour-Lormian que je redoutais vient d'en faire un encore plus mauvais. Tu verras *Childe-Harold* ces jours-ci, à ce que l'on me mande, mais l'annonce de ce *Sacre* lui portera un coup mortel, je le crains. Enfin, enfin tout cela n'est que des vers !

Le reste ne va pas mieux : fichue santé, de tous côtés ennuis, tristesse, désappointement sur tout et de tout, excepté de ma femme qui est toujours une perfection accomplie. Écris-moi souvent. Je ferai de même.

Adieu.

Ton ami *in vitam æternam*.

CCCXLIV

A monsieur le comte de Virieu

Au Grand-Lemps (Isère).

Aix, 6 juin 1825.

J'ai passé un demi-jour à Lyon. J'ai trouvé une lettre de toi m'attendant. Nous nous sommes habillés pour aller dîner chez toi, et puis tu étais parti, on ne sait point où. Nous sommes malheureux cette année en rencontres : tu vas au nord, et moi au midi.

Tu me parles d'*Harold*, je n'aurais pas pu te le donner : ces exécrables libraires ne me l'ont pas encore envoyé. C'est incroyable ! Son succès me paraît assez clair par les lettres que de toutes parts je reçois et par les attaques mêmes des journaux hostiles qui conviennent tous que, malgré ses défauts innombrables, c'est le meilleur morceau de poésie que j'aie fait, et peut-être de l'époque. Mais moi j'en suis dégoûté et ennuyé et mécon-

tent; je n'y vois plus ce que j'y voyais. L'homme ne peut revoir sans dégoût les traces de sa propre imagination, du moins je suis ainsi fait. (6,000 exemplaires en deux jours !)

Quant au *Sacre*, tu sais sans doute qu'il se vend à 20,000, et peut-être ira-t-il à 30,000 exemplaires. Mon libraire me mande 5,000 dans une journée ! Ils gagneront 50,000 fr. avec ce rogaton dont j'ai eu cent louis et la honte !

Sais-tu le tapage qu'il fait contre son auteur ? Le duc d'Orléans est allé se plaindre au roi, *co' fiocchi*, des insultes que je lui adressais. Le roi a ordonné la suppression du passage. Les libraires l'ont refusée. J'ai été instruit trop tard, et je me suis empressé d'écrire d'arrêter, de changer, de tout faire pour contenter le roi. Le roi m'a fait écrire de Reims son mécontentement par M. Doudeauville. J'ai répondu de mon mieux. Les journaux libéraux ont écrit. J'ai répondu pour disculper seulement le roi que ces coquins avaient l'air d'accuser de mon fait très isolé. Enfin tu triompheras à bon droit, une sanglante satire ne m'eût pas fait plus d'amis ; mais malgré cela, je ris, excepté de la peine du roi.

Me voilà ici, venant du lac. O lac, ô pays, ô vignes festonnées, noyers, érables, prairies, délicieuses montagnes, neiges, ciel, lumière et ombre ! Il y a de quoi s'exclamer jusqu'à la fin de la page. C'est toujours tout neuf, comme ce que Dieu a fait. Mais toi, je te plains : Plombières est du pittoresque pour les bourgeois de Paris.

Quand reviens-tu ? Nous verrons nous à notre retour ? J'en ai besoin. Adieu.

Chez Perret, au café sur la place, à Aix.

CCCXLV

A monsieur le chevalier de Fontenay

Saint-Point, 29 juillet 1825.

Cher Fontenay, il y a un siècle que je n'ai de vos nouvelles et que vous n'avez des miennes. Cependant il n'y a pas de jours que je ne pense à vous et que nous n'en parlions, et j'espère que mon souvenir n'est pas effacé non plus de votre cœur. Je profite aujourd'hui d'une occasion que m'offre M. Durant, votre correspondant et le mien, pour causer un instant et vous apprendre que je suis nommé à Florence. Je n'y pensais plus en vérité. J'étais en Suisse à adorer les lacs et les montagnes et oubliant tout à fait les grands intérêts de l'Europe, dont notre marquis *tient un des grands fils*, et dont je vais voir le revers tout à mon aise. J'ai été un peu étourdi de ma nomination inattendue, et je crois que, sans la santé de ma femme qui exige le midi, j'aurais remercié. Mais j'accepte au moins pour un ou deux hivers, et je pars un de ces jours pour Paris, et au milieu de septembre pour ce Florence que vous avez aimé et où, dit-on, on vous aime encore. Que n'ai-je l'espérance de vous y revoir! Vous savez à quoi se bornerait mon ambition. Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai vécu presque toujours dans ma solitude rustique que nous nous plaisions à orner. Je la quitte avec regret et un secret espoir de la retrouver bientôt. De toutes les insipidités dont se compose l'existence humaine, une fois la saison de l'amour passée, la moins insipide encore est une vie occupée à remuer la terre et les pierres, première et dernière destinée de l'homme. Quand en viendrez-vous là, vous-même? Peut-être jamais, vous êtes lancé dans

une autre sphère. J'espère au moins qu'elle s'agrandira bientôt pour vous, et que ce jouet de l'ambition qui doit amuser votre vie sera un peu mieux doré qu'il ne l'a été jusqu'ici. Donnez-moi de vos nouvelles avec détails, personne ne s'y intéresse plus chaudement. Comment ces trois années ont-elles modifié votre âme et vos pensées? Êtes-vous heureux? ou seulement satisfait de votre lot? J'en doute, car vous êtes un être pensant, et qui peut penser sans souffrir? Moi-même, qui ai autour de moi tout ce qui peut charmer la vie d'un homme, je ne puis pas dire que je suis heureux; mais à coup sûr je n'espère pas mieux ici-bas, et je me contente du présent, bien convaincu que tout avenir est trompeur.

Adieu, mon cher Fontenay. Quand nous reverrons-nous? Quand causerons-nous sur les rivages sonores de Chiaja? Je voudrais aller à Constantinople et vous y retrouver. Je ne fais plus de vers, j'en suis dégoûté. Je ne sais pas si le marquis m'en rendra le goût. Adieu encore, à vous une vraie, vieille et longue affection.

CCCXLVI

A monsieur le comte de Virieu

Château de Fontaines, près Lyon.

Saint-Point, 3 août 1825.

Oui, j'ai passé à Lyon dans l'idée d'aller jusqu'à Fontaines te voir quelques moments. Là on m'a dit : il est en Suisse. Et comme le bruit coïncidait avec ce que tu m'avais mandé de ton passage à Aix, je l'ai cru, et, ne sachant où écrire, je n'ai pas écrit. J'étais comme une âme dans les limbes pendant ce peu de temps où je ne savais où te chercher. Je vois que le temps a beau passer sur notre

amitié d'enfance, elle est toujours la même, peut-être même chez moi plus enracinée en vieillissant. Plus jeune il y a autre chose, plus tard il n'y a que cela : c'est le passé, le présent et l'avenir quand il n'y a plus d'amour dans l'urne à demi épuisée de notre vie. Mais voilà une phrase ! Je m'arrête.

Nous irons à Florence. La santé et l'imagination encore très séductible de ma femme ont mis le poids dans mes justes balances, et j'accepte avec regrets, car, hélas ! que vais-je chercher? Il y a moins d'aisance qu'où je suis. moins de solitude, moins de loisir, moins d'ombrages, moins de vieilles habitudes, moins de tout ce qui maintenant compose ce qu'on appelle un bonheur enviable ! ! ! trois points, sont-ils d'admiration?

Cependant je vais poursuivre le sentier tracé par la seule Providence, car, sur mon honneur, je n'y songeais plus moi-même. Si, comme tu me le dis et comme je le pressentais, tu prends le bon parti d'y venir toi-même, je conviens que je ne prévois pas dans ma vie de temps plus heureux ; mais seul, c'est un exil auquel je me soumets avec répugnance.

Intérêt d'affection à part, et si même j'allais au Nord, je te dirais sincèrement encore : *Vende omnia quæ habes*, et va deux hivers à Pise et deux étés à Florence ! Il paraît que c'est décidément le ciel des miracles, quoique moins doux à la peau que Naples et Nice. Pour qui, diable ! te gênerais-tu? Emprunte vingt-cinq mille francs, c'est tout ce qu'il te faudra de plus pour y être avec les douceurs de la vie, un jardin et un cheval à monter. D'ailleurs n'en mène pas, si tu veux : je t'offre les miens que je mène ; je n'aurai rien à faire qu'à te suivre dans les cascines des environs, et mon âme est si triste depuis deux ans que je donnerais la moitié de mon existence pour que tu y vinsses.

Je t'attends ici tous les jours. Seulement, si tu tardes

trop, c'est-à-dire passé le 15 août au plus tard, je serai parti pour Paris où Prévôt me mande d'aller. Mon départ pour l'Italie est ensuite fixé au 15 septembre.

Je viens de passer quinze jours dans de grands embarras pécuniaires : je m'étais désargenté par des remboursements et des travaux. J'ai vendu toute espèce d'inutilités pour me remonter, et bref j'espère à mon retour de Paris être assez lesté pour m'aventurer à cette grande entreprise : j'emmène femme, belle-mère, enfant, domestiques et chevaux.

Adieu. Tu trouveras chez la femme qui reçoit nos lettres, madame Jeannoir, au bout de la rue de la Barre, un billet de moi te disant si je suis parti. S'il n'y a rien, viens ici. Nous vous recevrons mal, mais de notre mieux.

CCCXLVII

A madame de Genoude

A Paris.

Mâcon, 18 août 1825.

Madame,

J'ai reçu avec autant de plaisir que de reconnaissance la preuve de souvenir que vous avez bien voulu me donner en votre nom et au nom d'Eugène. Je suis accoutumé à son silence et je ne l'en accuse pas. Je ne comprends pas même comment, dans le tumulte de ses pensées, il reste dans sa mémoire une place pour ses amis : apparemment que son cœur est calme pendant que sa tête est si agitée. Au reste je vais le voir ces jours-ci : je compte être à Paris vers le 20 de ce mois-ci, et ma première visite sera pour vous. La conversion des rentes étant terminée, il aura plus de temps à donner à nos anciennes causeries.

Je n'aurai malheureusement moi-même que bien peu d'instants à passer près de vous : je dois partir pour Florence au commencement de septembre. Ce serait bien le cas d'accomplir vos projets de voyage en Italie, nous serions vos hôtes et vos guides.

Nous quittons notre solitude de Saint-Point avec regrets, et, si ce n'était l'espérance que la santé de ma femme éprouvera d'heureux effets d'une résidence plus tempérée, nous ne la quitterions pas du tout. Nous venons d'y recevoir nombreuse compagnie, M. et madame Hugo, Charles Nodier, sa femme, sa fille, et un peintre qu'ils ont avec eux et quelques Anglais. Nous sommes désolés que vous n'ayez pas pu trouver, Eugène et vous, une quinzaine à nous donner depuis deux ans : vous y auriez laissé pour nous des souvenirs bien plus chers encore.

Seriez-vous assez bonne pour dire à Eugène que, pendant mes dix jours à Paris, je désirerais voir le roi, et comment faut-il que je m'y prenne ?

Adieu, madame, je vous écris seulement deux mots, espérant vous en dire bientôt beaucoup d'autres. Madame de Lamartine vous prie de recevoir ses affectueux souvenirs, et moi, madame, les sentiments respectueux et tendres avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et obéissant serviteur.

CCCXLVIII

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Château de Saint-Point près Mâcon (Saône-et-Loire).

Monsieur le marquis,

Je commence par vous remercier de la charmante lettre que Prévôt m'a remise à Paris. Je vois que votre joug

sera doux comme celui du Seigneur. Ce que vous avez la bonté de m'indiquer pour l'époque et la durée de mon voyage cadre à merveille avec mes désirs et les convenances de santé de madame de Lamartine. Je serai censé partir d'ici le 10 septembre ; je n'en partirai effectivement que le 15. Je mettrai environ quinze jours en route, et j'arriverai par Gènes à Florence à peu près à l'époque où vous y rentrez vous-même. Si vous êtes encore près de Lucques, j'y prendrai vos ordres en passant. J'ai été à Paris pour la troisième fois de cette année prendre ceux de M. le baron de Damas. Il ne m'en a pas donné d'autres que de tâcher de vous être agréable, et mes dispositions personnelles ne pouvaient pas être plus d'accord avec ses instructions officielles. Prévôt, M. de Rayneval et toutes les personnes de votre connaissance que je viens de voir m'ont dit que la tâche était douce et facile, mais je le savais par moi-même.

Je vous apporte vos boutons, et on m'enverra pour vous quelques lettres trop intimes pour les confier aux postes. J'apporte aussi à madame Esmangard des bracelets que Fossin m'a remis pour elle. On doit m'adresser aussi, avant mon départ, quelques lettres de ses amis dans lesquelles on nous recommande à sa bienveillance.

J'ai dîné avant-hier chez M. de Rayneval avec plusieurs personnes de votre connaissance, qui toutes m'ont félicité d'aller vivre auprès d'un homme dont ils regrettent tant la société. Le charme de cette société entre bien pour autant que celui du climat dans les motifs qui nous ont fait désirer et accepter Florence. Madame de Lamartine, très souffrante depuis deux ans, espère s'y rétablir complètement. Quant à moi, je vous porte un reste de fièvre tierce qui me fatigue depuis onze mois. Voilà bien des raisons pour me féliciter de la molle oisiveté que vous me promettez. C'est plus qu'il n'en faut aussi pour m'empêcher de faire des vers, aussi n'en fais-je plus du

tout. Mais j'en entendrai avec délices, car ce n'est pas par dégoût, c'est par impuissance que je me tais. Je me félicite d'entendre la comédie en cinq actes et en vers, c'est le poème épique du genre. Vos preuves sont assez faites pour que vous puissiez croire au succès. Illustrez un autre nom : vous avez bien raison de ne pas compromettre la dignité du vôtre. Je n'en suis pas à me repentir d'avoir livré l'obscurité du mien !

Vous me parlez de l'Académie comme si je pouvais y penser encore, mais je ne m'en occupe plus. Je fis quelques démarches infructueuses l'année dernière par des motifs tout autres que littéraires. J'échouai devant un rival inconnu. J'ai juré, et je tiendrai mon serment, de ne pas recommencer une lutte où il n'y a que honte à acquérir. Je vous porterai des nouvelles de cette république des lettres à laquelle vous vous intéressez comme amateur. Elle est divisée en trois ou quatre coteries où l'intrigue joue un plus grand rôle que le génie. Je me félicite bien de m'être toujours tenu en dehors.

Veuillez agréer, monsieur le marquis, l'expression des sentiments de respect et, j'oserai ajouter, d'affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être de votre Excellence

Monsieur le marquis, le très-humble et très-obéissant serviteur.

CCCXLIX

A la marquise de Raigecourt

Saint-Point, 29 août 1825.

Il est trop vrai que j'ai été à Paris, madame, sans vous y trouver ; et Paris est un désert pour moi quand votre maison n'y est pas. Je vais donc partir pour mes deux ans d'exil sans vous avoir fait mes tristes adieux ; mais ce ne

sera pas sans regrets. Ceux que je sens sont adoucis du moins par la pensée que je vous laisse dans l'état le plus heureux où l'on puisse laisser une mère, occupée du mariage de son fils chéri. Tout ce que j'en ai appris m'a charmé ; il n'y a qu'un article qui m'inquiète, celui de la beauté. Il est bien indifférent pour des maris de trente ans comme nous qui apprécient davantage des qualités plus solides ; mais à vingt ans, comme Raoul, il est dangereux d'avoir des comparaisons à faire. J'espère au reste que vous faites déjà les honneurs de votre belle-fille, et qu'elle sera, par sa figure même, digne de son mari.

Ce que vous nous mandez des tribulations nouvelles de madame de Beufvier nous afflige beaucoup, mais j'espère que le ciel se laissera vaincre par sa menace d'opéra-comique. Au fait, s'il nous prive d'un sens, il faut jouir deux fois d'un autre.

Me voici pour huit jours à Saint-Point, occupé à régler mes affaires et à faire mes préparatifs de départ. Nous partirons vers le 10 septembre. J'emmène tout mon monde. Je tâcherai que ma femme passe son hiver à Pise, et moi je tiendrai tête à Florence au marquis de la Maisonfort. Marianne est toujours, toujours souffrante de manière à m'inquiéter pour l'avenir. Je n'espère rien que d'un climat meilleur. Pour moi, je ne serais pas mal si ma fièvre, qui a bientôt onze mois, cessait enfin ; mais elle s'adoucit quelquefois sans céder jamais entièrement. J'en ai encore pour un an. Je la prends en patience, mais je n'y fais rien.

Aymon s'est heureusement décidé à nous accompagner à Florence. Je crois que ce sera son salut, car il dépérit à Lyon dans nos climats sombres et humides.

Adieu, madame. Je prierai le ministre de m'envoyer en courrier à Paris dans un an pour vous dire combien je vous suis tendrement attaché. Je ferai volontiers les deux cents lieues pour ce seul message. Mille respects à madame de Beufvier. Compliments à Raoul et amitiés à M. de Sade.

CCCL

A monsieur le comte de Virieu

Rue du Plat, 4, à Lyon.

Firenze, 5 octobre 1825.

Mon cher ami, nous y voici, et nous t'attendons, non sans une vive impatience. Le voyage, quoique plus compliqué pour onze personnes et cinq chevaux que pour trois, s'est heureusement passé. La route de Gênes est belle, mais un peu longuette, quoique les cartes et les Toscans en disent, plus un peu effrayante en poste avec des voitures à six chevaux chargés, plus un peu chère par les chevaux de renfort perpétuels. Mais, si tu vas avec tes chevaux, tu peux la prendre, tu verras un de ces pays qu'on ne voit que dans les rêves ou sur les paysages chinois. C'est du beau, mais du beau cru et sans l'harmonie des côtes napolitaines. Arrivé à Sarzana, tu retrouveras la Toscane plus riante et plus riche que jamais. Une promenade de jardin t'amènera à Florence par Lucques et Pistoie.

J'y suis depuis trois jours, dans ce Florence : c'est bien l'Athènes du moyen âge ; elle m'étonne et me charme plus que la première ou la cinquième fois.

J'ai trouvé un logement un peu vieux, un peu sale, mais à souhait pour moi : belles écuries, immenses remises, cour, jardins et terrasses, vignes et cyprès tout à l'entour, et la vue et l'air bornés seulement par les collines du midi, la villa d'Albizzi et celle de notre ami Machiavel, près de la porte romaine, et n'ayant que dix pas de pavé pour galoper dans les avenues du *Poggio imperiale*, etc. Or, au second étage de la *suddetta casa*, il y a appartement

pareil, moins la remise et les écuries qu'on trouve aussi à la porte. Le veux-tu, et pour combien de temps et d'argent? et m'autorises-tu à le louer fort et ferme? Vue délicieuse, tapis et cheminées partout, du bruit comme à Pupetières. Je ne ferai rien sans un ordre formel de toi: et je tâche, en attendant, d'en dégoûter les Anglais qui commencent à pleuvoir ici.

Je loue ma demi-maison cent louis par an, c'est bien honnête. Tu aurais, je pense, ton second pour deux cents, deux cent cinquante, au plus trois cents francs par mois, et deux mille francs par an. Les chevaux, en faisant, comme je fais, provision d'avance, ne nous passeront guère 20 à 22 sols par jour de nourriture. Vois donc. Mais le voyage est cher, je suis ruiné, le mien a outre-passé d'un tiers, et l'établissement m'achève. Une fois établi, c'est très raisonnable.

Adieu donc. J'ai la fièvre tout comme ailleurs, mais l'air est chaud. Bonsoir, et mille amitiés à ta femme.

P.-S. Tu auras le second meublé pour 24 sequins de 12 fr. par mois. On attendra quinze jours avant de louer à un autre.

CCCLI

A la marquise de Raigecourt

Florence, 5 novembre 1825.

Si j'ai jamais, madame, désiré faire un épithalame, c'est à coup sûr celui de Raoul ! Je vois dans le journal de ce matin que le roi a enfin signé le mariage. Quel beau jour, quel grand jour, pour une mère comme vous, que celui où son fils unique décide du destin de sa vie ! car le destin de la vie entière, c'est vraiment le mariage, vous le savez trop de toutes les manières. Soyez sûre aussi que nos vœux

et nos cœurs sont bien unis aux vôtres dans ce moment critique, et que nous ressentons de loin tout ce que vous avez dû et devez encore sentir. Dites-le, je vous prie, à notre cher Raoul et même à sa femme. J'espère que vous la préviendrez en notre faveur, et que nous trouverons un jour son cœur tout préparé pour une bonne et vieille amitié de famille telle qu'est la nôtre.

Je dis un jour, mais j'ignore quand viendra ce jour : me voici relancé dans la carrière diplomatique ; j'y fais de mon mieux, je m'en occupe exclusivement, mais je rougis cependant un peu de n'être pas même jugé digne d'être premier secrétaire d'ambassade à mon âge et après mon noviciat déjà long. Du reste je suis bien ici, à peu d'inconvénients près, mais où n'y en a-t-il pas? Je voudrais seulement, au bout d'un temps moral raisonnable, passer premier secrétaire à Turin.

Que va faire Raoul après l'amour? Va-t-il rester dans le militaire ? A votre place, je le ferais voyager pendant deux ans, cela finirait l'homme, et une charmante compagne rendrait l'exil plus doux et le voyage moins dangereux.

J'attends ici Aymon et sa femme d'un moment à l'autre. Nous y avons les Sainte-Aulaire, les Castellane, les Valence, la princesse Aldobrandini ; c'est un cercle de Paris sous un plus beau ciel. Ma femme goûte beaucoup et est très-goûtée par la princesse. La cour, très-aimable aussi, nous comble de bontés.

Donnez-moi des nouvelles de toutes vos fêtes de famille. Que n'y étais-je ! Parlez de moi à madame de Beufvier, nous parlons si souvent d'elle. Mille respects à M. de Raigecourt et à mesdames ses sœurs. Mille amitiés à Raoul, et à M. de Sade s'il est là.

Adieu, madame, songez quelquefois que derrière les Alpes et ces Apennins il y a un cœur qui vous sera à jamais dévoué.

CCCLII

A monsieur le comte de Virieu

A son passage à Turin.

Florence, 8 novembre 1825.

Je reçois ta lettre, mon cher ami, j'y vois avec chagrin la rechute et le retard qu'elle occasionne. Nous sommes bien mal aussi : ma femme plus souffrante que jamais, et moi très-fiévreux et pétri de souffrances physiques et morales. Ainsi Dieu veut!

Ton appartement est loué. Il y a des cheminées suffisantes, le bois, à bon marché, est excellent. On trouve des poêles: tu auras assez chaud et même trop. Dès qu'on a un peu de feu on ne peut plus y tenir.

Je viens de perdre mon cheval chéri ; il est mort cette nuit de la gourme. C'était un bijou que je ne remplacerai jamais. Amène-moi donc le cheval de mademoiselle de Fargues. Je le paierai ce qu'elle voudra : il n'y a rien ici. Si à Turin tu trouvais un joli cheval sarde bon pour femme, prends et amène.

Adieu. J'ai beaucoup à te dire. Tout ceci n'est pas rose, mais tout le serait si tu étais ici et que nos maux, nos triples maux, nous laissassent un peu de relâche.

Ton ami.

CCCLIII

A monsieur le comte de Virieu

1825.

Soyez les bienvenus ! Je commençais à m'inquiéter,

vous sachant partis de Turin, par madame de Barol, depuis vingt-cinq jours, et n'ayant nulle nouvelle de vous. Je vois avec plaisir que tu te portes mieux et tous les autres bien.

Ce soir, à huit heures, nous passerons chez vous. Si vous êtes couchés, tant pis ! Sinon, nous vous dirons un premier bonjour. Demain matin je serai chez toi à neuf heures et demie, dix heures.

Adieu et bonjour. Je t'ai acheté du bois ce matin à tous risques, et demain je t'aiderai pour le reste. Ton logement est prêt.

CCCLIV

A monsieur le chevalier de Fontenay

Premier secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg.

Florence, 25 novembre 1825.

Je vous écris, mon cher Fontenay, d'un lieu où vous voudriez bien être, et où je voudrais bien que vous fussiez. Voici la chancellerie, la table, le fauteuil, l'écritoire de Fontenay, il n'y manque que l'homme ; mais votre successeur s'y occupe au moins de vous. Il n'y a pas de jours où avec l'ami Antoir nous ne fassions commémoration de votre nom, hélas! en vous regrettant. Le service était doux de votre règne, vous n'étiez ni exigeant, ni capricieux ; le marquis de la Maisonfort ne l'est pas non plus quand il est seul, mais il a un entourage qui, quoique spirituel, ne rend pas les relations aussi sûres et aussi simples que le seraient les nôtres sans cela. Jusqu'à présent pourtant je me tire d'affaire en louvoyant, et il n'y a pas eu encore de choc direct, mais beaucoup de mots dits par derrière que je fais semblant d'ignorer

Au reste le séjour est tout ce que vous m'aviez promis : très paisible, très-chaud, très-doux, très-agréable. Je mène à peu près la vie de campagne. Je suis logé près de la porte Romana, mon jardin et mes fenêtres donnent sur la villa Torrégiani et sur les collines. J'ai amené des chevaux de voiture et de selle. Je passe à la chancellerie de dix à deux heures, je vais à cheval aux Cascines ou dans la campagne ; je reviens dîner chez moi, et à neuf heures, le moins souvent possible, nous allons dans le monde qui est excessivement nombreux et brillant.

Antoir est mon camarade à pied et à cheval. C'est toujours le même homme, mais bien moins heureux que de votre temps à cause des relations du marquis dont je vous parlais tout à l'heure et contre lesquelles il a une violente antipathie. Nous avons de plus un attaché, le fils de l'amiral de Sercey, bon, aimable et excellent jeune homme, qui nous rend la vie plus douce encore.

Artaud m'écrit force numéros. Il n'y a jamais rien dedans. Mais il aime le papier blanc plié en quatre avec un cachet dessus.

Adieu, mon cher Fontenay. Quand nous reverrons-nous ? et dans quel lieu du monde ? Le bruit public, il faut que vous le sachiez, est qu'on ne peut pas tarder de vous nommer ministre résident quelque part.

Adieu encore et tout à vous.

Voici un mot d'Antoir.

ANNÉE 1826

CCCLV

Au colonel Pepe

Florence.

Florence, 16 février 1826.

Monsieur le colonel,

Aussitôt après avoir reçu votre lettre, je me suis adressé à une personne marquante de ce pays, et que je savais être de votre connaissance, pour lui demander que notre entrevue eût lieu dans sa maison. Mais la chose n'a pu s'arranger par des considérations étrangères à lui et à d'autres. En conséquence, monsieur le colonel, je vous prie de m'indiquer vous-même une maison où je puisse aller vous rencontrer demain, à l'heure qui vous sera convenable, accompagné de M. le comte de Virieu, un de mes amis intimes.

Si vous ne trouvez pas vous-même cette facilité, ayez la bonté de me le faire dire demain sur les huit heures. Je vous indiquerai alors moi-même une heure de la journée, chez une personne qu'il est inutile de nommer à présent, mais qui n'est ni Français ni Italien.

Au reste, monsieur le colonel, j'ai assez de confiance en votre honneur et dans la parfaite délicatesse de vos procédés pour qu'une rencontre chez vous-même eût été tout aussi satisfaisante pour moi.

Agréez, monsieur le colonel, mes sentiments de considération distinguée.

CCCLVI

Au colonel Pepe

Florence.

Florence, 18 février 1826.

Colonel,

Je réponds à ce que vous m'avez dit, et je crains un départ ou une surveillance bien contraire à ma délicatesse. Je vous assure que mon pied me laisse en état de marcher. Si vous le vouliez, et je vous en aurais une sincère reconnaissance, l'affaire en question aurait lieu demain, avant l'heure de la police, à huit ou neuf. Ne me refusez pas.

J'attends votre réponse ou ce soir par le porteur, ou demain à sept heures du matin. J'ai mon témoin tout prêt. Vous feriez avertir le vôtre de très-bonne heure, et tout serait terminé avant votre interrogatoire. Ce serait mieux pour vous et mieux pour moi.

Ne voyez en ceci aucun empressement hostile, mais une crainte bien naturelle de fâcheuses interprétations pour moi et de désagrément que je voudrais vous éviter à tout prix.

Agréez tous mes sentiments d'estime et de considération.

CCCLVII

A monsieur de Genoude

Florence, 18 février 1826.

Mon cher ami,

Voici l'extrait de vie. Je vous l'envoie en hâte pour tou-

cher ce qui reste à toucher et le remettre à M. Durant. Je vis encore, mais je pourrai bien être à demi mort dans quelques jours, car j'ai plusieurs affaires fort délicates sur les bras. Dieu veuille que je m'en tire avec honneur et avec mes os! C'est trop long à vous raconter, et silence absolu sur ceci.

Dites au duc Mathieu que je m'en rapporte à lui pour ce qu'il y a à faire ou non relativement à l'Académie. J'accepterai, pourvu que cela ne me prive pas de mon état actuel qui me convient, malgré ses rigueurs. On m'en veut parce que je suis d'un parti qu'on exècre, et on me reproche des choses qu'on applaudit dans les autres. Tout ceci fait allusion au morceau de *Childe-Harold :* Italie, etc., etc.

Je suis chez moi avec un coup de pied de cheval qui m'a écrasé un pied et fait sauter les ongles. J'espère dans peu de jours remettre un soulier. Au milieu de tout ce tumulte j'ai des gens qui me servent peu, mais des amis qui ne m'abandonnent pas, et mon âme est calme et résignée. Je m'en rapporte à la Providence : vous savez que je suis fataliste en ce point.

J'ai mille remercîments à faire à madame Léontine de sa bonne lettre : dites-le-lui. Plus en repos, je lui écrirai. Qui sait même si je ne serai pas...

21 février

Ceci sera d'une autre main, car je n'ai plus l'usage de la mienne. Ce que je prévoyais a eu lieu, mais, quoique blessé d'un coup d'épée au bras, l'issue de tout ceci est moins fâcheuse que je ne le craignais. Je me hâte de vous le faire écrire pour vous rassurer sur les bruits plus alarmants qui pourraient courir, et en même temps afin que vous préveniez dans les journaux royalistes toutes les altérations dangereuses d'un simple fait que voici en peu de mots :

Un duel a eu lieu à Florence entre M. A. de L., secrétaire de la légation de France en Toscane, et M. le colonel G. P., par suite de quelques interprétations qui avaient été données à un passage relatif à l'Italie, contenu dans l'un des ouvrages de M. de L. Ce dernier a reçu un coup d'épée au bras, et l'affaire s'est terminée d'une manière digne de la loyauté et des sentiments d'honneur des deux adversaires.

M. G. P. est le colonel Gabriel Pepe, membre du ci-devant parlement napolitain, exilé à Florence, et qui s'est conduit très bravement et très loyalement. Ne souffrez aucune injure ni contre ses opinions ni sur sa conduite. dans les journaux à votre discrétion : vous gâteriez mes affaires qui tournent bien.

Mes témoins étaient M. de Villamilla, Américain-Espagnol, et M. le comte de Virieu.

Post-scriptum de madame de Lamartine :

Alphonse me recommande de vous dire de ne rien laisser changer aux expressions et de ne permettre aucun commentaire au petit récit que vient d'insérer dans cette lettre M. de Virieu. Chargez-vous des journaux royalistes. M. A. Delaborde, qui est ici, se charge d'empêcher les journaux libéraux.

CCCLVIII

A monsieur le duc de Montmorency

Florence, 23 février 1826.

Monsieur le duc,

Il y a plusieurs jours que je me proposais d'avoir l'honneur de vous écrire, et j'avais pour cela deux ou trois motifs différents. Quelques circonstances graves, et dont vous

allez être instruit, m'en ont empêché jusqu'ici et m'obligent aujourd'hui de me servir d'une main étrangère.

Mon premier objet était de vous faire mon compliment sur les augustes fonctions que le cri de la France et l'estime du roi venaient de vous confier, mais c'est plutôt un compliment à faire à la postérité. Le ciel, qui paraît vouloir compenser les malheurs de la France et de sa royale famille, en faisant retrouver les vertus d'un Fénélon dans l'âme d'un Montmorency, prépare, n'en doutons pas, à son auguste élève des destinées plus accomplies qu'au duc de Bourgogne. A ce sujet je voulais rappeler à votre bienveillance le nom et les précieuses qualités d'un homme qui vous est déjà connu, c'est M. de Jussieu : une place dans l'éducation du Prince serait le comble de ses désirs et ferait sa fortune et sa gloire. Notre ami Genoude, qui peut-être y sera employé lui-même, vous parlerait plus au long de l'aptitude de M. de Jussieu à un emploi de cette nature.

Mon second thème était l'Académie. Je viens de lire votre superbe discours : il surpasse tout ce que j'attendais, et j'attendais tout de la grâce de votre esprit et de l'onction de votre âme dans une pareille occasion. Il augmente mon envie d'être compté au nombre de vos collègues, si l'occasion est favorable. Daignez donc me présenter, et porter quelques paroles en ma faveur. J'avoue d'avance tout ce que vous direz pour moi : mes intérêts et ma délicatesse sont entre bonnes mains. Ce discours sublime doit, à mon avis, avoir doublé votre crédit parmi les juges des convenances et des talents.

Il faut maintenant que je vous parle de moi, de peur que vous n'appreniez par des bruits publics un événement qui pourrait alarmer votre amitié et dont à tous les titres vous devez être le premier instruit. J'avais été accueilli dans ce pays-ci par la cour et par le public avec la plus flatteuse distinction. On ne connaissait pas alors ou

l'on feignait de ne pas connaître un passage du poème de *Childe-Harold* sur l'Italie. Depuis quelque temps on avait exhumé ces vers, et l'opinion italienne, d'abord un peu sourde, avait fini par se monter à un très haut point d'exaltation contre moi. J'ignore si quelque jalousie de cour n'avait pas favorisé l'explosion de ces sentiments hostiles. Quoi qu'il en soit, ma position devenait pénible et des représailles de nation à nation semblaient rendre un éclat inévitable. En effet, pendant que, retenu dans mon lit par un coup de pied de cheval qui m'avait écrasé le pied, je pensais aux moyens d'amortir cette animosité naissante, une brochure italienne parut. Le colonel Gabriel Pepe, Napolitain exilé ici, et qui en était l'auteur, y lançait une phrase extrêmement offensante pour mon talent et pouvant même s'interpréter contre ma personne. Des esprits mal disposés l'interprétaient dans un sens qu'aucun homme d'honneur, placé dans une position publique, ne pouvait supporter.

Informé de ce fait, j'écrivis au colonel dans les termes les plus mesurés pour lui demander à lui-même une explication favorable. Il crut de son devoir de la refuser. Je répliquai. Une entrevue s'ensuivit : nous convînmes de vider la querelle de la seule manière que l'honneur de l'un et de l'autre nous laissait. Mais le colonel ayant refusé obstinément de se battre avant que j'eusse le libre usage de tous mes membres, l'affaire fut remise à huitaine. Mais, deux jours après, ayant été informé que le gouvernement et la police avaient quelques soupçons et se proposaient de prendre des mesures qu'on n'aurait pas manqué de m'attribuer, je crus devoir les prévenir. Je me transportai donc dimanche dernier de très grand matin avec des armes et mon témoin chez le colonel. Nous échappâmes par la vitesse des chevaux aux agents de police qui nous surveillaient l'un et l'autre, et nous nous rendîmes à une lieue de Florence où l'affaire eut lieu. Elle dura quelques mi-

nutes, et je reçus un coup d'épée dans le bras. Après quoi le colonel me fit toutes les satisfactions exigibles. Les témoins étaient M. le comte de Virieu pour moi, et le comte Villamilla pour le colonel.

Je vous prie d'être bien convaincu que je n'ai fait, pendant le combat comme auparavant, que ce que l'honneur, public et particulier, demandait de moi, et que, si j'ai cru pouvoir exposer ma vie, je n'ai jamais pensé que celle de mon adversaire m'appartînt.

Cette affaire qui a eu beaucoup d'éclat, et qui a été parfaitement jugée, a déjà ramené l'opinion italienne plus qu'à de la justice à mon égard ; et elle semble très disposée à regarder comme racheté par ma conduite personnelle ce qui l'avait blessée dans mes écrits. J'ai eu l'extrême bonheur de tomber sur un adversaire dont la bravoure, la loyauté et la délicatesse ne laissent rien à désirer aux Italiens dont il était en quelque sorte le champion. Ce qui a beaucoup contribué à ce bon effet, c'est la conduite du ministre de France, qui a été parfaite pour moi dans ces derniers moments. Il a obtenu du gouvernement que le colonel qui était déjà aux arrêts fût rendu à la liberté, et que cette affaire n'eût aucune suite à son égard. Le grand-duc lui-même, malgré l'extrême sévérité des lois toscanes sur ce point, a paru très-satisfait ; et tout prend une tournure complètement favorable à mes désirs de poursuivre la carrière diplomatique dans le Midi. Je n'ai eu qu'à me louer de toutes les légations.

Pardon, monsieur le duc, pour ce long article de journal. J'aurais été très-affligé que vous l'eussiez lu d'une autre main que la mienne. Vous savez depuis longtemps quel droit je me plais à vous reconnaître sur ma conduite, mes opinions et mes écrits.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, monsieur le duc,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Ma blessure va beaucoup mieux. La fièvre a cessé. — M. de Virieu m'a demandé d'insérer un mot de lui dans ma lettre, mais, comme il est absent et que le courrier part, je me borne à vous offrir pour lui ses respectueux sentiments.

CCCLIX

A monsieur Eugène de Genoude

Maître des requêtes, à Paris.

Florence, 1826.

Mon cher Genoude,

Je vous écris moi-même aujourd'hui pour vous recommander, quand les journaux parleraient de mon affaire ici, de ne pas permettre un seul mot de réflexion politique sur tout cela, et aucune insinuation contre le colonel Pepe, mon adversaire. Il le mérite dans sa position d'exilé politique, que cela pourrait empirer, et il le mérite personnellement, car il est fort honnête homme du reste et fort brave. Voici donc, le cas arrivant, ce que je désirerais que vous missiez dans votre *Etoile* et fissiez insérer dans les journaux où vous avez la parole, en y changeant seulement ce que les allégations précédentes nécessiteraient. Gardez-le pour en faire usage, s'il y a lieu, sans attendre d'ici que je vous écrive. Vous me rendrez un éminent service pour ma carrière en Italie et pour les circonstances particulières où je suis ici placé.

Adieu. Voilà tout. Vous voyez que je commence à pouvoir me servir de mon bras. Mille amitiés. J'ai donné mon mot à Vignet pour l'Académie, comme à vous. Si la majorité est sûre et belle, oui ; sinon, non.

Votre ami.

CCCLX

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques, à Paris.

Florence, 17 mars 1826.

Mon cher Marcellus, je fais mes compliments à Votre *Excellence*, compliments sincères et mérités. Je vous remercie aussi de votre souvenir particulier et si aimable dans cette circonstance et des démarches d'ami que vous avez faites, même avant que je pusse vous en prier. Ce n'est ni la première fois, ni, j'espère, la dernière. Je vous reconnais là. Comme vous le dites, nous causerons ici plus à notre aise quand vous y passerez. Mon bras guérit rapidement, et les fureurs sont calmées. Je désire que la bienveillance succède, car vous devez penser qu'avec mon caractère très-pacifique, et mille autres considérations encore, il faut que je sois au pied du mur pour me permettre ces malheureuses affaires. — Mais j'y étais.

Je désire certainement tenir bon dans ce délicieux climat, dans cette ville vraiment attachante ; mais cependant, comme il faut marcher à mon âge, je la quitterais volontiers, quand l'occasion s'en présentera d'elle-même, pour être enfin premier secrétaire à Turin, à Madrid, à Naples. Voilà, mon cher ami, ce que vous me ferez plaisir d'insinuer à M. de Damas, si l'occasion s'en présente. Mon rêve c'est Turin, à cause du voisinage.

Venons à vous. Vous trouverez ici, précisément à cette époque, des chevaux du prince Borghèse à vendre en quantité ; ainsi, si vous êtes effrayé de la route pour les vôtres, n'en amenez pas. Il y en a dans ce moment une bonne paire au marquis de Lucchesini, tout acclimatés :

les voulez-vous ? Je vous les retiendrais ou vous les achèterais, ce serait le plus sûr. Quant au piano, il n'y en a que du très médiocre, et encore est-il rare ; mais les ports sont chers. Il y a à Livourne un dépôt de ces instruments, mais je ne sais ce qu'ils sont et si madame de Marcellus s'en contenterait. Des voitures, il y en a aussi, mais médiocres et à un haut prix. Il faut en amener de Paris. Vous trouverez toujours à vous en défaire avec avantage. Tout ce qui vient de France est sans prix.

Du reste la vie est à rien à Lucques et aux environs. Vous vous réfugierez à la campagne qui est ravissante ; la ville même est plate, laide et triste, mais rien de beau comme les *villa* tout autour. M. de la Maisonfort a la plus belle de toutes. Il vous recevra bien, quoique vous lui enleviez un des fleurons de son empire. Il comprend très bien que c'est un pas difficile qu'il fallait vous faire faire, mais cela ne le fait pas reculer d'un pouce lui-même. Je serais bien aise de vous voir de toute manière avant votre installation à Lucques. Je ferai sonder le terrain : il est mobile. Il est essentiel pour vous et pour madame de Marcellus surtout que vous le jugiez d'avance.

Adieu, mon cher et aimable voisin. Comptez de près ou de loin sur un ami en moi. Parlez de moi à M. votre père, et présentez mes respects à madame de Marcellus.

CCCLXI

A monsieur Aimé Martin

Paris.

Florence, 26 mars 1826.

Je vous remercie de vos gronderies et de vos reproches. Je songeais depuis quelques jours à vous écrire,

mais j'hésitais : on est timide quand on vit loin des gens. On craint l'oubli, et on finit par le mériter à force de le craindre. Ne me punissez pas ainsi, car je suis loin de vous oublier vous-même.

Vous me disiez bien que j'aurais quelque mauvaise affaire en Italie, vous aviez raison. Cependant, grâce à Dieu, celle-ci n'a pas de suites fâcheuses pour moi. Mon bras a été guéri en moins de quinze jours. Je m'attendais à pis encore, car, eussé-je été aussi terrible que vous l'épée à la main, j'étais résolu de ne pas tuer moi-même. Ces détails seraient trop longs et trop compliqués à vous donner aujourd'hui ; mais vous pouvez être convaincu que je ne me suis pas aventuré légèrement, et que, si je me suis exposé à une chance si forte et si douteuse, c'est que ma position privée et publique ne me laissait malheureusement pas le choix. Mais rendez justice aussi au colonel Pepe, il s'est conduit avec autant de loyauté, de mesure que de bravoure. Nous nous estimons mieux tous les deux, et nous sommes maintenant en très-bonne harmonie.

J'écris peu pour la postérité et beaucoup pour la poste. Je fais rarement des vers sous ce beau ciel inspirateur, mais je dis toujours comme l'abbé Arnault :

> Je ferai, j'ai dessein de faire ;
> J'aurais fait, si j'avais voulu.

Mon cher ministre, que vous connaissez, est un homme qui aime trop que je sois à mon poste dès dix heures du matin ; et, comme après déjeuner je n'ai jamais écrit un vers, la plupart de mes matinées s'écoulent sans profit pour moi. Au printemps il s'en va à Lucques, alors je serai plus libre, et je vous enverrai quelques fragments poétiques.

Mais vous, dans votre studieux asile, au milieu de vos livres, que faites-vous ? Quand nous ferez-vous jouir de

quelque œuvre large et complète ? Nous en avons bien besoin, le temps devient pauvre et stérile.

Adieu, présentez mes hommages respectueux à madame Aimé Martin, et pensez quelquefois à nous. Si vous voulez que je revienne à Paris avec plaisir, ménagez-moi votre amitié pour mon retour, si jamais je reviens. J'espère bien un jour finir par là ; mais ce jour ne paraît pas se rapprocher.

Votre ami.

CCCLXII

A monsieur le comte de Virieu

6 avril 1826.

Mon cher ami, nous vous suivons des yeux en faisant le calcul de vos journées et des conjectures sur votre état : le beau temps qui nous est enfin revenu hier a dû vous rattraper à Parme ou à Modène. Puisse-t-il vous suivre jusqu'au terme ! Ce contre-temps de la C*... nous a indignés. — Les Sainte-Aulaire sont arrivés le deuxième jour après ton départ. Ils passent trois jours avec nous, et puis s'en vont : ils vous rejoindront peut-être en chemin, ils en ont bien envie.

Tout a repris son train ordinaire : légation le matin, chevaux à trois heures, grand dîner et tumulte le soir. Nous sommes retombés dans les fêtes du carnaval. J'espérais le repos, il est ajourné. Je continue cependant mes hymnes. J'ai fait, depuis toi, celle du matin dont tu as vu le commencement, mais tu n'as rien vu. Je crois que j'ai fait comme le garçon charpentier le chef-d'œuvre qu'il doit prendre pour son enseigne. J'en ai fait une autre pour les Grecs moins belle, mais passable ; tout n'est pas de même teinte dans la nature. Antoir copiera ce

matin, et je te l'enverrai à Lyon. Elle y sera aussitôt que toi.

Parle beaucoup de moi aux Barol et un peu aussi aux Maistre. Écris-moi une ligne de partout. La santé de ma femme va assez bien depuis ces beaux jours, la mienne pas mal.

Adieu, mon cher ami, pour ce matin.

CCCLXIII

A madame de Lamartine

Mâcon.

Florence, 6 avril 1826.

Ma chère mère, j'espère que la course à Saint-Point et le beau temps, joint aux bonnes nouvelles que vous recevez de nous, vous ont remise tout à fait de la secousse morale que vous avaient donnée nos ennuis d'ici. Ils sont, grâce à Dieu, bien dissipés, et nous menons notre vie paisible ordinaire.

Les Virieu nous ont quittés, il y a huit jours, et ils ont, je crois, très mal fait : ils voyagent par de vilains temps sur les Alpes et les Apennins couverts de neige, tandis qu'ils seraient restés avec leurs meilleurs amis dans une vallée brillante et tiède où l'air est toujours délicieux. Enfin il a fallu les laisser faire à leur fantaisie, mais, dans leur état de santé, elle me paraît bien peu sage. C'est une perte bien sensible pour moi que Virieu. Il ne nous reste plus que madame la comtesse de Bombelles, femme de l'ambassadeur d'Autriche, et la princesse Aldobrandini, avec qui nous avons des relations suivies, et douces, et sûres d'intimité. Hors de là, il n'y a rien que des figures de tapisserie dans des salons fort brillants ; mais

avec les gens du pays toute société est impossible pour tout le monde. La princesse part dans peu de temps, ce qui nous désolera. Nous avons ces jours-ci madame de Sainte-Aulaire et sa famille. Elle repart demain.

La mort angélique de ce brave et saint duc de Montmorency me fait un vrai chagrin. C'était un homme unique, accompli, et non remplaçable pour tout ce qui l'a connu. Outre cela, c'est une perte de cœur pour moi. On me mande de Paris que les dernières lignes qu'il ait tracées de sa main étaient une lettre commencée pour moi. Je l'aimais beaucoup, et il m'aimait sincèrement aussi. Tout s'en va successivement ainsi, bon et mauvais ; tout nous montre le chemin, et le monde se renouvelle. Heureux ceux qui suivent les traces des Montmorency dans ce monde et surtout dans l'autre ! J'espère être du nombre, car je fais mes Pâques demain. Je sais que c'est une bonne nouvelle à vous donner.

J'ai fait quelques hymnes nouveaux depuis que je ne vous ai écrit. J'en aurai bientôt un demi-volume, et, à la fin de l'année, un volume entier peut-être. J'espère que cela vous contentera tout à fait. Cela viendrait aussi à mon secours, comme objet de finances ; mais ce n'est pas là mon but en les composant. C'est égal, le prêtre vit même de l'autel, ainsi le poète peut vivre de son talent.

A propos de finances, quand je saurai où vous en êtes, je vous ferai passer ce qui vous manquera. Je ne puis acheter le petit bois à présent ; dans un an, peut-être oui. Mais je ne veux pas m'endetter sans être sûr de pouvoir faire et vendre mon volume. A chaque jour suffit sa peine. Faites bien soigner le jardin de Saint-Point.

Je n'ai aucune intéressante nouvelle à vous mander. Nous vivons en bonne harmonie ici. Nous avons de fort bons théâtres où nous allons quelquefois dans la loge de l'ambassadeur. Nous avons force dîners diplomatiques, comédies d'amateurs anglais, français, italiens. Les jour-

nées ici se passent comme des éclairs, tout le monde le trouve, et je conçois qu'après ce séjour on ne puisse plus s'acclimater ailleurs. Je voudrais, quand je serai vieux, y avoir une maison à la porte de la ville pour venir, comme tous ces Russes et Anglais, y passer les hivers. C'est enchanteur. Toute autre mission nous sera pénible. Paris même n'a plus d'attraits pour moi. J'y renonce pour toute ma vie. Je n'en ai heureusement pas besoin pour le genre élevé de poésie auquel je me livre. Je voudrais Milly, Saint-Point et Florence dans la mauvaise saison.

Si nous y restons un an encore, il faut que j'aille vous voir et que je vous y amène. Ma maison à présent, les Virieu partis, est assez vaste pour tout le ménage de Mâcon, et le voyage n'est rien dans le beau temps.

Marianne ira à Livourne en été pour trois mois ; tout le monde s'y sauve de la chaleur au bord de la mer. Elle y prendra les bains ; moi j'irai et je viendrai, mais je serai ici plus souvent.

Adieu, chère mère, mille tendresses à mon père, à Eugénie, si elle est là, et à Sophie.

CCCLXIV

A monsieur le chevalier de Fontenay

Premier secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg.

Florence, 20 avril 1826.

Mon cher Fontenay, voici un mot de moi et une lettre de la princesse Aldobrandini, votre amie et ma consolation ici. Je vous l'adresse à Paris à M. Durant, ne sachant en vérité si vous êtes à Pétersbourg, ou à Hanovre où tout le monde vous dit nommé ministre. C'est là le motif de mon long silence. J'ai pris plus que personne ma part

de joie de vous savoir, enfin, au rang bien acquis de ministre, et plus que personne je m'inquiète maintenant de ne pas voir confirmer officiellement cette nouvelle anticipée. Vous en savez sans doute davantage. Au reste cela ne peut pas tarder, et, pourvu que vous ne passiez pas l'hiver prochain à Pétersbourg, tout sera bien.

J'ai reçu en son temps votre bonne et longue lettre de nouvelles. Nous l'avons manqué belle, à ce qu'il paraît. Dans ce pays-ci, cela va assez bien. En France, pas trop mal, dit-on : cependant je trouve que nous nous traînons plutôt que nous ne marchons. On fait grand bruit des prétentions religieuses. J'ai toujours craint que le prétexte ne vînt de là. *Corruptio optimi pessima.* Je voudrais voir la religion toute entre Dieu et l'homme, et en dehors de la politique. Les gouvernements la profanent, quand ils s'en servent comme d'un instrument. Je passe ici pour un jésuite déguisé, tant ils ont en horreur tout ce qui croit en Dieu ; et vous savez combien je suis loin de l'ultracisme en tout genre. Vous aurez vu, par les journaux, qu'après bien des tribulations j'ai encore été forcé de me battre avec le colonel Pepe, très excellent homme du reste ; depuis ce temps-là, je suis tranquille. L'extrême irritation contre moi avait pour prétexte quelques vers de *Childe Harold*, dont on avait tiré parti. Mais j'en sais assez maintenant pour voir qu'on me les aurait aisément pardonnés, si je n'avais passé pour un homme religieux et royaliste (que ceci reste entre nous). J'aurai beaucoup à vous raconter quand nous nous reverrons, et je ne puis tout écrire.

Du reste, je trouve que vos regrets sont encore audessous du mérite de Florence : c'est le paradis pour nous, à la société du pays près. J'y suis fort mal par la raison que vous savez, mais je suis bien avec le firmament, avec l'Arno, avec les pins des Cascines, et les collines de la porte Romains. Je suis bien avec ma maison, mon jardin

donne sur la villa Torrégiani), mes chevaux, mes chiens, et bref je suis heureux autant que mon état moral le comporte, et je rends grâce à Dieu de m'avoir conservé la vie, si je dois la passer dans ce divin pays. Vous y êtes adoré unanimement. Quelquefois je dis que je suis votre ami, mais ils ne veulent pas le croire, tant on a réussi à leur donner d'idées justes sur mon compte; ils me croient une espèce d'intrigant, espion, jésuite. Ils ont été seulement tout étonnés que j'aie montré du cœur, et font peut-être, avec raison, peu de cas de mon esprit. Adieu, mon cher ami, vivez et aimez-moi, je vous aimerai tant que je vivrai moi-même. Tout va bien, du reste, chez moi et à la légation. Antoir et moi nous vous nommons souvent.

CCCLXV

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Mâcon, 13 mai 1826.

Monsieur le marquis,

Je n'ai encore rien à vous mander sur mes intérêts et les vôtres. Je n'ai qu'un rapide et heureux voyage à vous annoncer. J'ai vu ici ma famille, j'ai préparé mes affaires, et je vais les terminer sur les lieux mêmes pendant un mois de séjour à Dijon. Je ne prévois pas que rien prolonge mon séjour au-delà du terme que vous avez bien voulu m'indiquer, et, en mettant tout au pis, je serai près de vous vers les premiers jours d'août. Je ne vends point ma terre, mais seulement un fragment détaché : ce sera moins long.

Je m'annonce toujours à ma femme pour le mois de juillet, ainsi ne lui parlez pas de la possibilité d'un retard.

Je serai à Paris dans un mois environ. J'y passerai huit

à dix jours. Je parlerai suivant les temps et les hommes de ce qui nous concerne. Rien n'annonce un ministère nouveau. On parle seulement, mais très vaguement, de remettre M. de Damas à la guerre, et M. de Moustier à sa place. Je ne crois pas trop à cette rumeur.

Je vous dois des remerciements pour les bons soins que vous voulez bien avoir de ma femme en mon absence. Je vous ai confié ce que j'ai de plus cher. Elle me mande que vous êtes plein de bontés pour elle. Je joins à mes remerciements ceux que je dois à madame Esmangart. Dites-lui, je vous prie, que j'ai fait sa commission à Lyon.

Rien de nouveau en France. On y est riche, heureux, confiant dans l'avenir et murmurant contre le présent. Les peuples et les siècles sont ingrats. La question religieuse est la seule à l'ordre du jour. Qui nous eût dit, il y a cinq ans, que les jésuites deviendraient une puissance en quelques années, et feraient trembler *également* les deux partis qui se disputaient l'Europe? nous aurions ri : c'est cependant le fait. Il me frappe partout. Il est trop tard pour délibérer s'ils conviennent ou non à l'époque et aux hommes. Ils font comme le coq d'Athènes : ils sont et ils marchent. A la rumeur près que cette résurrection fait naître, tout est bien.

Mille amitiés à Antoir. Adieu, monsieur le marquis. Agréez de nouveau l'expression de tous les sentiments que votre esprit et votre cœur confirment dans ceux qui sont dignes de les apprécier et qui ont comme moi le bonheur de vivre sous leur influence.

CCCLXVI

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Paris, 7 juin 1826.

Monsieur le marquis,

Tant que j'ai été occupé à vendre et acheter dans le fond de la Bourgogne, je n'ai pas cru devoir vous écrire; je n'aurais eu que des nouvelles trop personnelles à vous donner. Me voici, depuis trois jours, à Paris et, grâce à la quantité de monde que j'ai vu, très au fait de tout ce qui peut vous intéresser. A commencer par des généralités, nous ne sommes menacés d'aucun changement ni dans l'ensemble ni dans le personnel de l'administration; les bruits qui avaient couru à cet égard n'ont presque nul fondement, et ils courront peut-être pendant un an ou deux avant d'être réalisés.

J'ai passé hier une heure avec M. Bourgeot. Il m'a fort bien traité et, après avoir parlé de moi selon les lois de la charité politique, nous avons parlé beaucoup de vous. Je lui ai demandé s'il ne verrait aucun inconvénient pour vous à la demande d'un congé que vous paraissiez désirer. Il m'a répondu que non, que le ministre et le Roi même ainsi que tous les membres de notre ministère étaient on ne peut mieux disposés pour vous et feraient tout ce qui vous serait le plus agréable, qu'il avait appris que vous aviez montré quelque humeur de la nomination de Marcellus, mais que vous aviez été dans une complète erreur sur les motifs de cette mesure, que ces motifs n'étaient autres que ceux que vous aviez donnés vous-même dans votre excellent mémoire et dont le Roi avait été vivement frappé; qu'il savait que vous songiez au repos, et que dans cette hypothèse vous trouveriez

toutes les chances propices pour vous arranger une position selon vos désirs dans ce pays-ci. A ce mot de repos, j'ai cru devoir, selon vos instructions, l'arrêter et lui dire qu'en effet vous aviez pu y songer il y a quelque temps, mais que vous n'y pensiez plus, et que votre intention paraissait être de suivre votre belle carrière jusqu'à son terme, à moins qu'on ne vous donnât ici une situation à peu près équivalente, mais que j'ignorais absolument vos calculs à cet égard, et que cela ne serait que pendant votre séjour à Paris que vous pourriez vous-même balancer les avantages et vous décider d'après les chances du moment. Tout ceci a été plus long que je ne vous le rends, mais, je puis vous assurer, très franc de sa part, très bienveillant et très amical pour vous. Je ne verrai qu'aujourd'hui M. de Damas. J'aurai l'honneur de vous écrire si la conversation amène le même sujet sur le tapis. Je verrai aussi ces jours-ci votre famille pour vous en rapporter des nouvelles. Mes affaires, auxquelles je me donne tout entier, avancent très vite. Je ne prévois pas qu'elles me fassent outrepasser le terme que vous avez bien voulu m'assigner.

Dans toutes ses lettres ma femme me parle de vos bons soins pour elle ainsi que de ceux de madame Esmangart. Recevez-en tous mes remerciements. Je voudrais vous rendre ici ce que vous faites pour moi là-bas. Mais je ne puis trouver les esprits dans une disposition plus favorable et pour vous et pour moi, et je pense beaucoup plus fermement encore que vous ne trouverez *jamais* un *moment* aussi heureux pour venir traiter vous-même vos intérêts ici dans le courant de l'automne. Vous en jugerez mieux peut-être par les rapports de M. de Coëtlosquet et de votre famille.

Agréez, monsieur le marquis, les assurances du profond et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

CCCLXVII

A monsieur le comte de Virieu

Mâcon, 3 juillet 1826.

Dis-moi où tu es, afin que je sache où te prendre, Lyon ou Fontaines? Moi je suis ici et à Saint-Point pour dix, ou douze, ou quinze jours environ. J'ai terminé parfaitement toutes mes affaires, et je m'en vais les mains nettes. J'ai organisé une bonne administration là-bas.

Je pense sans cesse à ton bonheur présent d'avoir un fils. Jouis-en, comme des choses de ce monde, avec sécurité, mais sans y fonder un espoir unique : rien n'est à nous que ce que nous possédons comme un présent journalier de Dieu.

Si ce n'était ma femme dont l'impatience me tourmente un peu, j'attendrais pour repartir la fin des chaleurs; mais il faut se sacrifier à son devoir. J'ai l'espérance que le marquis de la Maisonfort s'en reviendra en septembre, et que je resterai l'hiver seul à Florence. J'en serai bien soulagé. Ma femme est à Livourne depuis huit jours. Elle ne va pas mal non plus que Julia. Elle me demande sans cesse des nouvelles de la tienne et de ton enfant.

J'ai beaucoup vu ta mère et ta sœur à Paris, mais pas de portrait. Les deux seules fois où j'eusse le temps et la force de poser, elles se sont trouvées dehors. Je le ferai faire pour toi à Florence. J'ai vu la marquise de la Tremoille aussi, toujours la même et t'aimant passionnément, mais ne concevant pas ta vie de retraite. Il est vrai que si ta santé se soutient encore cet hiver, il faudra l'utiliser pour ce monde-ci qui va bien mal sans nous.

J'ai été, pour mon compte, bien enchanté de mon ministre et de ses principaux acolytes. Mon mémoire poli-

tique a changé totalement mon attitude. Je te conterai cela en passant deux ou trois jours avec toi. Sera-ce à Lyon? Je le préférerais, y ayant à faire avec Xavier de Vignet.

Adieu.

CCCLXVIII

A monsieur le comte de Virieu

Florence, c'est-à-dire Livourne, 1er août 1826.

Je suis ici depuis huit jours, mon cher ami. J'ai trouvé ma fille encore bien changée, mais hors de maladie, ma femme pas mal et tout le reste bien. Je passe ici une dizaine de jours avant de retourner à Florence. J'ai vu M. de la Maisonfort à Gênes et Marcellus à Lucques, et j'ai, depuis que je ne t'ai vu, des lettres de Paris où l'on me dit que M. de Hauterive a annoncé le projet formel de me pousser très vite, et même de me faire ministre sans passer par la filière. Je ne doute pas du propos, mais un peu du fait. N'en dis donc rien, c'est le plus sûr.

Je suis bien niché ici dans une maison charmante, à cent pas la mer; les bains me font un bien infini : j'y nage une heure tous les jours. Du reste, solitude absolue. Nous nous couchons à neuf et nous nous levons à six, un moment à cheval sur le rivage, quelques vers faits à l'ombre des figuiers d'un immense champ qu'on nomme jardin, et voilà la vie. J'espère rester peu à Florence, et venir la reprendre pour la fin d'août et septembre. Je me porte mieux depuis que j'ai franchi les Apennins. La mer Méditerranée est ma mer : je ne vis que sur ses bords, elle m'apporte vie et pensée.

A propos de pensée, en longeant la côte de Gênes, j'ai fait une *Harmonie* sacrée, intitulée *Poésie*, ce sont des descriptions splendides de ces beaux lieux par lesquels

mon âme finit par s'élever à Dieu. Je t'envoie le morceau qui vient après et le peu de vers qui terminent; mais ôtes-y beaucoup de mots qui ne sont pas encore polis. C'est au crayon sur un album, et la moitié des vers sont à refaire ; mais je veux ton avis sur le sentiment du morceau final. Le voici donc :

Il est une langue inconnue
Que parlent le vent dans les airs,
La foudre et l'éclair dans la nue,
La vague aux bords grondants des mers,
L'étoile de ses feux voilée,
L'astre dormant sur la vallée,
Le chant lointain des matelots,
L'horizon fuyant dans l'espace,
Et ce firmament que retrace
Le cristal ondulant des flots ;

Les mers d'où s'élance l'aurore,
Les montagnes où meurt le jour,
La voile que le matin dore,
Le soir qui s'éteint sur la tour,
Le bruit qui meurt et recommence,
L'aigle qui plane et se balance,
Le frémissement des cyprès,
Les chaumières sur les collines,
Les souvenirs sur les ruines,
Le silence dans les forêts ;

Les grandes ombres que déroulent
Les sommets que l'astre a quittés,
Les bruits majestueux qui roulent
Au sein orageux des cités,
Les reflets tremblants des étoiles,
Les soupirs du vent dans les voiles,
Les longs tintements du beffroi,
La nuit, les déserts, les orages ;
Et, dans tous ces accents sauvages,
Cette langue parle de toi !

De toi, Seigneur, être de l'être,
Principe et fin, lumière, amour,
De toi que la nuit veut connaître,
De toi que demande le jour,
De toi que chaque bruit murmure,
De toi que l'immense nature

Déroule et n'a pas défini,
De toi que ce néant proclame,
Source, abîme, océan de l'âme,
Et qui n'as qu'un nom : l'Infini !

Ici-bas chaque créature
Entend tes sublimes accents,
O langue! et, selon sa mesure,
En pénètre plus loin le sens ;
Mais plus un esprit qu'il éclaire
En dévoile le saint mystère,
Plus du monde il est dégoûté :
Un poids accable sa faiblesse,
Une solitaire tristesse
Devient sa seule volupté.

Ainsi, quand notre humble paupière,
Contemplant le couchant vermeil,
Fixe au terme de sa carrière
Le lit enflammé du soleil,
Le regard qu'éblouit sa face
Retombe soudain dans l'espace
Comme frappé d'aveuglement ;
Il ne voit que des points funèbres,
Vide, solitude et ténèbres,
Dans les plaines du firmament.

O Dieu, tu m'as donné d'entendre
Ce verbe, ce sublime accord,
Tantôt harmonieux et tendre,
Tantôt triste comme la mort :
Depuis ce temps, Seigneur, mon âme
Converse avec l'onde et la flamme,
Avec les déserts et la nuit ;
Là chaque mot est une image,
Et je rougis de ce langage
Dont la parole n'est qu'un bruit.

O terre, ô mer, ô nuit, que vous avez de charmes !
Miroir éblouissant d'éternelle beauté,
Pourquoi, pourquoi mes yeux se voilent-ils de larmes
Devant leur aspect enchanté ?
Pourquoi devant ce ciel, devant ces flots qu'elle aime,
Mon âme sans chagrin gémit-elle en moi-même ?

Jéhova, beauté suprême,
C'est qu'elle a cru te sentir,
C'est que de ces splendeurs l'ineffable harmonie
N'est qu'un premier degré de l'échelle infinie,

Qu'elle s'élève à toi de désir en désir,
Et que, plus elle monte, et plus elle découvre
L'éternel abîme qui s'ouvre
Entre ce monde et toi, toi, son divin soupir !

Noyez-vous donc, mes yeux, dans ces flots de tristesse ;
Soulève-toi, mon cœur, sous ce poids qui t'oppresse ;
Élance-toi, mon âme, et d'essor en essor
Remonte de ce monde aux beautés éternelles,
Et demande à la mort de te prêter ses ailes,
Et, toujours aspirant à des splendeurs nouvelles,
Crie au Seigneur : Encor ! encor !

En voilà assez. Montre-les à madame Yemenitz et à Fréminville, si tu les trouves bons ; sinon, déchire-les. Je vais faire quelques autres *Harmonies* ces jours-ci. Si j'avais de la solitude, j'aurais du temps, et je t'en enverrais. Mais, à Florence, de la solitude !

Adieu. J'ai trouvé ici une lettre de toi où tu me dis que ton fils sera mon filleul et s'appellera Alphonse. Cela est-il? et, si cela est, pourquoi ne me l'as-tu pas dit? Explique-moi cela. Adieu.

CCCLXIX

A monsieur Eugène de Genoude

Maître des requêtes, à Paris.

Livourne, 11 août 1826.

Mon cher Genoude, que devenez-vous tous? Comment va madame Léontine? Est-ce que ses chagrins coup sur coup n'ont point trop pris sur sa santé? Où en est sa grossesse? Dites-nous un mot de tout cela, ou faites-le-nous dire si la plume est trop pesante. Il est impossible de trouver plus de sympathie à vos malheurs que nous ne vous en avons donné, nous et tout ce qui vous connaît

même de nom. Ma femme surtout ne peut retenir ses larmes en parlant de madame Léontine. Si, après ses couches, une course en Italie entrait toujours dans vos vues, je vous écris pour vous offrir un agréable et tranquille logement chez moi à Florence et tous les soins de l'amitié la plus active. Répondez-moi, et comptez que *chez moi* voudra toujours dire *chez vous*.

Mais il faudrait peut-être vendre l'*Etoile*. Le moment me semblerait heureusement choisi. Vendez-la, redevenez libre, et faites-vous donner préalablement une sinécure de cinq à six mille francs. Travaillez ensuite, et vous serez plus heureux, plus jouissant de vous-même, et vous ferez plus de bien à vous-même et aux hommes. Mais si vous me répondez : je mets de côté tous les ans trente mille francs et j'assure ainsi mon indépendance prochaine, mon sermon sera comme non avenu, et je vous dirai en soupirant : eh bien, continuez donc !

J'ai fait un rapide et heureux voyage. Tout va bien chez moi. Mes petits travaux diplomatiques m'ont mis en bonne odeur au ministère. J'aime ma carrière, et j'espère la voir un peu s'élargir pour moi. Soignez-moi de temps en temps près du baron, et dites-lui, ce qui est vrai, que je suis capable de bien conduire une chancellerie et de bien griffonner une dépêche.

Adieu, mon très cher et ancien camarade. Mille souvenirs à notre ami Germeau.

Mille tendresses de ma femme à la vôtre. Quand la reverrons-nous un peu consolée ?

CCCLXX

A monsieur le comte de Virieu

Livourne, 11 septembre 1826.

J'ai reçu ta lettre à Florence où j'étais allé passer quatre

jours pour la cour. J'ai remis celle qu'elle renfermait. Je suis enchanté de te voir si heureux en enfant et en femme : c'est plus de la moitié de la vie. Tu peux compter que je ne négligerai pas mon honorable filleul. Je voudrais bien t'en rendre un autre, mais j'en désespère. Ma femme cependant se porte incomparablement mieux que les années précédentes, mais ce mieux ne s'entend que de son état général et n'influe pas sur nos espérances de géniture. Ma petite fille est charmante et en vaut six.

Nous sommes ici encore pour huit jours : nous les comptons à notre extrême regret. Rien ne vaut une villa à Montenero. Nous avons ville, campagne, mer, soleil, solitude et gaieté; vignes, figuiers, bois, promenades à cheval, fruits abondants, vie économique, habitants pittoresques et excellents (les paysans j'entends), le reste est de tous les climats.

Malheureusement ce beau ciel et cette mer n'enlèvent pas ma fièvre qui est un peu revenue. Nous allons d'ici passer huit jours à Lucques, chez M. de la Maisonfort et sa *dame*, petit plaisir auquel je préférerais huit bons jours d'un bon ennui. Le ministre part dans une quinzaine, et, quoi qu'il en dise, je crois que c'est sans retour. La dame prétend qu'elle ne part pas : je n'en sais rien, mais je le craindrais. Ce serait un caillou dans le soulier. Il sera difficile de vivre en bonne amitié, et l'inimitié est fatigante, ennuyeuse et dangereuse. Je fais des vœux sincères pour leur bon voyage à tous les deux, quoique la présence du marquis seul eût été pour moi plutôt un agrément, car il est réellement amusant et spirituel de toutes les manières. Nous ne prenons décidément pas son hôtel, comme je te l'avais mandé : nous gardons le nôtre qui est fort renchéri, mais au 1er mai nous quittons pour la campagne de Livourne.

Cette Toscane est un vrai paradis terrestre; on ne fait que s'y amuser d'un bout de l'année à l'autre. On change

trois ou quatre fois de site pour en trouver de plus doux selon les saisons, et partout on retrouve une nature enchantée et une population adorable. A ta place, je mettrais 30,000 francs à l'acquisition d'une villa de Florence ou de Montenero. Si je n'étais pas moi-même de plus en plus occupé de mon long voyage en Orient, ce serait déjà fait. Mais il faut que je prépare 100,000 francs pour acheter un brick et passer trois ans chez les enfants d'Allah.

Mais, à propos, il me vient une idée. Veux-tu être des nôtres et faire un immense pèlerinage de compagnie? Quand je dis acheter un brick, j'entends le louer pour six mois, la première année en partant, et pour six mois la troisième année en revenant. Il servira pour la Grèce, l'Asie Mineure et l'Égypte; le reste se fera en caravane. Il nous faut à chacun quatre ou cinq domestiques solides et bien armés, puis notre monde ordinaire. Cela peut se faire avec 80,000 francs chacun, bien au large. Ce ne sera pas nos revenus de trois années. Penses-y. Le rendez-vous est à Marseille dans quinze mois ou deux ans, si d'ici là je ne suis pas nommé à Constantinople.

Me voilà avec 22,000 francs d'appointements ici; je ne compte pas manger mille écus de plus qu'à l'ordinaire. S'il y a une duperie au monde, c'est celle de se faire boire et manger par des seigneurs italiens : c'est un moyen sûr de se faire moquer et haïr un peu plus. Je le vois par tout ce qui m'entoure, et je le tiens pour démontré.

Adieu, à revoir. Point de vers avant le retour d'Orient.

CCCLXXI

A la marquise de Raigecourt

Florence, 27 septembre 1826.

C'est une grande joie pour moi qu'un heureux événe-

ment pour vous et pour Raoul. Bienvenue soit pour nous tous cette gentille petite fille, pourvu qu'elle ait un jour les vertus de sa grand'mère et de sa tante et le cœur de tous les siens! Les jeunes mariés sont si jeunes qu'il importe peu pour eux de commencer par un garçon ou par une fille : ils auront plusieurs grains à leur chapelet. Ma femme partage votre joie, mais elle s'afflige toujours à une semblable nouvelle pour son propre compte. Le ciel lui devrait bien une consolation pour notre fils qu'elle a tant pleuré; mais, quoique sa santé soit meilleure, je suis loin d'espérer une augmentation de famille. Enfin que Dieu nous conserve notre petite fille! Elle est assez belle et assez gentille pour en valoir dix. Vous verrez cette perfection l'année prochaine, car j'espère bien alors vous la mener à Paris. Il sera temps qu'elle connaisse un peu son pays.

Me voici chargé d'affaires par le départ de M. de la Maisonfort. C'est la position la plus agréable d'un secrétaire de légation. Vous ne me reconnaîtriez pas, tant je suis devenu sage, rangé, studieux, tant je barbouille de dépêches et fais de visites dans ma journée. Cette carrière me plaît; j'y suis entré un peu tard, et l'on m'y oublie un peu longtemps, mais, tant qu'on est oublié en Italie, sous ce ciel délicieux, il n'y a pas à se plaindre.

Cependant, quand la soirée arrive, quand au lieu de ce petit cercle de la rue de Bourbon, où tout était sécurité, bienveillance et amitié, on se noie dans une cohue d'indifférents, d'ennuyeux, ou de pis encore, alors on se plaindrait volontiers. Mais qui peut arranger sa vie précisément selon ses désirs? Ce ne serait plus la vie.

Au milieu de tout cela, vous vous informez si je fais et récite encore des vers, comme au bon temps. Hélas! je n'en récite plus. A qui les dirais-je? Mais, entre nous deux, j'en fais quelquefois encore, et qui, je crois, vaudront bien leurs aînés. J'écris, entre autres, deux petits volumes de

poésies purement et seulement religieuses, destinées à la génération qui a conservé un Dieu dans son cœur; ceci sera pour vous quand nous nous reverrons, et pour madame de Beufvier. Mais n'en parlez pas, on m'accuserait de négliger mon état, et certes l'accusation serait injuste, j'en appelle au pavé de Florence.

Adieu donc, madame. Parlez encore de moi en famille. Quand mon imagination se reporte vers Paris, vous êtes sûre que je suis au milieu de vous : ce n'est que là que je retrouve tout ce que je peux désirer et aimer. Mille tendres souvenirs à tout ce salon. Que fait M. de Sade? Pourquoi ne vient-il pas faire un tour en Italie? Et Raoul?

CCCLXXII

A monsieur le comte Édouard de la Grange

Florence, 8 octobre 1826.

C'est toujours avec un même plaisir, mon cher Édouard, que je revois votre jolie écriture. Vous me donnez de bonnes nouvelles publiques et privées. Vive la paix! Le monde en a besoin encore longtemps : il ne faut pas avoir deux maladies à la fois. Je ne comptais pas qu'AKKERPXON finirait si bien et si tôt. Il ne nous reste qu'à penser à la pacification des Grecs. La chose serait bien aisée, si elle était unanimement voulue. C'est une plaie honteuse pour l'Europe qu'il faut cicatriser à tout prix.

Je vois avec sympathie que vous êtes toujours amoureux d'un objet qui m'a paru bien digne de ce sentiment, et que cet amour, nourri d'un espoir bien fondé, n'est pas de la nature de ceux qui nous enlèvent la paix intérieure, nécessaire à vos études. J'attends le dénoûment de votre propre drame avec plus d'impatience que celui de votre tragédie.

Vous rendez service de nous inoculer un peu d'idées tudesques : on dit que nous retombons dans notre futilité d'ancien régime, nous aurons besoin d'un fort contrepoids. Heureusement une génération s'élève qui vaudra mieux que nous qui valons mieux que nos pères. C'est le contraire des vers d'Horace.

Je ne fais presque rien. Me voici chargé d'affaires avec une chancellerie sur les bras, et toute l'Europe qui passe et à qui il faut des visites. Nous jouissons dans cet instant de votre amie, mademoiselle Delphine Gay. Elle paraît une bonne personne, et ses vers sont ce que j'aime le moins d'elle. Cependant c'est un joli talent féminin, mais le féminin est terrible en poésie.

Vos nouvelles de Paris sont tristes pour nos ambitions. Mais qu'importe ! l'essentiel est d'employer sa vie de son mieux ; que ce soit en bas, au milieu ou au sommet de l'échelle, ce n'est plus notre affaire.

J'espère qu'au printemps on nous remuera dans le même sac, et que nous nous rencontrerons à Paris, à Constantinople ou à Madrid. Si je vous avais ici, rien ne me manquerait. Adieu donc, mon cher Édouard, voici quatre vers pour Mme O'Donnell. Faites-lui mes remercîments et mes excuses. Adieu encore. Écrivons-nous et aimons-nous.

VERS POUR MADAME LA COMTESSE O'DONNELL QUI ME DEMANDAIT DE MON ÉCRITURE.

De la lyre les doux accents
Sont un parfum qui s'évapore :
Il faut respirer cet encens
Au moment qui le voit éclore.

Je voudrais, sur l'aile des vents,
T'adresser un son de ma lyre ;
Mais toi qui demandes des chants,
Peux-tu m'envoyer un sourire ?

A. DE LAMARTINE.

CCCLXXIII

A monsieur le vicomte de Marcellus

Ministre plénipotentiaire à Lucques, à Rome.

Florence. 21 octobre 1826.

Mon cher ministre,

J'ai fait mon profit de votre nouvelle, et je voudrais pouvoir vous en rendre. Mais les collines de Toscane ne sont pas plus stériles en verdure que le pavé de Florence en nouvelles. Il y en a une cependant qui se renouvelle et se confirme tous les jours davantage, c'est que vous devez remplacer le marquis de la Maisonfort, dans un certain temps indéterminé ; on me le mande encore aujourd'hui. Je le veux bien, mais à condition que vous me laissiez jouir au moins un an de mes fonctions de chargé d'affaires, et qu'après ce temps j'aille vous attendre à Constantinople.

Le marquis et la marquise sont partis du 15, ne parlant que de retour ; mais j'ai peine à y croire.

J'attends mes œuvres poétiques d'un jour à l'autre, et les occasions pour Rome ne me manqueront pas pour vous les faire tenir. Mais ne parlons plus poésie, j'en ai les oreilles rebattues. Je ne veux plus que des dépêches. J'ai fait mes premières selon vos conseils. Une fois la forme prise, le fond ne me manquera pas. J'ai plus de politique que de poésie dans la tête, quoi que vous en puissiez penser, et un jour nous nous rencontrerons de tribune à tribune ; mais je ne pense pas que ce soit pour nous combattre : vous me paraissez assez de mêmes opinions que moi, croyant peu aux systèmes, et ferme dans ce vieil adage : *Salus populi suprema lex.*

Comment madame de Marcellus se trouve-t-elle de l'air

épais de Rome? Nous la regrettons infiniment ici. Elle nous y a fait honneur. Nous en avions besoin. J'en reçois tous les jours des compliments comme si j'y étais pour quelque chose. Pourquoi n'en avons-nous pas souvent à montrer comme elle?

Ici c'est toujours les *Cascines* et la *Pergola*. S'il n'y avait pas entre deux un intérieur doux et occupé, il y aurait de quoi se pendre. Mais, avec ce que je possède *at home* et quelques heures d'études et quelques moments de courses à cheval sur les collines, le temps passe rapidement et plus doucement qu'aucune saison de ma vie : je ne me plains donc pas de quelques rares tribulations.

Adieu, mon cher Marcellus. Souvenez-vous de moi, et aimez-moi, car je vous aime. Mille respectueux hommages à madame de Marcellus. Mes amitiés à Artaud. J'attends le duc de Laval, et je veux me mettre en frais pour le bien accueillir, car on le dit l'homme des hommes.

Antoir, mon fidèle Antoir, qui sera le vôtre un jour, se rappelle à vous.

CCCLXXIV

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Ministre du roi en Toscane, rue Saint-Dominique, 64, Paris.

Florence, 24 octobre 1826.

Monsieur le marquis,

Nous vous suivons des yeux dans votre voyage. Le temps vous favorise. Vous serez à Paris plus vite que vous ne comptiez. Voici le bulletin de la semaine que vous trouverez en arrivant.

La cour est à Poggio-Caïano. J'irai en visite dans deux ou trois jours.

M. Manucci est rappelé par sa cour et remplacé par votre voisin, M. Guiccio Mondini.

Les bruits sur l'improbabilité de votre retour se fortifient tous les jours par les lettres de France, et il faut que j'ajoute que toutes ces lettres indiquent M. de Marcellus comme votre successeur très prochain. Sachez-le, et ne me citez pas. Ce serait vous trahir que vous le cacher.

Le temps continue à être délicieux. Nous passons notre vie à la campagne, hors les heures de chancellerie. Je donne à dîner aujourd'hui à vos habitués, Syrini, Collini, Franceschi, etc. Le jour de la fête du Roi, j'aurai encore un dîner, grâce à votre sottocuòco que j'ai pris et qui vaut à peu près son maître.

Aucun bruit, aucun scandale, aucune nouvelle, une nuée inimaginable d'étrangers. Nous avions, l'année dernière, 25 passeports l'un dans l'autre par jour, nous en avons de 40 à 50. Mesdames Gay sont parties pour Rome. Le duc de Laval est attendu. Le duc de Blacas ne donne pas signe de vie.

Ma femme dit mille choses aimables à Mme Esmangart Nous attendons avec anxiété de vos nouvelles, c'est-à-dire de celles qui vous intéressent. Antoir vous présente ses devoirs. Votre maison est sur ses fondements.

Adieu, monsieur le marquis, croyez à un souvenir fidèle et affectueux de ma part. Arrangez-vous bien et solidement ici ou là-bas. Écrivez des comédies ou des dépêches, je n'en resterai pas moins attaché à vos excellentes qualités. Je ne suis pas l'homme de la fortune.

Mille respects.

CCCLXXV

A monsieur le comte de Virieu

Florence, 9 novembre 1826.

Mon cher camarade, nous nous parlons de si loin que la parole expire. Tu m'écris peu et rarement. Je t'ai beaucoup écrit avant mon règne ici. Maintenant tu n'auras jusqu'au printemps que de courtes lettres. J'ai fait ta commission à Sylvestris, mais les papiers demandés n'existent pas. Il fera le reste.

Ma diplomatie va assez bien ; nous vivons en paix, Antoir et moi ; le pays n'est ni bien ni mal pour moi du reste. Mais, si on ne m'y aime pas encore patemment, au moins on m'y estime, à ce qu'on m'assure. Je ne sais combien tout ceci durera, si le marquis de la Maisonfort reviendra. Je ne crois pas encore à *** : c'est un fier homme en fait d'ambition et de remuement. Je ne resterai pas plus loin que mon temps de chargé d'affaires.

Le monde commence ici. J'ai une espèce de maison ouverte et un cuisinier pour les voyageurs français. Ils sont enchantés, et les Français établis dans le pays ont été très flattés aussi d'être enfin reconnus et invités à une messe et à un festin pour la Saint-Charles. Tout s'est passé royalement.

La cour est ici. Il y a bal ce soir pour le prince de Saxe-Cobourg (l'Anglais) ; du reste, rien de marquant. Je suis le portier des *Cascines*. Je monte à cheval. Je ne fais plus d'*Harmonies*, parce que je me couche à une heure du matin assez régulièrement. J'attends le printemps. Mes appartements sont chauds et délicieux, ma maison immense. J'attends demain les Barol pour quinze jours chez moi.

Je veux les combler. Je vois toujours le même monde que de ton temps, moins Villamilla qui est parti pour Rome. Le colonel Pepe me parle de toi chaque fois qu'il me voit. Il est très misérable ; je lui ai offert assistance, mais il veut gagner son pain : c'est le plus noble des Napolitains. Il fait tantôt beau, tantôt laid, mais jamais froid : tu n'en peux dire autant.

Adieu. Comment et où es-tu ? L'enfant des destinées qui porte nos deux fortunes prospère-t-il toujours ? Mille hommages à sa mère. Mademoiselle de Fargues est-elle enfin mariée ?

Voici un mot inclus pour madame Yemenitz, que tu lui remettras quand, comment et où il faudra. C'est un mot de compassion sur son affreux malheur. Adieu encore.

CCCLXXVI

A monsieur le marquis de la Maisonfort

Florence, 19 décembre 1826

Monsieur le marquis,

Ceci est purement une lettre de nouvelle année, car je n'ai rien à vous dire de neuf, et vous savez depuis longtemps que je vous souhaite tout le bonheur que votre aimable caractère comporte et mérite. La fin de 1826 a failli vous être funeste, espérons que 1827 sera la compensation. J'ai vu hier que le roi vous avait reçu. Vous aurez donc déjà quelques notions sur ce qui vous intéresse : l'essentiel c'est que vous vous rétablissiez promptement et que vous meniez pendant cet hiver une vie de convalescent. Antoir me dit que vous vous étiez mal trouvé de vos premières sorties ; ménagez-les beaucoup

pendant la mauvaise saison, et faites vos affaires au printemps.

Vos dernières nouvelles annoncent toutes votre retour assuré ici pour l'été prochain : tous vos amis s'en félicitent, et moi le premier. Indépendamment du plaisir de vous revoir, j'ai le plaisir de vous attendre, et ma situation de chargé d'affaires, qui améliore sensiblement ma situation financière et me laisse une indépendance plus parfaite encore, me fait désirer que vous restiez longtemps mon chef. Après votre arrivée, je m'en irai à mon tour soigner mes terres pendant quelques mois et solliciter un avancement que les années qui sonnent m'avertissent de ne pas oublier.

Rien de nouveau ici. Paisibilité la plus inaltérable. Une seule maison ouverte, Demidoff. Lady Burgherst toujours malade, Bombelles avec la goutte à Modène, force Français à qui je donne force dîners. Je vais ensuite à Pise passer dans le sein de la véritable amitié le temps qui me reste libre. Je ne me plains pas de cette position. Je voudrais seulement que vous la fissiez durer quinze mois ou deux ans comme nous l'avions dit. Le grand-duc, la grande-duchesse et, je puis dire maintenant, tout le pays me comblent de bontés. On me parle aussi sans cesse de vous avec une véritable affection. Je pars demain pour Pise où je passerai deux jours. Je reviens pour Noël et les fêtes du jour de l'an.

Adieu, monsieur le marquis. Antoir, toujours le même, toujours le solitaire du palais de France, se rappelle à vous.

Mille respectueux souvenirs à votre compagne de voyage, et amitiés à Sercey, si vous le voyez à travers les bals. Ce que vous nous mandez de ce pauvre Chateau nous afflige pour lui et pour nous. Si le bois sec est négligé, que sera-t-il du bois vert?

Adieu encore, et mille affectueux sentiments.

CCCLXXVII

A monsieur le comte de Sercey

Attaché à Rome, à Paris.

Florence, 31 décembre 1826

Il faut, mon cher Sercey, finir et commencer l'année avec ses amis : vous êtes du nombre, et vous le montrez bien. J'ai reçu votre lettre par M. de Malartique et votre lettre par la poste. Cette dernière est parfaite : ce serait un titre, à mon avis, pour vous avancer en diplomatie, car c'est un compte rendu bien net et bien clair de tout ce qui importe à la France et à nous. Nous avions tout deviné d'ici, nous croyions à des changements de scène inévitables, et nous nous en affligions pour moi personnellement.

Voici mes instructions, mon cher ami : rester à Florence jusqu'au retour du marquis; alors être envoyé ou à Naples ou à Turin, ou à Madrid ou à Constantinople. Faites-moi le plaisir de le dire au ministère. Je ne crois pas à Lucques et le désire peu : c'est un rêve de ma femme ; mais je n'aime pas non plus l'idée de l'Amérique, je ne suis plus garçon.

Mille amitiés au marquis. Ce que vous nous dites de son retour nous convient et nous semble fort sagement calculé de toute manière.

Florence est calme, doux, charmant : Dieu ne me prenne à désirer de le quitter pendant que nous y sommes indépendants! Je fais le métier de mon mieux, et Antoir est un excellent aide. J'ai déjà parlé de lui et le ferai encore.

Adieu, mon cher Sercey, nous aurons un bien vrai plai

sir à vous voir ; mais, hélas ! ce ne sera que pour vous voir passer. Si vous êtes bien aimable, écrivez-nous chaque mois un bulletin semblable à celui d'aujourd'hui.

Votre ami et camarade.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

1819

1820

1821

1822

1823

1824

1825

1826

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

